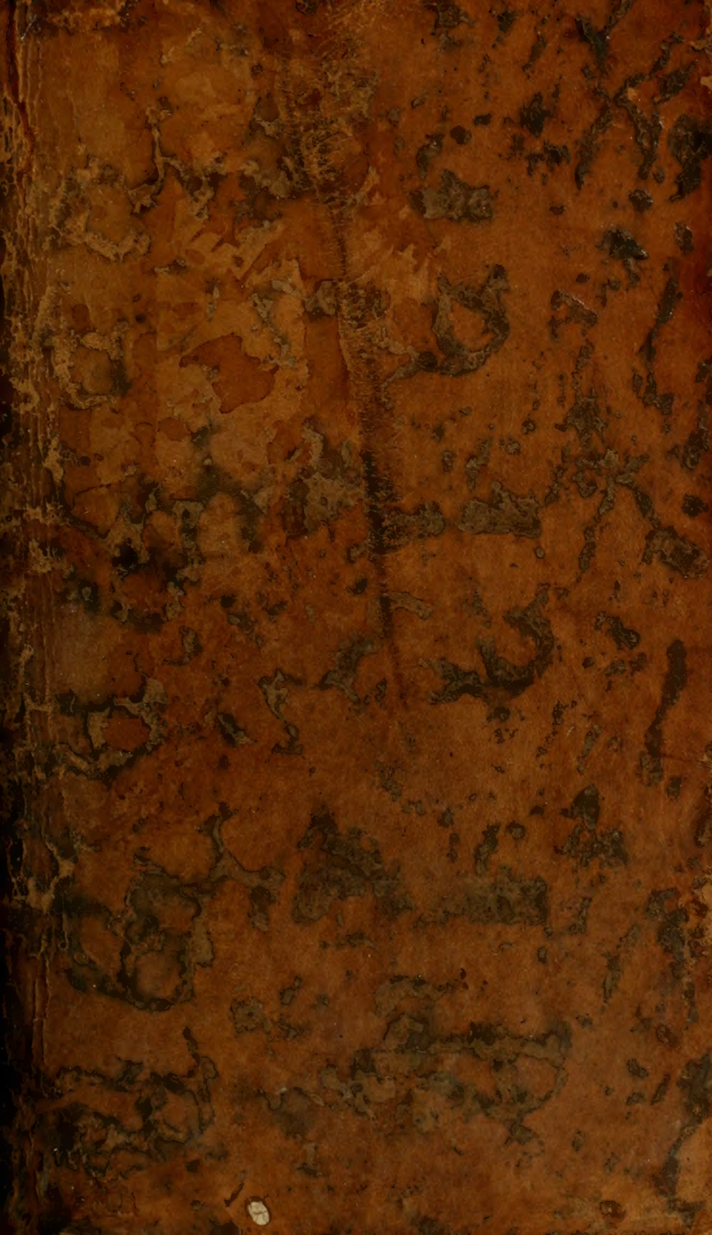


HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ:

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations:

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME CINQUANTE-HUITIÉME.



A PARIS,

Chez la Veuve DIDOT, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Cl

A


CARTE DES PARTIES DU NORD-OUEST DE L'AMERIQUE
Suivant les Voyages de Middleton et d'Ellis en 1742 et 1746.
Pour chercher un Passage dans la Mer du Sud.
Par M.B. Ingr. de la Marine 1753.
Voyez la Carte de la Baye de Hudson Tome XIV de ces Voyages.
Tout ce fond n'est pas connu
Baye de Repulse
Detroit Glacé
Detroit sans nom et peu connu
Detroit de la Bete Fauve
Cap Hope ou d'Esperance
Havre de Douglas
Baye et Riv. Wager
Cap Montagu
Cap Dobs
Sault ou Chute d'eau
Baye Jalaber
Lac dont on ignore l'etendue et la forme
Isle de la Truite
Cap Dorcester
C. de la Reine Marie
Cap du Roy Charles
C. Confort
Baye de Chesterfield qui n'a pas ete entierem.t decouverte
Cap Fry
Cap Fullerton
Cap Tolinson
Cap Makey
Route d'Ellis
LE WELCOME
ISLE BARREN
Isles du Moulin
Pointe du Cheval Marin
C. Pembroc
Ce fond est Inconnu
I. de Marbre et Brook Cobham
Cap Wolstehom ou Walsingham
I. Diggs
Toutes ces Parties n'ont pas ete visitées on ignore si ce sont des Bayes ou Rivieres
I. du Chevalier
Cap Southampton
Isle Mansel
Cap des Eskimaux
Route d'Ellis en 1746
BAYE DE HUDSON
BAYE DE BUTTON
Fort du Prince de Galles
Cap Merry
Cap Churchill
Riv. Churchill
Port Nelson
Fort d'Yorc
Cap Tatnam
Bakers Dosen ou la Douzaine du Boulanger
Cette Entrée et l'Interieur est inconnu
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de Vingt au Degré
Lieues

Tome XV.

No. 6.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.



SUITE DU LIVRE VIe, & des Voïages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt.

LES Vaiſſeaux mirent à voile, le 31 de Mai 1746. On ſupprime ici les accidens ordinaires dans un Voïage de long cours, tels que le danger auquel la Galiote de Dobbs fut expoſée par le feu ; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 de Juin, où les deux Vaiſſeaux ſe virent ſéparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés tren-

VOÏAGE D'ELLIS. 1746.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

te minutes de latitude, à l'Eſt du Cap Farewell. Mais l'habileté des Pilotes les aïant rapprochés dès le même jour, ils eurent enſuite à traverſer une prodigieuſe quantité de bois flottant. C'étoient de groſſes pieces, qu'on auroit priſes pour du bois de charpente, & qui, ſe préſentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Commité la cauſe d'un ſpectacle ſi ſingulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groenlande, des Côtes du Détroit de Davis & de celles du Détroit d'Hudſon, quoiqu'aſſez oppoſées ſur divers points, s'accordent toutes à nous aſſurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces Contrées : d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puiſſe venir, ce n'eſt pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns ſuppoſent qu'il ſe jette ici, des Côtes de la Norvege; & d'autres le font arriver de la Côte orientale du Païs de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux ſentimens : d'un côté les vents de Nord-Oueſt, qui prédominent dans ces Parages, l'empêcheroient d'arriver ici de la Norvege; & de l'autre, les courans impétueux qui ſortent des Détroits de Davis & d'Hudſon, en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au paſſage, & ne

lui permettroient jamais de venir de la Côte d'Amérique dans ces Mers. L'explication d'Egede (1), qui avoit passé plusieurs années dans la Colonie Danoise établie à l'Ouest de la Groenlande, paroît plus plausible au Voïageur Anglois. Egede avoit vu, sur la Côte orientale de ce Païs, par les soixante-un degrés de latitude, des Bouleaux, des Ormes, & d'autres especes d'arbres, de dix-huit piés de haut & de la grosseur de la cuisse : il avoit observé que dans la Norvege, comme dans la Groenlande, la Côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que par conséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groenlande.

Le 5 de Juillet, les Anglois des deux Vaisseaux commencerent à découvrir ces Montagnes de glace, qu'on trouve en tout tems proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens piés d'épaisseur. Plusieurs Voïageurs ont tenté d'expliquer, comment elles se forment; & le

(1) Dans sa Nouvelle Description de l'ancienne Groenlande, ou, comme d'autres l'écrivent, de l'*ancien Groenland.*

nôtre embrasse le sentiment du Capitaine Middleton. Ce Païs, lui fait-il dire, est fort élevé le long des Côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson, &c; il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la Côte. Ces Côtes ont quantité de Golfes, dont les cavités sont remplies de nége, de glace & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espece de Déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces Montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parcequ'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le Païs étant d'ailleurs couvert de néges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'Eté. Les glaces plus minces, qui remplissent presqu'entierement les Détroits & les Baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le

long

long de la Côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, & refroidissent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continuel aux Montagnes de glace, par l'eau de la Mer qui ne cesse point de les arroser, & par les brouillards humides, qui ne discontinuant presque point, tombent en forme de petite pluie, & se congelent en tombant sur la glace. Ces Montagnes aïant beaucoup plus de profondeur, dans l'eau, que de hauteur sur la surface de la Mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique, soufflant du Nord-Ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse vers un climat plus chaud. Leur mouvement est si lent, qu'il leur faut des siecles entiers pour faire cinq ou six cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élevent peu à-peu, en devenant plus légeres, à mesure que le Soleil consume & fait évaporer la partie exposée à ses raïons. Egede ne les croit que des morceaux de glace de la Côte, qui tombent dans la Mer, & qui s'y accumulent par degrés.

Le 8 de Juillet, les deux Vaisseaux

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

toucherent aux Iles de Résolution. Un brouillard épais, qui leur en avoit dérobé la vue, les auroit exposés à se briser sur la Côte, si le tems ne s'étoit éclairci. Ils passerent aux Iles des Sauvages, où ils virent paroître pour la premiere fois de petits Canots, remplis d'Esquimaux (2). Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix brasses d'épaisseur, qu'ils ne passerent point sans danger, du moins celles qui étoient serrées les unes contre les autres; surquoi l'on observe que rien n'est en effet si dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorsqu'il n'est pas brisé par le choc, fait sur un Vaisseau le même effet que le contre-coup d'un rocher. Aussi les Navires destinés aux Mers glaciales sont-ils extrêmement forts en bois, surtout en devant; & cette précaution même ne suffit pas toujours pour les garantir. Il est fort aisé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'instant; c'est-à-dire, que de chaud qu'il étoit, il devient extrêmement froid.

(2) On a déja vu la peinture de ces Peuples, dans l'article qui regarde l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson, Tome LVI de ce Recueil.

D'ailleurs elles s'annonçent ordinairement par des brouillards très épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élevent pas au-dessus des mâts du Vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de six degrés pour le moins au-dessus de l'horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé de s'amarrer aux plus gros glaçons, pour se dégager des petits, qui cedent plutôt aux vents & aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits Lacs, où les Equipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils se gelent presque toutes les nuits, surtout lorsque le vent vient du Nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces Mers, & dont Ellis attribue la rareté aux Aurores Boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en Eté qu'en Hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la Mer nette, le 30, devant l'Ile de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un conseil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les gla-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

ces dans ce Détroit, est de diriger la route fort près de la Côte du Nord. Il a toujours observé que ce côté en est beaucoup moins embarrassé que le reste du Détroit ; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la Côte du Nord, qu'aux vents, qui soufflent ordinairement de ce côté.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs ; & le 4, on passa l'Ile de Maasel. Le 11, on côtoïa le Païs, qui est à l'Est du Welcome, par les soixante-quatre degrés. Le vent n'aïant pas permis de suivre longtems la Côte, on ne fit que louvoïer jusqu'au 19, où la premiere Terre qui se présenta fut l'Ile de Marbre, dont on a donné la description dans un autre article (3). Ellis se mit dans une Barque longue, pour faire ses observations. Le précis fût, qu'il avoit vu plusieurs ouvertures considérables à l'Ouest de cette Ile ; que le flux venoit du Nord-Est, le long de la Côte ; qu'il y faisoit haute Marée à la Pleine & à la Nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix piés.

La saison étant déja trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la ré-

(3) *Ibidem.*

ſolution de paſſer l'Hiver dans la Baie d'Hudſon. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelſon, comme celui qui ſe trouvoit le plutôt dégagé des glaces au Printems, & qui offroit d'ailleurs, en abondance, du bois, du Gibier, & tout ce qui étoit néceſſaire à la conſervation de l'Equipage. Mais on ne prévoïoit pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devoit à l'intérêt National, & ne conſultant que celui de ſa Compagnie (4), emploieroit tous ſes efforts pour cauſer la perte des deux Vaiſſeaux. Une tempête, qu'ils eſſuïerent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la Riviere de Haies. Dans le deſſein de gagner un mouillage, nommé *Five fathoms Hole*, trou de cinq braſſes, & ſitué à ſept lieues du Fort d'Yorck, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire pardeſſus les Bas-fonds. La Californie paſſa fort heureuſement, mais la Galiote de Dobbs échoua ſur le ſable; & le Gouverneur ſe hâta d'envoïer une Chaloupe, pour abbattre toutes les mar-

(4) On a vu que la Compagnie de la Baie d'Hudſon ne deſiroit pas que le Paſſage fût découvert.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

ques. C'étoit néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. Envain lui fit on représenter l'indignité de cette action : les marques furent abbatues ; & ses Gens n'en dissimulerent point le motif. Cependant la Galiotte fut remise à flot, & parvint à mouiller près de la Californie ; mais ce début fit pressentir, aux deux Equipages, ce qu'ils avoient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour suivant, il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voïant qu'elles ne servoient qu'à faire abandonner aux deux Vaisseaux le dessein d'hiverner au Port de Nelson, & qu'ils paroissoient chercher un autre poste dans la Riviere de Haies, il revint à l'artifice. » Tout fut emploïé, » dit Ellis, pour nous persuader de » mettre nos Vaisseaux au-dessous du » Fort, dans un lieu ouvert à la Mer, » où, suivant toute apparence, ils » auroient été bientôt mis en pieces, » par les flots, ou par les glaces. Il » étoit si résolu de nous faire périr, » qu'après avoir vu ses propositions re» jettées, il envoïa bien loin dans les » terres tous les Indiens du Païs, dont » la principale occupation est de tuer » & de vendre des Bêtes fauves & des » Oies, pour nous priver inhumaine» ment de ce secours.



QUARTIER D'HYVER DANS LA RIVIERE DE HAYES



MAISON DE MONTAGU .



Tom. VI. N° 1.

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux Vaisseaux monterent la Riviere de Haies, le 5 de Septembre, & chercherent une Anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-dessus du Fort d'York, au Sud de la Riviere. Le tems fut emploïé, jusqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir, de la gelée, la biere & les autres liqueurs. Ensuite, dans l'impossibilité de passer l'Hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardoit sa conservation. Ces exemples de l'industrie humaine sont toujours une peinture intéressante.

» Une partie des Equipages fut d'abord emploïée à couper du bois, » pour faire du feu, & l'autre à bâtir » des Cabanes, peu différentes de celles du Païs. Nous les fîmes d'arbres » équarris, d'environ seize piés de » long, inclinés les uns contre les autres ; de sorte que se touchant au » sommet de la Cabane, & se trouvant écartés par le bas, ils représentoient assez le toît d'une Maison rustique. Nous remplîmes les intervalles d'une piece à l'autre, de mousse » fort pressée, que nous enduisîmes

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

» de terre glaise. Nous y fîmes des
» Portes basses & étroites, un foïer
» au milieu, & directement au-dessus
» un trou pour le passage de la fumée.
» Ces Cabanes se trouverent fort chau-
» des.

» Il en falloit une plus grande pour
» la demeure des Capitaines & des
» Officiers. On choisit un lieu commo-
» de, & qui n'étoit pas même sans
» agrément : ce fut une petite éminen-
» ce, entourée d'arbres, à demie lieue
» de la Riviere au Sud-Est, & pres-
» qu'à même distance des Vaisseaux.
» Nous avions au Sud-Ouest, un joli
» Bassin d'eau, nommé la Crique des
» Castors, & situé devant nous à qua-
» tre cens pas, qui formoit la perspec-
» tive d'un grand Canal ; & des Bois
» de haute-futaie nous garantissoient
» des vents de Nord & de Nord-Est.
» Je traçai le plan de l'Edifice. Il de-
» voit avoir vingt-huit piés de long,
» sur dix-huit de large, & deux étages,
» l'un de six piés de haut, & l'autre de
» sept. Les Capitaines, & quelques-uns
» des principaux Officiers, devoient
» occuper l'étage supérieur ; le reste
» étoit pour les Officiers subalternes
» & les Domestiques. J'avois ordonné
» la Porte au milieu du Frontispice, de

» cinq piés de haut ſur trois de large, Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.
» quatre fenêtres en haut, une dans la
» Chambre de chaque Capitaine; les
» deux autres aux deux extrémités, Ellis.
» pour éclairer le paſſage & les petites 1746.
» Chambres des Officiers. Le faîte du
» toît ne devoit être élevé que d'un pié
» au-deſſus des Murs, pour rendre
» l'écoulement des eaux plus facile,
» & pour tenir la Maiſon plus chaude.
» Un Poîle, placé au milieu de l'édi-
» fice, devoit y répandre une égale
» chaleur. On abbatit un grand nom-
» bre d'arbres; on les mit en œuvre;
» on ſcia des planches. Les murs furent
» compoſés de groſſes poutres, rangées
» l'une ſur l'autre, avec de la mouſſe
» pour remplir les vuides: elles furent
» clouées: en un mot, la Maiſon ſe
» trouva élevée, couverte, & preſqu'a-
» chevée le premier jour de Novem-
» bre.

L'air étoit très froid, quoiqu'en comparaiſon des autres Hivers, le commencement de cette ſaiſon, n'eût pas été rigoureux: elle ne s'étoit déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies entremêlées de gros floccons de nége, & par des gelées de nuit, qui ne répondoient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Le 5 d'Octobre, l'Anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut, jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un tems assez doux. Le 31, la Riviere étoit prise entierement; & les deux Equipages commencerent à juger des Hivers de la Baie d'Hudson. Le 2 de Novembre, on ne pût se servir de l'encre, qui geloit au coin du feu; & la biere, qu'on avoit réservée en bouteille, se trouva gelée en masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit un froid insupportable. Alors les Equipages furent distribués dans les Cabanes, & les Officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la maniere des Marins, sous le nom d'Hôtel de Montaigu. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'étoit interressé au succès de l'entreprise.

» Nous commençâmes, raconte l'A-
» gent du Commité, à prendre nos ha-
» billemens d'Hiver. C'étoit une robbe
» de peau de Castor, qui alloit jus-
» qu'aux talons, avec une fourrure en
» dedans, deux vestes dessous, un
» bonnet & des mitaines de la même
» peau, doublés de flanelle, une paire
» de bas Esquimaux par-dessus les nô-

» tres, c'est-à-dire, de peau, & montant jusqu'au milieu de la cuisse, » avec des souliers de peau d'Elan pré- » parée, dans lesquels nous portions » encore deux ou trois paires de gros » chaussons. Une paire de souliers à » nége rendoit cet habillement com- » plet : ils ont environ cinq piés de » long sur un pié & demi de large. » C'est proprement la mode des In- » diens du Païs, qui l'ont commu- » niquée aux Anglois ; & rien n'est ef- » fectivement plus propre à les garan- » tir de la rigueur du climat. A l'ex- » ception d'un petit nombre de jours, » nous pouvions tenir tête, avec cet- » te défense, au plus grand froid de » l'Hiver.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

» La chasse des Lapins & des Per- » drix étant notre principale ressource, » tout le monde s'emploïoit à cet exer- » cice. Pour celle des Lapins, on cou- » pa quantité d'arbrisseaux & de buis- » sons, dont on fit des haies de deux » piés de haut, en laissant, de distance » en distance, de petits trous pour leur » passage : on mit dans chaque trou » un fil d'archal, dont le bout étoit » attaché à l'extrémité d'une longue » perche ; de sorte que le Lapin, qui » s'y prenoit dans le trou, ne com-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

» mençoit pas plutôt à se débattre : » que la perche s'élevoit, & le soute- » noit étranglé à deux ou trois piés de » terre. Cette méthode étoit d'un dou- » ble avantage ; non-seulement elle » nous fournissoit beaucoup de Gibier, » mais elle le garantissoit aussi de di- » vers autres Animaux, qui nous l'au- » roient enlevé.

Les fortes gelées avoient commencé avec le mois de Novembre ; elles continuerent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étoient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Le vent d'Ouest, ou du Sud, les rendoit assez supportables ; mais elles devenoient terribles, lorsqu'il tournoit au Nord-Ouest ou au Nord. Souvent elles étoient accompagnées d'une espece de nége, aussi menue que du sable, que le vent emportoit en forme de nue, d'une Plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parcequ'elle est ordinairement d'une épaisseur, qui ne permet de rien voir à vingt pas, & ne laisse pas non plus la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au tems de la Nouvelle & de la Pleine Lune, qui a généralement une forte

influence ſur le tems, dans cette Contrée. Les tempêtes y ſont alors effroïables, ſurtout avec le vent de Nord-Oueſt; qui regne aſſez ordinairement en Eté, mais preſque ſans ceſſe en Hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées ſoient auſſi très fortes, il fait ſouvent beau; & comme ils varient beaucoup, l'air eſt preſque toujours aſſez tempéré pour la promenade & pour la chaſſe.

Les Equipages commencerent vers la fin de Décembre, à tirer, des deux Vaiſſeaux, diverſes proviſions dont ils avoient fait peu d'uſage au commencement de l'Hiver. Ils ſe ſervoient pour les tranſporter ſur de petits traîneaux, des Chiens du Païs, qui reſſemblent aſſez à nos Mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder lorſqu'on les irrite. Ils ſont naturellement dociles. Les Anglois, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourriſſent ſur le pié commun de leurs Domeſtiques.

Mais remettons à d'autres articles tout ce qui regarde les propriétés du Païs & de ſes Habitans, pour nous attacher uniquement au cours de l'Expédition. Les fatigues de l'Hiver ne diminuant point l'attention des Anglois

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

pour leur entreprise, ils tinrent avant la fin de Décembre, un grand Conseil où l'on proposa d'élever & de garnir d'un Pont la Barque longue, pour l'emploïer à la découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que dans les anciens Voïages on n'eût pas conçu qu'il étoit trop dangereux de faire, avec les Vaisseaux, des recherches près de la Côte, dans une Mer orageuse, par des tems variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, dès Païs entrecoupés, des Iles, des Rochers & des Bancs de sable, sans connoître les Ports, les Marées, les courans, ni la direction des Côtes. On s'exposoit infiniment moins avec une petite Barque, qui pouvoit raser partout la Côte, du moins à peu de distance, & qui ne risquoit rien à s'engager entre les Rochers ni à passer par les Bancs de sable, où des Vaisseaux d'une certaine profondeur étoient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la Barque échouée, on étoit sûr de pouvoir la remettre à flot; & quand elle seroit venue à périr, le Vaisseau étoit toujours une retraite certaine pour l'Equipage. Ellis assure que cette seule idée, de connoître une ressource dans le besoin, augmenta le

courage des Anglois, & leur donna même une eſpece de témérité dans tous les dangers. La Barque longue devint ſi précieuſe, qu'on réſolut auſſitôt de la tirer à terre, ſur le bord de l'Anſe, & de bâtir ſur elle une Cabane, qui fût couverte de voile, avec un foïer au centre, pour la conſerver en état de recevoir un Pont à l'arrivée du Printems. Ce ſoin dura ſans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à paſſer dans les ſouffrances.

Le mois de Mars donna, ſucceſſivement, tous les tems qui ſont propres au Païs dans le cours de l'année; c'eſt-à-dire, qu'on eut des jours, tantôt extrêmement chauds, tantôt auſſi froids qu'en Hiver. La nége fondit partout où le Soleil faiſoit tomber ſes raïons; & vers la fin du mois, l'herbe commencoit à pouſſer dans les lieux expoſés au Sud. Inſenſiblement les Rivieres & les Plaines ſe couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces ſe rompant tout-d'un-coup, l'Anſe même ne mît pas les Vaiſſeaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorſque les chaleurs devancent la ſaiſon, dans les Païs qui bordent la Baie d'Hudſon, les néges fondent dans les parties méridionales; & les eaux,

formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles ſoient entierement meurtries. Ces flots s'écoulent, juſqu'à ce qu'ils rencontrent quelque réſiſtance qui ſoit capable de les arrêter: mais s'accumulant bientôt, ils rompent tout obſtacle par leur poids, ils inondent les terres voiſines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppoſe à leur violence. C'eſt ce qu'on nomme un Déluge, & ce qui rend fort dangereux, pour un Vaiſſeau, tous les mouillages d'Hiver qui ont un courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglois de cette crainte. Le vent ſe mit peu à peu au Nord-Eſt, & leur amena, avec beaucoup de nége & de grêle, une aſſez forte gelée. Enſuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avoient pas eu depuis ſix mois. Les Oiſeaux du Païs reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les eſpeces communes dans les Païs Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui paſſoit ſouvent en volées nombreuſes, » noirâtre, dit-il, & » fort laide en apparence, mais qui » compenſoit, par la beauté de ſon » ramage, le déſagrément de ſa figu-

» re «. Enfin, la chaleur arriva, le 6 de Mai, & l'Anse étoit déja dégagée des glaces, qui s'étoient perdues peu à peu, quoique la Riviere fût encore prise.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

La Barque longue, à laquelle on avoit travaillé depuis l'adoucissement de l'air, étoit achevée. Elle fut mise à l'eau; & les deux Equipages concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle alloit faciliter, lui donnerent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la Riviere des Haies furent emportées par le courant. On mit aussitôt les deux Vaisseaux en état de descendre la Riviere, avec le secours des hautes Marées, qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés jusqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de passer, avant le dernier mois, l'Ile de *Centry*, qui est par les soixante un degrés quarante minutes de latitude.

Ce fut le premier de Juillet, que la Résolution, chargée des provisions nécessaires à dix Hommes pour deux

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

mois, fut emploïée à sa destination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Commité s'y embarquerent avec huit Hommes, pour visiter les ouvertures des Côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Ile de Marbre, où leur Vaisseau devoit les attendre. Ici, comme dans les autres courses de la Résolution, le Journal change; & pour éviter la confusion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pendant la nuit, nous nous amarrâmes aux glaces. Le jour suivant, nous eûmes à traverser quantité de gros glaçons, qui, joint aux Bas-fonds & aux Rochers, rendoient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des Côtes, qui sont au Nord des Etablissemens de la Compagnie, se montrerent quelquefois, en troupes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des Iles, avec des signes par lesquels ils sembloient nous appeller; mais nos vûes n'aïant point de rapport au Commerce, nous nous avançâmes, sans leur répondre, jusqu'à l'Ile de *Knight*, par les soixante-deux degrés deux minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute Marée y montoit de dix piés. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

pour nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais tems & la grosseur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à l'Ile de Knight. La Mer beaucoup plus calme, & l'air plus serein, nous laisserent voir plusieurs Iles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, &c. qui sont remplies de rochers, sans arbres, & sans autre herbe qu'un peu de Bistorte, avec quelques Plantes communes dans la Groenlande & la Laponie. Ces Iles, & généralement toutes celles de la même Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & l'usage, quoiqu'ils soient connus des Navigateurs Anglois depuis qu'ils visitent cette Contrée (5).

(5) On a déja dit que d'autres les prennent pour des Tombeaux d'Esquimaux. Ellis fait ici une observation beaucoup plus singuliere. A cette hauteur, dit-il, au milieu des glaces, les aiguilles de nos Boussoles perdirent entierement leurs qualités magnétiques. Pendant que l'une suivoit une direction, l'autre en marquoit une toute différente : elles ne demeuroient pas même longtems dans la même direction. Nous voulûmes remédier à cet accident, en retouchant les aiguilles par un Aiman artificiel ; mais nous y perdîmes nos peines, & plusieurs essais nous convainquirent que ce désordre ne pouvoit être corrigé par l'attouchement de l'Aiman. Ce fait, qui fut observé de tout ce que nous étions d'Anglois sur la Résolution, doit passer pour

Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Ile Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussoient & qu'ils en faisoient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Après avoir poussé au Nord jusqu'aux soixante-deux degrés douze minutes, nous prîmes au Nord-Ouest; & traversant quantité de sables, entre plusieurs Iles fort basses, nous entrâmes dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer, du côté méridional de l'Ile Biby. Elle est couverte de cette Ile, qui en est à cinq lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une Riviere assez large, qui descend du côté de l'Ouest. Le Continent qui l'environne, monte en pente douce, & n'offre que des rochers bas & unis, couverts de mousse, avec peu de plantes.

avéré. Le seul remede, qui nous réussit, fut de mettre & de tenir nos Boussoles dans un lieu chaud, où les aiguilles reprirent sur le champ leur activité & pointerent juste. Ellis entre dans une longue explication de ce Phénomene, & l'attribue, pour conclusion, à l'excès du froid.

L'entrée la plus aiſée dans la Baie de Nevili eſt entre le Continent & l'Ile Biby, au Sud-Oueſt.

Le 8, nous entreprîmes de viſiter la Côte du Nord : mais, en repaſſant les Bancs de ſable, nous fûmes jettés, par la Marée, ſur une chaîne de Rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuſe ſituation, nous dûmes notre ſalut aux Eſquimaux de cinq ou ſix Canots, qui s'approcherent de nous avec des côtes de Baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur; & loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans ſervices. Non-ſeulement, ils ne s'éloignerent point, juſqu'à ce que la Marée nous eût remis à flot ; mais un Vieillard, qui paroiſſoit connoître ces écueils, ſe mit devant nous avec ſon Canot, & nous ſervit de guide ſur tous les Bas-fonds. Ainſi tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, dans les Relations Françoiſes & dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point avec le témoignage que nous ſommes obligés de rendre à leur humanité.

Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur induſtrie. Au défaut de fer, leurs Arcs, leurs Fleches & leurs Harpons ſont garnis de dents, d'os ou

de cornes d'animaux marins, dont ils se font même des haches, des coûteaux, & d'autres ustensiles. On auroit peine à se figurer, avec quelle adresse ils savent traiter des matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matiere; dans leurs mains, elles servent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne different point de ceux des Habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance, & celle de leurs Langues & de leurs usages, peut faire conclure qu'ils sont originairement d'une même Nation : mais ceux dont je parle sont généralement plus industrieux, plus affables & mieux policés. Leurs Femmes ne garnissent point leurs bottines, de côtes de Baleines, comme celles des autres Esquimaux. Les bonnets different aussi, pour les deux sexes : ils sont composés d'une peau de queue de Buffle, qui leur pend sur le visage, & qui leur donne réellement un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses sortes de Mouches, dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette coeffure, qu'on voit à leurs Enfans mêmes, pendant que leurs Meres les portent sur le dos, donne l'air barbare aux plus doux & aux plus pacifiques de tous

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

les humains. Lorſqu'ils ſe mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent avec eux, dans leur Canot, une veſſie pleine d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons quelquefois vu qu'après avoir vuidé leur veſſie, ils la tiroient voluptueuſement entre leurs levres. C'eſt apparemment l'expérience, qui leur a fait reconnoître les effets ſalutaires de cette huile, dans un climat qui n'eſt jamais ſans rigueur. On s'eſt perſuadé, en Europe, que ces Peuples vivent ſous terre pendant l'Hiver; mais c'eſt une tradition abſolument fauſſe, & démentie par tous ceux qui ont viſité leur Païs. La plus grande partie n'eſt qu'une chaîne de rochers; & quand le terrein de quelques Vallées auroit aſſez de profondeur, il eſt conſtamment gelé, auſſi dur que le rocher même, & peu propre par conſéquent aux Habitations ſouterraines.

Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Eſquimaux, nous gouvernâmes vers l'Eſt; & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant l'Ile des *Chevaux-Marins*, ainſi nommée de la multitude de ces Animaux, qu'on y rencontre toujours. Comme c'eſt la plus

orientale de celles dont nous nous étions approchés, & la moins visitée des Sauvages, parcequ'elle est la plus écartée de leur route, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de Chevaux marins, qui s'assemblent dans un lieu si désert, pour y faire leurs Petits. La même raison, sans doute, y amene d'immenses volées d'Oiseaux de Mer.

Le 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité de gros glaçons, qui flottoient autour de nous, & nous arrivâmes à Whale-Cove, par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude. Une Baie, que nous découvrîmes à l'Ouest, nous offrit plusieurs petites Iles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques Sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la Pêche leur faisoit choisir ordinairement les Iles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'Eté. Le Capitaine aïant souhaité de descendre dans une des Iles, je l'accompagnai avec deux Hommes, dans une petite Chaloupe, qui ne nous servoit qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous Femmes ou Enfans, qui se promenoient paisiblement

ment sur la Côte, pendant que les Hommes étoient à la Pêche. Le dessein du Capitaine étoit de monter sur les hauteurs de l'Ile, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture : les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle ; mais après d'inutiles observations, qui nous convainquirent même que la Marée de la Baie venoit de l'Est, nous retournâmes à bord.

Le 11, aïant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une Pointe, à soixante-deux degrés quarante-sept minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendoit vers l'Ouest, & que je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raisons nous ôterent l'envie d'y entrer ; l'une, que la Marée y venoit de l'Est ; & l'autre, que le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, qui sont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des Rochers, où elle s'amasse par la fonte des néges. Enfin, nous retournâmes à nos Vaisseaux, que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans une assez bonne Rade, entre l'Ile de Marbre & le Continent. Pendant notre absence, Smith, Capitaine de la Califor-

ELLIS. 1747.

nie, avoit entrepris de visiter la Baie de *Ranking*, qui étoit à quatre lieues de leur mouillage, vers l'Ouest. Trente lieues, qu'on y fit par différentes routes, de l'Ouest par le Nord jusques vers l'Est, apprirent non seulement que cette ouverture se termine en Baie, mais qu'elle est remplie de Rochers & de Bancs de sable. Le jour même de notre retour, les deux Barques longues furent envoïées à la découverte, le long de la Côte, entre le Cap Jolabert, par les soixante-trois degrés quinze minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par les soixante-quatre degrés quinze minutes.

Ellis étant rentré à bord, les deux Vaisseaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. Tout le jour suivant, on eut à traverser des glaçons épais, qui fermant enfin le passage obligerent les Anglois de s'amarrer aux plus gros. La Mer fut libre, le 16; mais on se vit bientôt arrêté par quantité de Rochers & de sables, qui s'étendent fort loin en Mer, & que la derniere Marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoïer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux

Barques longues, pour lesquelles on n'étoit pas sans inquiétude. Les deux Vaisseaux se séparerent même pour les chercher.

Ellis s'approcha de terre, dans la Pinasse, par les soixante-quatre degrés de latitude, sous un Cap auquel il donna le nom de Cap *Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Commité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de Baleines, qui se débattoient contre la Côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la Marée. Il trouva que le flux venoit du Nord, qu'il montoit sur la Côte environ dix piés, & que dans la Pleine & la Nouvelle Lune la Marée étoit haute à trois heures. La Côte est d'une pente douce; mais elle s'éleve beaucoup. A quelque distance, les Collines paroissoient rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les Vallées le terrein est noirâtre, & produit une herbe assez longue, mêlée de quelques Plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, & d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de Vesce, qui croît en abondance sur le bord des Etangs. Ellis remarqua aussi plusieurs lits de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ref-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

semble à du Mouron, & d'une grande quantité de Cochlearia, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus picquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de Bêtes fauves, qui broutoient sur les Collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau étoit extrêmement trouble, chargée de ce que les Marins nomment *Pâture de Baleines*, & de petites parties d'une espece de gelée noire, à peu-près de la grosseur de nos plus grosses Mouches. L'Algue marine est ici d'une prodigieuse longueur (6). Ellis croit ces remarques d'autant plus singulieres, que dans un climat si rigoureux on voit peu de Végétaux sur les Côtes.

Lorsqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux Barques longues, sans lesquelles on ne pouvoit espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençoit à s'avancer; & depuis trois jours de séparation, les deux Vaisseaux ne s'étoient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrerent le jour suivant. Le Conseil, après une longue délibération, résolut alors que les Barques longues ne [illegible]e-toient attendues que jusqu'a[illegible]8, & que dans l'intervalle l'un des deux Vaisseaux feroit route au Sud jusqu'aux

(6) Il s'en trouve de [illegible] trente piés de long.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

ſoixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, juſqu'aux ſoixante-cinq. Entre diverſes meſures, qu'on prit pour retrouver les Barques longues, les Pinaſſes des deux Vaiſſeaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une Perche, au pié de laquelle on enterreroit une Lettre qui contiendroit des inſtructions, & d'amarrer à demie lieue de la Côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les Barques longues devoient paſſer. Ce tonneau portoit auſſi, ſous un petit Pavillon, une Lettre où le Cap Fry leur étoit donné pour rendez-vous.

Avec ces précautions, la Galiote de Dobbs fit route au Nord, & la Californie au Sud. Ellis deſcendit à terre avec ſix Hommes, par les ſoixante-cinq degrés cinq minutes, ſur la Côte occidentale du Welcome, pour ſonder la Marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venoit encore du Nord, & que le tems des hautes Marées étoit à peu près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montoient trois piés plus haut, ſur une perche qu'il fit dreſſer, avec la marque des baſſes eaux, pour donner plus de certitude à ſes obſervations. Les Terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paroiſſent plus élevées.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Il rencontra ici, comme ſous ce Cap, quantité de Baleines noires : ſur quoi il obſerve qu'on y pourroit établir une Pêche d'autant plus avantageuſe pour ſa Nation, que le Welcome eſt moins embarraſſé de glaces que le Détroit de Davis ou les Côtes du Spitzberg, & que l'eau y eſt moins profonde ; deux points, dit-il, d'une extrême importance, & reconnus tels par ceux qui connoiſſent la nature de cette Pêche. Il retourna le même jour à bord.

Le 26, la Galiote de Dobbs, aïant repris la route du Cap Fry, eut la ſatisfaction d'y trouver la Californie, avec les deux Barques longues, qu'elle avoit rencontrées par les ſoixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux Chaloupes rapporterent qu'à ſoixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Ile de Marbre, ils avoient trouvé une ouverture, dont l'entrée avoit trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'eſpace de huit lieues, ils lui en avoient trouvé ſix ou ſept de largeur ; que juſques-là leur route avoit été Nord Nord-Oueſt à la Bouſſole & que de-là il avoit fallu tourner plus à l'Oueſt ; qu'aïant pouſſé dix lieues plus loin, ils avoient trouvé que ce bras de Mer ſe rétréciſ-

ſoit juſqu'à quatre lieues ; qu'enſuite ils avoient remarqué que les Côtes recommençoient à s'ouvrir; mais qu'ils avoient perdu courage en voïant que l'eau, de ſalée, profonde & tranſparente, qu'ils l'avoient eue juſqu'alors, avec des Côtes eſcarpées & des courans fort rapides, devenoit plus douce, épaiſſe & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Commité. Gardons-nous de ſupprimer ſes réflexions. » Il eſt très vrai-ſemblable, dit-il, que cette ouverture a » de la communication avec quelque » grand Lac du Continent, qui en a » peut-être avec le grand Océan occi- » dental. Une des circonſtances que les » Officiers des Barques longues obſer- » verent en montant, c'eſt que le cou- » rant du reflux étoit plus fort que ce- » lui de la Tamiſe, pendant dix heu- » res des douze, quoique dans une » eau de pluſieurs lieues de large. Le » flux, ſurvenant enſuite, arrêtoit tout- » à-fait l'eau pour les deux dernieres » heures. En ſecond lieu, quoiqu'on » ne puiſſe aſſurer poſitivement qu'il » ſe trouve un paſſage en cet endroit, » je crois pouvoir dire, avec vérité, » qu'aucune apparence n'y eſt contrai-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» re. Il eſt vrai que le changement de
» l'eau ſalée en eau douce paroît con-
» clure, à la premiere vue, contre le
» paſſage : mais ſi par haſard cette eau
» n'avoit été douce qu'à ſa ſurface,
» cette conclusion auroit peu de force,
» puiſqu'on étoit alors dans la ſaiſon
» des fontes de néges, dont les eaux
» découloient de toutes les parties des
» Terres, & que par conſéquent il
» n'étoit pas plus étrange de trouver
» la ſurface de la Mer adoucie, qu'il
» ne l'eſt de voir la même choſe, après
» les mois pluvieux, dans la Mer Bal-
» tique & ſur les Côtes occidentales
» d'Afrique. Enfin, quoiqu'il ſoit cer-
» tain que le courant de la Marée ve-
» nant de l'Oueſt eſt une preuve direc-
» te & inconteſtable de la réalité d'un
» paſſage à quelque autre Océan, il
» ne s'enſuit pas que le courant venant
» de l'Eſt ſoit une preuve du contrai-
» re, puiſqu'on ſait que dans le Dé-
» troit de Magellan les Marées des
» deux Océans ſe rencontrent de mê-
» me. D'ailleurs, de fortes raiſons font
» prévoir que la même choſe doit ar-
» river, ſi l'on parvient jamais a la
» découverte d'un paſſage au Nord-
» Oueſt.

Les deux Vaiſſeaux ſe trouvoient ſi

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avoit, d'un autre côté, que dans le Welcome la Marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se crurent obligés (7) de faire toutes les recherches possibles sur ce Détroit; c'est-à-dire, de vérifier si c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une Riviere d'eau douce. Ils ne pûrent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le Détroit de Wager est situé, par cette derniere observation, à soixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés de longitude de Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de Montaigu, & du côté du Midi le Cap de Dobbs. Sa partie la plus étroite est à cinq lieues Ouest de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la Marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une Ecluse. Ellis assure que celui des hautes Marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. » Quand nous fûmes arrivés, dit-il, » à ce dangereux endroit, nous ne fûmes plus maîtres de nos Vaisseaux, » & le courant fit faire quatre ou cinq » tours à la Californie, malgré les ef-

(7) C'étoit un des principaux points de la dispute, entre Arthur Dobbs & le Capitaine Middleton.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» forts que l'Equipage fit long-tems » pour l'arrêter. On fut étonné de l'a- » gitation de la Mer. Elle bouillone, » elle forme des tourbillons, avec au- » tant d'écume qu'un amas de torrens, » rompus par quantité de rochers; ce » qui ne paroît venir, néanmoins, que » de ce que le Canal est ici fort étroit, » à proportion de la masse énorme » d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros » glaçons, venant du Welcome, y en- » trerent avec nous; & quoique nous » fussions déja fort avancés, ils furent » tantôt poussés bien loin devant nous, » tantôt rejettés en arriere par l'action » irréguliere des courans. Nous passâ- » mes environ trois heures dans cette » violente situation : mais aïant enfin » passé le Sond des Sauvages, où le » Canal devient plus large & la Marée » plus rapide, nous nous y trouvâmes » plus à l'aise. Ce Sond est formé par » une chaîne de petites Iles, qui s'é- » tendent le long de la Côte Septen- » trionale.

Le 30, on passa le Deer Sund, qui est une assez bonne Rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Ensuite, on découvrit bientôt une retraite sûre pour les Vaisseaux, entre plusieurs Iles fort élevées & rem-

plies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le Port *de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce tems. On y amarra les deux Bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; & dans un Conseil solemnel, on délibéra sur la maniere la plus prompte de reconnoître, avec certitude, si le Canal où l'on se trouvoit, étoit une Riviere, un Détroit, ou une Baie La conclusion fut que les Vaisseaux se retireroient au Port de Douglas, & que dès le jour suivant les deux Barques longues entreprendroient cette recherche. Cependant on résolut aussi, que pour ne pas retenir les Vaisseaux plus longtems qu'ils ne pouvoient l'être sans danger, ils feroient route en Angleterre le 25 d'Août, si les deux Barques n'étoient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'entreprise, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la Barque longue de son Vaisseau, accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre suffisant de Matelots. C'est dans les termes d'Ellis, qu'on présente une Expédition, à laquelle il eut la principale part.

Nous tînmes, avec un vent frais,

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

la route de Nord-Ouest à l'Ouest, jusqu'à ce que la largeur du Canal se trouva diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le soir, nous fûmes allarmés par un bruit affreux, qui ressembloit à celui d'une prodigieuse chûte d'eau, sans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venoit. On prit aussitôt le parti de jetter l'ancre, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers, & fort escarpée. L'obscurité de la nuit, qui nous la dérobba presqu'aussitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire, qu'en peu d'instans, nous eûmes le plus terrible spectable qu'on puisse jamais s'imaginer. Des rochers immenses, qui sembloient brisés dans leurs masses, pendoient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades d'eau tomboient d'une crevasse à l'autre; d'un autre côté, on appercevoit des glaçons d'une grosseur & d'une longueur démesurées, rangés les uns à côté des autres, comme les tuiaux des grandes Orgues. Mais rien ne nous causa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs brisés, que nous vîmes à nos piés, & qui, détachés de leurs

ſommets par la force expanſive du froid, avoient roulé juſqu'à nous, avec une violence inexprimable.

Nous paſſâmes la nuit dans une mortelle inquiétude ; & dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas longtems ſans découvrir que le bruit, que nous n'avions pas ceſſé d'entendre, avoit été cauſé par la force de la Marée, qui ſe trouvoit arrêtée dans un paſſage fort étroit. La maſſe d'eau étoit prodigieuſe, & ſa rapidité ſurprenante. Quoique nous fuſſions à cent cinquante lieues de l'entrée du Canal, les eaux étoient tranſparentes & fort ſalées. La Marée montoit ordinairement de quatorze piés & demi ; & dans la Pleine & Nouvelle Lune, la haute Marée étoit à ſix heures. Nous vîmes diſtinctement que le Canal s'ouvroit de cinq ou ſix lieues, derriere la cataracte, & s'étendoit de pluſieurs lieues à l'Oueſt. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes eſpérances pour le paſſage. La premiere difficulté étoit de paſſer la cataracte ; mais l'aiant tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on ne ſe l'étoit imaginé. J'en voulus courir les premiers riſques, & je la paſſai, dans une petite Chaloupe, pendant ſa plus

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

grande force. Bientôt, nous fûmes assurés qu'on pouvoit la passer sans péril. A demi flux, les eaux inférieures étoient de niveau avec les supérieures; comme, à demi reflux, celles d'en haut l'étoient avec celles du dessous; & dans ces deux positions, le passage étoit facile.

Nous vîmes paroître ici trois Indiens, qui nous aborderent avec leurs Canots, & dont les usages ne différoient point de ceux des autres: mais leur taille étoit beaucoup moins haute, & nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à mesure que nous avancions du Fort d'York vers le Nord, tout diminuoit en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'Hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vûs; mais encouragés par nos caresses, ils entrerent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de Gibier, qu'ils appellent *Tuktoa* dans leur Langue: ils retournerent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision

de diverſes ſortes de viandes ſechées au feu, & quelques pieces fraîches de chair de Buffle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avoient apporté.

Le ſecond jour d'Août, nous paſſâmes la cataracte, au-deſſus de laquelle la Marée ne montoit que de quatre piés. Les deux Côtes étoient fort eſcarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une ſonde de cent quarante braſſes. On vit des Baleines blanches & des Vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau, qui étoit preſque douce. Pour moi, toujours perſuadé que cette douceur n'étoit qu'à la ſurface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort ſimple. Une bouteille, que je fis boucher ſoigneuſement, fut plongée à la profondeur de trente braſſes, où le Plongeur aïant arraché le bouchon, elle ſe remplit d'eau, que nous trouvâmes auſſi ſalée que celle de l'Océan Atlantique; & nos eſpérances ſe ranimerent. Mais ces flatteuſes idées durerent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tomberent ſi ſubitement, que pour découvrir, le lendemain, la cauſe de cet étrange avanture, nous prîmes le parti de mouil-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

ler. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la Côte, & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, que ce prétendu Détroit étoit terminé par deux petites Rivieres, qui n'étoient pas même navigables, dont l'une venoit d'un grand Lac, situé au Sud-Ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'évanouirent à la fois; & notre consolation fut d'avoir levé tous les doutes, sur la nature d'un Golfe qui pouvoit éterniser les disputes (8).

Pendant vingt quatre heures, que nous passâmes dans cette Plage, il nous vint plusieurs Canots remplis d'Indiens, qui nous apporterent de la chair de Buffle & de Saumon sechée. Nous achetâmes, avec ces provisions, plusieurs de leurs habits & de leurs Arcs. Mais envain nous efforçâmes-nous, par nos signes, de tirer d'eux quelque instruction sur la Mine de cuivre, & sur l'existence d'un autre Océan du côté de l'Ouest. Je leur traçai un dessein de la Côte, auquel ils ne comprirent rien,

(8) Fox observe, dans sa Relation, que l'éclaircissement de tous les doutes sert à diminuer la difficulté de l'entreprise, en la réduisant à des bornes plus étroites & plus sûres.

non plus qu'à nos queſtions. Il y avoit entr'eux un Homme d'aſſez bonne mine, qui, ſans être différemment vêtu, paroiſſoit d'une Nation différente, juſqu'à nous faire juger que les autres ne l'avoient amené que pour lui donner la ſatisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvoit être quelque Priſonnier, tombé entre les mains de ces Sauvages; & faiſant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquoient de nous vendre tout ce qu'ils avoient apporté, il ſe flatta de pouvoir acheter cet Homme, dans l'eſpérance d'en tirer quelques lumieres, qui auroient pû nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de Marchandiſes, avec des ſignes qu'ils parurent entendre; mais ils s'obſtinerent à rejetter toutes nos offres (9). Nos Barques leverent l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux Vaiſſeaux. Un vent très impétueux nous fit perdre un Homme, qui fut emporté d'un coup de voile; mais nous repaſſâmes heureuſement la cataracte, & le 7 nous rejoignîmes nos Bâtimens.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Dans le chagrin d'être revenu ſans

(9) Un Journaliſte s'étonne qu'avec cette eſpérance, quelque Anglois n'ait pas eu le courage de demeurer parmi ces bons Eſquimaux juſqu'à l'année ſuivante. C'étoit le vrai moïen de s'inſtruire, avec beaucoup de certitude & peu de danger.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

succès, *Thompson*, Chirurgien de la Galiotte de Dobbs, insinua, au Conseil, des doutes qui semblerent mériter de l'attention. Le tems aïant été fort couvert & la Mer très haute, pendant que les deux Barques, à leur retour, passoient assez loin de la Côte du Nord, étoit-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée ? surtout dans une Côte fort élevée, & double même dans plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les Montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. » Cependant, dit-il, » j'étois agité, par des motifs différens, qui étoient plutôt les Marées » extrêmement hautes que nous avions » observées ; car la Marée, au Port » de Douglas, montoit de seize piés » & demi perpendiculaires, tandis que » suivant le témoignage de Middleton elle ne montoit que de dix piés » au Deer-Sund, quoique situé de huit » ou dix lieues plus près du Welcome. D'ailleurs le tems des hautes » eaux arrivant même plutôt à la cataracte, quoique plus avancée de » quatre vingt-dix lieues vers l'Ouest, » j'avois peine à concilier ces circonstances, sans supposer, à cet endroit, » quelque communication avec un au-

„ tre Océan. Ainſi, mes propres réfle-
„ xions eurent plus de force que les
„ doutes du Chirurgien, pour me fai-
„ re prendre parti en ſa faveur. Nous
„ joignîmes nos argumens au Conſeil.
„ Les conteſtations furent vives & fi-
„ nirent par la réſolution de renvoïer
„ une des Barques longues, pour vi-
„ ſiter de plus près la Côte du Nord.
„ Ce fut la Réſolution, c'eſt-à-dire,
„ celle de la Galiotte de Dobbs, que
„ le Conſeil chargea de cette recher-
„ che.

Dans la même ſéance: ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raiſons (10) pour établir qu'il devoit ſe trouver du côté du Nord, dans la Baie que Middleton a nommée *Repulſe-Bay*, un paſſage à quelque autre Océan. J'obſervai, par exemple, qu'à meſure qu'on avançoit vers le Nord, les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles arrivoient toujours plutôt; que de même, la ſalure & la tranſparence de l'eau ſembloient augmenter dans le Welcome, de ſorte qu'on voïoit le fond de la Mer à la profondeur de douze à quatorze braſſes; que ſans ceſſe on rencontroit une

(10) Quelques-unes, dit-il, preſqu'égales à des démonſtrations.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

prodigieuse quantité de Baleines sur les Côtes ; & qu'on y avoit souvent remarqué que les vents de Nord-Ouest y causoient les plus hautes Marées. De toutes ces preuves, je conclus que l'un des nos deux Vaisseaux devoit partir incessamment pour la recherche de ce passage, tandis que l'autre continueroit la sienne & dans le Parage où nous étions, & du côté du Sud, où l'on n'avoit point encore pénétré. Mais plusieurs Membres du Conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejettée à la pluralité des voix (11).

Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre Maître, partirent dans la Résolution, pour chercher des ouvertures sur la Côte du Nord. Ils rencontrerent, dans leur passage, quantité de Baleines noires, & surtout un prodigieux nombre de Vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la Côte & les Iles qui la cou-

(11) Les prétextes furent, que leurs instructions ne portoient pas d'aller jusqu'à cette Baie, qu'une partie des Equipages étoit indisposée, que la saison étoit trop avancée pour permettre de remonter au Nord, &c. Ce qu'il étoit aisé de conclure, dit Ellis, c'est qu'il y avoit, parmi nous, des gens qui commençoient à s'ennuïer de tant de fatigues, & qui souhaitoient la fin du Voïage, ou du moins qu'on n'entreprît plus d'Expéditions aussi pénibles que la derniere.

vroient, ils jetterent la sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuoit toujours, les fit mouiller sous une Ile. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendoit de plusieurs lieues au Sud-Ouest : mais ils reconnurent, en même-tems, que plusieurs lits de pierre qui la traversoient d'une rive à l'autre, & qui se montroient même en Marée basse, ne leur permettoient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminoit de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'étoit pas si avancée, qu'elle ne laissât le tems de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conseil, parcequ'au jugement d'Ellis elle contient plusieurs faits *évidens* & *décisifs*, qui prouvent la réalité du passage.

Au Conseil tenu à bord de la Galiotte de Dobbs, dans le Port de Douglas, le 14 d'Août 1747. Après avoir fait

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

d'exactes recherches, sur l'ouverture appellée communément Riviere ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir trouvée entierement bouchée de toutes parts, & sans communication avec aucun autre endroit que le Welcome ; & nous avons jugé, par les Marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur & la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, aïant trouvé que la Marée monte extraordinairement sur la Côte occidentale du Welcome, principalement ici; ne sachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les Parages, où nous avons observé la Marée, nous avons trouvé qu'elle suit le cours de la Côte en venant du Nord, & que les eaux les plus hautes sont causées par les vents de Nord-Ouest : voulant néanmoins savoir d'où elle vient, & jugeant que la connoissance de sa direction sur la Côte orientale du Welcome pourroit nous fournir là-dessus quelques lumieres; nous avons résolu de poursuivre nos recherches, autant que les vents & le tems nous le permettront, sur la basse Côte opposée, de même qu'à Cary Swan's-nest, &

partout ailleurs où nous pourrons espérer quelque lumiere pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest. En foi dequoi, chacun de nous a signé son nom.

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux Vaisseaux sortirent du Port de Douglas, En entrant dans le Wager, ils rencontrerent, dans sa partie la plus étroite, une Marée très violente, qui les y arrêta plusieurs heures, quoique la Sonde portât plus de huit nœuds d'eau. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis, & *Metcalf*, second Contre-Maître, s'embarquerent ensemble pour exécuter la derniere résolution du Conseil. La nuit étant tombée avant qu'ils pussent gagner la Côte, & la Marée commençant à se retirer, ils se virent obligés d'attendre la Marée suivante. Dans l'intervalle, leur Vaisseau, qui étoit resté en pleine Mer, tira un coup de canon à chaque demie heure: mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à plusieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit: cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La Marée leur venoit du Nord, & montoit d'environ quinze piés. Les hautes Marées de la Pleine & Nouvelle Lune ar-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

rivoient un peu avant trois heures ; un peu plutôt qu'en pleine Mer, sur la Côte opposée.

Ellis. 1747.

Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avoit emportés, » nous commençames, dit Ellis, à » sentir l'embarras que nous aurions à » rejoindre le Vaisseau. Depuis que » nous l'avions perdu de vûe, il nous » étoit impossible de savoir avec la » moindre certitude par où nous de-» vions le suivre. Le vent étoit fort » impétueux, le tems obscur & char-» gé de nége. Notre Barque étoit pe-» tite & profonde, la plûpart de nos » gens affoiblis par le scorbut ; en un » mot, notre situation étoit déplorable. » Je m'efforçai d'encourager tous mes » Compagnons, en leur représentant » que le meilleur parti étoit de remet-» tre en Mer, pour chercher notre » Vaisseau, & que nous ne pouvions, » sans une folle témérité, nous arrêter » sur cette Côte affreuse, où nous » n'avions pas vû la moindre trace » d'Hommes ni d'Animaux, pas le » moindre asyle, ni même une gout-» te d'eau douce. On se laissa persua-» der. Je fis remettre aussitôt en Mer, » pour écarter les tristes reflexions sur » les dangers qui nous menaçoient. Le

» vent

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

» vent ne fit qu'augmenter ; & la Mer
» étant fort haute, nous prîmes tant
» d'eau, qu'il fallut travailler ſans re-
» lâche à vuider la Barque. Nous fî-
» mes environ douze lieues dans cet
» état. Enfin nous apperçûmes les deux
» Vaiſſeaux, & nos travaux redouble-
» rent, pour nous rendre à bord. Un
» moment plus tard, nous perdions
» toute eſpérance : à peine fûmes-nous
» arrivés, que le vent aïant pris une
» nouvelle force, la Mer s'éleva aux
» nues, & l'air devint ſi ſombre,
» qu'on ne découvroit ni les Vaiſſeaux
» ni la Côte. Cet orage, qui venoit
» du Sud, nous arrêta dans le Wel-
» come juſqu'au 19. Mais, le vent
» aïant changé, nous mîmes à la voi-
» le auſſitôt, pour faire route vers le
» Sud. Il continua de nous favoriſer
» juſqu'au 21. Cependant nous paſſâ-
» mes à peu de diſtance de Cary Swan's
» neſt, ſans examiner les Marées ; ob-
» ſervation, néanmoins, qu'on avoit
» jugée néceſſaire au dernier Conſeil.
» A la vûe du beau tems, qui ſembloit
» promettre quelque durée, on aſſem-
» bla le Conſeil, à bord de la Califor-
» nie, où l'on ſe détermina ſur le-
» champ à reprendre la route d'An-
» gleterre.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Telle fut la fin d'une Expédition dont on avoit conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe, & surtout dans les Païs maritimes, où l'on connoît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. » Si » nous n'avons pas trouvé de passage » au Nord-Ouest, il est certain, dit-» il, que loin d'en avoir découvert » l'impossibilité, ni rien qui combatte » la réalité de son existence, nous » avons rapporté, en sa faveur, des » preuves fondées sur l'évidence, telle » du moins qu'on peut l'exiger dans » une recherche de cette nature; c'est-» à-dire, sur des faits incontestables & » sur des expériences bien avérées, » qui plaident ensemble pour la possi-» bilité.

On ne s'arrêtera point à suivre les deux Vaisseaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations (12)

(12) Exceptons-en néanmoins [illegible] de M. Ellis, sur [illegible] Brouillards & sur la rouille. On a dû remarquer que les brouillards des Mers glaciales sont d'une épaisseur extraordinaire. M. de Maupertuis les attribue, dans son Ouvrage sur la figure de la Terre, au long séjour que le Soleil fait sur

& des évenemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arriverent dans la Rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un Voïage de quatorze mois & dix sept jours : mais comme leur Expédition, pour la recherche du

l'Horison dans ces Païs septentrionaux, & qui lui fait élever beaucoup plus de vapeurs, qu'il ne peut s'en condenser pendant la nuit. Mais d'autres nous apprennent qu'en certaines saisons on observe aussi des brouillards épais, & presque continuels, sur la Côte de Coromandel dans les Indes Orientales ; ce qu'on n'y peut attribuer au long séjour du Soleil sur l'Horizon, puisque dans ce climat il n'y a pas beaucoup de différence, pendant tout le cours de l'année, entre la longueur des jours & celle des nuits. D'ailleurs, si c'étoit la véritable cause, il s'ensuivroit que dans le Spitzberg les brouillards devroient être d'une épaisseur extrême pendant que le Soleil y est à son plus haut point, & même pendant tout l'Eté de ce climat, puisqu'alors le Soleil y est continuellement au-dessus de l'Horizon : cependant l'expérience prouve le contraire ; & Martin observe, dans son Voïage, que les Pêcheurs de Baleine jouissent alors d'un tems clair & très serein. Il paroît plus vrai-semblable, à M. Ellis, que c'est le fond de l'air, qui condense les vapeurs humides à mesure qu'elles s'élevent, & qui les tient suspendues près de la surface de la Mer. Ses propres observations ne lui permettent pas même d'en douter : 1°. Les brouillards sont plus épais & plus fréquens près des gros glaçons, où l'air est plus froid qu'ailleurs. 2°. Les vents de Sud & de Sud-Ouest amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui se changent en brouillards dans les Parties Septentrionales, non-seulement par le froid de l'air, mais encore par la diminution de son élasticité, qui le rend incapable de soutenir ces vapeurs. 3°. Tous les vents qui viennent de quelque point du Nord, amenent un beau tems, & cela pour deux raisons ; la premiere, que soufflant sur des lieux secs, ils n'amenent point de vapeurs ; la seconde, qu'augmentant

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

passage, est la derniere dont on ait publié le Journal, il paroît essentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet, & le jugement que le Public a porté de cette partie du même Ouvrage (13).

Observations sur toutes les Expériences précédentes.

C'est un fait, reconnu sans exception, que dans tous les Païs de peu d'é-

l'élasticité de l'air, ils le rendent capable de soutenir les vapeurs, sans en laisser tomber ou flotter sur la terre, &c.

Malgré les brouillards, on observe que les Métaux sont ici moins sujets à la rouille, que dans tout autre climat. Cependant l'opinion commune est que l'humidité fait rouiller les Métaux. M. Ellis en convient aussi : mais il prétend que toute humidité ne produit point cet effet, & que, pour le produire il faut que les parties aqueuses soient chargées de sels acides. Or, il se trouve peu de ces sels dans les Païs du Nord, où l'eau, & surtout la terre, se trouvant presque toujours resserrées par le grand froid, la chaleur du Soleil n'éleve gueres que les particules les plus aqueuses. Ce raisonnement est appuïé par une expérience singuliere : M. Halles, distillant de l'eau salée pour la rendre douce, trouva qu'une chaleur tempérée convenoit mieux qu'un feu prompt & violent : l'eau tirée lentement & avec peu de feu devint parfaitement douce ; tandis que celle, qui avoit été sur un grand feu, resta saumâche. Ajoutons que le froid peut agir sur les Métaux, & fermer assez leurs pores, pour empêcher qu'ils ne reçoivent une si grande quantité de cet esprit acide, que le Soleil éleve dans l'Atmosphere, & qui cause la rouille.

(13) On a même été surpris que la Nation Angloise, avec l'esprit de jalousie qu'on lui connoît, & dans les vues exclusives qu'elle conserve encore, en ait souffert la publication.

tendue, soit Iles ou Presqu'Iles, il ne se trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des Bois taillis ou des arbrisseaux, quoique sur le Continent, situé dans la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. Delà on peut conclure, avec certitude, que tout Païs qui manque de gros Bois, dans un climat où l'on sait qu'il en croît abondamment, a la Mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de soixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des Forêts très étendues, où le bois est excellent & très gros; comme en Norvege, en Suede, en Laponie, & dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la Mer du Japon. S'il n'y avoit point de Mer au-delà de la Baie d'Hudson, & qu'il n'y eût que des Terres étendues vers l'Ouest, ne devroit-on pas trouver la même abondance de Bois, dans les Païs qui bordent cette Baie? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de Bois,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

comme on n'en peut douter ſur des témoignages conſtans, une différence ſi remarquable, entre des Païs ſitués ſous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraiſemblance que par le voiſinage de quelque Mer occidentale ? Le grand froid ne ſauroit être allegué, puiſqu'on a ſû, depuis quelques années, par un Ouvrage publié à Peterſbourg ſous la direction de l'Académie Impériale, que pluſieurs Végétaux, & le Blé même, croiſſent aſſez bien dans certaines parties du Kamtchatka, où le froid eſt plus vif que ſur les Cô es de la Baie d'Hudſon.

On ajoute, à cette remarque, que pendant l'Hyver de 1746, que les Anglois des deux Vaiſſeaux paſſerent dans leur Habitation de Montaigu, ils obſerverent conſtamment que les vents de Nord Oueſt amenoient avec eux quantité d'une petite nége, dans laquelle ils ſavoient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertiſſoit les vapeurs qui s'élevoit des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Oueſt de ce Païs, & même aſſez proche, il y a quelque groſſe maſſe d'eau, c'eſt à-dire, quelque Mer occidentale. Ces raiſons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, auſ-

ſi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on ſait que les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets?

Qu'on faſſe enſuite attention à la figure du Païs; & les conjectures ſe multiplieront avec un redoublement de vraiſemblance. On ſait, par l'expérience, que la plûpart des Terres, ſituées entre deux Mers, ſont comme diviſées par une chaîne de Montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les Côtes. Autant que les Anglois pûrent l'obſerver, les Païs dont il eſt queſtion préſentent cette forme; & la vûe la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'eſt-à-dire, celle qu'ils ſe procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le Païs eſt bas; mais ils le trouverent plus haut, à meſure qu'ils avançoient; ils virent des Montagnes, qui s'élevoient les unes derriere les autres: & lorſqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils obſerverent diſtinctement qu'il y avoit de même une déclinaiſon réguliere vers la partie oppoſée. Toute cette vûe reſſembloit beaucoup à celle de l'Iſthme Darien, qui joint enſemble les deux parties de l'Amérique.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

On prétend d'âilleurs que ces obſervations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Eſquimaux du Sud, qui aſſurent tous unanimement, dans les Comptóirs Anglois, qu'à peu de diſtance de leur Païs, vers le coucher du Soleil, il exiſte une grande Mer, ſur laquelle ils ont vû des Navires, avec des Hommes qui portent une longue barbe & de grands Bonnets. Quelques-uns même, ſans avoir jamais vû de Vaiſſeaux Européens, ont deſſiné, à Churchill, des figures de Vaiſſeaux ſur des rochers (14). D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du ſel blanc, formé, diſoient-ils, par la chaleur du Soleil ſur les rochers des Côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent ſeulement que ce Païs a la Mer des deux côtés, & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il ſeroit déja fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un paſſage court par terre,

(14) On ne doit pas être ſurpris que les Eſquimaux aient cette adreſſe, puiſqu'on a vu dans la Relation de Narborough que les Sauvages du Détroit de Magellan lui modelerent la figure de ſon Vaiſſeau avec de la Terre & des Buiſſons, en y élevant des bâtons pour mâts. Les peintures Mexiquaines ſont un autre exemple.

d'une Mer à l'autre, mais que n'insistant point sur cette idée, parcequ'il est ici question d'un passage par Mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce passage existe, mais encore, qu'il doit être court, ouvert & très commode. Quoique cette assurance, dit il, puisse paroître un peu hazardée, lorsqu'il n'ose désigner l'endroit précis du passage; il laisse au Public le jugement de ses preuves: tout ce qu'il lui demande actuellement, est de convenir que Christophe Colomb, en tentant la découverte du Nouveau Monde, avoit beaucoup moins de vraisemblances, en sa faveur; & que dans un tems, où la Cosmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Avanturier parvint glorieusement à son but.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Principes & raisonnemens d'Ellis.

Les preuves d'Ellis étant presqu'entierement fondées sur la Doctrine des Marées, il commence par établir quelques Points, qui sont généralement connus & avérés entre les Marins, sans la connoissance desquels il leur seroit impossible de gouverner un Vaisseau, & dont l'observation continuelle fait leur certitude pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu, il est certain que les Marées vien-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

nent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. Les Mers, enclavées dans des Païs qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de Marées; ou, ce qui revient au même, les Marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la Mer Méditerranée, dont le courant va de l'Ouest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de Marée sensible; & si, peut-être, elle s'éleve un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine Mer, à l'exception du Golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considérable de ce Golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison, que le flux & le reflux de la Mer étoient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voïoient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe (15).

(15) On sait quel fut l'étonnement d'Alexandre le Grand, en voïant le reflux à l'embouchure du Fleuve *Indus*.

En second lieu, que cette Loi générale de la Nature, que plus la cause est proche, plus l'effet a de force, se fait reconnoître dans le progrès des Marées ; c'est-à-dire, qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes & plus promptes ; & qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque Païs maritime a ses exemples : mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finmouth-Bar*, où l'on a haute Marée à trois heures du matin ; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud ; & *Hall*, où elle n'arrive qu'à six heures, parcequ'il lui faut du tems pour monter l'Humber. Dans la Rade d'Yarmouth, on a haute Marée un peu après huit heures ; à Harwich, vers dix heures & demie ; à North, à midi ; à Gravesand, à une heure & demie ; à Londres, à trois heures après midi. De même les Marées sont plus ou moins hautes, dans le même-tems, sur différentes parties de la Côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la Marée, la font monter au delà de ses bornes ordinaires ; comme ils la retardent en l'abbaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des prin-

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

cipes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connoissances, c'est-à-dire, en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Ouest avec la Mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hudson comme une Mer enclavée dans les Terres, telle que la Méditerranée, & plus réellement même que la Baltique, parcequ'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plûpart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le seroit mieux, sa these n'en subsiste pas moins: c'est que dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la Baie d'Hudson au Nord-Ouest, cette Baie doit passer pour une Mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans Marée. Elle est si large, & s'étend si fort de l'Est à l'Ouest, que les Marées y doivent être fort sensibles: mais il faut qu'elles répondent à leur cause; c'est-à-dire, qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoïer

par le Détroit d'Hudſon, & que s'il eſt faux qu'elles ſoient telles, il eſt abſurde de les attribuer à cette cauſe, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés, ou d'autres cauſes occultes, pour décourager les recherches ſur leur véritable cauſe. Ellis ne porte pas plus loin ſes prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puiſſe lui refuſer. Enſuite, allant à ſon but: on avoit regardé, dit-il, comme un point fort néceſſaire, d'examiner la Marée à Cary-Swan's-neſt; & dans le dernier voïage, le Conſeil en avoit pris la réſolution. Ce Parage eſt proche de la Baie d'Hudſon; & tout le monde convient que ſi les Marées venoient de l'Océan par cette voie, elles devroient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces obſervations furent négligées; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, ſuivant les termes de ſa Relation, y ſonda la Marée, & trouva qu'elle montoit de ſix piés. Ellis compare cette obſervation avec les ſiennes. Dans une Ile, à ſoixante deux degrés deux minutes de latitude, il trouva que la Marée montoit de dix piés. Sur la Côte de Welcome, par les ſoixante-cinq degrés, la ſonde lui donna treize piés. Au Nord du même lieu,

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

elle lui en donna dix-ſept. La concluſion eſt évidente : c'eſt, dit-il, que cette Marée ne pouvoit venir de l'Océan par le Détroit d'Hudſon ; car ſi les Marées de ces latitudes étoient venues de l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus baſſes qu'à Cary Swan's-neſt ; & comme elles ſont, au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon ſens ſont également bleſſés de la ſuppoſition, qu'une Marée qui viendroit de ſi loin, qui rempliroit tant de Baies dans ſon cours, & qui rencontreroit tant d'obſtacles, s'élevât toujours à meſure qu'elle avanceroit.

Mais ce qui paroît donner à ce raiſonnement la force d'une démonſtration, ce ſont les obſervations qu'on a faites ſur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entre dans la Baie d'Hudſon : on a trouvé qu'elle y monte de cinq braſſes ; au lieu qu'un peu au-deſſous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux braſſes. Ellis croit cette preuve ſi forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. En vain, pour combattre les Partiſans d'une communication avec la Mer du Sud, en s'exemptant de la néceſſité d'attribuer les Marées du Welcome, à

la communication de l'Océan Atlantique, ſuppoſera-t on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudſon. Rien n'oblige d'admettre une ſuppoſition ſans preuves, qui n'eſt même ſoutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraïſemblance.

Ellis paſſe enſuite au tems & à la direction des hautes Marés. Après avoir établi que leur ſeule hauteur prouve aſſez qu'elles ne peuvent venir de la Mer Atlantique par la Baie d'Hudſon; les recherches, dit-il, doivent être pouſſées juſqu'à découvrir leur ſource. Dans les obſervations qu'il fit, par les ſoixante-deux degrés deux minutes, il trouva que le flux venoit du Nord, & que la plus haute Marée étoit à cinq heures. Au Cap Fry, par les ſoixante-quatre degrés trente minutes, il obſerva que la Marée venoit du Nord, en ſuivant la direction de la Côte, & qu'à la Nouvelle & Pleine Lune le tems des hautes eaux étoit à trois heures. Il fit les mêmes obſervations à la Latitude de ſoixante-cinq minutes, & le flux y venoit du Nord. S'il y a, dit-il, quelque choſe à conclure de la direction & du tems, la Marée, dans ces parties de la Baie d'Hudſon, vient évidem-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ment du Nord ou du Nord-Oueſt, & ne peut venir de l'Océan Atlantique ; car, dans cette derniere ſuppoſition, les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard, à meſure qu'on monteroit en Latitude : & c'eſt préciſément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque Mer Septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, eſt née d'abord de cette direction, & qu'enſuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle étoit excuſable autrefois, lorſque cette Baie étoit moins connue ; mais aujourd'hui, que toutes ſes parties ont été ſi ſoigneuſement viſitées, il n'eſt plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin : il entreprend de prouver, par des faits inconteſtables, que les Marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous ſommes certains, dit il, que dans le premier de ces deux Parages la Marée monte à peine de ſix piés ; & Baffin aſſure lui-même (16) qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf piés

(16) Dans une Lettre à Jean Wolſtenholme, déja citée.

dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il est vrai que toutes les Marées, en s'éloignant de l'Océan, qui est leur source, diminuent par degrés, à mesure qu'elles remplissent les Baies & les Golfes qui se trouvent sur leur passage, il n'est pas moins clair, qu'en supposant que la Marée montât de trois brasses dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourroient monter même d'une brasse; sans quoi, l'effet seroit non-seulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cause, mais plus grand que la cause même. Ellis ajoute que, suivant toutes les Relations qu'on a des Mers Septentrionales, telles que toutes les Côtes de la Nouvelle Zemble, du Spitzberg & du Groenland, les Marées y sont plus basses qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejetter absolument tous les principes établis par le savoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les Marées puissent venir, du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie Septentrionale de la Baie d'Hudson.

Ces argumens, dira-t'on, sont né-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

gatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudson avec la Mer du Sud. Pour réponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jetter un coup d'œil sur la Carte de ces Contrées, & de juger par eux-mêmes si la Marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelque autre Mer Septentrionale, peut avoir une autre source que la Mer du Sud; & si, dans cette supposition, elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence: c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les Membres du Conseil dans sa propre expédition, que les vents du Nord-Ouest causent les plus hautes Marées sur toutes ces Côtes. Or, ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes Marées ne sauroient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson: car, venant de ces côtés, elles seroient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Est; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la Marée, la fait monter: & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Ouest, loin de les faire avancer &

monter, les retarderoit & les baiſſeroit plutôt, comme oppoſé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainſi l'on doit conclure que la Marée vient de quelque Mer Occidentale; d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui ſouffle de ce côté, cauſe les plus hautes Marées.

On objecteroit envain que l'Océan occidental, ou la Mer du Sud, étant ſitué derriere ces grandes Régions, il eſt naturel que le vent de Sud-Eſt cauſe les plus hautes Marées, en pouſſant les flots contre la Côte qui lui eſt oppoſée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux ſont cauſées par le vent qui ſouffle dans la même direction que la Marée, & cela, dans quelque direction que ſoit la Côte où la Marée monte; parceque ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui ſeule peut faire monter la Marée. On en a, tous les jours, des exemples ſur la Côte Orientale d'Angleterre, où, quoique la Mer Germanique ſoit ſituée vers l'Eſt, les vents de Nord-Oueſt font néanmoins les plus hautes Marées, parceque le vaſte Océan, d'où elles viennent, eſt ſitué du même côté. Ellis croit l'objection ſi bien levée par un fait connu de tous les Marins, qu'il

la fait même tourner en faveur de son opinion : si par exemple, dit-il, on choisissoit quelque Juge habile & désintéressé, & qu'en lui présentant une Carte de la Baie d'Hudson, avec un passage ouvert au Nord-Ouest, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes Marées ? Il répondroit, sans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Ouest. Ainsi, comme c'est un fait constant, que le vent de Nord-Ouest cause les plus hautes Marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces Marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la Mer du Sud.

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres, d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la Marée au Cap Fry, on voïoit le fond de la Mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six piés : or, tout le monde sait que la profondeur, la transparence & la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de néges fondues & de pluies, & qu'elles prouvent, sans replique, la communication avec quel-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

qu'Océan. Ellis tire un autre argument des Courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit-il, un fait avéré, que la partie Septentrionale de la Baie est entierement ouverte & sans glaces, pendant que la Méridionale en est couverte : c'est-à-dire, qu'on rencontre fort peu de glaces à la Latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq degrés, & que la Mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or, il est impossible d'expliquer ces Courans violens, qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque Mer Occidentale. Un troisieme argument est tiré du nombre des Baleines qu'on observe ici, surtout vers la fin de l'Eté, qui est le tems où tous les Poissons de cette espece se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison; & par conséquent, qu'il se trouve ici quelque passage, qui conduit, non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental, c'est-à-dire à la Mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces Animaux est un guide, qui ne trompe jamais.

Où l'on peut espérer le Passage.

Mais si la réalité d'un passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer ? Et sur

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode ? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parcequ'elle conduit à l'éclaircissement de la premiere. Il paroît très vraisemblable que le passage n'est pas fort avancé vers le Nord ; car on ne voit, ni dans le Welcome, ni dans Repulse-Bay, ces Montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs (17), dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raison même, semblent appartenir à quelque autre Continent, sous le Pôle, ou contigu au Pôle (18). Quelque part que le passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court : 1°. On ne trouve point de grosses Rivieres sur la Côte occidentale de la Baie d'Hudson : elles sont, au contraire, petites & foibles ; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux Mers, ne sont pas d'une gran-

(17) White-Bears-Bay.

(18) Une autre raison prouve la même chose ; c'est la hauteur de la Marée, qui ne ressemble nullement à celle des Mers Septentrionales : elle ne monte qu'une brasse à la Nouvelle Zemble*, & à peine une brasse & demie au Spitzberg.

de étendue. 2°. La force & la régularité des Marées forment un argument des plus plausibles; car partout où le flux & le reflux observent à-peu-près des tems égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces Marées viennent. On ajoute pour derniere raison, le passage des Baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le tems d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne seroit pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le passage n'est pas fort avancé ver le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode; ce qui se confirme encore par les Courans rapides qu'on observe dans ces Parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paroît même aisé, à M. Ellis, de prouver par de fortes conjectures, qu'il y a plusieurs passages différens, qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la Mer y devoit être ouverte, comme au Cap *Fin-marke*; & ses raisons subsistent encore.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Où le passage est il donc situé ? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs Personnes célebres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premierement, il en a conçu de grandes, sur le rapport qu'on lui a fait du Golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avoient fait dans ce lieu des observations sur la Marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venoit de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avoit néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avoit point de passage dans ce Golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle auroit dû se trouver parfaitement douce : car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en auroit pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il auroit été aussi foible que

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

que le flux : mais, comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avoit vu venir la Marée de l'Ouest, il n'auroit rien manqué à la preuve du passage : mais elle y venoit de l'Est ; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la Marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle rencontre une autre Marée, qui vient de l'Ouest, ou de la Mer Pacifique.

Un second endroit, où l'on peut espérer de découvrir le passage, est Repulse-Baie. Les raisons, qui doivent entretenir cette espérance, sont aussi la profondeur, la salure & la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui viennent de ce Parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impose, regarde la Baie d'Hudson comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre ; méthode extrêmement pénible, & qui demande une patience infatigable. Cependant, si l'on

ELLIS. 1747.

erre dans ce labyrinthe, ce n'eſt pas abſolument ſans guide : la Marée, comme un autre fil d'Ariane, ſemble y conduire un Voïageur par tous les degrés, & doit l'en faire ſortir. Or comme elle monte conſidérablement dans le Repulſe-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raiſons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Concluſion.

Enfin le zelé Anglois conclut par ce raiſonnement, qui lui paroît déciſif. Depuis une longue ſuite d'années, qu'on ſe flatte de trouver un paſſage au Nord-Oueſt, & qu'on a fait quantité d'Expéditions pour le chercher, il eſt vrai qu'on n'eſt pas encore parvenu à à le découvrir : mais juſqu'à préſent, on n'a fait aucune découverte qui puiſſe combattre, avec quelque force, les argumens par leſquels on en prouve la réalité ; & toutes les connoiſſances, qu'on s'eſt procurées par tant d'entrepriſes, ſervent, au contraire, à la confirmer.



CHAPITRE XVI.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Introduction.

SUIVANT la division ordinaire des deux parties de ce Continent, celle qu'on distingue, par le nom d'Amérique Septentrionale, a beaucoup plus d'étendue qu'on ne pense à lui en donner dans cet article. On a vû qu'elle se prend ordinairement à l'Isthme. Mais quantité de grandes Régions, qui sont comprises dans la partie du Nord, telles que la Nouvelle Espagne, la Louisiane, & la plûpart des Colonies Angloises, ne laissent pas d'appartenir à celle du Midi, par leur température & leurs autres propriétés. Aussi n'a-t'on pas manqué d'en donner l'Histoire Naturelle à part. Il ne s'agit donc ici que de celles, dont le climat est tout-à-fait différent, & qu'on peut faire commencer vers les trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Sud du Lac Erié; c'est-à-dire, proprement, à l'entrée du Canada.

Observations sur le froid du Canada.

On est surpris de lire & d'entendre que dans un Païs si proche encore du Soleil, aussi proche même que les Provinces les plus méridionales de France, le froid soit extrême, & si long qu'il empiette beaucoup sur le Printems. Avant la fin de l'Automne, les Rivieres s'y trouvent remplies de glaçons; & bientôt la terre est couverte de néges, qui durent six mois, & s'élevent toujours de la hauteur de six piés. Il n'y a point de Voïageur qui ne fasse une description touchante, de ce qu'il a souffert d'un climat si rude. » Rien » n'est plus triste, dit le Pere de » Charlevoix, que de ne pouvoir se » montrer à l'air sans être glacé, à » moins que d'être fourré comme les » Ours. D'ailleurs, quel spectacle, » qu'une nége qui vous éblouit, & » qui vous cache toutes les beautés de » la Nature. Plus de différence entre » les Rivieres & les Campagnes; » plus de variété: les Arbres mêmes » sont couverts de frimats; il pend, à » toutes leurs branches, des glaçons » sous lesquels il n'y a point de sûre» té à s'arrêter. Que penser, lorsqu'on » voit aux Chevaux, des barbes de » glace d'un pié de long? Et comment » voïager dans un Païs, où, pen-

» dant six mois, les Ours mêmes n'o-
» sent quitter leurs retraites ? Aussi
» n'y ai-je jamais passé d'Hiver, sans
» avoir vû porter, à l'Hôpital général,
» quelqu'un à qui il falloit couper un
» bras ou une jambe gelés. Si le Ciel
» est serein, il souffle de la partie de
» l'Ouest un vent qui coupe le visage.
» Si le vent tourne au Sud, ou à l'Est,
» le tems s'adoucit un peu ; mais il
» tombe une nége si épaisse, qu'on ne
» voit point à dix pas en plein midi.
» S'il survient un dégel dans les for-
» mes, adieu les Chapons, les quar-
» tiers de Bœufs & de Mouton, la Vo-
» laille, le Poisson, qu'on tenoit en
» réserve, dans les Greniers, sur la
» foi de la gelée. Ainsi, malgré les
» rigueurs du froid, on est réduit à
» souhaiter qu'il ne discontinue
» point.

Il peut être vrai, comme on le prétend, que les Hivers du Canada aient encore été plus rudes il y a cent ans : mais tout le monde convient que tels qu'ils sont aujourd'hui, l'Hiver de France le plus piquant n'en approche point. A la vérité le mois de Mai n'est pas plutôt arrivé, qu'il fait changer de langage. La douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable qu'el-

le ſuccede à tant de rigueurs (19); la chaleur de l'Eté, qui fait voir, en moins de quatre mois, les ſemences & les récoltes (20); la ſérénité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une ſuite de beaux jours; tous ces avantages, auxquels on peut joindre celui de la liber-

(19) Obſervons auſſi, d'après le ſage Miſſionnaire, qu'elles ont des inconvéniens auxquels on ne peut jamais bien remédier; il met au premier rang la difficulté de nourrir les Beſtiaux, qui, pendant tout l'Hiver, ne trouvent abſolument rien dans les Campagnes, coûtent par conſéquent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après ſix mois d'une nourriture ſéche, eſt preſque ſans goût. Il faut, auſſi, bien du grain pour la Volaille, & de grands ſoins pour la conſerver. Si, pour éviter cette dépenſe, on tue à la fin d'Octobre toutes les Bêtes qu'on veut manger juſqu'au mois de Mai, elles deviennent bien inſipides; & de la maniere dont on a rapporté que le Poiſſon ſe pêche, au travers de la glace, il ne peut être fort abondant; ſans compter qu'il eſt d'abord gelé: de ſorte qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en avoir de frais, dans la ſaiſon où il eſt le plus fâcheux d'en être privé. Les bons Chrétiens ſeroient même fort embarraſſés pendant le Carême, ſans le ſecours de la Marée & des Anguilles. De beurre & d'œufs frais, il n'en eſt point queſtion; non plus que de légumes, qu'on garde néanmoins comme on peut dans les Celliers, mais qui perdent bientôt leur vertu. Ajoutons qu'à l'exception des Pommes, qui ſont ici d'une excellente qualité, & des petits fruits d'Eté, qui ne ſe gardent point, les Fruits de France ne réuſſiſſent point. *Journal Hiſtorique*, page 166.

(20) L'uſage du Païs eſt de labourer les Terres pendant l'Automne, de ſemer depuis le milieu d'Avril juſqu'au 10 de Mai, & de couper les blés depuis le 15 d'Août juſqu'au 20 de Septembre. Les terres qui n'ont été lab[illegible] qu'au Printemps, ra[illegible]tent moins, dit-on, parceque les parties nitreuſes de la nége ne s'y inſinuent pas bien.

té, qui eſt comme le partage du Païs, font une compenſation fort agréable pour les Habitans.

A quoi le froid extrème du Canada peut être attribué.

Mais, la queſtion ne regardant que le froid, on demande d'où peut venir une température ſi différente de celle de France, ſous des paralleles qui ſont tout-à-fait les mêmes ? La plûpart des Relations attribuent des froids ſi longs & ſi rudes à la nége, qui demeure trop long-tems ſur les terres pour qu'elles puiſſent jamais bien s'échauffer : mais cette explication ne fait que changer la difficulté ; car on demandera quelle eſt la cauſe de cette abondance de néges, ſous des climats auſſi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes ? Denis,qu'on a cité pluſieurs fois avec éloge, raconte que les arbres reprennent leur verdure, avant que le Soleil ſoit aſſez élevé ſur l'Horizon pour fondre la nége & pour échauffer la terre ; ce qui peut être vrai dans l'Acadie, qu'il connoiſſoit particulierement : mais d'autres aſſurent que partout ailleurs, les néges ſont fondues ... les plus épaiſſes Forêts avant qu'il ... ait une feuille aux arbres. On ne s'en rapporte pas plus volontiers au même Voïageur, lorſqu'il prétend que les né-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'air, & que c'est toujours par-dessous, qu'elles commencent à fondre : il y a peu d'apparence qu'une Terre, couverte d'eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement celle du Soleil. D'ailleurs, Denis n'explique point la cause de ce deluge de néges, qui inonde des Païs immenses, au milieu de la Zone temperée.

Explication Physique.

Un Jésuite Romain, qui avoit passé une partie de sa vie dans la Nouvelle France, a traité cette question en Physicien (21) ; & le P. de Charlevoix confirme sa Doctrine, en y mettant quelques restrictions. Il croit, par exemple, que le Missionnaire Italien se trompe, lorsqu'il ne veut pas qu'on attibue les froids excessifs du Canada, aux Montagnes, aux Bois & aux Lacs du Païs : ces trois causes, suivant le Jésuite François, doivent y contribuer (22) ; car il

(21) Le P. Bressani, dans une Relation de la Nouvelle France, qu'il a publiée en Italien.

(22) S'il est vrai, comme le P. Bressani l'observe lui-même, qu'après une journée fort chaude on voit souvent, au Canada, de la gelée pendant la nuit, ce phénomene ne peut gueres être expliqué qu'en supposant que le Soleil aïant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité qui y étoit renfermée, les parties de Nitre que la nége y a laissées, & la chaleur qu'un air aussi subtil que celui du

n'y a rien, dit-il, à repliquer contre l'expérience, qui rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Païs se découvre; quoiqu'elle ne soit pas proportionnée à ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la principale cause. Il y en a donc de plus puissantes; & là-dessus, les deux Jésuites s'accordent.

Sous les climats les plus chauds, il se trouve des Terres humides; sous les plus froids, il y a des Terres fort seches; & c'est un certain mélange de sec & d'humide qui forme les glaçons & les néges, dont la quantité produit l'excès & la durée du froid. Ce mélange se fait remarquer à tous ceux qui voïagent en Canada: le Monde n'a point de Païs où il y ait plus d'eau; il en a peu, dont le Terroir soit plus mêlé de pierres & de sable. Ajoutez qu'il y pleut rarement, & que l'air y est extrêmement pur, & sain; preuve, sans replique, de la sécheresse naturelle de la terre. De soixante François établis dans

Païs conserve après le coucher de cet Astre, forment ces petites gelées, comme on fait de la glace sur le feu. Or, d'où viendroit l'humidité, dans un Païs dont on représente le sol mêlé de beaucoup de sable, si ce n'étoit de la multitude des Lacs & des Rivieres, de l'épaisseur des Forêts, & des Montagnes couvertes de néges qui arrosent les Plaines en fondant?

le Païs des Hurons, la plûpart d'une complexion délicate, & tous assez mal nourris, le Missionnaire Italien rend témoignage qu'il n'en mourut pas un dans l'espace de seize ans. A la vérité, cette étrange multitude de Rivieres & de Lacs, qui égalent en espace la moitié des Terres de l'Europe, devroit fournir à l'air une continuelle abondance de nouvelles vapeurs : mais outre que la plûpart de leurs eaux sont fort claires, sur un fond de sable, leur extrême & constante agitation, qui émousse la pointe des raïons Solaires, ne permet pas qu'il s'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les fait bientôt retomber en brouillards : sur ces Mers douces, les vents n'excitent pas moins de tempêtes que sur l'Océan ; & c'est la même raison, qui rend les pluies rares sur Mer.

Une seconde cause des grands froids du Canada est le voisinage de la Mer du Nord, qui, pendant plus de huit mois de l'année, se trouve couverte de glaces énormes. Il ne nége, au Canada, que du vent de Nord-Est, c'est-à-dire, du côté des glaces du Nord ; & quoique le froid semble moins vif pendant la chûte des néges, elles doivent contribuer beaucoup à refroidir

les vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, dans l'immenſité de Païs qu'elles couvrent, & que ces vents traverſent. Enfin le Miſſionnaire Italien donne pour cauſe de la ſubtilité de l'air, & par conſéquent, de la rigueur du froid, l'élévation du terrein, qu'il s'efforce de prouver par la profondeur de la Mer, à meſure qu'on approche de la Côte, & par la hauteur des chutes d'eau, qui ſe trouvent en ſi grand nombre dans les Rivieres. On pourroit répondre que la profondeur de la Mer prouve peu, & que les chûtes des Rivieres ne prouvent pas plus que les cataractes du Nil; ſans compter que ſuivant les Relations, depuis Mont-réal, où commencent les Rapides, juſqu'à la Mer, il ne paroît pas que le Fleuve S. Laurent ait beaucoup plus de rapidité que pluſieurs de nos Rivieres d'Europe. Auſſi le P. de Charlevoix ne trouve-t'il de véritable force, pour expliquer les grands froids du Canada, qu'à la ſeconde des trois cauſes du P. Breſſani; c'eſt-à-dire, à la proximité des glaces du Nord: il juge même que malgré ce fâcheux voiſinage, ſi le Païs étoit plus découvert & plus peuplée, les Hivers y ſeroient moins longs & moins rudes.

Cette rigoureuſe température n'em-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ANIMAUX DU CANADA.

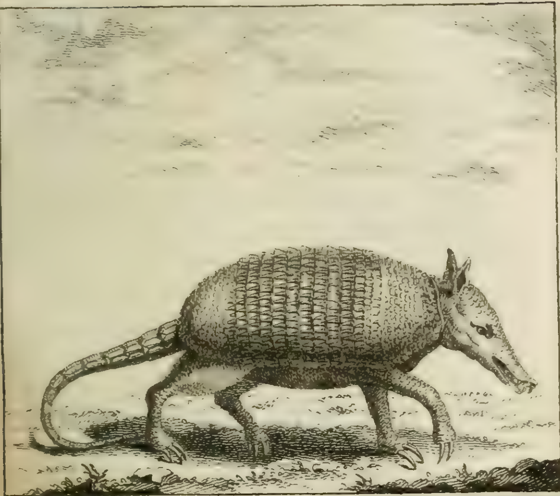
pêche point qu'une si grande Région ne soit bien peuplée de toutes sortes d'Animaux ; les uns qui la quittent en Hiver, pour chercher un air plus doux; les autres que la Nature a rendus capables de suporter un froid excessif, ou qu'elle a favorisés d'un admirable instinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus singulier, qui est le Castor, dont on a déja fait connoître la merveilleuse industrie, dans son logement & dans l'ordre qu'il y observe (23). Il n'y a point de Relation du Canada, qui ne contienne une longue Description de ce curieux Animal ; mais on ne cesse point de répéter, que dans le choix des autorités, c'est à celle des Missionnaires qu'on donne la préférence. Leurs observations portent ordinairement un caractere d'exactitude & de vérité, qui répond à la gravité de leur profession, & qui vient sans doute de la même source.

Castors, & leur Description.

Le Castor, dit le P. de Charlevoix, n'étoit pas méconnu en France, avant la découverte de l'Amérique [illegible] Canatrouve, dans les anciens [illegible] c'est peliers de Paris, divers Regi[illegible]rd ; pour la Fabrique des chapeaux Bievres. Castor & *Bievres* sont différens noms

(23) Voïez, ci-dessus, les Cabanes des Sauvages.

Tatou ou Armadille





Tom. XV. *Castor* *N°. IV.*

du même Animal : mais ſoit que le Bievre Européen ſoit devenu rare, ou que ſon poil n'ait pas la même bonté que celui du Caſtor Amériquain, on ne parle plus gueres du premier que par rapport au *Caſtoreum*. Jamais même on ne l'a vanté comme un Animal curieux, faute apparemment de l'avoir obſervé de près ; ou, peut-être, parcequ'il n'a que les propriétés des Caſtors terriers, qui forment une autre eſpece. Le Caſtor du Canada eſt un Quadrupede amphibie, qui peut vivre néanmoins ſans aller dans l'eau, & & qui ne peut même y être long-tems, mais qui a beſoin quelquefois de s'y baigner. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre piés, ſur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, & peſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt différente, ſuivant la différence des climats où il ſe trouve. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont ordinairement tout-à-fait noirs ; mais on y en voit quelquefois de blancs. Ils ſont bruns, dans les Païs plus tempérés ; & leur couleur s'éclaircit à meſure qu'ils avancent vers le Sud. Chez les Illinois, ils ſont preſque fauves, & l'on y en voit même de couleur de paille. On obſerve que

plus ils ſont noirs, moins ils ſont fournis de poil; & par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. Leur poil eſt de deux ſortes, partout le corps, à l'exception des pattes, où il eſt fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes : il va même juſqu'à deux pouces, ſur le dos; mais il diminue avec proportion, juſqu'à la tête & juſqu'à la queue. Il eſt rude, gros, luiſant, & donne à la Bête ſa couleur entiere. Regardé avec le microſcope, le milieu en paroît moins opaque; d'où l'on conclut qu'il eſt creux, & qu'il ne peut-être d'aucun uſage. L'autre eſt un duvet très fin, fort épais, long d'un pouce au plus; & c'eſt celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois, en Europe, Laine de Moſcovie : il fait proprement l'habit du Caſtor; le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être l'aide-t-il à nager.

On donne, au Caſtor, quinze ou vingt ans de vie. La Femelle porte quatre mois, & ſa portée ordinaire eſt de quatre Petits. Quelques Voïageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit, mais cette fécondité paroît rare. Elle a quatre mammelles, deux ſur le grand pectoral, entre la ſeconde & la troiſieme des vraies Côtes, & deux, envi-

ron quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts, & d'une grosseur qui n'a point de proportion à sa taille. Ses intestins, au contraire, sont fort délicats, ses os très durs; & ses deux mâchoires, presqu'égales, sont d'une grosseur extraordinaire: chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & suivent les courbures de la mâchoire; cè qui leur donne une force surprenante dans de si petits Animaux. On remarque aussi que les dents des deux mâchoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croissent, comme les deux tranchans d'une paire de ciseaux; enfin, que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines. La tête d'un Castor offre à-peu-près la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, surtout celles de devant, & n'ont pas plus de quatre pouces de long; elles ressemblent assez à celles

du Blereau : les ongles en ſont taillés de biais, & creux comme le tuïau des plumes. Les piés de derriere ſont plats, garnis de membranes entre les doigts. Ainſi le Caſtor peut marcher, mais avec lenteur, & nage auſſi facilement que tout autre Animal aquatique. D'ailleurs, par ſa queue, il eſt tout-à-fait Poiſſon; ce qui l'a fait déclarer de cet ordre par la Faculté de Médecine de Paris, & ranger, par la Faculté de Théologie, au nombre des Animaux dont la chair peut-être mangée les jours maigres. Le P. de Charlevoix aſſure que Lemery s'eſt trompé, lorſqu'il n'a fait tomber cette déciſion que ſur le train de derriere du Caſtor, & qu'elle regarde le corps entier. Mais les Canadiens ne peuvent gueres profiter de cette indulgence. On voit, à préſent, peu de Caſtors près des Habitations. Les Sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucanner; ce qui ne lui ôte point un goût ſauvage, qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle prend une ſi bonne qualité, qu'il n'y a point, dit-on, de viande plus legere, plus délicate & plus ſaine. On la croit même auſſi nourriſſante que celle du Veau. Bouillie, elle demande quelque choſe

qui en releve le goût; mais à la broche, elle se mange sans autre apprêt.

Ce que le Castor a de plus remarquable est sa queue. Elle est presqu'ovale, large de quatre pouces, dans sa racine, de cinq au milieu, & de trois pouces à l'extrêmité; épaisse d'un pouce, & longue d'un pié. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble à la chair du Marsouin, mais qui se durcit quand elle est conservée. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont exagones, & d'une demie ligne d'épaisseur sur trois ou quatre lignes de long, appuïées les unes sur les autres comme celles des Poissons. Une pellicule très délicate leur sert de fond; & de la maniere dont elles sont enchassées, elles s'en tirent aisément après la mort de l'Animal. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une description Anatomique du Castor.

Castoreum.

Il ne paroît pas que les véritables testicules de cet Amphibie aient été connus des Anciens, sans doute parcequ'ils sont fort petits, & cachés sous les *aînes*: c'est le nom qu'on a donné aux bourses, ou poches, du Castoreum, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas-ventre du Cas-

tor. Les deux premieres, qu'on nomme ſupérieures, parcequ'elles ſont plus élevées que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent enſemble, comme les deux poches d'une beſace. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, ſont arrondies par le fond. Les premieres renferment une matiere réſineuſe, mollaſſe, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur griſâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, déſagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aiſément : c'eſt le vrai *Caſtoreum*. Il durcit à l'air, dans l'eſpace d'un mois ; il devient brun, caſſant & friable : ſi l'on eſt preſſé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Caſtoreum qui vient de Dantzick eſt plus eſtimé que celui du Canada, par des raiſons connues apparemment des Droguiſtes. On convient que les bourſes du dernier ont moins de groſſeur, & qu'en Canada même on préfere les plus groſſes : mais avec la groſſeur, elles doivent être peſantes, de couleur brune, d'un[illegible]deur pénétrante, & remplies d'une matiere [illegible]re, caſſante & friable, d'une [illegible] couleur, ou jaunâtre, entrelaſſées d'[illegible] membrane déliée, & d'un goût acre. On ajoute que les propriétés du Caſto-

reum sont d'atténuer les matieres visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abbaisser les vapeurs, de provoquer leurs mois aux Femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaises humeurs par la transpiration. Il ne s'emploie pas avec moins de succès contre l'Epilepsie, la Paralysie, l'Apoplexie, & la surdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuse, qui ressemble au Miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son odeur fétide, peu différente de celle du Castoreum, mais un peu plus foible : elle se condense en vieillissant, & prend la substance du suif. Cette liqueur est résolutive & fortifie les nerfs.

C'est sans fondement qu'on a cru, sur la foi des anciens Naturalistes, que le Castor, lorsqu'il se voit poursuivi, coupe ces prétendus testicules & les abandonne aux Chasseurs, pour sauver sa vie. C'est de son poil, observe le Missionnaire, qu'il devroit plûtôt se dépouiller, [illegible]r le reste est bien moins [illegible]ieux : cependant il doit le nom de [illegible] cette Fable. Sa peau, dépouil-l[illegible] [illegible]u poil, n'est pas non plus à négliger; on en fait des Gants & des Bas. Mais comme il est difficile d'enlever

Ce qu'on nomme Castor gras & Castor sec.

le poil ſans la découper, on n'emploie gueres que celle des Caſtors Terriers. Dans le Commerce, on nomme *Caſtor ſec*, la peau de Caſtor dont on n'a point encore fait uſage, & Caſtor gras celle que les Sauvages ont emploïée. Après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moelle de certains Animaux qui la rend plus ſouple, ils en couſent pluſieurs enſemble, pour en faire une ſorte de Mante, qu'on nomme Robbe, & dont ils s'enveloppent, le poil en dedans. En Hiver, ils ne la quittent, ni jour, ni nuit. Le grand poil tombe bientôt; & le duvet, qui reſte, ne manque point de s'engraiſſer: ce cotton devient beaucoup plus propre à l'ouvrage des Chapeliers, qui ne pourroient pas même emploïer le ſec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On ajoute que pour être dans toute ſa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne ſe feroient pas imaginé que leurs vieilles hardes puiſſent être ſi précieuſes: mais c'eſt un avantage qu'on n'a pû leur cacher longtems. Un Particulier, qui avoit eu la Fer[illegible] du Caſtor, s'en trouvant beau[illegible] reſte, & cherchant à s'en [illegible] conſommation, imagina d'en faire [illegible] ler & corder avec de la Laine; & de

cette composition il fit faire des Draps, des Flanelles, des bas au métier, & d'autres Ouvrages de même nature. Son entreprise eut peu de succès, & servit à faire connoître que le poil du Castor ne convient qu'à la fabrique des Chapeaux. Cependant l'exemple des François aïant trouvé des imitateurs en Hollande, il s'y est conservé une de ces Manufactures, d'où l'on voit encore sortir des Draps & des Droguets ; mais ces étoffes sont cheres, & n'en sont pas de meilleur usage : le poil de Castor se détache bientôt, & forme à la superficie un duvet qui leur ôte tout leur lustre. Les Bas, qu'on en a fait, avoient le même défaut.

Castors Terriers. Opini. qu'on a d'eu[illegible]

Quelques Voïageurs donnent aux Castors, comme aux Abeilles, un Roi, ou un Chef qui les commande ; opinion difficile à vérifier, & prise apparemment des Sauvages, qui les croioient autrefois des Animaux raisonnables, auxquels ils supposoient un langage particulier, un Gouvernement, des Loix, & des Commandans, pour leur travail. Entre les punitions des Paress[illegible] mettoient l'exil ; & l'on croit [illegible]lication de cette idée dans [illegible] Castors qu'on nomme Terriers, qui vivent, en effet, séparés des

autres, & se logent sous terre, où leur unique travail est de se faire un chemin couvert pour aller à l'eau. On les distingue à différentes marques, telles que leur maigreur & le peu de poil qu'ils ont sur le dos. D'ailleurs il s'en trouve plus, dans les Païs chauds, que dans ceux où le froid est vif; & l'on a déja remarqué qu'ils ont plus de ressemblance que les autres avec les Castors ou les Bievres de l'Europe, où l'on sait qu'ils se retirent dans des creux & des cavernes, le long des Rivieres. Il s'en trouve en Allemagne, sur l'Ebre ; en France, sur le Rhône, l'Isere & l'Oise : mais ils sont plus communs en Pologne.

Description de l'Orignal.

L'*Orignal*, qui tient le second rang, pour les avantages qu'on tire de sa Chasse, n'est différent de ce qu'on nomme, en Allemagne, en Pologne & en Moscovie, l'Elan ou la *Grand-Bête*, que par sa grosseur, qui est celle d'un Cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, puisqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les piés du Cerf. Un long poil lui couv[re] le garrot, le col & le haut du jarre[t]. Sa tête a plus de deux piés de long, & sa maniere de l'étendre en avant lui don-

ne une mauvaiſe grace. Son muffle eſt gros, & rabbatu par le haut. Ses nazeaux ſont ſi grands, qu'on y peut fourrer, dit-on, la moitié du bras. Enfin ſon bois eſt beaucoup plus large que celui du Cerf, & n'eſt gueres moins long; mais il eſt plat & fourchu, comme celui du Daim. Il ſe renouvelle tous les ans, ſans qu'on ait encore obſervé s'il prend chaque fois un accroiſſement, qui marque les années. On prétend que l'Orignal eſt ſujet à l'Epilepſie, & que dans ſes accès, il ſe gratte l'oreille de ſon pié gauche de derriere pour s'en délivrer; ce qui fait regarder la corne de ce pié, comme un ſpécifique pour la même infirmité dans les hommes (24). On n'en vante pas moins la vertu pour les palpitations de cœur (25), la pleuréſie, la colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre (26). Le poil de l'Orignal eſt mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir; il devient creux, dans la vieilleſſe de l'Animal, ne ſe foule point, & ne perd jamais une ſorte d'élaſticité, qui le fait toujours redreſſer: on en fait des mate-

(24) On l'applique ſur le cœur du Malade, on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille.

(25) On l'emploie comme pour l'Epilepſie.

(26) On la pulvériſe, & l'on en fait boire la poudre dans de l'eau.

lats & des ſelles de Chevaux. Sa chair eſt legere, nourriſſante & de très bon goût; ſa peau, forte, douce & moelleuſe : elle ſe paſſe en chamois, & l'on en fait des buffes d'autant plus eſtimés, qu'ils peſent très peu. Les Sauvages regardent l'Orignal, comme un Animal de bon augure. On prétend qu'il ſe met à genoux pour manger, pour boire, & pour ſe coucher; & qu'il a dans le cœur un petit os, qui facilite l'accouchement (27).

Carcajou, ou Quincajou.

Outre les Chaſſeurs, qui font une rude guerre à l'Orignal, il a deux autres ennemis, qui ne lui laiſſent pas plus de repos. Le plus terrible eſt le *Carcajou*, ou *Quincajou*, eſpece de Chat ſauvage, d'un poil roux & brun, dont la queue eſt ſi longue, qu'il s'en fait pluſieurs cercles autour du corps. Lorſqu'il peut s'approcher d'un Orignal, il ſaute deſſus, & s'attache à ſon cou, qu'il entoure de ſa longue queue; & de ſes dents, il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moïen de s'en garantir; qui eſt de ſe jetter promptement à l'eau, que ſon Ennemi ne peut ſouffrir; mais s'il eſt éloigné des Rivieres, il ſuccombe avant que d'y pouvoir arriver. Les Miſſionnaires mê-

(27) Réduit en poudre, & pris dans un bouillon.

Bœuf de la Nouvelle France.



Tom. XV. N°. 1.

mes aſſurent que le Carcajou, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chaſſe, & qu'il les emploie pour la découverte : que dès qu'ils ont éventé leur proie, deux de ces rusés Chaſſeurs ſe rangent à ſes côtés; que le troiſieme ſe place derriere elle, & que la pouſſant tous trois avec une adreſſe ſurprenante, ils la conduiſent vers le Carcajou, qui s'accommode avec eux pour le partage; enfin, qu'une autre ruſe de cet Animal eſt de grimper ſur un arbre, où, ſe couchant de ſon long ſur une branche avancée, il attend qu'un Orignal paſſe, & ſaute deſſus lorſqu'il le voit à portée.

Bœuf du Canada.

Le Bœuf du Canada eſt plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes baſſes, noires & courtes, deux grandes touffes de crin, l'une ſous le muſeau, & l'autre ſur la tête, d'où elle lui tombe ſous les yeux; ce qui lui donne un air hideux. Il a ſur le dos une boſſe, qui commence ſur les hanches, & va toujours en croiſſant juſques ſur les épaules. La premiere côte de devant eſt plus haute d'une coudée que les autres, & large de trois doigts. Toute la boſſe eſt couverte d'un poil fort long, un peu rouſſâtre; & le reſte du corps, d'une laine noire qui eſt fort eſtimée. On aſ-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

sure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Ces Animaux ont le poitrail fort large, la croupe assez fine, & la queue fort courte. On ne leur voit presque point de cou ; mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils fuient ordinairement à la vue d'un Homme ; & celle d'un chien leur cause la même fraïeur. Ils ont l'odorat si fin, que pour s'approcher d'eux à la portée du fusil, on est obligé de prendre le dessous du vent ; mais un Bœuf qui se sent blessé, devient furieux, & se précipite sur les Chasseurs : il n'est gueres plus traitable, lorsque les Vaches ont mis bas leurs Veaux. La chair du Taureau est de fort bon goût ; mais si dure, qu'on ne mange gueres que celle des Vaches. Leur peau, qui est la meilleure de l'Univers, se passe aisément ; & quoique très forte, elle devient aussi moelleuse que le meilleur chamois. On a vu que les Sauvages en font des boucliers, qui sont, à la fois, extrêmement legers & presqu'impénétrables aux balles.

Bœufs musqués de la Baie d'Hudson.

Vers la Baie d'Hudson, il se trouve une autre espece de Bœufs, qu'o[n a] nommés *Bœufs musqués*, parce [qu'ils] jettent une si forte odeur de musc, [que] dans certaines saisons il est impossible

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

d'en manger. Jérémie en donne la deſcription ; » Ces Animaux, dit-il,
» ont la laine très belle, & plus lon-
» gue que celle des Moutons de Bar-
» barie. J'en apportai en France (28),
» & je m'en fis faire des bas, qui
» étoient plus beaux que des bas de
» ſoie. Les Bœufs muſqués, quoique
» plus petits que les nôtres, ont les
» cornes beaucoup plus groſſes & plus
» longues. Leurs racines ſe joignent
» ſur le haut de la tête, & deſcendent,
» à côté des yeux, preſqu'auſſi bas que
» la gueule ; d'où le bout remonte en
» haut & forme comme un croiſſant.
» J'en ai vu de ſi groſſes, que ſéparées
» du crâne, les deux enſemble peſent
» ſoixante livres. Ces Bœufs ont les
» jambes fort courtes, de ſorte qu'en
» marchant, leur laine traîne toujours
» par terre ; ce qui les rend ſi diffor-
» mes, qu'on a peine à diſtinguer,
» d'un peu loin, de quel côté eſt la
» tête. Ils ne ſont pas en ſi grand nom-
» bre ; & les Sauvages les auroient
» bientôt détruits, s'ils s'attachoient à
» cette chaſſe. D'ailleurs, on les tue,
» dans le tems des néges, à coups de
» [illegible]ance, ſans qu'ils puiſſent fuir, avec
» [illegible]s jambes ſi courtes (29).

(28) En 1708. (29) Relation de la Baie d'Hudſon.

Le Cerf eſt le même au Canada qu'en Europe, ou ne differe que par un peu plus de grandeur.

Le Caribou.

Le *Caribou*, dont on a parlé pluſieurs fois ſans l'avoir décrit, eſt un animal de la grandeur de l'Ane, dont il tient beaucoup auſſi pour la figure, & qui égale le Cerf en agilité. La Hontan décide que c'eſt une eſpece d'Ane ſauvage (30).

Chevreuils.

Cette grande Région n'a point d'Animal plus commun que le Chevreuil. Sa figure ne differe point de celle des nôtres; mais on obſerve que dans ſa jeuneſſe, il a le poil raïé de diverſes couleurs; qu'enſuite ce poil tombe, & qu'il en revient un autre, de la couleur ordinaire des Chevreuils. Cet Animal s'apprivoiſe avec une facilité ſurprenante. Une Femelle, devenue domeſtique, ſe retire dans les Bois lorſqu'elle eſt en chaleur; & dès qu'elle a reçu les careſſes du Mâle, elle revient chez ſon Maître. Elle retourne au Bois pour ſe délivrer de ſes Petits : elle les y laiſſe, & les viſite réguliérement; mais elle a le même ſoin de revenir ſe montrer à ſon Maître; & lorſqu'on juge à propos de la ſuivre, on prend ſes Nourriſſons, qu'elle continue de nourrir

(30) Tome II, page 77.

tir. On s'étonne que les François du Canada n'en aient pas des Troupeaux entiers, dans leurs Habitations.

Chats Cerviers.

Les Bois sont remplis de Loups, ou plutôt de Chats Cerviers ; car on assure qu'ils n'ont du Loup que la tête, & que dans tout le reste ils sont de vrais Chats. On les représente comme d'habiles Chasseurs, qui ne vivent que des Animaux qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair est blanche, & ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil & leurs peaux sont une des plus belles fourrures du Païs : mais on estime encore plus celles de certains Renards noirs des Montagnes du Nord ; comme les Renards noirs de Moscovie & du Nord de l'Europe l'emportent aussi sur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir, ou gris, mêlé de blanc ; les autres, tout gris, & d'autres d'un rouge tirant sur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Missisipi, dont le poil est argenté. On raconte que toutes les especes de Renards [illegible]t une maniere fort plaisante de donne[illegible] la chasse aux Oiseaux de Rivieres : [illegible]avancent un peu dans l'eau ; ils se retirent ensuite, & font cent cabrioles sur le rivage. Les Canards, les Outar-

Renards argentés.

Comment les Renards chassent aux Oiseaux.

des, & d'autres Oiseaux aquatiques, que ce jeu amuse, s'approchent de l'Ennemi, qui se tient d'abord tranquille lorsqu'il les voit à portée : il remue seulement la queue, pour les attirer plus près; & ces imbécilles animaux donnent dans le piége, jusqu'à ne pas craindre de la becqueter. Alors le Renard saute dessus, & ne manque point sa proie. Le P. de Charlevoix nous apprend qu'on a dressé, avec assez de succès, des Chiens au même manége, & que les mêmes Chiens font une rude guerre aux Renards.

L'Enfant du Diable.

On décrit, sous le nom d'*Enfant du Diable*, une sorte de Fouine, qu'on appelle aussi Bête puante, parceque son urine, qu'elle lâche quand elle est poursuivie, empeste l'air dans un grand espace. On la prendroit pour le Chinche de la partie Méridionale de l'Amérique, si l'on n'ajoutoit que c'est d'ailleurs un fort joli animal. Il est de la grandeur d'un petit Chat, mais plus gros; d'un poil clair, tirant sur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le dos une figure ovale, depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, comme celle du Renard, & se redresse comme celle de l'Ecureuil.

Le Rat-musqué.

Le Rat-musqué a tant de ressemblance avec le Castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les Rats d'Europe, & des testicules, qui renferment un musc exquis, on le croiroit un diminutif de la même espece : il a toute la structure du corps, & sur-tout la tête du vrai Castor. On lui trouve aussi beaucoup de rapport au Rat des Alpes (31). Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en Campagne, au mois de Mars; & sa nourriture, alors, est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant que de les manger. Après la fonte des néges, il vit de racines d'orties; ensuite, des tiges & des feuilles de la même Plante. En Eté, il ne mange gueres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres fruits pendant l'Automne. Dans ces deux dernieres Saisons, on voit rarement le mâle sans sa femelle. Mais, à l'entrée de l'Hiver, ils se séparent, & chacun fait, de son côté, son logement dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions. On assure que pendant toute la durée du froid, ils demeurent sans manger.

(31) Décrit par M. *Ray*, sous le nom de *Mus Alpinus*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Rats-muſqués bâtiſſent des Cabanes, à-peu-près de la forme de celles des Caſtors, mais on y remarque beaucoup moins d'art. Leur ſituation ne demande point de chauſſée, parcequ'elle eſt toujours au bord de l'eau. Le poil du Rat-muſqué entre dans la fabrique des Chapeaux, avec celui du Caſtor. Sa chair eſt de fort bon goût, excepté le tems qu'il recherche ſa Femelle : il s'y répand alors un goût de muſc, qu'on ne peut lui faire perdre.

Hermines, Martres, Pitois, Rats de Bois, & Pekans.

L'Hermine du Canada eſt de la groſſeur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée. Son poil eſt d'un très beau blanc, mais l'extrêmité de la queue, qu'il a fort longue, eſt d'un noir de jais. Les Martres ſont moins rouges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire eſt dans les Bois, d'où elles ne ſortent que tous les deux ou trois ans, en troupes nombreuſes; & le tems de leur ſortie annonce une bonne année de chaſſe, c'eſt-à-dire, des néges fort abondantes. Le Pitois ſeroit peu différent de la Fouine, s'il n'avoit le poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux [illegible]e maux font la guerre aux Oiſeaux ſauvages & domeſtiques. Le Rat de Bois eſt le double des nôtres, en groſſeur :

il a la queue velue, & le poil d'un très beau gris argenté; on en voit même de tout blancs. La femelle a, sous le ventre, une bourse qui s'ouvre & se ferme, où elle met ses petits, pour fuir avec eux, lorsqu'elle est menacée de quelque danger. On nous apprend que la Fourrure des Fouines, des Loutres, des Pitois, des Rats de Bois, des Hermines, des Martres, & des *Pekans*, espece de Chats sauvages, de la grandeur des nôtres, est ce qui se nomme, dans le Commerce, la menue Pelleterie.

Ce que c'est que la menue Pelleterie.

Ecureuils.

On distingue ici trois especes d'Ecureuils; les rouges, qui ne different point des nôtres; les Suisses, qui sont un peu plus petits, & dont le poil est raïé, en longueur, de blanc, de rouge & de noir (32); & les Ecureuils volans, qui ont le poil d'un gris obscur; ce nom leur vient de leur extrême agilité, qui les fait sauter, d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette proprieté à deux peaux fort minces, qu'ils ont, des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la longueur de deux pouces. Le nombre des

(32) A-peu-près, dit on, comme les Suisses de la Garde du Pape; de-là leur vient le nom de Suisses.

Ecureuils eſt prodigieux dans tout le Païs, parcequ'on leur fait peu la guerre.

Le Porc-Epi.

Le Porc-Epi du Canada eſt de la groſſeur d'un Chien médiocre, mais plus court & moins haut. Son poil, long d'environ quatre pouces, eſt blanc, creux, gros comme une paille des plus minces, & très fort, particulierement ſur le dos; c'eſt ſon arme: il la lance d'abord ſur ceux qui l'attaquent; & pour peu qu'elle entre dans la chair, elle s'y enfonce, ſi l'on ne ſe hâte de l'en retirer: auſſi les Chaſſeurs éloignent-ils leurs Chiens de ces Animaux. Leur chair ſe mange; & rôtie, on la compare à celle du Cochon de lait.

Lievres & Lapins.

La ſeule différence des Lievres & des Lapins de ce Païs, aux nôtres, eſt qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil eſt très fin, & pourroit être emploïée dans la fabrique des Chapeaux, ſi ces Animaux ne muoient continuellement: l'Hiver, ils griſonnent, & ſortent rarement de leurs tanieres, où ils vivent des plus tendres branches de Bouleau: l'Eté, ils ont le poil roux. En toute ſaiſon, les Renards leur font une cruelle guerre; & pendant l'Hiver, ils ſont fort recherchés des Sauvages, qui les prennent ſur la

Espece de Loup appellé Quick Hatch ou Wolverene



Tom XV. Porc-Epic. N.º III.

nége avec des collets, lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture.

Oiſeaux de l'Amérique Septentrionale.

Un climat ſi rude ne peut attirer beaucoup d'Oiſeaux : cependant il s'y en trouve de pluſieurs ſortes, dont quelques-unes ſont particulieres au Païs. On y voit des Aigles de deux eſpeces : les plus gros ont la tête & le cou preſque blancs ; ils donnent la chaſſe aux Lapins & aux Lievres, les enlevent dans leurs ſerres, & les emportent. Les autres ſont gris, & ſe contentent de faire la guerre aux Oiſeaux : les deux eſpeces la font auſſi aux Poiſſons. Le Faucon, l'Autour, & le Tiercelet, ſont les mêmes qu'en France ; mais on trouve ici une eſpece de Faucons, qui ne vivent que de pêche.

Cette grande Contrée a trois ſortes de Perdrix, les griſes, les rouges & les noires ; toutes, plus groſſes qu'en France. Les dernieres ont la tête & les yeux du Faiſan, & la chair brune : elles ſont les moins eſtimées, parcequ'elles ſentent trop le raiſin, le genievre & le ſapin. Toutes ont de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail, comme un Coq-d'Inde ; les unes, mêlées de rouge, de brun & de gris ; les autres, de gris clair & de gris brun.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Becassines. Becasses. Corbeaux. Chathuants. Merles.

Les Bécassines du Païs sont excellentes, & le petit Gibier de Riviere est partout dans une extrême abondance; mais les Bécasses y sont rares, du moins vers le Nord, car elles sont plus communes aux Illinois & dans toutes les parties Méridionales. Denis assure que la chair des Corbeaux n'est pas moins bonne ici que celle des Poules; d'autres n'en font pas le même éloge, ou le restraignent aux Corbeaux de l'Acadie. Le Corbeau du Canada est plus gros que le nôtre, plus noir, & jette un cri différent. Au contraire, l'Orfraie y est plus petit, & son cri moins désagréable. Le Chathuant Canadien ne differe du François, que par une petite fraise blanche autour du cou, & par un cri particulier; sa chair est si bonne, qu'on la préfere à celle de la Poule. La Chauve-souris est plus grosse ici qu'en France. Les Merles & les Hirondelles y sont des Oiseaux de passage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire sur le rouge. On distingue trois sortes d'Alouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau Enfin, le Moineau même n'est pas t à-fait semblable au nôtre : il est laid, quoiqu'aussi lascif.

On distingue, au Canada, jusqu'à

1 *Aigle à queue blanche* 2 *Hibou couronné.*
3. *Pelican.* 4. *Perdrix et Coq de Bruyere.*



Tom. XV. N°. II.



vingt-deux especes de Canards, dont les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canard branchus*, parcequ'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Grues, les Poules d'eau, les Cercelles, les Oies, les Outardes, & tous les grands Oiseaux de Riviere sont partout en abondance, excepté vers les Habitations, dont on ne les voit point approcher. Le Païs a des Grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris de-lin; & l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Les Piverts sont ici d'une grande beauté, fort variée par la différence de leurs couleurs. Le Rossignol du Canada, quoiqu'à-peu-près le même que celui de France, n'en approche point pour le chant; & le Roitelet, au contraire, chante excellemment. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les Bois sont remplis d'une espece d'Oiseaux jaunes, de la grosseur d'une Linotte, qui ont le gosier assez fin, mais le chant fort court & sans variété : ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'Oiseau qu'on a nommé *Blanc*, parcequ'il est de cette

Vingt-deux especes de Canards.

couleur, ſous le ventre, quoique cendré ſur le dos : c'eſt une eſpece d'Ortolan. Le mâle ne cede en rien au Roſſignol de France ; tandis que la femelle, dont la couleur eſt plus foncée, ne chante pas même en cage. Cet Oiſeau mérite auſſi le nom d'Ortolan pour le goût. On ne ſait ce qu'il devient en Hiver, mais il eſt toujours le premier qui ſe fait voir, au Printems ; & la nége ne commence pas plutôt à fondre, qu'il paroît, en troupes, dans les lieux qu'elle laiſſe à ſec.

Cardinaux.

Ce n'eſt qu'à cent lieues de Quebec, au Sud, qu'on commence à voir des *Cardinaux*. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui eſt du plus beau rouge incarnat, avec une petite aigrette ſur la tête, en font un des plus beaux Oiſeaux du monde. On lui donne pour rival, en couleurs, l'*Oiſeau-mouche*, qui tire également ce nom de ſa petiteſſe, & d'un bourdonnement, qu'il fait avec ſes aîles, aſſez ſemblable à celui des groſſes Mouches. Quelques-uns le confondent avec le Colibry, dont on a parlé pluſieurs fois ſous différens noms ; mais quoiqu'on puiſſe le croire de la même eſpece, le P. de Charlevoix aſſure que le Colibry des Iles eſt un peu plus gros,

Oiſeau Mouche.

Sa différence du Colibry.

qu'il a le plumage moins brillant, & le bec plus recourbé (33). Il ajoute qu'on n'a jamais entendu chanter l'Oiseau-mouche, quoique plusieurs Relations donnent un chant fort mélodieux au Colibry. Enfin, il lui donne une propriété, qu'on n'attribue nulle part à l'autre; c'est celle d'être l'Ennemi mortel du Corbeau (34). Aïant appris qu'on avoit nourri quelque-tems des Oiseaux-Mouches avec de l'eau; » j'en » gardai un, dit-il, pendant vingt- » quatre heures : il se laissoit prendre & » manier, mais il contrefaisoit le Mort. » Dès que je l'avois lâché, il reprenoit

(33) Voïez sa Description : ses pattes ont un pouce de long, & sont comme deux aiguilles. De son bec, qui est de même, il fait sortir une petite trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour en tirer le suc, dont il se nourr[illegible] La Femelle n'a rien de brillant; un assez beau blanc, sous le ventre, & un cendre clair sur le reste du corps, font [illegible]ute sa parure : mais le [illegible] est un vrai bijou. Il [illegible], sur le haut de la tête, [illegible] petite touffe d'un beau [illegible], la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les ailes & la queue, d'un verd de feuille de Rosier; une couche d'or, répandue sur tout ce plumage, y ajoute un grand éclat, & un duvet imperceptible y produit de très belles nuances. Il a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. *Voiage de l'Amérique*, p. 157.

(34) Il fait, dit-il, d'un Homme digne de foi, qu'il en avoit vu un quitter brusquement une fleur qu'il suçoit, s'élever comme un éclair, aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chûte, ou de sa blessure. *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

» son vol & ne faisoit que papillonner
» sur ma fenêtre. J'en fis présent à un
» de mes Amis, qui le trouva mort le
» lendemain, apparemment d'une pe-
» tite gelée qui s'étoit fait sentir pen-
» dant la nuit. Il y a beaucoup d'ap-
» parence que ces petits Animaux se
» retirent, aux premiers froids, vers
» la Caroline, où l'on n'en voit qu'en
» Hiver. Ils font leurs nids au Cana-
» da, & rien n'est si propre que ces
» petits Ouvrages : ils les suspendent
» à une branche d'arbre, tournés avec
» une justesse, qui les met à l'abri de
» toutes les injures de l'air. Le fond
» est de petits brins de bois, entrelas-
» sés en matiere de Panier, & le de-
» dans est revêtu de je ne sais quel
» duvet, qui paroît de soie. Les œufs
» sont de la grosseur d'un pois, avec
» des taches jaunes sur un fond blanc.
» On dit que la portée ordinaire est
» de trois, & quelquefois de cinq.

Tourtes.

Un Oiseau fort avantageux au Canada, qui ne fait qu'y passer dans les mois de Mai & de Juin (35), est celui qu'on y nomme *Tourte*, quoiqu'il soit

(35) On rapporte qu'autrefois ils obscurcissoient l'air par leur multitude ; qu'elle est fort diminuée, mais qu'il en vient encore un assez grand nombre jusqu'aux environs des Villes.

une espece de Ramier : mais il differe assez, dit-on, des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons de l'Europe, pour faire une quatrieme espece. Ces Oiseaux sont plus petits que nos gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des aîles, qui ont des plumes d'un très beau bleu. Il semble qu'ils ne cherchent qu'à se faire tuer : s'ils voient une branche seche, sur un arbre, c'est celle qu'ils choisissent pour s'y percher; & la maniere dont ils s'y rangent donne toujours la facilité d'en abbatre une demie douzaine, au moins, d'un coup de fusil. On a trouvé le moïen d'en prendre un grand nombre en vie; & l'usage est de les nourrir jusqu'aux premiers froids, pour les tuer alors & les conserver gelés pendant tout l'Hiver.

Serpens à sonnettes du Canada.

Entre les Serpens du Canada, on ne parle avec distinction que du Serpent à sonnettes. Quoiqu'on ne le range point dans une autre classe que ceux les Régions méridionales, il a des singularités qu'on n'a pas vûes dans les autres descriptions. On en voit d'aussi gros que la jambe humaine, quelquefois mêmes de plus gros, & d'une longueur proportionnée. Mais les plus com-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

muns ne ſont pas plus gros, ni plus longs, que nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure eſt fort bizarre : ſur un cou plat & très large, ils ont une aſſez petite tête. Leurs couleurs ſont vives, ſans être brillantes ; le jaune pâle y domine, avec de belles nuances. La queue eſt écaillée en cotte de maille, un peu applatie : elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles ; de ſorte qu'on connoît l'âge du Serpent, à ſa queue, comme celui des Chevaux, à leurs dents. En remuant il fait le même bruit que la Cigale (36) ; & la reſſemblance eſt ſi parfaite, qu'on y eſt trompé : c'eſt de ce bruit que le Reptile tire ſon nom. Sa morſure eſt mortelle, ſi l'on n'y remédie ſur-le-champ. L'Antidote le plus ſûr eſt la racine d'une Plante que cette vertu a fait nommer herbe du Serpent à ſonnettes, & qui croît, dit-on, dans tous les lieux où ce dangereux Animal ſe retire (37) ; elle ne

(36) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la Cigale n'eſt qu'un bruit qu'elle fait avec ſes aîles.

(37) On nous la décrit : ſa tige eſt ronde ; un peu plus groſſe qu'une plume d'Oie ; elle s'éleve de trois ou quatre piés, & ſe termine par un fleur jaune, d'une odeur très douce, de la figure & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Les feuiles de la Plante ſont ovales, étroites ſoutenues cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

demande point d'autre préparation, que d'être pilée, ou mâchée, & soigneusement appliquée sur la plaie. Au reste, il est rare que le Serpent à sonnettes attaque un Passant, s'il n'en reçoit aucun mal. » J'en ai vû moi-mê» me, dit le P. de Charlevoix, un à mes » piés, qui eut assurément plus de peur » que moi ; car je ne l'apperçus que » lorsqu'il fuïoit : mais ceux qui ont le » malheur de mettre le pié sur lui, sont » piqués d'abord ; & s'il est poursuivi, » pour peu qu'il ait le tems de se recon» noître, il se replie en rond, la tête » au milieu, & s'élance d'une grande » roideur contre son Ennemi. Les Sau» vages ne laissent pas de lui donner » la chasse, & mangent sa chair, qu'ils » trouvent très bonne : j'ai même oui » dire à des François, qui en avoient » goûté, qu'elle n'est pas désagréable ; » & l'expérience prouve qu'elle n'est » pas nuisible.

Poissons du Fleuve Saint Laurent & du Golfe.

A l'égard des Poissons, on a déja remarqué que dans les parties du Fleuve Saint Laurent où l'eau est salée, on trouve toutes les especes qui vivent dans l'Océan. Le Saumon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproie, l'Eperlan, le Congre, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardi-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ne, le Turbot, & quantités d'autres s'y prennent en abondance, à la Senne & aux Filets. Dans le Golfe, on pêche des Flettans, trois sortes de Raies, des Lencornets, des Goberges, des Plies, des Requins, & des Chiens de Mer, qui sont une autre espece de Requins.

Lencornet.

Le *Lencornet* est une espece de Morue seche, dont la figure ne laisse pas d'en être assez différente : il est rond, ou plutôt ovale. Une sorte de rebord, qu'il a au-dessus de la queue, lui fait comme une Rondache ; & sa tête est environnée de barbes, d'un demi pié de longueur, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. On en distingue deux especes, qui ne different que par le volume : les uns sont de la grosseur d'une Barrique, & les autres n'ont qu'un pié de long. Ceux-ci se prennent au flambeau : ils aiment la lumiere ; on leur en montre sur le rivage ; & s'en approchant, ils demeurent échoués. Le Lencornet est d'un fort bon goût, mais il rend la sauce toute noire.

Goberge, ou Poisson Saint Pierre.

La Goberge est une espece de petite Morue, qui a le goût de la grande, qu'on fait aussi secher. Elle a deux taches noires, aux deux côtés de la tête. Les Matelots lui donnent aussi le nom de *Poisson Saint Pierre*, dans l'opi-

nion que c'est celui dans lequel cet Apôtre trouva dequoi païer le tribut à l'Empereur Romain pour N. S. & pour lui, & que ces deux taches sont l'endroit par lesquels il le prit en Mer. La Plie du Golfe a la chair plus ferme & de meilleur goût que celle des Rivieres : elle se prend comme les Ecrevisses de Mer, avec de longs bâtons, armés d'un fer pointu, & terminé par une échancrure qui empêche le Poisson de se délivrer. Les Huitres sont en abondance, pendant l'Hiver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y prendre est fort singuliere : on fait, à la glace, un trou, dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de tenailles, dont elles ont aussi le jeu, & rarement on les retire sans quelques Huitres. Enfin, dans plusieurs endroits, surtout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis de Truites saumonées, longues d'un pié, & de Tortues de deux piés de diamettre, dont la chair est excellente, & l'écaille supérieure raïée de blanc, de rouge & de bleu.

Poissons des Lacs.

Entre les Poissons, dont les Lacs, & les Rivieres qui s'y déchargent sont remplis, Champlain en remarque un, qu'il nomme *Chaousarou*, apparem-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Chaousarou, espece de Poisson armé.

ment du nom que lui donnent les Sauvages : c'est une espece particuliere du *Poisson-armé*, qui se trouve en divers autres endroits. Sa figure est à-peu-près celle d'un Brochet ; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard : sa couleur est un gris argenté ; il lui sort de dessous la gueule, une arrête plate, dentelée, creuse, & percée par le bout, ce qui fait juger que c'est par-là qu'il respire. La peau, qui couvre cette arrête, est tendre, sa longueur est proportionnée à celle du Poisson, dont elle fait environ le tiers. Sa largeur, dans les plus petits, est de deux doigts. Les Sauvages assurerent à Champlain qu'il se trouvoit des Chaousarous, larges de huit à dix piés ; mais les plus grands qu'on eut l'occasion de lui faire voir n'en avoient que cinq, & leur grosseur celle de la cuisse humaine. Non-seulement ce Poisson est un vrai Pirate pour les Habitans de l'eau ; mais il fait aussi une guerre terrible à ceux de l'air, & sa méthode le rend un Animal fort singulier. En Chasseur habile, il se cache si bien dans les roseaux, qu'on ne peut voir que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de l'eau. Les Oiseaux, qui cherchent à se reposer, la prennent pour un morceau de

Ses propriétés singulieres.

bois & s'y perchent. Auſſitôt, le Monſtre ouvre la gueule, & ravit ſi ſubtilement ſa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents, qui bordent l'arrête, ſont aſſez longues & fort pointues. Elles paſſent pour un ſouverain remede contre le mal de tête, en picquant, de leur pointe, l'endroit où la douleur eſt la plus vive.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Eſturgeon du Canada, pris pour le Dauphin des Anciens.

On a vû (38) que l'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'eau douce. Obſervons que les Canadiens le prennent pour le Dauphin des Anciens. Non-ſeulement on en voit ici de dix & douze piés de long, & d'une groſſeur proportionnée; mais cet Animal a ſur la tête une ſorte de couronne, relevée d'un pouce; & ſes écailles, qui ont un demi pié de diametre, ſont parſemées de petites figures, auxquelles on trouve beaucoup de reſſemblance avec les Fleurs de Lys des Armes de France.

Poiſſon blanc délicieux.

Tous les Voïageurs parlent d'un Poiſſon des Lacs, qu'il nomment *Poiſſon-blanc*, & dont ils vantent beaucoup la délicateſſe. La Hontan le met au-deſſus de toutes les eſpeces connues, &

(38) Voïez, ci-deſſus, l'article de la Pêche des Sauvages. On ne parle point ici d'un prétendu Homme marin, qu'un ancien Miſſionnaire croïoit avoir vu dans la Riviere Sorel. Vieille Fable.

prétend que pour être mangé dans ſa perfection, il ne doit être que rôti, ou cuit à l'eau, ſans aucune ſauce. Les Sauvages, dit-il, préferent dans leurs maladies, le bouillon de Poiſſon-blanc à celui de la viande. On ne nous en donne point la deſcription, non-plus que celle de l'*Achigan* & du *Poiſſon doré*, que le P. de Charlevoix nomme les *plus eſtimés* du Fleuve Saint Laurent. Les autres Rivieres, ſurtout celles de l'Acadie, ne ſont pas moins richement peuplées (39).

Deſcription du Loup-Marin.

En parlant de la pêche des Loups marins & des Marſouins du Canada, on en a remis ici la deſcription. Les premiers doivent leur nom à leur cri, qui

(39) La Hontan, qui avoit fort pratiqué les Rivieres, dit qu'elles ont une infinité de petits Poiſſons qui ne ſont pas connus en Europe; que ceux des eaux du Nord ſont différens de ceux du côté du Sud; que dans la Riviere longue, qui ſe décharge dans le Miſſiſſipi, ils ſentent ſi fort la bourbe, qu'il eſt impoſſible d'en manger; que les Rivieres des Ottenta's & des Miſſouris, produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires qu'on n'en peut faire une juſte Deſcription par écrit; que les Barbues des Lacs n'ont qu'un pié de long, mais qu'elles ſont fort groſſes; que celles du [illegible]ſiſſipi ſont monſtrueu[illegible], que les Carpes du même Fleuve ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & de fort bon goût: que les plus groſſes Truites des Lacs ont cinq piés & demi de longueur & un pié de diametre; enfin que l[illegible] Poiſſons des Lacs [illegible] meilleurs que ceux de [illegible] & des Rivieres, ſurtout les Poiſſons, qui ſe nomment *Blancs*. *Ubi ſuprà*. Tom. II, p. 155.

eſt

eſt une eſpece d'hurlement ; car dans leur figure, ils n'ont rien du Loup, ni d'aucun Animal terreſtre. Leſcarbot en avoit entendu crier, comme les Chat-huans ; mais on juge qu'ils étoient jeunes, & que leur cri n'étoit pas encore formé. Quoique ces Animaux ſoient au rang des Poiſſons, ils naiſſent à terre, ils y vivent du moins autant que dans l'eau ; ils ſont revêtus de poil, ils ne ſont pas muets ; en un mot, il ne leur manque rien pour être regardés comme de véritables amphibies. La tête du Loup marin approche un peu de la figure de celle du Dogue : il a quatre pattes fort courtes, ſurtout celles de derriere ; tout le reſte préſente un Poiſſon. D'ailleurs il ſe traîne, plutôt qu'il ne marche ſur les piés. Ceux de devant ont des ongles ; ceux de derriere ſont en forme nageoires. Sa peau eſt dure, & couverte d'un poil ras, de diverſes couleurs. Il ſe trouve de ces Animaux qui ſont tout blancs : on aſſure même qu'ils le ſont tous en naiſſant ; mais à meſure qu'ils croiſſent, quelques-uns deviennent roux, d'autres, noirs ; & pluſieurs ont ces trois couleurs enſemble.

Ses différentes eſpeces.

On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont les plus gros peſent juſqu'à deux mille, & n'ont pas le nez ſi plat que

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les autres. Une eſpece, que les Matelots nomment *Braſſeurs*, fretille ſans ceſſe dans l'eau : une autre a reçu le nom de *Naus* ; une autre, celui de *Groſſes-têtes*. Les plus petits ſont fort vifs, & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend ; leur couleur eſt tigrée : on les repréſente auſſi jolis, que des Animaux de cette figure peuvent l'être, & l'on aſſure que les Sauvages les accoutument à les ſuivre, comme de petits Chiens. Denis ne parle que de deux ſortes de Loups marins, ſur les Côtes de l'Acadie ; les uns ſi gros, que leurs Petits l'emportent ſur nos plus grands Porcs : il ajoute que peu de tems après leur naiſſance, les Peres & Meres les menent à l'eau, & les ramenent de tems en tems à terre pour les faire téter. La ſeconde eſpece eſt fort petite : & chaque Loup ne donne d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans ſa veſſie. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du rivage. On en découvre toujours un, qui demeure comme en ſentinelle : au premier ſignal que les autres en reçoivent, ils ſe jettent tous en Mer ; & [illegible] après, ils ſe rapprochent de [illegible] ſe levant ſur leurs pattes de de[illegible] pour obſerver s'ils n'ont rien à c[illegible]dre. Toutes leurs précautions n'empê-

chent point qu'on n'en ſurprenne un grand nombre.

Maniere d'en tirer l'huile.

Leur chair peut ſe manger ſans dégoût ; mais on trouve plus d'avantage dans l'huile qu'on en tire, & la maniere n'en eſt pas difficile : elle ne conſiſte qu'à fondre leur graiſſe ſur le feu. Souvent même, on ſe contente de faire des charniers ; c'eſt le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, ſur leſquels on étend de la graiſſe d'un certain nombre de Loups marins : elle fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a laiſſée. Cette huile eſt bonne, dans ſa fraîcheur, pour les uſages de la cuiſine ; mais celle des jeunes Bêtes devient bientôt rance ; & celle des autres ſe deſſeche en vieilliſſant : on s'en ſert alors pour brûler, & pour paſſer les peaux. Elle eſt longtems claire ; elle n'a point d'odeur, & ne laiſſe point de lie, ni aucune ſorte d'immondices. Le Pere de Charlevoix obſerve que dans les premiers tems de la Colonie, on emploïoit les peaux de Loups marins à faire des manchons ;

Uſage qu'on fait de leurs peaux.

t[illegible]e la mode en étant paſſée, leur [illegible]ge aujourd'hui eſt pour cou[illegible] coffres. Tannées, elles ont preſ[illegible]e grain du Maroquin. Elle ſont moins fines, mais elles ne s'écorchent

pas ſi facilement, & ſe conſervent plus long-tems fraîches. On en fait de bons ſouliers, & des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle ſert auſſi à couvrir des ſieges; & le bois s'uſe plutôt que cette couverture. L'uſage du Canada eſt de les tanner avec l'écorce de Péruſſe. Dans la teinture qu'on emploie pour les noircir, on mêle une poudre, tirée de certaines pierres qui ſe trouvent au bord des Rivieres, & qui ne paroiſſent que des marcaſſites de Mines.

Leurs propriétés naturelles.

C'eſt ſur les rochers, ou quelquefois ſur la glace, que les Loups marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur portée ordinaire eſt de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus ordinairement à terre. Pour les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur leur dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice juſqu'à ce qu'ils puiſſent nager ſeuls. Etranges Poiſſons, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terreſtres ſavent preſqu'en naiſſant! l[illegible] Loup marin a les ſens fort vifs, [illegible]er. ſa ſeule défenſe. [illegible]é, [illegible]

Marſouins.

Il ſe trouve, dans le Fleuve [illegible]ere Laurent, des Marſouins de deux couleurs. Dans l'eau ſalée, c'eſt-à-dire,

comme on l'a déja remarqué, depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure, ils ne different point de ceux de Mer: dans l'eau douce, ils sont blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les premiers vont ordinairement par bandes; & l'on n'a point observé la même propriété dans les autres, quoiqu'on en voie souvent dans le Bassin du Port de Quebec. Ils ne montent gueres plus haut. Les Côtes de l'Acadie en ont beaucoup, de l'une & de l'autre espece; d'où l'on peut conclure que la différence de leur couleur ne vient point de celle de l'eau douce & de l'eau salée. Les Marsouins blancs ne rendent pas moins d'une barrique d'huile, qui differe peu de l'huile du Loup marin. On ne mange point leur chair: mais celle des Marsouins gris, que les Matelots nomment *Pourcelles*, passe pour un assez bon mets. On fait des boudins & des andouilles de leurs boïaux. La fressure est excellente, & la tête meilleure que celle du Mouton; mais moins bonne, que celle du Veau. La peau des uns & des autres se tanne, ns passe en façon de maroquin. D'a-d le est aussi tendre que du lard, rir a pas moins d'un pouce d'épaisseur. A force d'être grattée, elle devient comme un cuir transparent; & quelque

mince qu'on puiſſe la rendre, juſqu'à pouvoir ſervir à faire des veſtes & des haut-de-chauſſes, elle eſt toujours ſi forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit piés de long, ſur neuf de large; & rien n'eſt dit-on, d'un meilleur uſage pour couvrir les impériales de caroſſe.

Propriétés de la Morue.

Les Morues, dont cette partie de l'Océan eſt comme l'empire naturel, ſont des Poiſſons trop connus pour demander une deſcription. Fixons-nous à quelques remarques ſur leurs principales propriétés. Tout eſt bon dans une Morue fraîche. Elle ne perd même rien de ſa bonté, & devient ſeulement un peu plus ferme, après avoir été deux jours dans le ſel: mais les Pêcheurs ſeuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'eſt-à-dire, la tête, la langue, & le foie, qui, délaïé dans l'huile & le vinaigre, avec un peu de poivre, lui fait une ſauce exquiſe. Comme il faudroit trop de ſel pour conſerver toutes ces parties, on jette à la Mer ce qui n'en peut être conſommé dans le tems de la Pêche. Les plus grandes Morues n'ont pas plus de trois piés; & celles du grand Banc ſont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'Animal, qui ait la gueule plus large, ni qui ſoit plus vorace, à

proportion de ſa grandeur. Il dévore tout, juſqu'à des têts de pots caſſés, du fer & du ver. On a cru long-tems qu'il les digéroit ; mais on eſt revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que ſur ce qu'on lui avoit trouvé dans le corps des morceaux de fer à demi uſés. Perſonne n'ignore aujourd'hui que le *Gau*, nom que les Pêcheurs donnent à l'eſtomac de la Morue, ſe retourne comme une poche, & qu'en le retournant, ce Poiſſon ſe décharge de tout ce qui l'incommode.

Différence de la Morue & du Cabeliau.

Ce qu'on nomme *Cabeliau*, en Hollande, eſt une ſorte de Morue aſſez commune dans la Manche, qui ne differe des Morues de l'Amérique, que parcequ'elle eſt moins grande. On ſe contente de ſaler celles du grand Banc, & c'eſt ce qu'on appelle Morue blanche, ou, plus communément, Morue verte. La Merluche, qui n'eſt rien autre choſe que la Morue ſéche, ne peut ſe faire que ſur les Côtes, & demande non-ſeulement de grands ſoins, mais beaucoup d'expérience. Denis aſſure que, de ſon tems, tous ceux qui faiſoient ce commerce, en Acadie, s'y ruinoient : non que la Morue n'y ſoit fort abondante ; mais parceque cette Pêche ne ſe faiſant que depuis le com-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

mencement de Mai juſqu'à la fin d'Août, ils ne comprenoient pas qu'elle devoit être ſédentaire ; ſans quoi les frais néceſſaires, pour l'entretien des Matelots venus de France, qu'on emploïoit à faire la Merluche, étoient ſi longs, qu'ils abſorboient tous les profits. Au contraire, des Pêcheurs établis dans le Païs, qu'on auroit emploïés le reſte du tems à ſcier des planches & à couper du bois, auroient été d'un double avantage pour leurs Maîtres.

Le Flettan.

Le *Flettan*, qu'on a nommé pluſieurs fois, eſt une eſpece de grande Plie, dont on juge que ce que nous nommons Flet, eſt le diminutif. Il eſt gris ſur le dos, & blanc ſous le ventre. Sa longueur ordinaire eſt de quatre à cinq piés, & ſa largeur d'environ deux, ſur un d'épaiſſeur. Il a la tête fort groſſe. Tout en eſt exquis, & fort tendre. On tire des os un ſuc, plus fin que la meilleure moelle. Ses yeux, qui ſont extrêmement gros, & les bords des deux côtés, qu'on nomme *Relingues*, ſont des morceaux délicats. On jette le reſte du corps à la Mer, pour engraiſſer les Morues, dont le Flettan eſt le plus dangereux ennemi : il ne fait qu'un repas de trois de ces Poiſſons.

Dans les plus grandes Forêts du mon-

BOIS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

de, & vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'arbres dont elles sont composées ; mais de longues observations ont fait acquérir des lumieres, que les Voïageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant dans cette Contrée, c'est la hauteur & la grosseur surprenante des Pins, des Sapins & des Cedres. On y distingue deux sortes de Pins, qui produisent toutes deux une résine fort propre à faire le brai & le godron. Les Pins blancs, du moins quelques-uns, jettent aux extrémités de leurs plus hautes branches une espece de champignon, semblable à du tondre, que les Habitans nomment Guarigue, & dont les Sauvages se servent avec succès contre la dyssenterie & les maux de poitrine : les Pins rouges, quoique plus massifs, ne deviennent pas si gros. Il y a quatre especes de Sapins, dont l'une est la nôtre : les trois autres sont l'*Epinette blanche*, l'*Epinette rouge*, & la *Perusse*. Les deux dernieres s'élevent fort haut & sont excellentes pour la mâture, surtout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de fort bonne charpente : elle croît ordinairement dans des terres humides & noires, qui,

étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Dans son écorce, qui est unie & luisante, il se forme deux petites vessies, de la grosseur d'une févé de haricot, qui contiennent une espece de térébenthine, souveraine pour les plaies & les fractures (40). L'Epinette rouge ne ressemble presqu'en rien à la blanche. Son bois est massif, & d'assez bon usage pour la construction & la charpente; elle croît dans le gravier & l'argile. La Pérusse est gommeuse : son bois résiste long-tems à la pourriture, son écorce sert aux Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le bleu Turquin. Cet arbre croit ordinairement dans les Terres argilleuses.

Deux sortes de Cedres; le blanc & le rouge. Du premier, qui est le plus gros, on fait des clôtures & du bardeau. Son bois est leger. Il distille une espece d'encens; mais ses fruits ne ressemblent point à ceux du Mont-Liban. Le Cedre rouge est moins gros & moins grand.

(40) On lui donne aussi la vertu de chasser la Fievre & de guérir les maux d'estomac & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon; elle a même la qualité de purger. C'est ce qu'on nomme, à Paris, le Baume blanc. On tire d'ailleurs de l'Erable une liqueur très rafraîchissante, dont on fait aussi un fort bon sucre.

La différence la plus ſenſible, qu'on remarque entre l'un & l'autre, eſt que l'odeur du premier vient de ſes feuilles, & l'autre du bois : mais celle-ci eſt beaucoup plus agréable. Le Cedre blanc ne vient que dans les meilleures terres.

On trouve partout en Canada, deux ſortes de Chênes, diſtingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les premiers ſe trouvent ſouvent dans des Terres baſſes, humides, fertiles, propres aux grains & aux légumes. Les rouges, dont le bois eſt moins eſtimé, croiſſent dans les terres ſeches & ſablonneuſes. L'un & l'autre portent du gland. L'Erable eſt commun, fort gros, & s'emploie pour les Meubles; il croît dans les hauts terroirs, qui ſont auſſi les plus propres aux arbres fruitiers. On nomme ici *Rhene*, l'Erable femelle, dont le bois eſt fort ondé, mais plus pâle que le mâle, quoiqu'il en ait la figure & toutes les propriétés; mais il demande un terroir humide & fertile. Le Meriſier, qui ſe trouve mêlé avec l'Erable & le Bois-blanc, donne, comme l'Erable, beaucoup d'eau, dont on fait même un Sucre : mais, & l'eau & le ſucre ont une amertume qu'ils ne perdent jamais.

Les Sauvages emploient l'écorce pour quelques maladies des Femmes.

On connoît trois ſortes de Frênes ; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le premier, qui croît entre les Erables, eſt propre pour la charpente, & pour les futailles qui ſervent aux Marchandiſes ſeches. Le ſecond a les mêmes propriétés, & ne croît comme le Bâtard, que dans les terres baſſes & fertiles. On connoît auſſi trois eſpeces de Noïers, le dur, qui produit de très petites noix, d'un fort bon goût, mais difficiles à vuider; ſon bois n'eſt bon qu'à brûler : le tendre, qui a des noix longues & de la groſſeur de celles de France, mais dont les coques ſont très dures. Les cernaux en ſont fort eſtimés. Si le bois n'eſt pas de la beauté du nôtre, en récompenſe il eſt preſqu'incorruptible, dans l'eau comme en terre, & difficile à conſumer par le feu. Le troiſieme Noïer produit des noix de la groſſeur de celles du premier, mais en plus grande quantité, ameres & revêtues de coques fort tendres. On en fait de très bonne huile. Cet arbre produit une eau plus ſucrée que celle de l'Erable, mais en moindre quantité. Il ne vient, comme le Noïer tendre, que dans les bonnes Terres.

Les Hêtres, ſont abondans, mais par

Cantons, & ſans regle. Il s'en trouve ſur des côteaux ſablonneux, & dans des terres baſſes & très fertiles. Leurs Faines, dont il ſeroit aiſé de tirer de l'huile, font la principale nourriture des Ours & des Perdrix. Le bois eſt fort tendre, & ſert à faire des rames pour les Chaloupes, comme les avirons des Canots ſe font de bois d'Erable. Le Bois-blanc croît parmi les Erables & les Meriſiers, devient fort gros & fort droit, & ſert à faire des planches & des mâdriers. Les Sauvages en levent l'écorce, pour couvir le toît de leurs Cabanes. De toutes parts, rien n'eſt plus commun que l'Orme, dont on diſtingue le blanc & le rouge. Le bois du dernier eſt plus difficile que l'autre à travailler, mais il dure beaucoup plus. C'eſt de ſon écorce que les Iroquois font leurs Canots; & l'on en voit d'une ſeule piece, qui peuvent contenir vingt Hommes. Les Ours & les Chats ſauvages ſe retirent dans les Ormes creux, depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril. On trouve, dans les Bois les ... épais, un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais d'une extrême âcreté.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Arbres particuliers au Païs.

Vinaigrier.

Le *Vinaigrier*, qui n'eſt connu que dans ce Païs, eſt un aabriſſeau très

moelleux, qui produit un fruit aigre, en grappes, & couleur de sang de Bœuf, qu'on fait infuser dans l'eau pour en faire une assez bonne espece de Vinaigre. La *Pemine*, autre arbrisseau, croît le long des Ruisseaux & des Prairies: son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est astringent & d'un rouge très vif. L'*Atoca* est un fruit à pepins, de la grosseur des Cerises, dont la Plante rampe dans les Marais. Il est âcre; mais adouci par le sucre, il fait de fort bonnes confitures. On appelle ici *Cotonier*, une Plante, qui pousse comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois piés, & qui se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin, avant que la rosée soit tombée, il en sort avec l'eau une espece de miel, qui ne demande que d'être bouillie pour se réduire en sucre. La graine se forme dans une gousse, qui contient une sorte de Coton. Une autre Plante, que les François on nommée Soleil, & qui est fort commune dans les champs, croît à sept ou huit piés de hauteur porte une fort grosse fleur, de la forme de celle du Souci. Les Sauvages ;. bouillir sa graine, pour en tirer une huile dont ils se graissent la chevelure.

Pemine.

Atoca.

Cotonier à Sucre.

On trouve ici trois sortes de Gro-

Histoire naturelle de l'Amer. Septentr.

feilles, qui reſſemblent à celles de France, quoiqu'elles croiſſent ſans culture. L'Epine-blanche eſt commune le long des Rivieres, & ſes fruits ont trois noïaux. Le Bleuet, ſans être différent de celui de France, eſt d'une merveilleuſe vertu, pour guérir en peu de tems la dyſſenterie.

Grains & Légumes.

Les Grains & les Légumes, qui ſe cultivent le plus parmi les Sauvages, ſont le Maïz, le Haricot, les Citrouilles & les Melons. Ils ont une eſpece de Citrouilles, plus petites que les nôtres, & d'un goût ſucré, qu'on fait cuire entieres, à l'eau ou ſous la cendre, & qu'on mange ſans autre préparation. Les Melons ordinaires & les Melons d'eau étoient connus dans le Païs, avant l'arrivée des Européens. Le Houblon & le Capillaire ſont auſſi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y eſt meilleur & croît beaucoup plus haut qu'en Europe.

Plantes Médecinales de l'Amerique Septentrionale.

Si l'on ne connoît qu'imparfaitement les arbres des Forêts de l'Amérique Septentrionale, l'obſcurité demeure encore plus grande pour les petites Plantes & les Simples d'une ſi vaſte Région. Cependant chaque Voïageur aïant fait ſes obſervations d'Hiſtoire Naturelle, on en peut recueillir un

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

grand nombre, qui se trouvent dispersées dans les Relations. Le P. de Charlevoix a pris soin de rassembler, avec les siennes, celles de Catesby, de Parkinson, de Cornuti, d'Hernandez, & de plusieurs autres ; surtout pour la partie Médecinale, qui doit l'emporter sur les objets de simple curiosité. Elle comprend aussi plusieurs arbres : mais, pour mettre quelque ordre dans ce mêlange, on s'attache à la méthode alphabétique.

Acacia.

L'Acacia de l'Amérique, transplanté depuis longtems en France, y prospere, & plaît autant par la beauté de ses fleurs que par le bel ordre de ses feuilles. Son tronc est assez gros : le bois en est dur, couvert d'une écorce noirâtre, lisse & sans épines. Sa tête devient large, & toutes ses branches sont tendres, moëlleuses, semées de picquans en forme de petites lames, qui se rétrécissent peu à peu & se terminent en pointe. Ses feuilles, qui sont huit à huit, ou dix à dix, de chaque côté, se replient en dedans vers le soir, & se redressent au lever du Soleil. Cet arbre pousse, au mois d'Octobre, fleurs blanches, semblables à celles des Pois, & rassemblées en bouquets comme celles du Cytise, mais qui ne sont

point panchées de même, & qui font place à de petites ſemences de la forme des Lentilles, renfermées dans des noïaux durs & fort hériſſés. La décoction du bois & des feuilles eſt aſtringente & rafraîchiſſante.

Aconit à fleurs de Soleil.

On nomme Aconit à fleurs de Soleil (41) une eſpece d'Aconit Canadien, dont les racines ſont groſſes & charnues, avec de petits fibres qui s'étendent beaucoup & qui ſont un vrai poiſon : ces racines pouſſent des feuilles fort larges, à trois pointes, & d'un verd noirâtre : celles qui naiſſent ſur les tiges, au nombre de ſept ou de neuf, ſont fort découpées, & plus profondément à meſure qu'elles approchent des extrêmités. Les tiges s'élevent de cinq ou ſix piés, ſe ſéparent en pluſieurs petits rameaux, & ſont terminées par de larges fleurs jaunes, qui ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu ſéparées les unes des autres. Une eſpece de cône applati, couvert de graines, qui eſt au milieu, a ſa baſe couronnée de petites feuilles vertes.

Aconit du Canada.

[illegible]ne autre eſpece, qui ſe nomme ſimplement Aconit du Canada (42),

(41) *Aconitum heliantemum Canadenſe.*
(42) *Aconitum Canadenſe, baccis niveis & rubris.*

croît dans les Bois du Païs, & dans les lieux couverts. Transplantée en France, elle pousse, au Printems, une tige haute d'un pié. Sa racine est noire, & ne s'étend, ni en profondeur, ni en superficie, mais jette quantité de fibres, qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la Vigne, mais sont plus petites, plus ridées & d'un verd plus obscur. Au mois de Mai, le sommet des tiges produit des grappes de petits filets, plutôt que des fleurs : cependant, en les regardant de près, on y distingue, à chacune, six petites feuilles blanches. Une petite baie, qui est au milieu, a d'abord la figure d'une Poire ; mais elle devient ronde en grossissant. Son extrêmité est marquée par un point de couleur de pourpre, aussi-bien que le pedicule assez long, qui la soutient. On ne distingue point de cette espece, un autre Aconit du même Païs, dont les fleurs sont rouges ; parcequ'on n'y remarque pas d'autre différence.

Espece d'Agrimoine.

Il croît au Canada une sorte d'Agrimoine, ou d'*Eupatoire* (43), qu'on a nommée Agrimoine à feuille d

(43) On sait que l'Agrimoine a tiré ce nom du Roi *Eupator*, qui la découvrit, & qui crut avoir rendu un grand service à la race humaine.

Elle a les mêmes vertus que la nôtre, & lui reſſemble parfaitement par les fleurs. Ses tiges n'ont point de peau ; elles ſont d'un rouge cendré, rondes, creuſes, & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long, ſur trois pouces de large, ſont rudes comme celles de la Sauge, dentelées, d'un verd foncé, ſoutenues quatre à quatre ſur des pedicules qui ſortent des nœuds & de la tige, deux de chaque côté, & tournées les unes vers les autres comme celles de la petite Gentiane. Du ſein de chaque feuille, il ſort un petit rameau, environné de feuilles plus petites. Nulle autre Eupatoire ne s'éleve ſi haut. Dans ſa perfection, elle n'a pas moins de cinq coudées ; & ſon ſommet eſt couronné d'une infinité de fleurs, qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & ſemblables à celles de l'Eupatoire-chanvre, ſi l'on excepte l'odeur, & la couleur, qui eſt un peu plus pourprée. Elles ſont ſuivies de ſemences auſſi déliées que du poil follet. Cette Plante eſt un peu amere ; c'eſt un remede excellent pour les obſtructions du [illegible] elle fond la pituite & la fait cou-[illegible] ſe fortifie les viſceres, & tenue quelque-tems dans la bouche elle excite la ſalivation.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Alcée de la Floride.

On a donné le nom d'Alcée de la Floride (44) à un grand Arbre, fort droit, dont les branches forment une pyramide réguliere, & dont les feuilles ont la figure du Laurier commun, quoiqu'elles ſoient moins dentelées. Il commence à fleurir au mois de Mai, & continue pendant tout l'Eté. Ses fleurs tiennent à des pedicules, longs de quatre ou cinq pouces, ſont monopétales, & ſe diviſent en cinq ſegmens, qui environnent une touffe d'Etamines dont les têtes ſont jaunes; elles ſont ſuccédées, au mois de Novembre, par des capſules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité, & ſe partagent auſſi en cinq ſegmens. Cet arbre conſerve ſes feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, & ſouvent même dans l'eau. On n'en voit point, dans les Provinces plus Septentrionales que la Caroline.

Aliſier à feuilles d'Arbouſier.

La Virginie, l'Ile Roïale, & pluſieurs endroits du Canada, produiſent un Aliſier à feuilles d'Arbouſier (45), qui croît ſans culture dans les Bois, où il eſt de moïenne hauteur; mais, tranſplanté dans les Jardins, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, ſans

(44) *Alcea Floridiana.*
(45) *Cretægus Virginiana, foliis Arbuti.*

en donner la figure, ni d'autre explication (46).

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Petite Ancholye du Canada.

Il croît au Canada une petite Ancholye, si précoce, qu'au mois de Mai elle a déja perdu toutes ses fleurs. Ses feuilles ressemblent, par la grandeur & la figure, à celles du *Thalietrum* des Prés (47); mais la couleur en est un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, sont rougeâtres & fort menues : elles sont terminées par de petites fleurs, composées de cinq petits cornets, creux, sans être crochus, comme dans l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure est d'une couleur obscure, & la supérieure tire sur la couleur de Safran. Au milieu, cinq petites feuilles rouges, dont la pointe est renversée en arriere, environnent un grand nombre d'Etamines; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs; les autres terminées en pointe, qui deviennent des gousses, au nombre de quatre ou cinq : elles sont recourbées, & pleines de grains noirs & luisans; c'est la semence. Les racines de la Plante jettent quantité de filamens.

Dans les Cantons découverts du

(46) Il le nomme *Sorbus Virginiana.*

(47) *Aquilegia pumila præcox Canadensis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Deux sortes d'Angelique.

Canada, on trouve deux especes d'Angélique; l'une à fleurs blanches (48); l'autre, qui les a d'un pourpre foncé (49). La tige de la premiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moelle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane, qui sert comme d'enveloppe à la tige, s'arrondit ensuite, s'allonge, & sert de pédicule aux feuilles, qui sont d'un beau verd, dentelées, & rangées autour de la tige. Les fleurs blanches ne composent pas un bouquet rond, comme dans l'Angélique d'Europe, mais une ombelle, comme dans l'Anis, & sont bientôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre Angélique. La racine est assez grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la Plante se seche & meurt. Quelques-uns ramassent ces graines, pour les semer au Printems; d'autres les couvrent de terre, & c'est assez pour donner, aux nouvelles Plantes, le tems de se fortifier contre l'Hiver. Cette Angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre; mais elle

(48) *Angelica Lucida Canadensis.*
(49) *Angelica atro-purpurea Canadensis.*

pique plus la langue. L'Angélique pourprée n'a, comme toutes les autres, son parfait accroissement que la troisieme année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, blanche, couverte d'une peau noire, qui est environnée de fibres; ses feuilles sont plus longues, en plus grand nombre, & montées sur de plus longs pédicules. La tige, en sortant de la racine, est couverte d'une pellicule: elle s'éleve au-dessus de la hauteur d'un homme. Chaque demi-pié est marqué par un nœud, comme le Roseau, & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur, elle commence à pousser d'autres tiges, couvertes de petites feuilles. Les fleurs, qui viennent au sommet, ont à percer une enveloppe qui les couvre, & forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles sont d'un pourpre foncé. Cette Angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

Apalachines.

L'*Apalachine*, ou *Cassine*, arbrisseau des Côtes de la Louisiane, croît sur les Côtes Maritimes, dans les terreins sablonneux. On en distingue deux especes, la grande & la petite; mais toute la différence paroit consister dans les feuilles, dont les unes sont plus grandes, assez semblables à celles du Buis;

Histoire naturelle de l'Amer. Septentr.

& les autres un peu plus petites, rétrécies en pointes : elles sont toutes d'un verd foncé en dedans, & clair en dehors. On n'a point encore fait usage des baies, qui viennent en grappes; mais les feuilles, prises en teinture comme le Thé, passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages du Païs leur attribuent d'autres propriétés, & ne vont jamais en guerre, sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles, à-peu-près comme le caffé se grille en Turquie, & de jetter de l'eau dessus, dans des vases, où ils les laissent infuser longtems. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui les enivre. Les Espagnols de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, & se trouvent bien de ses vertus.

Apios.

L'*Apios* de l'Amérique est une plante, dont les racines ont la grosseur, & même à-peu-près la figure d'une Olive. Elles sont attachées par des nerfs qui les séparent, auxquelles elles tiennent par des fibres. A l'entrée du Printems, ces racines poussent quantité de rejettons, semblables à ceux de la vigne, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent,

trent, s'élevent fort haut, sont chargées de feuilles sans ordre, & toujours en nombre impair. La figure des feuilles est la même que celle des feuilles d'Asclepic; mais leurs pédicules sont plus courts. Les fleurs ressemblent, par la figure, à celles de l'Aconit, & forment une sorte de petit épi. Au mois d'Octobre, les feuilles tombent, & la plante meurt; mais la racine se conserve entiere, & pousse au Printems de nouvelles tiges. Les feuilles, & les tubercules des racines, se mangent.

Apocynon du Canada.

Cette Plante, qu'on nomme en François *Tue-chien*, n'est pas rampante, au Canada, comme l'Apocynon de Syrie. Elle se découvre; mais quantité de fibres, qui l'environnent, la tiennent fortement attachée à la terre. Ses feuilles sont étroites, longues d'un doigt, & terminées en pointe. Ses tiges poussent deux à deux, chacune, au plus, d'une coudée de haut, & toutes d'une couleur de pourpre, tirant sur le noir. Elles portent, au sommet, des bouquets de fleurs, semblables à celles de l'Apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre, après la chûte desquelles chaque tige se divise en deux petites, qui sont aussi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluan-

te, dont elles ſont couvertes, les garantit des mouches, qui s'y prennent même lorſqu'elles s'y repoſent. En Automne, il ſort, du milieu des fleurs, deux petites bourſes, qui renferment des ſemences larges & plattes. Toute la Plante eſt remplie d'un ſuc blanc, fort venimeux.

Arbre pour le mal de dents.

C'eſt à ſes feuilles, à ſon écorce & à ſes ſemences, dont on vante la vertu pour le mal de dents, que cet arbre doit ſon nom (50). Les Anglois l'attribuent à la Jamaïque; mais il ſe trouve auſſi ſur les Côtes de la Virginie & de la Floride. On ne lui donne pas plus de ſeize piés de haut, ni plus d'un pié de diametre. Son écorce eſt blanche & fort rude. Le tronc & les branches ſont preſque entierement couverts d'excreſcences pyramidales, terminées en pointe fort aigüe, & de la même conſiſtence que l'écorce, dont les plus groſſes le ſont comme des noix. Les petites branches n'ont que des épines. Les feuilles ſont de travers, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont pas également diviſées par leur plus grande côte. Elles ſont rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, ſur une tige longue de ſix pou-

(50) Baniſter l'appelle *Zanthoxylum ſpinoſum Lentiſci, Evonymi fructu capſulari.*

ces, & soutenues par des pédicules d'un demi pouce. De l'extrêmité des branches sortent de longues tiges, qui portent de petites fleurs blanches à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets; & chacune est suivie de quatre semènces, d'un verd luisant, renfermées dans une capsule verte & ronde. L'odeur des feuilles est celle de l'Oranger. L'écorce & les semences sont également aromatiques.

L'Aromatique.

Une forte odeur de Canelle, qui sort de l'écorce d'un arbrisseau, fort commun dans les parties désertes & montagneuses de la Caroline, lui a fait donner, par excellence, le nom d'arbrisseau Aromatique (51). On ne nous apprend point si cette propriété le rend utile; mais ils s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, & ses fleurs ressemblent à celles de l'Anémone étoilée : elles sont composées de plusieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de petites étamines jaunes, auxquelles succedent des fruits ronds, applatis à leur extrémité.

(51) *Frutex corni, floribus instar Anemones stellatæ.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Un autre Arbriſſeau, du même Païs; qui tire ſon nom de ſes feuilles (52), aſſez ſemblables à celles de l'Aulne, & qui croît, comme cet arbre, dans les lieux humides, eſt beaucoup plus remarquable par ſes fleurs. Elles ſortent, au mois de Juillet, de l'extrémité des branches, en bouquets blancs d'un demi pié de longueur. Chaque fleur eſt composée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tient fortement à la tige par un pédicule, long d'un quart de pouce. Elles ſont ſuivies de petites capſules, ovales & pointues, qui contiennent pluſieurs ſemences legeres. La Plante, transportée en Angleterre, y a fleuri en plein air, & dans ſa perfection.

Aſter & Aſterique.

On a donné le nom d'*Aſter* (53), ou d'Etoile, à une Plante d'environ deux coudées de haut, ronde, chargée de feuilles d'un verd obſcur, aſſez longues, ſans pédicules, & qui tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs ſont jaunes, en étoile ronde, & naiſſent à l'extrémité de la tige ſur des pédicules aſſez longs : elles ſont remplacées par de petits points, qui, frott- avec les doigts, ont une odeur aſſ-

(52) *Alviſolia Americana.*
(53) *Aper luteus alatus.*

ſemblable à celle de la Carline. La racine eſt fibreuſe & aſtringente. Une autre Plante, qui ſe nomme *Aſteriſque*, petit Aſter d'Automne (54), a ſa racine couverte de filamens, ſes tiges ligneuſes, rondes, rougeâtres, & de la hauteur de deux coudées. Ses feuilles ſont dentelées, fort larges, & ſoutenues de longs pédicules; d'un verd, par deſſus, qui tire ſur le jaune; & par-deſſous, de la couleur des feuilles de lierre. Les tiges ſont terminées par des bouquets de fleurs en étoile, & plus petites que celles de l'*Aſter Atticus*, auquel cette Plante reſſemble beaucoup. Le nombril des fleurs eſt couleur de cendre.

Bellis.

Une eſpece de Marguerite, qu'on a nommée *Bellis*, eſt une Plante de ſix piés de haut, dont la racine eſt formée de quantité de petites fibres, & dont les feuilles ſont allongées, graſſes, rudes, d'un verd obſcur, aſſez profondément canelées. De la tige, qui eſt rude, il ſort, de toutes parts, quantité de petits rameaux, terminés par un grand nombre de fleurs (55), qui reſſemblent à celle de la petite Bellis, mais dont le milieu eſt d'un verd jaunâtre, environné de petites barbes, qui ne

(54) *Aſteriſcus autumnalis latifolius.*
(55) *Bellis ramoſa umbellifera Canadenſis.*

rougiſſent jamais, comme dans les nôtres, mais ſont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ſes pédicules, qui ne ſont jamais de même longueur, quoiqu'ils ſortent de la même tige. La Plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août ; & les feuilles de la fleur ne ſont pas plutôt tombées, que le milieu ſe trouve rempli de graine. Ces graines tombent, & deux jours après elles germent & pouſſent d'autres Plantes, qui prennent la place des premieres ; car celle-ci meurt d'abord. L'Aſteriſque eſt une plante chaude & ſeche, elle pique la langue, & laiſſe une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On aſſure qu'elle guérit promptement les ulceres invétérés, & qu'y étant ſeringuée, elle en fait ſortir toutes les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On applique auſſi des cataplaſmes, de la Plante crue & broïée.

Bignonia de la Floride & du Canada.

La Plante qu'on nomme *Bignonia*, ou Bignone, monte juſqu'à la cime des plus grands arbres, & couvre ſouvent le tronc. Ses feuilles ſont aîlées, & formées de pluſieurs lobes dentelés, attachés par couples, l'un vis-à-vis de l'autre ſur une même côte. En Mai, Juillet & Août, elle pouſſe des bouquets

de fleurs rouges, assez semblables à celles de la Digitale commune, dont chacune sort d'un long calice rougeâtre (56) : elles sont monopétales, mais en s'ouvrant elles se divisent en cinq parties, avec un piston qui naît du calice, & passe au travers de la fleur. Les cosses de la semence paroissent au mois d'Août ; & dans leur maturité elles sont longues de trois pouces, étroites par les deux bouts, & divisées en deux parties égales. Les semences mêmes sont aîlées & plattes. Cette Plante se trouve au Canada & dans la Floride ; mais elle s'éleve moins haut dans le premier de ces deux Païs. Le Colibri & l'Oiseau-mouche, dont on a remarqué la différence, aiment à se nourrir de ses fleurs.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Un arbre, du nom précédent, qui se cultive dans les Jardins à la Caroline, & qu'on a transplanté heureusement en Angleterre, ne s'éleve que d'environ huit piés. Son écorce est unie, son bois moû & spongieux, ses feuilles à-peu-près semblables à celles du Lilas (57), mais beaucoup plus grandes, & quelques-unes longues de dix pouces. Il porte, en Mai, des fleurs de figure

Bignonia de la Caroline.

(56) *Bignonia Fraxini foliis, coccineo flore minore.*

(57) *Bignonia Urucæ foliis*, c'est à-dire, aux feuilles de Rocou.

tubéreuse, blanches, mais bigarrées en dedans de quelques taches de pourpre & de quelques raies jaunes : leur calice est couleur de cuivre rouge. A ces fleurs il succede des cosses rondes, de la grosseur du doigt, & longues de plus d'un pié, qui s'ouvrent lorsqu'elles sont mûres, & font voir leurs semences couchées les unes sur les autres, comme des écailles de Poisson.

Bleuet du Canada.

Les François donnent le nom de *Bleuet* (58) à une Plante fort commune dans les Bois du Canada, qu'on croit la même que les Anciens ont nommée Vigne du Mont-Ida (59), & qui se trouve aussi dans les Montagnes d'Auvergne, & dans plusieurs endroits d'Allemagne & d'Italie. Elle est petite, mais elle jette plusieurs branches, dont les plus grandes sont d'une coudée. Ses feuilles, rondes, ou plutôt ovales, sont d'un verd foncé. Ses fleurs, rondes & creuses, sortent autour des branches parmi les feuilles. Les fruits sont ronds, en forme de nombril, verds d'abord, & noirs, dans leur maturité, pleins d'un suc noir d'assez bon goût, & de

(58) *Vitis Idæa Canadensis.*

(59) Mathiole en parle. Pline l'appelle *Figue Alexandrine*; & les Italiens, *Uva dell' Orso*, vigne d'Ours.

petits grains. Ce fruit, qui meurit au mois de Juin, est rafraîchissant au second dégré, astringent, un peu dessicatif; mangé cru ou cuit, il est bon contre les fievres chaudes & bilieuses, contre les chaleurs d'estomac, contre l'inflammation du foie; il resserre le ventre; il ôte l'envie de vomir. La racine est longue, grosse, souple & ligneuse.

Bourgene.

La *Bourgene* du Canada (60), suivant Tournefort, est la même Plante que Bauhin nomme l'Aulne noir, & ne differe, en effet, de la commune que par ses feuilles, qui sont ridées & plus larges. C'est un arbrisseau, qui jette plusieurs verges, droites, & longues, d'où il en sort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire, tachetée de verd. L'écorce est jaune par dessous. Le bois est blanc, & la moelle, d'un rouge qui tire sur le noir. Les fleurs, qui sont petites & blanchâtres, sont suivies de petites baies, rondes comme les grains de poivre, d'abord vertes, ensuite rouges & noires, & d'un goût désagréable. On prétend que la semence de cette Plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine; & qu'avec un bâton de son bois, on chasse les

(60) *Frangula rugosiore & ampliore folio.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Serpens. L'écorce intérieure, qui est jaune, desseche: trempée dans du vin, elle fait vomir, & purge l'estomac. Cuite dans le vin, sa décoction guérit de la gale, & de la douleur de dents. On vante aussi l'écorce, pour l'hydropisie.

Bruïere à baies.

Dans plusieurs endroits du Canada & de l'Ile Roïale, on trouve une Bruïere, qui paroît avoir été connue des Anciens (61). C'est un arbrisseau branchu, semblable au Tamarise, mais plus petit. Ses feuilles ressemblent à celles de la Bruïere commune; mais ses branches sont d'un noir roussâtre; ses fleurs, composées de trois feuilles, naissent à la racines des feuilles, & leur couleur est celle d'une herbe blanchâtre. En tombant, elles font place à des baies rondes, de la grosseur du Genievre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, & remplies d'une chair molle, donc le suc est couleur de mûres. Il s'y trouve de petits grains triangulaires, de différentes grosseurs.

Sceau de Salomon.

La Plante Canadienne, qui se nomnom *Sceau de Salomon*, est une espece de Poligonat, dont les fleurs vien-

(61) *Empetrum montanum fructu nigro, sive Erica baccifera.*

ent en grappes (62). Sa racine est grosse, blanche, noueuse, environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en sort ordinairement qu'une tige, rarement deux. Ces tiges sont rondes, d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée; elles portent de larges feuilles, dont les nerfs sont à-peu près rangés comme dans le Plantain, les uns d'un verd foncé, les autres couleur de pourpre. De toutes les especes de Polygonat, nulle n'a les feuilles plus dures, plus ridées à leur contour, & d'un verd plus obscur. L'extrémité des tiges semble offrir d'abord une grappe de raisin en fleurs; ce sont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la grosseur du Genievre, & qui forment une très belle grappe. Après avoir été jaunes, & semés de petits points couleur de sang, ils prennent celle de Cerise dans leur maturité. Le goût en est bon; la semence presque ronde.

Canneberge ou Atoca.

On a nommé *Canneberge* (63), une Plante que les Sauvages nomment *Atoca*, & qui croît entre les trente-cinq &

(62) C'est ce qui la fait nommer *Polygonatum racemosum*.

(63) Caresby le nomme *Oxycoccus, seu Vaccinia palustris.*

quarante-ſept degrés, dans des Marais tremblans & couverts de mouſſe. Elle ne s'éleve qu'en très petites branches, fort menues, & garnies de feuilles auſſi très petites, & alternes, entre leſquelles naiſſent de petits pédicules, longs d'un pouce, qui ſoutiennent une fleur à quatre pétales. Du fond de leur calice, qui eſt de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la groſſeur d'une Ceriſe, qui contient des ſemences rondes. On le confit; & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Capillaire du Canada.

L'Europe n'a point de Capillaires qui approchent de celui du Canada (64). Sa racine eſt fort petite, enveloppée de fibres noires & fort déliées. Sa tige, qui eſt d'un pourpre foncé, s'éleve dans quelques Cantons juſqu'à trois ou quatre piés de haut: il en ſort des branches, qui ſe courbent en tous ſens. Ses feuilles ſont plus larges que celles de nos Capillaires, d'un beau verd des deux côtés, ſemées de petits points obſcurs. Cette Plante eſt ſans odeur, ſur pié; mais, cueillie & renfermée, elle répand une délicieuſe odeur de violette. Sa qualité n'eſt pas moins ſupérieure à celle des autres.

(64) *Adiantum Americanum.*

On a parlé de la *Caſſine*, ſous le nom d'Apalachine. Caſſine.

Le Cerfeuil du Canada differe du nôtre, non-ſeulement par la largeur des feuilles, mais encore par la hauteur & l'extrêmité de ſa tige, qui eſt terminée par une fleur blanchâtre, diviſée en petits bouquets. Cette Plante ne vit que trois ans; mais ſa ſemence n'eſt pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même ſur terre, ſans être couverte. L'odeur & le goût en ſont également agréables. Cerfeuil du Canada.

La ſingularité du Ceriſier noir, de la Floride, conſiſte dans ſes fleurs blanches, qui naiſſent en bouquets renverſés, & dans ſes fruits noirs, un peu verdâtres, qui croiſſent, comme les groſeilles, en grappes de quatre ou cinq pouces de long. Ces Ceriſes ſont quelquefois douces, & ſouvent ameres; mais l'eau qu'on en fait, auſſi-bien que celle des Ceriſes ordinaires qui ſont greffées ſur leur arbre, eſt extrêmement vantée. L'arbre reſſemble beaucoup, d'ailleurs, à notre Ceriſier noir. Ceriſier noir de la Floride.

Sans chercher les cauſes de la variété d'une même eſpece d'arbres, on compte juſqu'à ſept différens Chênes, qui ſont dans l'Amérique Septentrionale. 1. Le Chêne ſaule, qu'on nom- Diverſes eſpeces de Chênes. Chêne ſaule.

me auſſi Chêne de Maryland (65), a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrêmité, de la même forme que celles du Saule. Il ne ſe trouve que dans les fonds humides. Son bois eſt tendre, & le grain aſſez gros. Ses feuilles ne tombent point, dans les Provinces où l'Hiver eſt tempéré; mais il ſe dépouille régulierement dans les Païs plus Septentrionaux. L'arbre ne devient, ni haut, ni gros. Son écorce eſt d'une couleur obſcure, & ſes feuilles d'un verd pâle : il produit fort peu de glands, & toujours petits. 2. Celui qui ſe nomme Chêne verd, parcequ'il conſerve toujours ſes feuilles, s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante piés : le grain de ſon bois eſt groſſier, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre Chêne. Il croît ordinairement aux bords des Marais ſales. Son tronc y eſt preſque toujours panché ; ce qui ne paroît venir que du peu de conſiſtence des terreins humides, car il eſt fort droit en d'autres lieux. Son gland eſt ſi doux, que les Sauvages en mettent dans cette ſorte de potage qu'ils nomment ſagamité. Ils en tirent auſſi huile très ſaine, preſqu'auſſi bonne que l huile d'amande. 3. Le plus grand

Chêne verd.

(65) *Ilex Marilandica.*

& le plus gros des Chênes de l'Amérique Septentrionale est celui qu'on a nommé *Chêne-Châtaignier*, ou à feuilles de Châtaignier. Aussi ne croît-il que dans les meilleurs terreins. Son écorce est blanche, & comme écaillée. Le grain du bois n'est pas beau, quoiqu'on s'en serve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles sont larges & dentelées, comme celles du Châtaignier; & ses glands fort gros. 4. Un autre Chêne (66), dont les feuilles sont larges d'environ dix pouces, & le gland de grosseur ordinaire, croît dans les mauvais terroirs, & ne s'éleve pas beaucoup. Son écorce est noire, & son bois n'est gueres bon qu'à brûler. Le Chêne, qu'on nomme blanc, aux feuilles armées de pointes, est commun dans la Caroline, & dans plusieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigües. L'écorce & le bois sont blancs, mais le grain n'en est pas si serré que celui d'un autre Chêne blanc de la Virginie, dont les feuilles sont semées de veines rouges, & sans poin-

Chêne-Châtaignier.

Chêne noir.

Chênes blancs.

. 6. On nomme *Chêne-d'eau*, une espece de Chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau, & dont le

Chêne d'eau.

(66) *Quercus Marilandica, folio nitido.*

bois ſert pour les clôtures. Il ne perd ſes feuilles que dans les rudes Hivers. Ses glands ſont petits, & ſi amers, que les Porcs mêmes n'y touchent point, s'ils ne ſont fort preſſés de la faim. 7. Enfin, le *Chêne rouge* eſt un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obſcur, très épaiſſe, très forte, & qu'on préfere à toute autre pour la Tannerie. Son bois eſt ſpongieux, peu durable, & d'un grain fort groſſier. Ses glands ſont de différentes formes. Ses feuilles n'ont pas, non plus, de figure déterminée, ou ſont, du moins, beaucoup plus variées que celles des autres Chênes.

Chêne rouge.

Chevre-feuille de la Caroline.

Cette Plante, que la reſſemblance de ſes Bouquets, ou fleurs, avec ceux de notre Chevre-feuille a fait diſtinguer par le même nom, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur, n'eſt pas moins commune dans la Virginie que dans la Caroline, & s'accommode fort bien auſſi de l'air d'Angleterre. Elle s'éleve ordinairement en deux ou trois tiges, droites & fort menues, dans les terroirs ſecs; mais, dans un terrein gras & humide, ces tiges ſont de la groſſeur d'une groſſe Canne, & vont juſqu'à ſeize piés de hauteur: elles ſont garnies de petites branches, ſur leſquelles leurs feuilles ſont alternati-

vement diſpoſées. Du bout des branches ſortent les bouquets de fleurs, qui ſont blanches dans quelques Plantes, rouges dans d'autres, purpurines, &c. Aux fleurs ſuccedent des capſules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites ſemences.

Grande Conſoude de l'Amérique.

C'eſt à ſes ſeules propriétés, que cette Plante doit le nom de *Conſoude* (67) ou de *Sideritis*; car on ne lui trouve la figure d'aucun de ces deux Simples. Sa racine pouſſe pluſieurs tiges rondes, liſſes, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de hauteur. Elle eſt toute ſemée de feuilles, qui croiſſent ſans ordre & qui ont la figure du Plantain aquatique. Il eſt aſſez remarquable qu'en regardant le Soleil à travers de ſes feuilles, on les trouve toutes percées de petits points inſenſibles, qui viennent apparemment de la friſure de ſes fibres : elles n'en ſont pas moins douces, ni d'un verd moins éclatant. La fleur eſt fort tardive, & manque ſouvent. C'eſt une eſpece de pannache jaune, en touffes de petits tuïaux & de petits filamens, qui ſe réduiſent bientôt en poils follets. La racine eſt environnée de fibres; & toute

(67) *Solidago maxima, Americana.* C'eſt *Cornuti*, qui l'a décrite ſous ces deux noms.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

la Plante eſt d'un goût, comme d'une odeur, très agréable. Elle eſt chaude, ſans acreté, & fort aſtringente, d'une ſubſtance viſqueuſe, & ſi vivace, qu'une de ſes tiges coupée ſe conſerve longtems ſans eau. On en voit même, qui, ſuſpendues au plancher d'une chambre, non-ſeulement y croiſſent, mais y pouſſent des fleurs. Leur ſuc monte toujours, & quitte les feuilles d'enbas, qui ſe deſſéchent. Il n'y a point de Simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Cyprès de la Louiſiane.

L'arbre, qu'on nomme Cyprès de la Louiſiane, eſt d'une groſſeur proportionnée à ſa hauteur, qui excede preſque tous ceux des Forêts de cette Contrée, où il eſt fort commun. Il s'en trouve, qui, près de terre, ont juſqu'à trente piés de circonférence; mais, à ſix piés de hauteur, elle diminue d'un tiers. Pluſieurs chicots, qui ſortent de la racine, à quatre ou cinq piés de diſtance, depuis un pié de haut juſqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge & unie, mais ne pouſſent ni branches ni feuilles. L'arbre ne ſe reproduit que de ſa ſemence, qui eſt de la même forme que celle des Cyprès de l'Europe, & qui contient une ſubſtance odoriférante. Le mâle porte une

gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un Baume souverain pour les coupures. Cet arbre croit en plusieurs endroits dans l'eau, depuis un pié jusqu'à cinq ou six de profondeur : ce qui n'empêche point que son bois ne soit incorruptible, excellent pour la fabrique des Bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des Maisons, parcequ'il a le grain leger & délié. Les Perroquets aiment à faire leur nid sur les branches, & se nourrissent des pepins du fruit, qui meurit vers le mois d'Août.

Elleborine.

Cette Plante, qui croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuse, & pousse une seule tige, d'environ un pié de haut. Elle est entourée, en sortant de terre, d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, s'éleve droit & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige : elle est composée de six feuilles, dont trois sont longues & d'un violet foncé; les trois autres, plus courtes, ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistile s'éleve au milieu de cette fleur.

Epinette.

On a déja remarqué que l'Epinette est la plus grande espece de Sapin du Canada. Ajoutons que ses fruits ne laissent pas d'être plus petits, que ceux des autres especes.

Erable à fleurs rouges.

Cette eſpece d'Erable eſt commune, à la Caroline, & dans la Virginie. L'arbre s'éleve fort haut; mais ſon tronc n'eſt pas d'une groſſeur proportionnée. Ses petites fleurs rouges s'ouvrent au mois de Février, avant que ſes feuilles paroiſſent, & durent ſeules, l'eſpace de ſix ſemaines. Il embellit les Forêts, & ne s'accommode pas mal des Païs tempérés de l'Europe.

Etoile jaune aîlée.

On a parlé de l'Aſter, qui eſt la même Plante que l'Etoile jaune aîlée, ſous un autre nom.

L'Eupatoire de l'Amérique n'eſt pas différente de l'Agrimoine du même Païs, qu'on a déja décrite.

Phaſéole à fleurs rouges.

On repréſente ce Phaſéole comme une fort belle Plante. Ses feuilles ſont d'un verd obſcur, & ſoutenues, trois à trois, ſur de longs pédicules : elles ſont larges, par le bas, & s'allongent en pointe en s'arrondiſſant. Le ſoir, elles ſe replient en dedans; & ſe dépliant le matin elles couvrent un grand nombre de tiges fort menues, qui ſortent d'une racine fort petite & très fibreuſe. Ces tiges ſont ſi foibles, qu'elles ont beſoin d'appui pour ſe ſoutenir. La fleur, qui eſt de même figure que celle de nos Phaſeoles, eſt d'un beau rouge & dure longtems. Lorſque la

Plante fut apportée en France, on ne faisoit point de bouquets où elles n'entrât : les gousses, qui suivent les fleurs, sont un peu courbées en faulx, & contiennent des Féves, qui ressemblent beaucoup à celles du Frêne, rondes, noires, & couvertes d'une peau sale.

Fougere à baies.

Cette Fougere, la seule qui porte des baies, s'éleve de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles, rangées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, sont d'un verd foncé, aîlées & dentelées. La tige, qu'on ne plie pas aisément sans la rompre, est ronde & cannelée. Les rudimens des semences tiennent aux feuilles par derriere, & produisent des baies fendues en deux, qui, de vertes, deviennent noires, & d'un goût fort agréable, presque le même que celui du Polypode. Aussi attribue-t-on, à ce Simple, les vertus du Polypode de Chêne. Les Baies mures tombent d'elles-mêmes, mais pour faire place à d'autres. La racine de la Plante tient à la terre, par un grand nombre de fibres capillaires, de couleur brune. Cette Fougere, fort commune dans plusieurs Provinces de l'Amérique Septentrionale, pousse au mois d'Avril, & ses baies sont mûres au milieu de l'Eté. Ses feuilles & ses tiges tombent au mois de No-

vembre ; de ſorte qu'il ne reſte, en Hiver, que la ſeule racine.

Deux Fumeterres du Canada.

Le Canada produit deux ſortes de Fumeterre, dont l'une (68), toujours verte comme celle de l'Europe, peut ſervir aux mêmes uſages dans la Médecine : elle a la tige droite, haute d'un pié, ronde, liſſe & parfumée d'une ſorte de pouſſiere, qu'on fait aiſément tomber avec le doigt. Ses feuilles ſont douces, découpées, comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & ne craignent point le froid. De petites tiges ſortent des aîles de la principale, au ſommet de laquelle les fleurs croiſſent en épis, de la figure de celles de la racine creuſe, mais de couleur différente : leur petit Calice eſt couleur de chair ; & lorſqu'elles ſont épanouies, elles ſont d'un jaune auſſi éclatant que l'or. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes, courbées en faucille, & de couleur jaunâtre, qui contiennent des ſemences ſemblables à celles du Millet, mais plus rondes. La racine eſt fibreuſe, & jette plus de filamens que celle de notre Fumeterre. Ce Simple, âcre & amer ; eſt un puiſſant diurétique, & décharge avec autant de ſuccès les humeurs bilieuſes. Son ſuc éclaircit la vue, &

(68) *Fumaria ſoliquoſa ſemper virens Canadenſis,*

les feuilles mâchées excitent la salivation.

La seconde Fumeterre du Canada (69) meurt pendant l'Hiver : mais si l'on prend soin de couvrir sa racine, elle provigne sous terre. Cette racine, qui n'a aucune saveur, consiste en deux petites bossettes, entourées de petits poils. Les feuilles sont aîlées, pointues comme celles du Genievre, & de la même couleur que celles des autres Fumeterres. Les petites tiges, depuis la racine jusqu'aux feuilles, sont d'un pourpre clair ; la fleur est blanche.

Gin-seng du Canada.

On a l'obligation au P. Laffitau d'avoir apporté le premier cette Plante (70) du Canada. Les Iroquois, qui lui en donnerent la connoissance, la nomment *Garent-Onguen*, mot formé, dit on, d'*Orenta*, qui signifie les cuisses & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire, choses séparées : sur quoi l'on observe que cette explication se rapporte au mot Chinois, qui, suivant les Traducteurs, signifie cuisses humaines. Le Ging-seng se trouve en plu-

(69) *Fumaria tuberosa insipida Canadensis.*

(70) Il l'a nommée *Aureliana Canadensis*. Ses vertus sont expliquées dans une Lettre du Pere Jartoux, Jésuite, Missionnaire à la Chine, au Tome dixieme des Lettres édifiantes & curieuses ; & dans un petit Mémoire imprimé du P. Lafitau.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

sieurs endroits du Canada, qui sont à-peu-près sous les mêmes paralleles que la Corée, d'où vient le meilleur Gin-seng de la Chine. Aussi nous assure-t'on que les Chinois y reconnoissent les mêmes vertus, & que tous les jours on les éprouve au Canada, comme à la Chine.

Hedisaron à trois feuilles.

On ne sait pourquoi l'Hedisaron Canadien (71) est nommé, par quelques-uns, *Alphalte de Canada*, & par d'autres *Galega* de l'Amérique : car toute la Plante jette une odeur agréable. Elle s'éleve jusqu'à deux coudées, dans les Païs froids ; tandis que dans le Païs temperé, elle n'a que la moitié de cette hauteur : sa racine pousse plusieurs tiges, anguleuses & moelleuses, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une espece de canelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs disposées en épis, beaucoup plus grands que ceux de l'Hedisaron commun ; & leurs feuilles supérieures sont aussi plus rouges. Leurs aîles sont d'un rouge plus clair & plus pâle. Quand la fleur se fane, on voit sortir du milieu une gousse, qui a la figure d'une faulx, noueuse, fort dure, terminée en bas & en haut par une ligne rougeâtre.

(71) *Securidica triphylla Canadensis.*

rougeâtre. La racine est fibreuse, noirâtre & pleine de suc. Cette Plante est chaude au premier degré, & seche au second. On l'applique, avec succès, toute crue sur les humeurs froides, qu'elle sert à résoudre. Ceux, qui la croient purgative, veulent qu'on en joigne une once aux Médecines ordinaires, pour chasser les humeurs attachées aux ulceres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Herbe au Serpent à Sonnette.

Cette Plante (72) dont on a déja remarqué les vertus, s'éleve par une seule tige, haute de cinq ou six piés, & terminée par une fleur jaune de la figure d'un petit Soleil. Elle varie un peu dans la figure de ses feuilles : quelquefois la feuille est unique, partagée en trois par de profondes entaillures ; quelquefois, il y en a trois, ou cinq, petites, ovales, longues, pointues, portées sur un même pedicule, & formant comme une patte de Dindon. Toutes sont d'un beau verd, croissent deux à deux sur une tige ronde, verte, divisée à la maniere des Cannes ; & c'est de ces divisions que sortent

(72) *Bidens Canadensis, Anagyridis folio, flore luteo.* Tournefort distingue, *Bidens Canadensis latifolia, flore luteo, & Eupatorium Canadense flore luteo ; Bidens Americana triphylla, Angelicæ folio, flore radiato ; Bidens Americana, pentaphylla, flore radiato.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les feuilles. La fleur eſt grande à proportion de la groſſeur de la tige, & jette une odeur très douce. La racine, broïée, eſt ſouveraine contre la morſure du Serpent à ſonnettes.

Jaſmin de la Floride.

Le Pere de Charlevoix aſſure que cette Plante eſt rare en Virginie, quoiqu'elle lui ſoit attribuée par M. Parkinſon (73); qu'elle eſt commune dans la Caroline, mais qu'elle y perd ſes feuilles, & qu'elle n'eſt toujours verte que dans les parties les plus chaudes de la Floride. Elle demande un terrein humide. Ses branches ſont ſoutenues par les arbres & les buiſſons voiſins, ſur leſquels elle monte aſſez haut. Ses feuilles ſont rangées l'une vis-à-vis de l'autre, depuis les aiſſelles des branches juſqu'à leur extrêmité. Ses fleurs, qui ſont jaunes, & de la figure des Tubéreuſes, naiſſent entre les tiges & les branches; & leurs extrêmités ſont découpées en cinq parties. Ses ſemences ſont plattes, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capſule oblongue, terminée en pointe: lorſqu'elles ſont mûres, la capſule s'ouvre, en ſe repliant vers la tige, & les laiſſe tomber. L'odeur de ce Jaſmin eſt la même que celle de la

(73) Il l'appelle *Gelſeminum luteum, odoratum, Virginianum, ſcandens, ſemper virens.*

violette jaune. Il eſt cultivé en Angleterre avec ſuccès.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Ipecacuanha de l'Amérique.

L'Ipecacuanha, qui a différens noms parmi les Botaniſtes (74) eſt connu en Virginie ſous le nom de Pomme de Mai, par la ſeule raiſon que ſon fruit eſt alors mûr. Cette Plante s'éleve d'un pié & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur eſt compoſée de pluſieurs feuilles & de pluſieurs Etamines jaunes, qui entourent un ovaire, de figure ovale, d'une ſeule coſſe, remplie de ſemences preſque rondes. Les feuilles de la Plante reſſemblent aſſez à celles de l'Aconit jaune. Sa racine paſſe pour un excellent Emétique, & s'emploie comme vomitif; ce qui l'a fait nommer Ipecacuanha; ſans compter la reſſemblance de ſes racines fibreuſes avec celles de ce Simple.

Pluſieurs Lauriers de l'Amérique Septentrionale.

Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier.

Il ſe trouve ici pluſieurs ſortes de Lauriers. Celui qu'on nomme Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier (75). s'éleve très haut, & prend quelquefois juſqu'à trente piés de circonférence. Les branches en ſont inégales, irrégulieres, & ſont ſouvent courbées; ce qui fait reconnoître cet arbre de loin,

(74) *Podophyllum Canadenſe Morini.* Tournefort l'appelle *Ranunculi ſpecie Planta peregrina:* D'autres, *Planta Aconiti folio humilis, flore albo, unico, campanulato, fructu Cynosbati.*

(75) *Arbor Tulipifera, tripartito Aceris folio.*

après la chute même de ſes feuilles : c'eſt-à-dire, dans les Païs froids, car le P. de Charlevoix en vit de tous verds, au mois de Janvier, dans la Louiſiane. Ses feuilles ont des pédicules de la longueur du doigt. Leur figure approche de celle des feuilles d'Erable, mais ſont beaucoup plus larges. Il ſemble que la pointe du milieu ſoit coupée, à deux travers de doigt, & qu'on y ait fait une petite entaillure. La reſſemblance des fleurs, avec les Tulipes (76), a fait donner à l'arbre le nom de Tulipier ; elles ſont compoſées de ſept ou huit feuilles, dont la partie ſupérieure eſt d'un verd pâle, & le reſte teint de rouge, avec un peu de jaune entremêlé. Une enveloppe, qui les renferme d'abord, s'ouvre & ſe recourbe en arriere lorſqu'elles s'épanouiſſent. Le bois de l'arbre eſt aſſez dur.

Lauriers à fleurs odoriférantes.

C'eſt un bel arbre, que l'eſpece de Laurier auquel on a donné le nom de Laurier à fleurs odoriférantes. Il eſt naturel à la Floride & à la Virginie; mais tranſplanté en Angleterre il y a réſiſté aux plus rudes Hivers. Sa hauteur n'ex-

(76) Cependant Catesby prétend qu'elles approchent plus de celles de la Tritilaire. Au reſte, nous avons aujourd'hui de ces arbres en France, dans le beau Jardin de M. Janſſein, rue du Bac à Paris, & dans celui de M. Duval d'Epinois, à Saint Vrain.

cede jamais ſeize piés. Son bois eſt blanc & ſpongieux; ſon écorce blanche; ſes feuilles, de la figure de celles du Laurier commun; & pendant tout l'Eté les Forêts ſont parfumées de l'odeur de ſes fleurs. Elles ſont blanches & compoſées de ſix feuilles, au milieu deſquelles eſt un piſton conique, qui fait le commencement du fruit. Après la chute de la fleur, il croît juſqu'à la groſſeur d'une noix, couvert de nœuds & de petites éminences, qui s'ouvrent lorſqu'il eſt mûr, & laiſſent tomber des ſemences plattes, de la groſſeur d'une petite féve. Ces ſemences contiennent une Amande, renfermée dans une coque très mince, couverte d'une peau rouge. En ſortant de leurs cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent ſuſpendues par des filets blancs, d'environ un pouce de long. Les fruits, de verds qu'ils étoient d'abord, deviennent rouges en meuriſſant; enſuite bruns. L'arbre vient de lui-même, dans les terroirs humides, & ſouvent mouillés; mais, tranſporté dans un terrein ſec, il devient plus beau & plus riche en fleurs. Le moindre froid lui fait perdre ſa feuille en Hiver.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Laurier rouge.

La Caroline produit en abondance, & la Virginie en quelques endroits,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

un arbre qu'on a nommé Laurier rouge, parceque ſes feuilles ont la figure de celles du Laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies ſont bleues dans leur maturité, & viennent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pédicules de deux ou trois pouces de long, & rouges, comme leur calice, dont les bords ſont dentelés. L'arbre eſt petit dans le Continent; mais dans les Iles voiſines, ſurtout proche de la Mer, on en voit de fort grands & de fort droits. Le bois eſt d'un fort beau grain, qui le rend propre à faire des Cabinets & d'autres ouvrages curieux.

Petit Laurier de la Caroline.

Une quatrieme eſpece de Laurier, qui ſe nomme petit Laurier de la Caroline, n'eſt qu'un Arbriſſeau, dont le tronc eſt fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles ſont alternativement diſpoſées ſur des tiges d'un pouce de long, d'entre leſquelles il ſort de petites fleurs blanchâtres, compoſées de cinq feuilles qui environnent pluſieurs longues étamines à tête jaune. Cet arbriſſeau croît dans les terroirs bas, & dans les Bois marécageux. On aſſure qu'une décoction de ſa racine purifie le ſang & fortifie l'eſtomac.

Deux Lierres du Canada.

Lierre à trois feuilles.

Le Canada offre deux especes de Lierres, qui ne conservent point leurs feuilles pendant l'Hiver. Le premier, se nomme Lierre à trois feuilles, parcequ'il a les siennes soutenues, trois à trois par de longs pédicules, qu'on ne peut rompre sans en faire sortir un suc blanc, qui prend bientôt la noirceur de l'encre : on s'en sert pour noircir les cheveux. Ses petites fleurs, qui sont d'un blanc pâle, font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane seche & ridée. Ce Lierre fleurit au mois de Juillet, & sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans sa maniere de pousser; tantôt droit & sans appui, tantôt rampant, & s'attachant aux rejettons d'autres arbres. Au pié d'un mûr, il s'y cramponne, par de petites fibres qui s'insinuent dans les trous, y prennent racine, & poussent de petites branches comme le Lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des Vendanges; ce qui lui a fait donner, en France, le nom de Vigne de Canada : mais il ne lui ressemble, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles. D'ailleurs ses baies sont tout-à-fait différentes du raisin.

Lierre à cinq feuilles.

Le ſecond Lierre, qu'on nomme Lierre à cinq feuilles, a le tronc, ou la tige, de la nature du Sarment, noueuſe, moelleuſe, & couverte d'une peau coriace plutôt que d'une écorce. Il s'éleve auſſi haut que le mur, ou l'arbre, auquel il s'attache, & s'étend à proportion. Des pédicules, qui ſortent alternativement des nœuds, ſoutiennent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues; & dans l'intervalle des feuilles, il ſort, des deux côtés de la tige, une ſorte de petits clous, d'où naiſſent de petites fibres friſées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'eſt par ces fibres, que la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme, ſur les murs, une verdure admirable, & ſans leur nuire, comme le Lierre d'Europe.

Liſeton de la Caroline.

La fleur de cette Plante n'eſt diſtinguée de celle du Liſeton ordinaire, que par ſa couleur, qui eſt d'un pourpre tirant ſur le rouge; & ſes feuilles reſſemblent à la pointe d'une fleche. Mais Cateſby, ſur la foi d'un Homme reſpecté par ſon caractere, leur attribue une propriété merveilleuſe: après s'en être frotté, on peut toucher, avec les mains nues, un Serpent à ſonnettes; ſans en reſſentir la moindre incommodité. Cet-

te vertu ſuppoſe, quoiqu'on n'en ait rien lu juſqu'à préſent dans les Voïageurs, que le Serpent à ſonnettes eſt capable d'empoiſonner par le ſeul attouchement.

Lychnis du Canada.

Le Lychnis du Canada croît à l'ombre, & ſur les Collines. On ne le repréſente différent du notre que par ſa grandeur. Il ne pouſſe point de tiges; mais de longs pédicules, qui ſortent de ſa racine, ſoutiennent de larges feuilles, à-peu près de la figure de celles du Lierre, moins longues néanmoins, terminées en pointe, molles, d'un verd ſombre, & couvertes d'un leger duvet. Ces pédicules ſont de la même ſubſtance que ceux des feuilles de Vigne; & d'autres, qui croiſſent à leurs côtés, ſoutiennent les fleurs. Elles ſortent d'un petit calice, verd pâle, & diviſé en trois ſegmens pointus, qui ſe renverſent en arriere, & dont le fond contient de petites ſemences, d'un goût mordicant. La racine de la Plante eſt charnue, pleine de ſuc, & s'étend horizontalement: il en ſort des fibres d'une juſte longueur, d'une odeur agréable, qui reſſemble à celle de l'Acorus, mais plus forte; on les pile, & bien enveloppées dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, avec un poids qui puiſſe les

retenir au fond. Dans l'efpace de trois mois, elles communiquent, au vin, un goût des plus délicats. La racine, mâchée, rend auffi l'haleine fort agréable. On ajoute qu'elle a toute les vertus du Nard & du Lychnis d'Europe.

Matagon.

La Plante, que les Sauvages nomment Matagon, croît dans les terres feches & hautes, entre les quarante-cinq & cinquante degrés. Ils en mangent le fruit. Sa tige eft longue environ d'un pié. Aux deux tiers de fa hauteur, elle produit feulement deux très petites feuilles ovales, pofées vis-à-vis l'une de l'autre. Sur l'extrêmité de la tige, elle produit toujours fix autres feuilles, ovales auffi, & longues de plus d'un pouce, du milieu defquelles s'éleve un pédicule qui foutient un Bouquet de fleurs, renfermées dans une enveloppe compofée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & difpofées en croix. Chaque fleur eft à quatre petales, portés fur un calice legerement découpé en quatre pointes. Ce calice devient un fruit, en forme de baie ronde, charnue, d'un très beau rouge, & de la groffeur d'un Pois, qui contient un noïaux à deux loges.

On diftingue deux efpeces de ce fa-

meux Arbriſſeau ; l'une qui ne s'éleve que d'environ trois piés ; l'autre, haute de douze, avec les feuilles moins larges : c'eſt toute leur différence. Ce Myrthe ne croît pas ſeulement dans la Louiſiane, où nous avons déja remarqué qu'il eſt fort commun, mais encore ſur toutes les Côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis la Louiſiane juſqu'à l'Acadie. Sa tige eſt tortue, & pouſſe irrégulierement ſes branches fort près de terre. Ses feuilles ſont longues, étroites & fort pointues, la plûpart dentelées. Au mois de Mai les petites branches pouſſent des touffes oblongues de très petites fleurs, qui reſſemblent aux chatons du Coudrier. Ces touffes ſont placées alternativement, fort près les unes des autres, & mêlées de rouge & de verd : elles ſont ſuivies de petites grappes de baies, bleues, & fort ſerrées, dont les pepins ſont renfermés dans un noïau dur & oblong, couvert d'une ſubſtance onctueuſe & farineuſe. C'eſt delà qu'on tire une ſorte de cire verte, par une méthode fort ſimple. Aux mois de Novembre & de Décembre, tems où les baies ſont mûres, on les fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que l'huile ſurnage. Cette huile ſe leve avec une cuilliere, à meſure qu'elle

Myrthe à Chandelles.

Comment on en tire la Cire.

paroît ſur la ſurface de l'eau : elle durcit en ſe refroidiſſant, & devient alors d'un verd ſale ; mais en recommençant à la faire bouillir, on la rend d'un verd plus clair. Une bougie de cette Cire dure autant & n'eclaire pas moins que les nôtres. La fumée qu'elles donnent, en s'éteignant, jette une véritable odeur de Myrthe. A la vérité cette cire eſt ſi friable, que pour rendre les bougies moins caſſantes on y mêle un quart de ſuif ; ce qui diminue la douceur & la netteté de la lumiere, ſans compter que les Bougies en ſont plus ſujettes à couler : mais on a propoſé d'allier la Cire de Mirthe avec une Cire molaſſe des Abeilles ſauvages. Le P. de Charlevoix, qui étoit à la Louiſiane en 1721, rend témoignage qu'un François, nommé Alexandre, emploïé alors à faire des Bougies dans cette Colonie, n'y mêloit rien, & qu'il avoit entrepris de les blanchir. On n'a point appris que cette entrepriſe ait eu du ſuccès, & l'on prétend d'ailleurs que les ingrédiens qu'il y emploïoit altéroient beaucoup la Cire. Il ſe flattoit, ajoute le Voïageur, d'en charger tous les ans deux Navires.

Noïer noir. Cet arbre, que les Anglois ont cru particulier à la Virginie (77), ſe trou-

(77) Ils l'ont nommé *Nux Juglans nigra Virginenſis*.

ve dans la plûpart des Contrées méridionales de l'Amérique Septentrionale, & croît surtout dans les bas-fonds & les terroirs gras. Il y est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus pointues, & moins unies, que celles du Noïer commun. La coque interne du fruit est si épaisse, qu'on ne peut la briser qu'avec un marteau. L'externe, avec autant d'épaisseur, est très raboteuse. Le fruit est huileux, & d'un goût fort, qui n'empêche point les Ecureuils & d'autres Animaux de s'en nourrir. Les Sauvages mêmes en mangent, après l'avoir gardé quelque tems. On estime le bois de ce Noïer, pour les Cabinets & d'autres Ouvrages: il est plus noir que celui d'aucun autre de la même grandeur.

Origan de Canada.

Les tuïaux de cette Plante représentent assez bien une flutte de Canne. Ses tiges sont quarrées, & quelquefois à plusieurs angles: elles sont velues & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige jusqu'à la cime, où est la fleur, dont la base est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ne ressemble pas mal à celle de la Scabieuse, quoique plus basse & plus

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

applatie, est composée d'un grand nombre de petits calices, d'où sortent de petits tuïaux bien rangés, couleur de pourpre, qui se partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent, au milieu de la fleur, il naît une autre tige, longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duvet, qui les couvre. On assure que la Plante, sans être froissée, répand une odeur de Sariette. Le goût en est un peu âcre, & pique la langue comme le Poivre; mais sa racine, qui jette beaucoup de fibres, est tout-à-fait insipide. Elle dure plusieurs années, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

Deux sortes de Panacés Canadiens.

Ce Panacé (78), dont on vante la beauté, ne ressemble, dit-on, à aucun de ceux que les Anciens ont décrits: il croît dans toute sorte de terroirs, & même entre les cailloux. Sa racine, qui est de la grosseur du pouce, a plus d'un pié de long. La tige, d'un pourpre obscur, est divisée par des jointures qui ont des nœuds, pousse plusieurs branches, & renferme une sorte de moelle cartilagineuse. Les feuilles, dont plusieurs sont soutenues par un seul pé-

(78) *Panaces racemosum Canadense.*

dicule, ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe, & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il sort des pellicules qui l'enveloppent, & d'où sort la grappe. Au milieu de l'Eté, toutes les tiges sont chargées en même-tems, de fleurs, & de baies, en grappes. Les premieres, d'abord semblables à celles de la Vigne, blanchissent ensuite, & se changent en baies, qui de vertes deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du Panacé; mais celui du fruit est plus délicat, & les Cuisiniers en font usage. La Plante meurt & renaît tous les ans.

Panacé musqué.

L'autre Panacé du Canada (79) s'éleve d'environ deux coudées. Sa racine est blanche, longue & charnue. Les premieres feuilles, qu'elle pousse, sont longues & larges, légerement dentelées; & celles qui viennent ensuite sont découpées, presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pié de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre; car la tige n'en a pas d'autre qu'une petite, informe & comme mu-

(79) *Herbatum Canadensium*, ou *Panaces moschatum*.

tilée, à la naiſſance des branches, où elle paroît ſervir de lien pour ſoutenir le poids d'une ombelle fort peſante qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles ſont blanches, comme celles du Panacé commun, & répandent aſſez loin une fort agréable odeur de Muſc. Les feuilles ont un goût âcre, qui prend un peu au nez. C'eſt dans le cours de Septembre & d'Octobre, que ce Panacé fleurit.

Peuplier noir.

Il paroît que le Peuplier noir eſt particulier à la Caroline, où il ne croît même que près des Rivieres, au-deſſus de la partie habitée de cette Province. Il eſt fort haut, & ſes branches s'étendent beaucoup. Ses ſemences, dont la récolte ſe fait avant le mois d'Avril, ſont diſpoſées en grappes, & revêtues d'une ſubſtance cotoneuſe. Un baume odoriférant ſe trouve attaché ſur les plus gros bourgeons de l'arbre. Ses feuilles ſont dentelées & très grandes.

Le P. de Charlevoix décrit, dans ſon Journal, tous les arbres fruitiers les plus remarquables de la Louiſiane.

Pacanier.

La Pacane, fruit du premier, eſt dit-il, une noix de la longueur & de la figure d'un gros gland. Il s'en trouve à coque mince : d'autres l'ont plus dure & plus épaiſſe, & c'eſt autant de retranché ſur

le fruit; elles ſont même un peu plus petites : mais elles ſont toutes d'un goût fin & délicat. L'arbre qui les porte eſt fort haut; ſon bois, ſon écorce, l'odeur & la figure des feuilles repréſentent aſſez le Noïer d'Europe.

Aciminier.

L'*Acimine* eſt un fruit de la longueur du doigt, & d'un pouce de diametre. Il a la chair tendre, un peu ſucrée, & ſemée d'une graine qui reſſemble à celle du Melon d'eau. Tous les Aciminiers que l'Auteur vit, n'étoient que des arbriſſeaux, d'un bois tendre. L'écorce en eſt mince, les feuilles longues & larges, comme celles du Châtaignier, mais d'un verd plus foncé.

Piakiminier, ou Plakiminier.

La *Piakimine* a la figure d'une Prune de Damas, avec un peu plus de groſſeur, la peau tendre, la ſubſtance aqueuſe, la couleur rouge, & le goût fort délicat : elle renferme des graines, qui different peu de celles de l'Acimine. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & des pains de la groſſeur d'un doigt, en conſiſtance de Poire ſeche. Le goût en eſt un peu fade; mais on s'y accoutume aiſément, ſurtout avec le motif de la ſanté, car ils ſont fort nourriſſans, & ſouverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dyſſenterie. Le Piakiminier eſt un bel arbre, de la hauteur

ordinaire du Prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on nomme, à la Chine, *Figue caque*; & l'arbre ressemble assez à celui que Bauhin décrit sous le nom de *Guaiacana*..

Pié de Veau de l'Amérique.

Cette Plante (80), dont la description par Catesby s'accorde assez avec celle de l'*Arum minus* de Mathiole, croît dans les fosses & dans les basses eaux, où elle s'éleve de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc, qui sortent d'une racine tubereuse, avec d'autres plus grosses & plus rudes. Toutes portent à leur extrêmité une grande capsule verte, qui contient plusieurs baies de même couleur, & de figure ronde, les unes de la grosseur d'une balle de Mousquet, les autres de moitié plus petites. Cétte capsule, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, s'ouvre lorsqu'elle est mûre, & laisse voir les baies, qui dans leur maturité demeurent vertes & fort tendres : bouillies avec les viandes, elles sont b[illegible] nes & saines; crues elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

(80) On l'a nommée *Arum sagittariæ, folio angusto, acumine & auriculis acutissimis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Grande Pimprenelle du Canada.

La Pimprenelle du Canada pousse, d'une racine fort ample & fort chargée de fibres charnues, une longue tige, ronde pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de même couleur & de même forme que celles de la Pimprenelle de l'Europe. Ces tiges ont leurs feuilles deux à deux, sur un même pédicule fort court, & sont terminées par une seconde feuille. Les fleurs, qui croissent au haut des tiges, composent un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles, en forme de Croix sur un petit vase un peu arrondi, qui a quatre cavités, d'où sortent trois ou quatre filamens : elle est d'un verd, qui devient insensiblement blanchâtre. Malgré ces singularités, la Plante ne differe point de la nôtre par le goût, l'odeur & la couleur.

Plane d'Occident.

Le Plane, nommé Plane d'Occident (81), est assez rare dans la Floride & dans la Caroline ; plus commun en Virginie, & d'une grande abondance [dan]s toutes les Forêts des parties méridionales du Canada & de la Louisiane, [a]u moins si c'est le même qu'on nomme Cotonier au Canada, comme la ref-

(81) *Platanus occidens.*

femblance des defcriptions porte à le croire. Il croît dans les lieux bas. Ses feuilles font larges, à cinq pointes, dentelées, d'un verd clair, un peu velues par-deffus. Les capfules qui renferment la femence font rondes, attachées & pendantes à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit reffemble à celui du Plane oriental. L'écorce de l'arbre eft unie, ordinairement mêlée de verd & de blanc. On prétend que la pellicule intérieure de fa racine, bouillie dans l'eau, eft un remede infaillible pour toutes fortes d'écorchures. On baffine la plaie, de cette eau, & l'on met deffus un peu de cendre de la pellicule même.

Racine de la Chine.

Ce qu'on a nommé racine de la Chine, dans la Caroline même, eft une efpece de *Smilax* (82), dont les racines, tubereufes & divifées en plufieurs nœuds, pouffent plufieurs tiges épineufes, noueufes, pliantes, & de la groffeur d'une Canne, qui s'élevent ordinairement d'environ vingt piés en s'attachant aux arbres & aux buiffons. En Automne cette Plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante,

(82) Auffi l'a-t'on nommée *Smilax Bryoniæ, nigris foliis.*

d'environ trois doigts. Chaque baie contient une ſemence ronde, & très dure; les racines ſont fort tendres & pleines de ſuc en ſortant de terre, mais prennent à l'air toute la dureté du bois. On en fait une liqueur fort vantée, ſur-tout pour purifier le ſang. Les tiges ſe mangent au Printems, comme des Aſperges.

Grande Roquette du Canada.

La Roquette eſt ici un Arbriſſeau, qui croît juſqu'à cinq piés de hauteur, lorſque ſa racine, qui eſt blanche & fibreuſe, rencontre un terroir qui lui convient. Il pouſſe pluſieurs branches rondes, & couvertes d'une eſpece de bourre aſſez rude, qui ont beaucoup de feuilles longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un leger duvet. Elles ont, comme toutes les eſpeces de Roquette, le goût un peu aigre dans leur jeuneſſe, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroiſſent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, ſont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un Piſtile & quatre Etamines. Après la fleur, le Piſtile devient une gouſſe, allongée, droite, & remplie de petites ſemences d'une ſaveur fort douce, qui ſont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Sabot de la Vierge du Canada.

La racine de cette Plante (83) ressemble à celle de l'Ellebore noir. Sa tige s'éleve d'un pié. Ses feuilles sont larges, avec des veines qui suivent leur longueur, & de la nature du Plantain. Sa fleur, quelquefois unique & quelquefois double, est contournée en sabot : elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'éleve une petite pellicule, un peu arrondie, vuide, qui s'ouvre par le haut, & représente l'ouverture du sabot. Sa couleur est un pourpre foncé. On trouve une différence remarquable, entre ce sabot & celui qui étoit déja connu sous le même nom ; 1°. Le premier a les feuilles plus grandes, & n'en a que deux ou trois au plus, au lieu que le second en a quatre. 2°. La petite pellicule ronde, qui forme la figure du sabot, est blanche dans l'un, avec des lignes rouges de chaque côté, & jaune dans l'autre. 3°. La racine du premier s'étend de côté, & n'est pas moins fibreuse que celle de l'Ellebore, ce qui ne convient point au second.

Sang de Dragon du Canada.

Cette Plante (84) qui vient ordinairement à l'ombre, dans les lieux pierreux, mais de bonne terre, croît à dé-

(83) *Calceolus Marianus Canadensis.*
(84) *Chelidonium Canadense, acaulon.*

couvert & dans les mauvais terroirs entre les quarante & cinquante degrès. Sa fleur eſt à huit petales, diſpoſés en rond. Son fruit eſt une gouſſe, large de cinq ou ſix lignes dans ſon milieu, à deux panneaux appliqués ſur un chaſſis, auquel tiennent de petits cordons qui nourriſſent les ſemences. Sa racine eſt à genouillet, garnie de fibres d'un demi pouce de groſſeur : elle produit pluſieurs tiges, longues d'un pié, dont chacune ſoutient une feuille de cinq à ſix pouces dans toutes ſes dimenſions, ronde, inciſée comme celles du Figuier. De la même racine s'élevent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent chacune leur gouſſe, après les fleurs. La racine eſt rouge, & contient un ſuc, de couleur de ſang, qu'on emploie pour teindre les Cabinets.

Sarraſine.

Le nom de cette Plante (85) lui vient d'un Docteur en Médecine, nommé *Sarraſin*, à qui on en doit la deſcription. Elle eſt d'un port extraordinaire : du collet de ſa racine, qui eſt épaiſſe d'un demi pouce, & garnie de fibres, naiſſent pluſieurs feuilles, qui, en s'éloignant, forment une ſorte de fraiſe.

(85) *Sarracena Canadenſis, foliis acutis & auritis.*

Ces feuilles ſont en cornets, longs de cinq à ſix pouces, & fort étroits dans leur origine; mais enſuite ils s'évaſent par degrés. Après avoir commencé par ramper ſur terre, ils s'élevent peu à peu; & forment dans leur longueur un demi-rond, dont le convexe eſt deſſous, & le concave deſſus : ils ſont fermés dans le fond, & ſouvent en gueule par le haut. La levre ſupérieure eſt longue de plus d'un pouce, large de deux, arrondie dans ſa circonférence, avec une oreillette à côté de l'ouverture. Cette levre, qui eſt intérieurement velue, & creuſée en cuilliere, eſt tellement diſpoſée, qu'elle ne ſemble l'être ainſi que pour mieux recevoir l'eau de pluie, que le cornet garde exactement. La levre inférieure eſt fort courte, ou plutôt le cornet eſt ici comme coupé, & ſimplement roulé de dedans en dehors, d'une maniere capable d'affermir cette ouverture. Une feuille, qui rampe ſur la partie cave du cornet, n'en eſt qu'un prolongement : elle eſt étroite dans ſes extrêmités, plus large & arrondie dans ſon milieu, reſſemblant aſſez à la barbe d'une Poule d'Inde. Du milieu de ces cornes; il s'éleve une tige, longue à-peu-prés d'une coudée, creuſe & de la groſſeur d'une plume

me d'Oie. Elle porte, à ſon extrêmité, une fleur à ſix petales de deux formes, dont cinq ſont diſpoſés en rond & ſoutenus ſur un calice de trois feuilles. Quoique cette fleur ne tombe point avant la maturité du fruit, c'eſt de ſon milieu que s'éleve le Piſtile qui devient le fruit même. Ce fruit eſt relevé de cinq côtes, & diviſé en cinq loges, qui contiennent des ſemences oblongues, raïées, appuiées ſur un *Placenta*, qui l'eſt lui-même ſur une continuation de la tige; car, ſe prolongeant, elle ſort du fruit, de la longueur d'environ deux lignes. La ſixieme feuille eſt ſituée ſur cette extrêmité: elle eſt beaucoup plus mince, que celles dont la roſe eſt compoſée, qui ſont dures, épaiſſes, & oblongues, tirant ſur le rouge. Lorſque le fruit eſt mur, cette ſixieme feuille lui forme un chapiteau de figure pentagone. Toute la partie convexe regarde le dehors. La partie concave regarde le fruit. Chaque angle eſt inciſé, d'environ deux lignes de profondeur. La Saraline croît dans les Païs tremblans. Sa racine eſt âcre & vivace.

Saſſafras de la Nouvelle France.

Quoiqu'on ait déja parlé des vertus du Saſſafras, dans les deſcriptions du Mexique & de la Caroline, on doit remarquer qu'il eſt aſſez commun dans

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les Contrées méridionales de la Nouvelle France, mais qu'il n'y eſt pas fort haut, & qu'il n'y a jamais plus d'un pié de diametre au-deſſus de ſa racine. Sur les bords de la Riviere de Saint Joſeph, qui ſe décharge dans le Lac Michigan, ou des Illinois, on en voit des Campagnes couvertes, & ce ne ſont que des arbriſſeaux. Cependant le Saſſafras de la Caroline eſt un grand arbre, dont la tête forme une très belle touffe. Ses feuilles ſont diviſées en trois lobes, par de profondes entaillures. Il pouſſe, au mois de Mars, des bouquets de petites fleurs jaunes, compoſées de cinq feuilles. Elles ſont ſuivies de Baies, qui reſſemblent, par leur groſſeur & par leur figure, à celles du laurier. Leur pédicule eſt rouge; leur calice, de la même couleur, & de la forme de celui du gland. Les Baies ſont d'abord vertes, & deviennent bleues en meuriſſant. On a tranſplanté le Saſſafras, avec ſuccès, dans quelques Païs de l'Europe; mais il ne paroît pas qu'il y ait les mêmes vertus que ſous les climats plus Méridionaux. Cateſby ne lui attribue que celle d'adoucir le ſang.

Savinier du Canada.

Le Savinier, qui ſe trouve auſſi dans les Alpes, eſt fort commun dans le Canada, & ne s'y éleve pas fort haut;

mais ses branches s'y étendent beaucoup. Ses feuilles, qui sont très épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du Savinier qui porte des fruits; mais les unes sont rougeâtres, & les autres de couleur céleste: elles sont de la grosseur des grains de Genievre, & sont précédées, au lieu de fleurs, par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés, & composés de tubercules au nombre de trois, de quatre, ou de cinq. La principale vertu de ces Baies est de faire mourir les vers du corps. Les feuilles, broïées, & mêlées avec du miel, nettoient les ulceres & font résoudre les charbons.

Seneka.

La Plante que les François nomment Seneka, ou Racine contre les Serpens à sonnettes, est une des plus estimées de l'Amérique. Quelques Botanistes lui donnent d'autres noms (86). Sa racine est vivace, longue de quatre ou cinq

(86) *Polygala caule simplici erecto, &c. Polygala Virginiana, radice alex. pharmaca, &c.* Les Anglois de la Virginie lui attribuent une vertu diaphorétique, diurétique, alexipharmaque, celle de résoudre le sang visqueux, tenace & inflammatoire. M. Geoffroi en a parlé dans son Histoire des vertus, du choix, & de l'usage des remedes simples, ou Traité de la matiere médicale. Tome II.

pouces, d'environ la groſſeur du petit doigt, tortueuſe, partagée en pluſieurs branches, garnie de fibres latérales, & d'une côte ſaillante, qui s'étend dans toute ſa longueur. Elle eſt jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, un peu amer, & legerement aromatique. Elle pouſſe pluſieurs tiges, les unes droites, les autres couchées ſur terre, menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles, & d'environ un pié de long. Ces tiges ſont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, liſſes, entieres, & qui deviennent plus grandes à meſure qu'elles approchent plus du ſommet. Les mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, tout-à-fait ſemblables à celles du Polygale ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicules. On diſtingue la racine du Seneka par cette côte membraneuſe & ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur. Les Sauvages la croient fort puiſſante contre le venin du Serpent à ſonnettes; & l'on s'e[illegible] contre d'autres maux, cauſés par [illegible]paiſſiſſement du ſang, tels que la Pleuréſie & la Péripneumonie.

On a nommé *Serpentaire*, une Plan-

te commune en Virginie, qui pouſſe quelquefois trois tiges, ſur leſquelles ſes feuilles, longues de trois pouces, ſont rangées alternativement. Ses fleurs naiſſent contre terre, ſur des pédicules d'un pouce de long : elles ſont d'une figure ſinguliere, mais qui approche, dit-on, de celles de l'Ariſtolochie. Leur couleur eſt un pourpre foncé. Elles font place à des capſules rondes, cannelées, qui contiennent pluſieurs petites ſemences, mures au mois de Mai. La racine de cette Plante eſt fort eſtimée ; mais comme elle multiplie prodigieuſement lorſqu'elle eſt tranſplantée dans un Jardin, ſéche même elle ne ſe vend que ſix ſols la livre dans les Colonies Angloiſes. Elle aime l'ombrage, & ſe trouve ordinairement ſur la racine des grands arbres.

Serpentaire de la Virginie.

Ce Smilax Amériquain a les feuilles de la même couleur & de la même conſiſtance que celles du Laurier mâle ; mais leur figure approche plus de celles du Laurier femelle : elles n'ont de ne ſenſible que celle du milieu. Ses ſont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes ; ce ſont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une ſemence dure, qui meurit au mois d'Octobre. Elle ſert de

Smilax à feuilles de Laurier.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

nourriture à diverſes ſortes d'Oiſeaux; ſurtout à une fort belle eſpece de Geai. Mais la principale propriété de cette Plante eſt de pouſſer pluſieurs tiges vertes, dont les branches couvrent fort loin tout ce qui eſt autour d'elles, montent ſouvent à plus de ſeize piés de haut, & deviennent ſi épaiſſes, qu'en Eté elles forment un maſſif impénétrable au Soleil, comme elles offrent, en Hiver, une retraite tempérée pour les Beſtiaux.

Deux Solanum à trois feuilles.

La Caroline & le Canada ont chacun leur Solanum à trois feuilles. Dans la Caroline, où cette Plante eſt commune, ſurtout dans les Bois couverts, elle s'éleve toute droite, par une ſeule tige, à la hauteur de cinq ou ſix pouces; & de ſon ſommet ſortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtés, & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il ſort d'entre elles une fleur, compoſée de trois feuilles, couleur de violette, droites & longues; le calice eſt diviſé en & la racine de la Plante eſt tubéreuſe.

Le Solanum du Canada pouſſe de ſa racine, qui eſt auſſi tubéreuſe, une tige ronde & verte, du milieu de laquelle ſortent trois feuilles, poſées

vis-à-vis les unes des autres : elles ſont fort larges, & ſe terminent en pointe ; leur couleur eſt un verd obſcur. De l'extrêmité de la tige, il ſort une fleur, compoſée de ſix feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures ſont vertes, & plus petites ; les trois autres ſont non-ſeulement plus larges, mais plus longues, & d'un pourpre obſcur. Il croît, au milieu de cette fleur, une petite Pomme, qui noircit en meuriſſant, & qui eſt remplie de ſemences ſemblables à celles du Solanum des Jardins. Quelquefois la fleur de ces Plantes eſt blanche. Elles fleuriſſent au mois de Mai : la graine eſt mure dans le mois ſuivant ; & dès le mois de Juillet, tout diſparoît tellement, qu'il ne reſte plus que la racine.

Souchet de l'Amérique.

Cette Plante, que les Sauvages de la Floride nomment *Apoyamatſi*, & d'autres Indiens *Phatziſiranda*, eſt décrite par *Hernandez*, dans ſon Hiſtoire des Plantes du Mexique. C'eſt une herbe, dont les feuilles reſſemblent à [illegible] du Poreau, mais ſont plus longues & plus déliées. Son tuïau, qui n'eſt pas différent de celui du Jonc noueux, s'éleve d'une coudée & demie. Sa fleur eſt petite ; ſa racine, déliée, fort longue, compoſée de boſſet-

tes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Espagnols les enfilent comme un chapelet, & les nomment Patenôtres de Sainte Heleine, parcequ'ils découvrirent, pour la premiere fois, cette Plante au Cap de Sainte Heleine, dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les bossettes, coupées, & laissées au Soleil, deviennent très dures, noires en dehors, blanches en dedans. Elles ont le goût aromatique du Galanga. On les croit seches & chaudes, presqu'au quatrieme degré, un peu astringentes & résineuses. Les Sauvages broient la Plante entre deux pierres, & se frottent de son suc, pour affermir leur chair & lui communiquer une odeur fort douce. Réduite en poudre fine, & prise dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines; prise dans du bouillon, elle appaise les maux de poitrine : on en fait des emplâtres, qui arrêtent le flux de sang. Enfin, elle fortifie l'estomac, & guérit les maux de l'utérus.

Grande Statice de l'Amérique Septentrionale.

On nomme cette Statice une précieuse Plante, qui differe de la commune par la largeur de ses feuilles, & non-seulement par la couleur, mais par la nature même de ses fleurs. Sa racine est fort longue, & presque sans fila-

mens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long ſur un de large, ſont d'un verd obſcur, quoique fort net; elles vont toujours en diminant; mais leur pointe eſt émouſſée. Elles naiſſent en rond, immédiatement de la racine, avec deux nerfs, comme celles du Plantain. Du milieu de chaque feuille, il s'éleve une ou deux petites tiges, ou longs pédicules, terminés par un bouton de ſubſtance membraneuſe, qui s'ouvre peu-à-peu, ſans ſe rompre, & laiſſe paſſage à une fleur blanche. Cette fleur ſe replie en deſſous, & forme en ſe condenſant une enveloppe très juſte à ſa tige. La Plante eſt froide & ſeche, ſouveraine pour arrêter les deſcentes du fondement & de l'utérus, & plus efficace encore lorſqu'il y a inflammation. On lui attribue d'ailleurs un acide, qui la rend excellente pour les fievres putrides & pour toutes ſortes d'ulceres.

Thalietrum du Canada.

Quoique cette Plante ait reçu le nom de *Thalietrum*, elle n'a qu'une reſſemblance imparfaite avec celui des Anciens. Ses feuilles ſont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur eſt de deux coudées. Sa racine pouſſe pluſieurs tiges, d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds, d'où ſortent

d'autres tiges plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure, & sont rangées dans le même ordre que celles de l'Ancholye; mais elles sont d'un verd mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons sont d'un pourpre clair, & se divisent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet ces filamens deviennent des graines, allongées & triangulaires, avec une bossette ou un durillon de substance membraneuse sur chaque angle. La Plante paroît d'une saveur fort douce; mais, en la mâchant, on la trouve grasse, gluante, & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique, avec succès, sur les plaies. Cuite à l'eau, elle facilite la suppuration.

Trefle du Canada.

Ce Trefle (87) est un antidote, qui tire sa vertu de sa chaleur & de sa qualité attractive, toutes deux au plus haut degré. Il est haut d'une coudée; sa tige est mince, de la nature du jonc, d'un pourpre tirant sur le noir; elle pousse des verges presqu'au sortir de sa racine, & se divise elle même, à son

(87) *Trifolium Asphaltion Canadense.*

ſommet, en pluſieurs verges qui ont trois feuilles ſemblables à celles du Lotus, ou Melilot, mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule aſſez long, un peu velues & gluantes. Rompues ou froiſſées, elles n'ont aucune odeur; mais lorſqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui reſſemble, dans les jeunes Plantes, à celle de la Rue, & qui eſt bitumineuſe dans les vieilles. Chaque verge eſt terminée par une fleur de couleur pourprée, compoſée de trois petites feuilles qui ſe retirent en arriere, & d'une quatrieme, repliée en dedans, par-deſſus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur ſont blanches auſſi en dedans, & purpurines en dehors. En tombant, elles font place à des gouſſes, qui deviennent longues d'un doigt, gluantes & velues comme les feuilles de la Plante, vertes d'abord, enſuite pourprées, qui renferment des ſemences larges & longues, comme celles du Cytiſe, & qui ont le même creux que la Feve purgative. La racine eſt longue, fibreuſe, fort chaude, & pique la langue. Cette Plante doit être ſemée tous les ans. Elle ne parvient point en France

à sa maturité, ni même à sa hauteur naturelle.

Troène à baies violettes & feuilles de Laurier.

Le *Troène* du Canada (88), est un bel arbrisseau, qui croît ordinairement jusqu'à la hauteur de seize piés, & dont le tronc a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre. Ses feuilles sont fort lisses, & d'un verd plus vif que celui du Laurier commun, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement dans sa forme. Au mois de Mars, on voit sortir, d'entre ses feuilles, des épines longues de deux ou trois palmes, & couvertes de très petites fleurs blanches, qui sont composées de quatre feuilles, & attachées vis-à vis l'une de l'autre, par des pédicules d'un demi pouce de long. Les fruits, qui leur succedent, sont des baies rondes, à-peu-près de la grosseur de celles du Laurier, & couvertes d'une peau violette : elle renferme noïau, qui les sépare par le milieu.

Tulipier.

Le bel arbre, que plusieurs nomment *Tulipier*, a déja figuré entre les Lauriers, sous le nom de Laurier à fleur de Tulipe.

Deux sortes de Tupelo.

Le Tupelo, assez commun dans la Caroline & dans les Contrées voisines, a le tronc fort gros, surtout proche de terre, & devient fort grand. Se feuilles

(88) *Ligustrum Lauri folio, fructu violaceo.*

ſont larges, avec des entaillures irrégulieres. Ses fleurs naiſſent aux côtés de ſes branches, & ſont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long : elles conſiſtent en pluſieurs petites feuilles, étroites & verdâtres, poſées ſur le haut d'un corps ovale, qui eſt le rudiment du fruit. Le calice eſt au-deſſous, & ſe partage en quatre. Par la groſſeur, la forme & la couleur, on compare ce fruit, lorſqu'il eſt mur, aux petites olives d'Eſpagne : il renferme auſſi un noïau dur, mais cannelé. Le bois de l'arbre a le grain blanc, mou & ſpongieux. Ses racines approchent de la conſiſtance du liege & ſervent aux mêmes uſages. Ce Tupelo aime les terroirs humides, & croît même ordinairement dans les endroits les moins profonds des Rivieres.

On en diſtingue un autre, plus commun encore dans les mêmes Païs, différent par ſes feuilles, qui ne ſont pas dentelées, & par ſa fleur qui eſt plus petite. Il s'éleve ordinairement fort [illegible] & ſes branches, quoique fort étendues, n'en font pas un bouquet moins régulier. Son tronc eſt droit, & ſes feuilles reſſemblent à celles de l'Olivier femelle. En Automne, toutes ſes branches ſont couvertes de fruits noirs

& ovales, attachés à de longs pédicules, & garnis d'un noiau dur, applati & cannelé, dont le goût, acre & fort amer, n'empêche point que les Ours & d'autres Animaux n'en fassent leur nourriture. Le grain du bois est rude & frisé ; ce qui le rend très propre pour tous les ustensiles qui servent à l'agriculture.

Deux Valeriennes.

L'Amérique Septentrionale a deux especes de Valériennes, toutes deux à feuilles d'Orties, mais l'une à fleurs violettes, & l'autre à feuilles blanches. Les feuilles de la premiere sont seulement un peu plus découpées, & les fleurs, violettes, approchent un peu plus de l'*Acinus* ou du Basilic sauvage. La racine des deux Plantes est fibreuse, & ne pénetre pas beaucoup en terre ; elle prend même plus de vigueur, lorsque ses fibres sont découvertes. Son odeur & son goût ne cedent rien au Nord ; en quoi ces deux Valériennes sont fort supérieures à la nôtre. Leur racine, mâchée, embaume la bouche, & pique ensuite la langue, comme canelle. Il en sort plusieurs tiges, creuses, rondes, noueuses, lisses, hautes d'une coudée, qui se partagent en plusieurs autres. Les feuilles naissent deux à deux, jusqu'à l'extrêmité des tiges,

& ne ressemblent pas mal à celles de la grande Ortie, mais sont moins piquantes & d'un verd plus clair. Chaque tige est terminée par une assez large touffe de fleurs blanches, fort petites, semblables à celles de notre Valérienne, mais en plus grand nombre. Elles paroissent au mois de Septembre; & leur chûte fait voir, à leur place, de petites semences longues, que le vent emporte bientôt. L'Hiver il ne reste que la racine; autre différence entre ces Valériennes & la nôtre. Elles croissent néanmoins, & fleurissent même, en France.

Observations particulieres sur les Païs les plus éloignés vers le Nord.

Propriétés naturelles de la Baie d'Hudson.

ELLIS, dernier Voïageur dont on a les observations sur les propriétés des parties les plus Septentrionale de l'Amérique, trouva le terrein fertile dans plusieurs endroits de la Baie d'Hudson. La surface, dit-il, est couverte d'une terre glaise, blanchâtre, jaune, & de plusieurs autres couleurs. Près des Côtes, le terrein est bas, marécageux, & couvert de différentes especes d'arbres, tels que du Larix, du Peuplier, du

BAIE D'HUDSON.

Bouleau, de l'Aune, du Saule, & diverses sortes d'arbrisseaux. Plus loin, dans les terres, il se trouve de grandes Plaines, sur lesquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mousse, entremêlées de touffes d'arbres, de Lacs, & de quelques collines, qu'on appelle Iles, dont la plûpart sont couvertes d'arbrisseaux & de mousse fort haute. Le terrein en est noirâtre, comme la terre des tourbes. Entre les arbrisseaux, on est surpris d'y voir des Groseilliers avec leur fruit, & des vignes qui donnent du raisin de Corinthe. La graine de Grue, & celle qu'on nomme graine de Perdrix, parceque ces Oiseaux s'en nourrissent, y croissent en abondance. On y trouve une Plante, que les Sauvages nomment *Wizz Kapukka*, & que les Anglois emploient, comme eux, pour les maladies des nerfs & pour le scorbut. Son effet le plus certain est d'avancer la digestion & d'exciter un appétit dévorant. On lui attribue d'ailleurs toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle est du genre aromatique, & d'un usage assez agréable en infusion. On voit, dans les mêmes Cantons, des Fraises, de l'Angélique, du Mouron, des Orties, des Auricules sauvages, des Saviniers, la plûpart des Plantes

de Laponie, & d'autres, inconnues en Europe. Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il croît beaucoup de Riz sauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour devenir un bon aliment. L'herbe y est fort longue. Les Comptoirs Anglois ont des Jardins, où l'on voit croître, à l'entrée de la belle saison, plusieurs especes de nos légumes, tels que des Pois, des Féves, des Choux, des Navets, & diverses sortes de Salades. Mais, en général, le terrein est beaucoup plus fertile dans l'intérieur du Païs, parceque la chaleur y est plus vive en Eté, & qu'en Hiver les gelées n'y sont pas si fortes, ni si longues,

A l'égard des Minéraux, on assure qu'il s'en trouve ici différentes especes, & dans une singuliere abondance. » J'y » ai trouvé, dit Ellis, de la Mine de » Fer; & tous nos Anglois rendent » témoignage qu'à Churchill, on ren- » contre à chaque pas de la Mine de » Plomb, sur la surface de la terre. Les » Esquimaux apportent souvent, à nos » Facteurs, des morceaux de Mine de » cuivre extrêmement riches, & j'en » conserve un dans mon Cabinet «. On trouve de différentes sortes de Talc, & du Crystal de roche de plusieurs cou-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

leurs, particulierement du rouge & du blanc : le premier ressemble au Rubis : mais le dernier est plus gros, fort transparent, & formé en prisme pentagone.

On rencontre, dans les parties les plus Septentrionales, une substance qui ressemble à notre charbon de terre, & qui brûle de même. L'Asbeste y est fort commun, aussi bien qu'une espece de Pierre noire, unie & luisante, qui se détache aisément par feuilles minces & transparentes, fort semblables au verre de Moscovie. On y trouve différentes especes de Marbres, les uns d'une parfaite blancheur, d'autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les coquillages sont ici fort rares; Ellis n'y vit que des Moules & des Petoncles : mais il ne doute point qu'il n'y en ait quantité d'autres especes : qui ne paroissent gueres, dit-il, & qui cherchent le fond de la Mer, pour s'y mettre à couvert de la gelée.

L'air de ces Païs n'est presque jamais serein. Dans le Printems & l'Automn[e] on y est continuellement assiégé [de] brouillards épais & fort humides. En Hiver, l'air est rempli d'une infinité de petites fleches glaciales, qui sont visibles à l'œil, surtout lorsque le vent vient du Nord ou de l'Est, & que la

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

gelée est dans sa force. Elles se forment sur l'eau qui ne gele point ; c'est à-dire que partout où il reste de l'eau sans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaisse, qu'on appelle fumée de gelée ; & c'est cette vapeur, qui, venant à se geler, est transportée par les vents sous la forme visible de ces petites fleches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'Hiver, la Riviere de Port-Nelson n'étant pas gelée dans son principal courant, un vent du Nord, qui souffloit de ce côté sur son logement, ne cessoit point d'y amener des nues entieres de ces particules glaciales, qui disparurent aussitôt que la Riviere fut tout-à-fait prise. Delà viennent les Parhelies & les Paraselenes, c'est-à dire, les anneaux vifs & lumineux, qu'on voit si souvent dans ces Contrées autour du Soleil & de la Lune. Ils ont toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel. On en voit jusqu'à six à la fois; spectacle fort surprenant pour un Européen. Le Soleil se leve & ne se couche point, sans un nd cône de lumiere qui se leve perpendiculairement sur lui ; & ce cône n'a pas plutôt disparu avec le Soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant sur l'Hémisphere mille raïons lumineux & colorés, si

BAIE D'HUDSON.

brillans, que leur lustre n'est pas même effacé par la Pleine Lune. Mais leur lumiere est infiniment plus vive, dans les autres tems. On y peut lire distinctement toute sorte d'écriture. Les ombres de tous les objets se voient sur la nége, en s'étendant au Sud-Ouest, parceque la lumiere la plus brillante est dans l'endroit opposé à celui d'où elle vient, & d'où les raïons s'élancent, avec un mouvement d'ondulation, sur tout l'Hémisphere. Les Etoiles paroissent brûlantes, & sont de couleur de feu, principalement vers l'Horizon, où elles ressemblent parfaitement à du feu qu'on voit de loin.

Les tonnerres & les éclairs sont ici fort rares en Eté, quoique la chaleur y soit assez vive pendant six semaines ou deux mois. Cependant les orages, qui s'y élevent quelquefois, y sont violens. On voit des Cantons assez étendus, où les branches & l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du Ciel; ce qui paroît d'autant moins étrange, que les arbres du Païs brûlent aisément. Tout le bas est couvert d'une mousse, velue, noire & blanche, qui prend feu aussi vîte que de la filasse. Cette flamme legere court avec une rapidité surprenante, d'un arbre à l'autre, sui-

vant la direction des vents, & met le feu aux écorces, comme aux mousses des arbres. Ces accidens deviennent utiles, en servant à secher le bois, qui en est meilleur pour le chauffage, dans les longs & rudes Hivers du Païs. La quantité de Bois que les Anglois mettent à la fois dans un Poile, est environ la charge d'un Cheval. Leurs Poîles sont bâtis de briques, & longs de six piés, sur deux de large & trois de haut. Quand le bois est à-peu-près consumé, on secoue les cendres, on ôte les tisons, & l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur sulfureuse. Ellis raconte que malgré la rigueur de la saison, il étoit souvent en sueur dans son logement. « La différence de cette cha- » leur, au froid du dehors, faisoit » souvent tomber ceux qui rentroient, » après avoir passé quelque tems à » l'air, dans un évanouissement si pro- » fond, qu'ils étoient quelques minu- » tes sans donner aucun signe de vie. » Si la porte demeuroit ouverte un » moment, l'air froid du dehors en- » troit avec une violence sensible, & » changeoit les vapeurs des apparte- » mens en nége mince. La chaleur ex-

» traordinaire du dedans ne suffisoit
» pas pour garantir nos fenêtres & nos
» murs, de nége & de glace. Les cou-
» vertures des Lits se trouvoient ordi-
» nairement gelées le matin; elles te-
» noient à la partie du mur qu'elles
» touchoient, & nous étions surpris
» de voir notre haleine condensée sur
» nos draps, en forme de gelée blan-
» che.

Le feu du Poîle, continue le même Voïageur, n'étoit pas plutôt éteint, que nous sentions toute la rigueur de la saison. A mesure que l'air intérieur se refroidissoit, le suc du bois de charpente, que la grande chaleur avoit dégelé, se geloit avec une nouvelle force, & se fendoit avec un bruit continuel, souvent aussi fort que celui d'un coup de fusil. Il n'y a point de fluide qui résiste au froid extérieur de la Baie. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & l'Esprit-de-vin même, gelent aussitôt qu'ils sont exposés à l'air. Cependant l'Esprit-de-vin ne se consolide point en masse; mais il se réduit presqu'à la consistance des Onguens. Toutes les liqueurs moins fortes deviennent solides en se gelant, & rompent leurs Vaisseaux, soit de Bois, d'Etain, ou de Cuivre. La glace des Rivieres

avoit plus de huit piés d'épaiſſeur, ſans compter pluſieurs piés de nége dont elle étoit revêtüe. Nous n'avions pas beſoin de ſel, pour conſerver nos proviſions : tous les Animaux qu'on tuoit à la chaſſe étoient auſſitôt gelés que morts, & demeuroient dans cet état depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, que, commençant à ſe degeler, ils ſe corrompoient fort vîte.

Les Animaux, qui ſont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en Hiver. Quelques Voïageurs ont cru qu'en changeant de couleur, ils changent auſſi de poil ou de plumes. Mais Ellis obſerva, dès le commmencement du froid, que le poil des Lapins n'avoit que la pointe blanche, tandis que vers la racine il avoit encore ſa couleur naturelle. On conçoit que le contraire devroit arriver, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

Pluſieurs Matelots de l'Equipage Anglois eurent le viſage, les oreilles & les doigts des piés, gelés ; mais avec peu de danger. Pendant que la chair eſt dans cet état, elle eſt blanche & dure comme la glace ; frottée d'une main chaude, ou plutôt avec des Mitaines de Caſtor, elle ſe dégele. Cet accident, lorſqu'on y apporte un prompt

remede, ne laisse qu'une ampoule à la partie offensée; mais si le froid a le tems de pénétrer, elle meurt & ne redevient jamais sensible; surquoi Ellis observe qu'un froid extrême produit ainsi le même effet qu'un même degré de chaleur, & qu'une partie gelée se guérit, à peu-près, comme une partie brûlée. Il remarque aussi qu'après avoir été gelée une fois, elle devient beaucoup plus susceptible du même accident que toute autre partie du corps.

Dans ces Contrées, la Nature donne, à tous les Animaux, des fourrures fort épaisses, qui paroissent capables de résister au froid: mais à mesure que la chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux Chiens & aux Chats qu'on y mene de l'Europe. Le sang étant plus froid & sa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue, & les oreilles, elles sont plus susceptibles du grand froid; mais on voit ici peu d'Animaux qui aient ces parties fort longues. L'Ours, le Lapin, le Lievre, l'espece de Chats qui est propre à l'Amérique, le Porc-Epi, &c. les ont extrêmement courtes: & s'il se trouve quelques Animaux qui les aient longues,

gues, tels que les Renards, &c. ils l'ont, en récompense, extrêmement garnie d'un poil touffu, qui la garantit.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Pendant les grands froids, si l'on touche du fer, ou tout autre corps uni & solide, les doigts y tiennent aussi-tôt, par la seule force de la gelée. En bûvant, touche-t-on le verre de la langue ou des levres? on en emporte souvent la peau, pour le retirer. Tous les corps solides, tels que le verre & le fer, acquerent un tel degré de froid, qu'il résiste longtems à la plus grande chaleur. » Un jour, dit Ellis, je por-» tai dans notre logement une hache, » qu'on avoit laissée dehors; je la mis » à six pouces d'un bon feu, & je pris » plaisir à jetter de l'eau dessus: il s'y » forma sur-le-champ un gâteau de » glace, qui se soutint quelque-tems » contre l'ardeur du feu. Il y a beau-» coup d'apparence que les Montagnes » de glace s'accroissent de même, pen-» dant que l'air qui les environne est » tempéré.

BAIE D'HUDSON.

» On avoit fait un trou de douze » piés de profondeur, pour y garantir » nos liqueurs du froid, avec le soin » de les y placer entre deux lits d'ar-» brisseaux & de mousse, d'un pié d'é-» paisseur; & le tout avoit été couvert

» de douze piés d'une terre ſavoneuſe.
» Non-ſeulement ces précautions n'em-
» pêcherent point que pluſieurs de
» nos tonneaux de biere ne fuſſent ge-
» lés, & ne crevaſſent même, quoique
» reliés de cercles de fer; mais aïant
» eu la curioſité de faire creuſer au
» fond du creux, j'y trouvai la terre
» gelée, quatre piés au-delà, & de la
» dureté d'une pierre «. Qui ne s'imagineroit, ajoute Ellis, que les Habitans d'un ſi rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les Hommes? Cependant ils ſont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur ſort. Les fourrures dont ils ſont couverts, la mouſſe & les peaux dont leurs Cabanes ſont revêtues, les mettent de niveau avec les Peuples des climats plus tempérés. S'ils ne forment point de ſociétés nombreuſes, c'eſt qu'ils trouveroient plus difficilement dequoi s'habiller & ſe nourrir : mais, en changeant ſouvent d'habitations, pour ſe procurer des Chaſſes & des Pêches abondantes, il leur eſt toujours aiſé de ſatisfaire à ces deux beſoins. Enfin, cette rigueur du climat ne rebute pas même les Européens, qui ont fait, dans le Païs, un ſéjour de quelques années; ils le préferent à leur Patrie.

Ellis assure que les Anglois, qui reviennent avec les Vaisseaux de la Compagnie, s'ennuient bientôt de l'air tempéré des Provinces d'Angleterre, & n'attendent point sans impatience le tems de retourner dans ces Régions glacées.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

On a déja remarqué que diverses sortes d'Animaux traversent au Printems, une immense étendue de Païs, du Sud au Nord, pour aller faire leurs Petits dans des lieux sûrs, c'est-à-dire, dans les Païs plus septentrionaux, qui sont presqu'entierement inhabités; qu'on en tue, tous les ans, un prodigieux nombre; qu'ils sont fort tourmentés dans leur route, par une espece de gros Moucherons, dont l'incommodité ne se fait pas moins sentir aux Hommes, & que c'est pour éviter leurs morsures, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs. Ellis, cherchant d'où cette prodigieuse quantité d'Insectes pouvoit venir aussi subitement qu'ils paroissent, & comment ils pouvoient tout d'un-coup se multiplier, apprit, par le témoignage de ses propres yeux, qu'ils ne meurent point en Hiver: ils tombent, dit-il, dans une espece de léthargie, dont ils reviennent aussi-tôt que les chaleurs

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

commencent. Un Anglois, traversant pendant l'Hiver un petit ruisseau, sur un tronc d'arbre pris dans les glaces, en détacha par hasard une masse noire & très informe, qui fut reconnue pour un gros peloton de Mouches gelées ensemble. Ces Insectes remuerent bientôt près du feu. On les remit à l'air froid, où ils retomberent dans leur mort apparente; & tout ce qu'on fit, ensuite, fut inutile pour les en faire sortir. Plusieurs autres Animaux, qui disparoissent en Hiver, tombent apparemment dans le même état (89). Il est fort commun, en Hiver, dans les Habitations Septentrionales de l'Amérique, de trouver sur le bord des Lacs, dans des trous, & parmi les racines des arbres, quantité de Grenouilles gelées,

(89) A l'égard des Mouches, on sait que les nôtres se conservent de même, pendant l'Hiver de nos climats temperés. Mais l'Evêque d'Osma est le premier qui nous ait appris, dans sa vie du Cardinal Commendon, que les Hirondelles se mettent aussi en masse, & se laissent tomber au fond des Etangs, pour se garantir du froid de l'Hiver. Regnard, dans son voïage de Laponie, ne parle point d'Hirondelles en masse, mais il raconte que les Lapons pêchant sous la glace, » rapportent souvent dans leurs » filets des Hirondelles » qui se tiennent, de leurs » pattes, à quelques petit morceau de bois; » qu'elles n'ont aucun signe de vie, lorsqu'on » les tire de l'eau; & » qu'aussi tôt qu'elles sentent la chaleur du feu, » elles se remuent un peu, » elles secouent leurs aîles, & commencent à » voler comme en Eté.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

dont la chair est aussi dure que la glace même, & qui, étant dégelées par une chaleur douce, reviennent à la vie & commencent à marcher. Mais lorsqu'on les fait geler une seconde fois, il devient impossible de les faire revivre.

Les Oiseaux qui passent en plus grand nombre au Printems, pour aller faire leurs Petits vers le Nord, & qui reviennent vers les Païs méridionaux en Automne, sont les Cignes, les Oies, les Canards, les Sarcelles & les Pluviers. Mais les Aigles, les Corbeaux, les Corneilles, les Chouettes, les Faucons, les Mouettes, les Perdrix & les Faisans, passent l'Hiver dans le Païs (90), au milieu des néges & des glaces. Dans les Rivieres, on trouve en toutes saisons, des Carpes, des Truites, des Esturgeons, & deux excellentes sortes de Poissons, dont l'une, fort connue dans les Lacs de la Nouvelle France, est nommée par les François *Poisson-blanc*, & par les Anglois comme par les Esquimaux, *Titymagg*. L'autre, qui s'appelle *Muthay*, ne differe de l'Anguille, que par les taches jaunes & blanches dont il est marqueté

(90) Voïez ci dessus, quelques autres Animaux de la même Région, dans l'article de l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

dans toute sa longueur. Ces Poissons ne sont jamais plus gras qu'en Hiver, & se prennent alors à l'hameçon, par des trous qu'on fait assez difficilement dans la glace. Aux embouchures des Rivieres, surtout des plus Septentrionales, on trouve sans cesse des Saumons délicieux, des Truites saumonées, & des *Suceurs*, Poisson estimé, qui ressemble à la Carpe sans en avoir le goût. Il y entre aussi, avec la Marée, quantité de Baleines blanches, qui sont plus aisées à prendre que les noires (91), & dont l'huile est une friande liqueur pour les Esquimaux.

Ellis assure que l'Ours blanc des Païs Septentrionaux est un Animal fort différent de l'Ours ordinaire. Il a, dit-il, la tête plus longue & le cou beaucoup plus mince. Le bruit, qu'il fait, ressemble à l'aboiement d'un Chien enroué. On en distingue même deux especes, la grande & la petite; mais ils ont tous le poil long & doux, le nez, le museau, & les ongles noirs; ils nagent d'une table de glace à l'autre; ils plongent, s'élevent, & demeurent longtems sous l'eau.

(91) On ne s'arrête point ici à leur description, non plus qu'à leur différence, parceque ces observations appartiennent plus particulierement à l'Article du Spitzberg.

Le Pelican des mêmes Contrées, qu'on n'a fait que nommer dans l'article historique de la Baie d'Hudson, ne ressemble point tant à celui d'Afrique & des Païs temperés de l'Amérique, qu'il ne se fasse distinguer par diverses propriétés. Il est un peu plus fort qu'une grosse Oie domestique. La mâchoire supérieure est plus étroite au milieu qu'aux extrêmités; elle entre dans l'inférieure, excepté vers le bout, qui s'élargit assez, pour contenir la pointe de l'autre. L'extrêmité du bec est rougeâtre; mais le dessus & le dessous sont jaunes, vers la tête. La poche, lorsqu'elle est seche, ne differe point d'une vessie de Bœuf enflée. La tête & le derriere du cou sont couverts de plumes blanches. Le corps est d'un noir cendré, où si l'on veut, d'un cendré noirâtre. Les pattes sont courtes & composées de quatre doigts, joints par une membrane; celui du milieu, plus long que la patte même; les jambes, comme les pattes, d'un jaune sale, mêlé de verd, & les ongles noirs. Il paroît qu'avec quelques légeres différences de forme, ces Oiseaux habitent toutes les parties du Globe terrestre. On a vu qu'ils sont communs dans les Indes orientales, & dans les parties méridio-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

nales de l'Afrique & de l'Amérique. Ellis nous assure qu'ils ne le sont pas moins dans les parties Septentrionales de la Russie, qu'ils abordent en Egypte, & qu'ils s'accommodent de l'air d'Angleterre, où les Curieux en ont fait apporter de fort gros.

Quoiqu'il ne paroisse point que les Hermines soient aussi communes ici que dans la Tartarie Septentrionale & la Laponie, elles y ont les mêmes propriétés : c'est-à-dire, que leur grosseur est celle d'un gros Rat, avec le double de sa longueur ; qu'elles sont un peu rousses en Eté, & qu'en Hiver elles acquerent une blancheur éblouissante ; enfin, qu'elles ont la queue aussi longue que le corps, terminée par une petite pointe fort noire.

Le Rat des Montagnes du Païs est de la grosseur ordinaire du nôtre, mais d'une couleur plus rouge en Eté, & raïée de noir. Il semble qu'il tombe du Ciel, car il ne paroît que lorsqu'il a beaucoup plû. On assure que ces Animaux, qui sont alors en grand nombre, ne fuient point à l'approche des Hommes ; qu'étant attaqués, ils mordent le bâton dont ils sont frappés, & que loin de craindre les Chiens, ils leur sautent sur le dos, & les obligent de

ſe rouler par terre pour ſe délivrer de leurs morſures. On raconte auſſi que ſi le froid les ſurprend hors de leurs retraites, ils ſe détruiſent eux-mêmes en ſe précipitant dans les Lacs, & qu'on en trouve ſouvent dans le corps des Brochets, qui les ont nouvellement engloutis. Mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'étant amphibies, ils cherchent à ſe garantir du froid dans l'eau, comme d'autres Inſectes qu'on vient de nommer? On ajoute néanmoins qu'au commencement de l'Hiver on en trouve beaucoup de morts, au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, où ils demeurent ſuſpendus.

Deſcription & Propriétés naturelles du Spitzberg.

UN Hambourgeois, nommé Frederic *Martens*, dans la Relation (92) d'un Voïage qu'il fit au Spitzberg en 1671, obſerve qu'en arrivant ſur les Côtes, le 18 de Juin, le pié des Montagnes lui parut en feu, & que leurs ſommets étoient couverts de brouil-

(92) Recueil des Voïages au Nord, Tome II de l'Edition d'Amſterdam de 1715.

LE SPITZBERG.

lards ; que la nége étoit comme marbrée, représentant des branches d'arbres, & qu'elle réflechissoit une lumiere aussi vive que celle du Soleil, lorsqu'il éclaire dans un tems serein. Ces apparences de feu, sont, dit-il, d'un fort mauvais augure pour les Mariniers ; ils annoncent ordinairement quelque violent orage.

En Hiver, ce Païs, dont on ne connoît que les Côtes, est environné de glaces, que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'Est les y chasse de la Nouvelle Zemble ; celui de Nord-Ouest, du Groenland, & de l'Ile Jean Mayen (93). Quelquefois, les glaces

(93) L'Auteur du Supplément aux Voïages de Martens & de Wood observe que plusieurs confondent cette Ile avec celle de Cherry, & la prennent pour la même ; à quoi, dit-il, il n'y a nulle apparence, car la pointe la plus Septentrionale de l'une est à soixante onze degrés vingt-trois minutes, & l'autre à soixante-quatorze degrés cinquante-cinq minutes. D'ailleurs, l'Ile de Cherry est ronde, & n'est pas fréquentée par des Baleines : celle de Mayen est en longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est ; & Berenberg, ou la Montagne des Ours, si haute, qu'on peut la découvrir de trente milles en Mer, contient tout l'espace qui est entre les deux Côtes, orientale & occidentale. Il n'y a que du côté du Nord, un petit espace plus uni, qui va jusqu'à la Mer. Le même Auteur donne tous les gissemens des Côtes de l'Ile Mayen. *Recueil des Voiages au Nord*, Tome II, pp. 274, 277. On y trouve tant de glaces, au Printems, qu'il est impossible d'approcher de la partie Septentrionale à plus de dix milles. Aussi la pêche ne s'y faisoit-elle autre-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

n'y sont pas moins abondantes en Eté; & les Vaisseaux sont alors obligés de se réfugier dans les Baies ou les Rivieres. Ils n'ont pas toujours un vent favorable pour y entrer, surtout lorsqu'il vient des Montagnes, avec de petits tourbillons, qui les incommodent beaucoup. L'eau de ces prétendues Rivieres est salée. On ne trouve, dans tout le Païs, ni ruisseaux, ni sources d'eau douce. Il y a, néanmoins, quelques Rivieres dont l'origine est connue; mais le danger des glaces, & quantité de Rochers cachés sous l'eau, n'ont jamais permis de découvrir celle des autres. Les retraites, qui passent pour les plus sûres, sont le *Havre-sur*, la Baie du Sud, & celle du Nord. On ne mouille presque jamais dans les autres Havres, parcequ'ils sont trop exposés aux vents de Mer, ou trop remplis de glaces & de brisans.

Tout ce qu'on connoît du Spitzberg est pierreux, & rempli de hautes Montagnes ou de Rochers. Au pié des Montagnes naturelles, dont les penchans sont couverts de nége, on en voit de glace, qui s'élevent à la hauteur des

fois que sur la Côte occidentale, où les Navires portoient directement. Mais les Baleines ont quitté ces Parages, & se sont retirées plus loin au Nord.

LE SPITZBERG.

autres. Martens en obſerva ſept, entre de hauts rochers, & toutes ſur une même ligne. Elles paroiſſent, dit-il, d'un beau bleu; mais elles ſont pleines de trous & de fentes, cauſées par la pluie & les néges fondues. On s'apperçoit qu'elles s'aggrandiſſent de jour en jour. Il en eſt de même des glaces qui flottent dans cette Mer. Ces ſept Montagnes de glaces paſſent pour les plus hautes du Païs, & ſont en effet d'une prodigieuſe hauteur. La nége y paroît obſcure; ce qui vient, ſuivant Martens, de l'ombre du Ciel. Il ajoute que cette obſcurité & les fentes bleues de la glace forment un très beau ſpectacle; qu'il y a des nuages, autour, & vers le milieu; qu'au deſſus de ces nuages la nége eſt fort lumineuſe; que les vrais rochers paroiſſent en feu, quoique le Soleil n'y donne qu'une lumiere pâle; mais que la nége, au contraire, en réflechit une fort vive. Les nuages, dont ces Rochers ſont environnés vers le haut, dérobbent la vue de leurs ſommets.

Quelques-uns de ces Rochers ne forment qu'une ſeule pierre, du bas en haut, & paroiſſent des murailles ruinées. Ils rendent une odeur fort agréable, telle à-peu-près que celle des Prai-

ries au Printems, après une pluie douce. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre : elle ſue, lorſque le tems change ; ce qui colore la nége, juſqu'à la rendre rouge, quand la pluie fait découler cette eſpece de ſueur. Au pié des Montagnes, où la nége & la glace n'en ont pas formé d'autres, on trouve de grandes pieces de roche, tombées les unes ſur les autres, entre leſquelles il y a des ouvertures qui ne permettent point d'en approcher ſans péril. Ces pierres, d'inégales grandeurs, & confondues, ſont de couleur griſe, avec des veines noires, & reluiſent comme la Marcaſſite d'argent. Cependant il y croît toutes ſortes d'herbes au mois de Juin & de Juillet, mais en plus grande abondance dans les lieux qui ſont à l'abri des vents de Nord & de l'Eſt, où l'eau qui découle des Montagnes entraîne toujours avec ſoi de la pouſſiere, de la mouſſe, & de la fiente d'Oiſeaux. L'extrême élévation de ces Montagnes leur fait trouver d'en-bas une apparence de terre ; & tout ce qui s'en détache eſt néanmoins de la véritable roche. Une pierre, jettée du haut, fait retentir les Vallées comme le bruit du tonnerre.

Après les ſept Montagnes de glace,

LE SPITZBERG.

on trouve les Havres des Hambourgeois, de Magdeleine, des Anglois. des Danois, & celui du Sud, *Zuid Haven* (94). A Magdeleine, les Rochers forment un demi-cercle; & de chaque côté, on voit deux hautes Montagnes, creuſes en dedans, qui repreſentent un parapet, avec des pointes & des fentes au-deſſus, en vraie forme de creneaux. Ces creux renferment de grands amas de nége, qui s'élevent juſqu'au ſommet de chaque Montagne, avec des branches glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un ſpectacle affreux. Dans Zuid Haven, où le Havre du Sud, les Navires ſont obligés de jetter l'ancre entre de hautes Montagnes. A la gauche de l'entrée, on en découvre une, qui a reçu le nom de Ruche à miel, parcequ'elle en a la figure. Elle eſt ſuivie d'une autre, plus haute & plus grande, qu'on a nommée le *Duvels Hoek*, ordinairement couverte d'un brouillard, qui ſe répand ſur le Havre comme une épaiſſe fumée, lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Le

(94) Ces Havres, ou ces Ports, ſont ceux des différentes Nations qui vont annuellement à la pêche de la Baleine; de là vient que les noms ſont en différentes Langues. Mais l'Auteur ne marque nulle part les Latitudes.

milieu du Havre présente une Ile, qu'on nomme l'Ile des Morts, Deadmen's-Island, parcequ'on y enterre les Morts. Quoiqu'on les y mette dans des cercueils, & qu'on les couvre ensuite de grosses pierres, ils ne laissent pas d'être déterrés & mangés des Ours. Le même Havre contient plusieurs autres petites Iles, qui n'ont pas de noms particuliers, mais qu'on nomme en général Iles des Oiseaux, *Vogels Eilanden*, parcequ'on y prend des œufs de Canards & de *Kirmens*.

De Zuid Haven, on passe à Schmerenburg, ainsi nommé du mot *Schmèr*, qui signifie de la graisse. On y voit encore quelques Maisons, bâties autrefois par les Hollandois, qui venoient y faire bouillir leur huile de Poisson. Delà on passe au Havre Anglois, qui a quelques Maisons, addossées à de hautes Montagnes, dont il est fort difficile de descendre lorsqu'on y est une fois monté, si l'on n'a pas pris soin de marquer chaque pas avec de la craie. A l'entrée du Havre, on trouve dans une Vallée, entre les Montagnes, quantité d'eau douce, qui n'est proprement que de l'eau de nége & de pluie, mais qui n'en est pas moins bonne à toutes sortes d'usages.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Dans le Havre du Nord, *Nord Haven*, on voit une fort grande Montagne, dont le ſommet forme une plaine unie, & qu'on nomme *Vogelſang*, le chant des Oiſeaux, parcequ'elle ſert de retraite à tant d'Oiſeaux, que leur ramage ne permet point de s'entendre.

Le Rehenfeld eſt une terre baſſe, ainſi nommée, des Bêtes fauves qu'on y trouve ordinairement en grand nombre. Ce n'eſt qu'une carriere d'ardoiſes, dont les tranchans en rendent l'accès fort difficile : elle eſt couverte de mouſſe ; & l'on découvre, au-deſſus, une colline qui paroît de feu. Les Montagnes, qui ſont derriere le Rehenfeld, ne ſont pas pointues, comme la plûpart des autres, & ſont ſituées en droite ligne. Une Baie, qui s'étend ici dans les Terres, a pris de ſa forme le nom de *Half-moon Bay*, Baie de la Demie-Lune : elle eſt terminée par une Montagne, pleine de fentes & de crevaſſes, dont le ſommet ne laiſſe pas d'être fort uni.

On arrive enſuite à la Baie d'Amour, *Liefde Bay*, où deux Montagnes, qui ſe joignent, répondent parfaitement à l'idée du nom de *Spitzberg* (95). Plus

(95) On a déja remarqué que ce mot ſignifie Montagne aigüe.

loin, on trouve un Païs bas, derriere le Havre des Moules, *Muscle Harbour*; & l'herbe y est si haute, qu'elle passe la cheville du pié. Ce Païs est suivi du *Waeihgatt* (96), ou Détroit d'*Hindelopen*, ainsi nommé du mot *Waeihen*, qui signifie venter, parceque le vent du Sud y souffle impétueusement. La Côte du Havre des Ours, *Bear Haven*, est toute composée de pierres rouges. Derriere le Waeihgatt est la Terre de Sud-Ouest, *South-West-land*, Païs-bas, dont les collines forment une vue assez agréable. On trouve ensuite sept Iles. Il n'y a point de Vaisseaux qui osent aller plus loin; & souvent même les glaces, amenées par des vents & des Courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'Est.

On prétend que c'est aux mois d'Avril & de Mai, que le froid du Spitzberg est le plus rude. Cependant dès le troisieme jour de Mai, le Soleil ne s'y couche plus. Martens, qui s'y trouva, par les soixante onze degrés, aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, rend témoignage que pendant le premier de ces trois mois le Soleil avoit encore si peu de force, & le froid étoit

(96) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du Détroit de Weigats.

LE SPITZBERG.

si piquant, qu'on ne pouvoit s'exposer à l'air sans se sentir tomber des larmes des yeux. Mais que dans les deux mois suivans, surtout en Juillet, la chaleur étoit si vive, que le godron des jointures du Vaisseau se fondoit, du côté qui étoit à l'abri du vent. Il ajoute que l'Hiver du Païs est plus ou moins rude, comme dans les autres climats, & que le froid y dépend beaucoup de la qualité des vents. Ceux du Nord & d'Est causent un froid si excessif, qu'à peine est il supportable ; & ceux d'Ouest & de Sud produisent beaucoup de nége, & quelquefois de la pluie ; ce qui rend le tems plus modéré. Les autres, quelque nom que les gens de Mer leur donnent, varient eux-mêmes suivant la force des nues. Quelquefois le vent sera Sud, ou Sud Ouest dans un lieu, tandis qu'à peu de distance il est tout-à-fait opposé. L'expérience apprend aux Harponneurs que les années, où les brouillards ont été moins fréquens, sont les plus favorables pour la pêche des Baleines. On n'a pû savoir, au Spitzberg, si les Marées du Printems se reglent, suivant les Nouvelles & les Pleines Lunes.

Ce fut le 2 d'Août, en faisant route vers sa Patrie, que Martens vit cou-

LE SPITZBERG.

cher le Soleil pour la premiere fois. Ses obſervations ſur les petites aiguilles de glace, ſur les Parhelies, & ſur les autres phénomenes du Spitzberg, different peu de celles des Voïageurs au Nord-Oueſt; mais il en fit de plus particulieres ſur la formation & la figure des floccons de nége. Au Spitzberg, lorſque le froid augmente, il monte des vapeurs de la Mer, comme des autres eaux, & ces vapeurs, ſe convertiſſant en pluie & en nége, ſe fondent comme un brouillard. Mais lorſqu'on les voit monter, en pleine lumiere du Soleil, ſans qu'elles ſoient chaſſées par le vent, ou par quelque autre cauſe, c'eſt un ſigne que le tems va s'adoucir: & ſi l'air en eſt trop chargé, il ſe leve un vent qui les écarte, mais qui ne les empêche point de ſe ſoutenir longtems. Elles s'attachent aux habits & aux cheveux, comme une eſpece de ſueur. C'eſt de ces vapeurs que ſe forme la nége. On voit d'abord une très petite goutte, que Martens ne repréſente pas plus groſſe qu'un grain de ſable, & qui, paroiſſant croître par le brouillard, prend une figure platte & exagone, auſſi claire, auſſi tranſparente que le verre. D'autres gouttes s'attachant aux ſix coins de l'exagone, le

LE SPITZBERG.

partage de la figure augmente par le froid : elle prend six branches, qui représentent les raïons d'une étoile, & qui, n'étant point encore tout-à-fait gelées, ressemblent assez à de la Fougere. Enfin, l'augmentation de la gelée lui fait prendre la figure d'une véritable Etoile. Ainsi se forment, suivant Martens, ces Etoiles de nége, qu'on voit dans le plus grand froid, & qui perdent à la fin toutes leurs branches.

A l'égard de cette variété de figure, qu'on remarque dans les floccons de nége de Spitzberg, il observa, 1. que dans un froid moderé, & d'un tems pluvieux, la nége tombe en forme de petites roses, d'aiguilles, & de petits grains de blé ; 2. que lorsque le tems s'adoucit, elle tombe en forme d'Etoiles, avec des branches qui ressemblent aux feuilles de Fougere ; 3. que s'il n'y a que du brouillard & beaucoup de nége, les floccons sont informes, en masses, ou en larmes ; 4. que s'il fait un froid excessif, avec un grand vent ; ils représentent des étoiles & des croix ; que s'il fait très froid, sans aucun vent, ils ont la forme d'étoiles & tombent en pelotons, parceque rien n'a pû séparer les uns des autres. Enfin, l'Ob-

LE SPITZBERG.

servateur remarqua que d'un vent de Nord-Ouest, ou lorsque le Ciel étoit tout-à-fait couvert de nuages, & qu'en même-tems le vent étoit fort impétueux, il tomboit des grains de grêle d'une forme ronde & oblongue, couverts de pointes ou de piquans.

Il distingue plusieurs autres sortes de nége étoilée; les unes qui ont plus de branches, & d'autres qui ont la forme d'un cœur: mais ces différentes figures sont formées de la même maniere, par les vents d'Est & de Nord. Ceux d'Ouest & de Sud forment les aiguilles de nége. Si la nége n'est pas dispersée par le vent, elle tombe en pelotons; mais s'il la disperse, tous les floccons ne représentent que des étoiles ou des aiguilles, séparées les unes des autres, comme on voit voltiger, au Soleil, les atômes de poussiere. Au reste, Martens assure qu'en Europe, comme au Spitzberg, on voit différentes figures de floccons, lorsqu'il nége d'un vent de Nord.

Plantes du Spitzberg.

Il doit paroître assez surprenant qu'un terrein, tel qu'on représente celui du Spitzberg, porte quantité de belles Plantes, que la nature y conduit presque tout-d'un-coup à leur perfection. A peine y voit on quelque ver-

dure au mois de Juin ; & dans le cours de Juillet la plûpart des herbes y ſont en fleur : il s'en trouve même, dont la ſemence a déja toute ſa maturité.

Martens donne la deſcription d'une Plante, à laquelle il n'a rien vu, dit-il, qui ait quelque rapport. Il en vante la beauté : ſes feuilles ſont épaiſſes, pleines de piquans, & d'un verd obſcur, comme celles de l'Aloes. Sa tige eſt brune, longue d'un demi doigt, & garnie de petits boutons de fleurs, couleur de chair, entaſſés les uns ſur les autres en forme de grappe. Cette Plante jette quelquefois deux tiges, l'une plus grande que l'autre, mais chargées toutes deux d'une grappe de fleurs. Sa racine eſt compoſée de pluſieurs petites fibres. Elle croît dans les eaux courantes ; & ſon nom dans Martens, eſt la Plante aux feuilles d'Aloës.

Il trouva dans la Baie des Danois, le 18 de Juillet, une Plante qu'il nomma la petite Joubarbe à boutons écaillés. Ses feuilles ſont dentelées, & reſſemblent fort à celles de la Marguerite, excepté qu'elles ſont plus humides & plus épaiſſes : elles croiſſent autour de la racine. Il s'éleve entr'elles une petite tige, de la longueur du pe-

tit doigt, ronde, velue, & ſans aucune feuille, ſi ce n'eſt à l'endroit où ſe ſéparant en deux, elle en produit une petite. Les fleurs croiſſent en boutons écaillés, comme celles du Stoechas, ſont de couleur brune, & compoſées de cinq feuilles pointues. Elles ont, dans le cœur, cinq petits grains, qui ſont la ſemence, mais qui n'étoient pas encore mûrs. La racine eſt un peu épaiſſe, droite, & garnie de fibres aſſez fortes.

Martens trouva, dans la même Baie, quatre eſpeces de Renoncules, dont il décrit fort au long les différences. Les feuilles de l'une ſont auſſi piquantes à langue que celles de la Perſicaire.

Le Cochlearia du Spitzberg, ſi ſalutaire aux Equipages des Vaiſſeaux, differe du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus : ſa Plante pouſſe, d'une ſeule racine, quantité de feuilles, qui rampent autour de la racine. La tige eſt beaucoup moins haute que dans notre climat, ſort du milieu des feuilles, en pouſſe auſſi quelques-unes au-deſſous des rejettons. Les fleurs ſont compoſées de quatre feuilles blanches : il en croît pluſieurs ſur une ſeule tige, les unes au-deſſus des autres ; & lorſqu'il s'en flétrit une, il

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

en renaît une autre à sa place. La graine est enfermée dans une longue gousse. La racine est blanche, un peu épaisse, droite, fibreuse par le bas. Cette Plante croît en abondance, sur les parties des Rochers qui sont le moins exposées aux vents d'Est & de Nord. Elle est dans sa perfection au mois de Juillet. Mais ses feuilles sont moins âcres que dans notre climat. La plûpart de ceux, qui sont atteints du scorbut, les mangent en salade ; & les Hollandois, avec du beurre étendu sur une tranche de pain.

Dès le 26 Juin, ou trouve, parmi la mousse, quantité d'une espece d'herbe aux Perles, mais dont les feuilles sont rudes, velues, épaisses & moins pleines de suc qu'elles ne sont ordinairement dans notre climat. Les Allemands l'ont nommée *Muur-Pfeffer*, c'est-à-dire, Poivre de muraille. La fleur, avant qu'elle soit tout-à-fait formée, ressemble à celle de l'Esula ; mais en s'épanouissant elle devient de couleur pourprine : & le nombre des feuilles varie, depuis cinq jusqu'à neuf. La racine est fort petite. Martens ne vit point la graine de cette Plante.

Il donne le nom de petite Bistorte à une Plante moins commune, dont les

les feuilles n'ont que la largeur de l'ongle, & croissent une à une sur la tige, excepté la plus basse, qui est jointe à une autre. Les plus proches de la fleur sont les plus petites. Elles ont, en dedans, assez près du bord, plusieurs petits nœuds ou taches, qui correspondent à la pointe de la feuille, où aboutissent toutes les côtes. Elles ont aussi quelques plis vers les bords. Quelquefois cette Plante ne pousse qu'une tige; quelquefois elle en pousse deux: mais la seconde est toujours plus basse que l'autre. La fleur est en pointe, composée de plusieurs petites, couleur de chair, & jointes les unes contre les autres. Au 18 de Juillet, la graine n'étoit pas encore mure. La racine est tortueuse, de la grosseur du petit doigt, brune en dehors, de couleur de chair en dedans: elle a de fort petites fibres, & son goût est astringent.

La Baie du Sud offre une espece de Pilosellе, dont les feuilles, comme celles de cette Plante, sont de deux en deux, un peu en pointe, & rudes: le bas de la tige est rond; & du bout, sort une fleur blanche, dont Martens oublia de compter les feuilles. La racine est ronde & mince avec de petites fibres. On la prendroit pour une espece

d'Alſine, rude & velue: mais les feuilles n'en ſont point fendues.

On trouve dans la même Baie, une Plante qui reſſemble à la Pervenche, mais dont les feuilles ſont un peu plus rondes, & les plus grandes pliſſées en dehors. Elles croiſſent deux à deux, ſur des tiges rampantes, qui ont quelques nœuds, & qui ſont un peu ligneuſes, la fleur a d'abord l'apparence d'une feuille qui ne fait que ſortir: mais on la reconnoît, lorſqu'elle eſt ſortie d'entre les feuilles. Martens ne la vit point aſſez épanouie, pour en vérifier la couleur. La racine eſt longue, mince, ronde, ligneuſe & pleine de nœuds, un peu fibreuſe à l'extrêmité.

Le même Canton produit une autre Plante, dont les feuilles & la fleur reſſemblent à celles du Fraiſier. Sur les tiges, qui ſont rondes & velues, on voit deux feuilles vis-à-vis l'une de l'autre, qui different en figure & en grandeur, l'une, ſemblable à une main, l'autre à un doigt. La fleur eſt jaune, & ſes feuilles rondes; la racine ligneuſe, un peu épaiſſe & avec quelques fibres, un peu écaillée par le haut, ſeche & aſtringente comme la Tormentille.

C'eſt auſſi dans la Baie du Sud qu'on trouve une eſpece de *Fucus*, que Martens nomma *Plante de roche*. Sa ſingu-

larité demande une longue deſcription. La tige eſt large & platte, comme une feuille ; il en ſort néanmoins pluſieurs feuilles, toutes auſſi larges que la tige même, & qui font comme autant de nouvelles branches, au bout deſquelles il ſort de petites feuilles, longues & étroites. Les unes en ont cinq, les autres ſept. Ces petites feuilles ſont de couleur jaune, comme toute la Plante, auſſi tranſparentes que la colle forte, peut être ſont elles les fleurs de cette Plante. Proche des mêmes feuilles il en croît d'autres, qui ſont oblongues & creuſes, & qui paroiſſent autant de petites veſſies enflées, autour deſquelles il y en a pluſieurs autres, plus petites, & fort près les unes des autres. Ces petites veſſies ne contiennent que du vent, & font même un petit éclat lorſqu'elles ſont preſſées. Martens ne put remarquer ſi elles contenoient quelque graine. L'opinion des Matelots eſt que la graine de cette Plante produit les petits limats de Mer ; & dans cette ſuppoſition, que Martens ne put approfondir, on pourroit comparer les petites veſſies à celles où les chenilles s'engendrent ſur les feuilles de nos arbres. La racine de cette Plante ſort des rochers : elle a quelques fibres ; &

LE SPITZBERG.

quoiqu'ordinairement platte, comme la tige, elle est quelquefois ronde. Lorsque la Plante est séche, elle paroît brune ou noirâtre; & pendant le souffle des vents de Sud ou d'Ouest, elle redevient humide & jaune: mais dans les vents d'Est ou de Nord, elle est toujours roide & séche.

La figure des feuilles est celle d'une langue; elles sont frisées aux deux côtés, mais l'extrêmité en est toute unie. Au milieu, on distingue deux côtes noires, qui aboutissent à la tige; & plusieurs taches noires en dehors, le long des côtes. Depuis le milieu jusqu'à la tige, la feuille est fort lisse: elle a deux raies blanches, qui vont depuis la tige jusqu'au milieu, & qui s'éloignant en cercle font à-peu-près un ovale, auquel il ne manqueroit rien si elles étoient tout à-fait jointes par les bouts. Chaque feuille a plus de six piés de long. La tige, qui est encore plus longue, est plus épaisse vers la racine que vers la feuille, & jette une odeur assez semblable à celle des moules. La racine est fort branchue; & ses rameaux se partagent en plusieurs autres: elle tient fortement aux rochers, sous l'eau, où elle croît même à plusieurs brasses de profondeur.

Avec cette Plante, dont les ancres des Vaisseaux arrachent toujours une grande quantité, on en ramene souvent une autre, qui croît près d'elle, & qui est velue. Sa longueur est d'environ six piés. Elle ressemble à la queue d'un cheval; mais, en quelques endroits, elle a de petites nodosités, qui la font comparer à des cheveux pleins de lentes, ou à ceux qui se fendent aux extrêmités. Toute la Plante est d'une couleur beaucoup plus obscure que l'autre, à laquelle ses racines sont entrelassées. Martens trouva dans les deux (97), quelques vers rouges, semblables à des Chenilles, & qui avoient plusieurs piés.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Il trouva, dans le Havre Anglois, une autre Plante Marine, qu'il nomme *Herbe de Mer*. Elle croît sous l'eau, à huit piés de profondeur. Ses feuilles

(97) Dans tous les Traités de Botanique, il n'a rien trouvé, dit-il, qui ait plus de rapport à la premiere, qu'une Plante nommée *Alga marina platyceros porosa*, dans l'*Herbarium* d'Iferdan; mais celle-ci est poreuse & blanche : ni de plus semblable à la seconde, que cette Plante chevelue qu'Antoine Donat nomme, *Muscus argenteus marinus, similis plumæ*, au second Livre de son Traité des Plantes qui croissent autour de Venise; excepté que celle-ci, loin d'être aussi blanche que de l'argent, est au contraire jaune ou brune. La sienne est, dit il, une espece d'Epithyme; d'où il prend droit de la nommer *Soie d'eau*, ou de roche.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

ont environ deux on trois pouces de largeur, ſont tranſparentes, & couleur de colle forte. Elles ſont unies, ſans coches & ſans piquans, & ſe terminent en pointe émouſſée. Ce qu'elles ont de plus ſingulier eſt de croître autour de la racine, avec une tige fort courte.

Autant que le climat du Spitzberg eſt ſtérile en Plantes, autant paroît-il fécond en différentes eſpeces d'Animaux. On les rapporte à trois claſſes; celle des Oiſeaux, celle des Quadrupedes, & celle de ceux qui n'ont point de piés; à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux nageoires qu'ils ont au milieu du corps, & qui leur ſervent à ſe traîner ſur la glace.

Le ſeul Oiſeau, qui vive toujours ſur terre, mais qu'on nomme *Coureur de rivage*, parcequ'il ne s'en écarte jamais, eſt une eſpece de Francolin, qui n'eſt pas plus gros qu'une Alouette. Son bec eſt étroit, mince, pointu, de couleur brune, & d'un pouce de longueur. Il a la tête ronde, auſſi groſſe que le cou; les piés diviſés en quatre ongles, trois par devant, un ſeul par derriere; les jambes courtes. Quoique ſa couleur ſoit celle de l'Alouette, la réverbération du Soleil y répand une

variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou des Canards. Il se nourrit de vers gris, & de chevrettes (98). Sa chair n'a ni le goût, ni l'odeur du Poisson.

L'*Oiseau de nége*, ainsi nommé parcequ'on ne le voit jamais que sur la nége glacée, n'est pas plus gros qu'un Moineau, & ressemble à la Linotte par la figure, le bec & la couleur. Il a le bec court & pointu, & la tête aussi grosse que le cou. Ses jambes sont celles d'une Linotte; mais ses piés sont divisés par devant en trois doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & un par derriere, un peu plus court, garni de même d'un ongle, long & courbé. Depuis la tête jusqu'à la queue, il est d'une extrême blancheur sous le ventre. Les plumes du dos & des aîles sont grises. Ces Oiseaux, qui sont en fort grand nombre, viennent familierement sur les Vaisseaux, & se laissent prendre à la main. Cependant il y a beaucoup d'apparence que c'est la faim qui les rend si privés; car ceux à qui l'on jette quelque nourriture disparoissent après s'être rassasiés, ou n'ont plus la même facilité à se laisser prendre. On a tenté d'en nourrir en cage, parceque leur chair

(98) Ou *Ecrevettes*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

est d'assez bon goût; mais ils y meurent bientôt.

L'*Oiseau de glace*, qui tire aussi son nom du sejour continuel qu'il fait sur la glace, a le plumage d'une beauté presqu'éblouissante au Soleil. Il est de la grosseur d'un Pigeon médiocre. Quoiqu'il se laisse approcher, il n'en est pas moins difficile à prendre. Martens n'en vit qu'un; & n'aïant pas voulu le tuer d'un coup de fusil, par respect pour sa beauté, il eut le chagrin de le voir disparoître, sans l'avoir pû dessiner.

Entre une infinité d'Oiseaux de Mer, dont les Côtes du Spitzberg sont peuplées, les uns ont le bec mince & pointu, & les autres l'ont épais & large. Dans cette derniere classe, quelques-uns l'ont partagé. On ne remarque pas moins de différence dans le derriere de leurs pattes. Les uns, tels que le Canard de Montagne, le *Kirmeu*, & le *Malemuck*, s'appuient à terre sur une espece de talons; les autres se tiennent debout sur leurs ergots, tels que le Bourguemêtre, le *Rutsher* (99), le *Strundjager* (1), le *Kutyeghef*, le Perroquet (2), le *Lumb* ou *Loom*, le Pi-

(99) C'est à-dire, le Conseiller.

(1) Le Chasse merde.

(2) Ou ce qu'on nomme ainsi.

geon du Païs, & le Rotgans (3). Leur plume ne se mouille point. La plûpart sont des Oiseaux de proie. Ils ont aussi un vol différent; celui qu'on nomme Pigeon, vole comme la Perdrix; le Lumb & le Rotgans, comme l'Hirondelle; le Malemuck, le Ratsber & le Strundjager, comme la Mouete; & le Bourguemêtre, comme la Cicogne. Les Oiseaux de proie sont le Bourguemêtre, le Ratsber, le Strundjager, le Kutyeghef & le Malemuck.

LE SPITZBERG.

La chair de tous ces Oiseaux se ressemble peu. Celle des Oiseaux de proie est la moins bonne: on n'en pourroit pas même goûter sans soulevement de cœur, si l'on ne prenoit soin de les tenir, pendant quelque tems, suspendus à l'air, la tête en bas, pour leur faire sortir du corps l'huile ou la graisse de Baleine dont ils sont ordinairement remplis, & qu'ils avalent en suivant ces Animaux. Les Pigeons, les Perroquets & les Oies rouges sont les plus charnus. Tous ces Oiseaux à l'exception du Kirmeu, du Strundjager & du Canard de Montagne, font leurs nids sur de hauts rochers, pour se garantir des Ours & des Renards; mais les uns se nichent plus haut que les autres. Ils

(3) L'Oie rouge.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

y font en ſi grand nombre, ſurtout vers la fin de Juin, où leurs Petits ſont éclos, que lorſqu'ils ſe mettent à voler, ils obſcurciſſent l'air, & que leur bruit cauſe une véritable ſurdité. Les Kirmeus, les Canards de Montagne & les Strundjagers font leurs nids dans de petites Iles fort baſſes, dont les Renards ne peuvent approcher; mais elles ne les mettent point en ſureté contre les Ours, qui nagent facilement d'une Ile à l'autre. Le nid des Canards de Montagnes eſt fait de mouſſe, & de leurs propres plumes, qu'ils s'arrachent de deſſous le ventre; les Kirmeus & les Rotgans pondent leurs œufs ſur la mouſſe. On nous donne la deſcription de quelques-uns de ces Oiſeaux.

Deſcription de quelques Oiſeaux.

Le Ratſber.

Le Ratſber, ou le Conſeiller, nom par lequel on a voulu exprimer ſon air grave & majeſtueux, a le bec aigu, étroit & mince, & n'a que trois ongles, qui ſont joints enſemble par une peau noire, il n'en a point au derriere du pié. Ses jambes ſont noires, & ſes yeux de la même couleur; mais, dans tout le reſte du corps, ſa blancheur ſurpaſſe celle de la nége. Sa queue, qui eſt longue & large, forme un très bel évental. Enfin la juſte proportion de toutes ſes parties, & le contraſte d'un pluma-

LE SPITZBERG.

ge fort blanc avec la noirceur de son bec, de ses yeux & de ses pattes, en font un Oiseau charmant. Il n'aime pas l'eau, quoiqu'il se nourrisse de Poisson; & sa retraite ordinaire, après s'être rassasié de sa pêche, est dans des lieux secs. Quelquefois il se repaît aussi de fiente de Vaches marines, sur lesquelles on le voit même perché, lorsqu'elles sont sur le sable. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls; mais la vue de quelque proie les attire en troupes.

Le Pigeon Plongeur.

Le Pigeon du Spitzberg, qu'on nomme aussi *Pigeon-plongeur*, est d'une beauté rare. Sa grosseur est celle d'un Canard. Il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pattes sont courtes & rouges; sa queue assez courte. On en voit de tout-à-fait noirs, de marquetés, & de blancs au milieu du corps; mais, sous les aîles, ils sont tous d'une extrême blancheur. Leur cri, qui est celui d'un jeune Pigeon, leur a fait donner ce nom par les Matelots; & c'est la seule ressemblance qu'ils aient avec le Pigeon d'Europe. Ils volent fort bas sur la Mer, ordinairement deux ensemble, & se tiennent long-tems sous l'eau; d'où leur vient le nom de Plon-

LE SPITZBERG.

geur. Leur chair eſt de fort bon goût, lorſqu'on prend ſoin d'en ôter la graiſſe. Ils ſe nourriſſent de Chevrettes & de Langouſtins.

Le Lumb.

Le Lumb du Spitzberg reſſemble au Pigeon-plongeur par le bec; mais il a les piés & les ongles noirs, les pattes courtes & de la même couleur. Il eſt auſſi preſque noir ſur le dos, tandis que, ſous le ventre, ſa blancheur eſt admirable. Il a la queue courte, un cri déſagréable, qui approche de celui du Corbeau, & tant de paſſion pour ſes Petits, qu'il ſe laiſſe plutôt mettre en pieces, que de les abandonner. Il les couvre de ſes aîles en nageant. Leur retraite, après avoir trouvé leur proie, eſt ſur les Montagnes, où ils ſe raſſemblent en troupes.

Le Kutyegef.

Le nom du Kutyeghef exprime ſon cri. C'eſt un fort bel Oiſeau, qui a le bec un peu courbé, avec une petite boſſe au-deſſous, & ſes yeux ſont noirs, mais entourés d'un beau cercle rouge. Il n'a que trois ongles, qui tiennent à une peau noire. Ses jambes ſont de la même couleur; ſa queue longue & large, en éventail, & blanche, comme ſon ventre; ſon dos & ſes aîles, de couleur griſe. Il ſe nourrit de la graiſſe ou de l'huile, que les Baleines laiſſent

LE SPITZBERG.

ſur leurs traces. On remarque deux particularités de cet Oiſeau ; l'une, qu'il nage toujours la tête haute, & contre le vent, quelque fort qu'il ſoit ; l'autre, que ſa fiente a quelque propriété ſinguliere, qui attire un autre Oiſeau, à qui ſon goût, pour cet excrément, a fait donner le nom de *Strund-jager* : il ne ceſſe point de ſuivre le Kutyeghef, juſqu'à ce qu'il lui ait vu rendre ce qu'il avalle fort avidement.

Le Bourguemêtre.

L'Oiſeau qu'on nomme le Bourguemêtre, parcequ'il eſt le plus gros du Spitzberg, a le bec crochu, de couleur jaune, étroit, mais épais, & fort boſſu dans ſa partie inférieure. Il a les naſeaux extrêmement fendus, un cercle rouge autour des yeux, trois ongles gris, les jambes de même couleur, moins longues, mais auſſi groſſes que celles de la Cicogne, la queue large & blanche, en forme d'éventail, les aîles & tout le dos de couleur pâle, & le reſte du corps, blanc. On ne marque point exactement ſa groſſeur ; mais on fait juger de ſa force, en ajoutant qu'après la pêche des Baleines, & lorſqu'il les voit mettre en pieces, il vient enlever de gros morceaux de leur graiſſe. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, où les balles de fuſil ne peu-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

vent atteindre. Il a le vol de la Cicogne, & son cri tire sur celui du Corbeau. Les Malemuks, autres Oiseaux de Mer, ont tant de respect pour le Bourguemêtre, que lorsqu'ils le voient approcher d'eux, ils se couchent devant lui & se laissent mordre. On doute néanmoins qu'il puisse leur faire grand mal, parcequ'ils ont la peau fort dure; sans quoi, dit Martens, ils se défendroient sans doute, ou s'envoleroient; au lieu que malgré les mauvais traitemens du Bourguemêtre, ils ne quittent la place que lorsqu'il s'est éloigné.

Le Rotgans.

Le Rotgans, ou l'Oie rouge, a le bec crochu, court, épais & noir, trois doigts aux pattes, & trois ongles de même couleur, liés par une peau qui n'est pas plus blanche. On ignore ce qui lui a fait donner ce nom, tandis qu'au lieu d'être rouge, il est presque noir par tout le corps, à l'exception du ventre, qu'il a d'une grande blancheur. Sa forme n'est pas non plus celle de l'Oie, & il vole de même. Son plumage n'est qu'un poil, qui ne se mouille pas plus que celui du Cigne. Sa queue est courte, & c'est la seule ressemblance qu'il ait avec l'Oie, si l'on ne veut lui en trouver une autre par le cri. Sa chair est de bon goût; mais avant

que de la rôtir, il faut la faire bouillir à l'eau.

LE SPITZBERG.

Le Strund-jager.

On a déja rapporté l'étrange inclination du *Strund-jager*, à laquelle il doit son nom. Cet Oiseau, qui est de la grosseur d'une Mouette, a le bec un peu émoussé, crochu, épais, & de couleur noire. Il n'a que trois griffes, liées par une peau. Ses jambes sont courtes. Sa queue forme un éventail, mais comme divisé par une plume, qui avance beaucoup plus que les autres. Il a le dessus de la tête noir, & les yeux de même couleur, un cercle jaunâtre autour du cou, les aîles & le dos de couleur brune, & le ventre blanc. Le Kutyeghef, qu'il suit constamment n'en paroît pas effraïé. Ils volent tous deux fort rapidement; & lorsque le Strund-Jager desire la fiente de l'autre, il le presse plus vivement, jusqu'à le faire crier de peur; & c'est alors que le Kutyeghef lui lâche sa nourriture. On voit rarement deux ou trois Strund-Jagers ensemble; leur cri exprime ces Lettres I IA; & lorsqu'ils sont à quelque distance, il en résulte le nom de *Iohan*.

Le Perroquet-Plongeur.

De tous les Oiseaux qui n'ont pas le pié divisé & qui ont trois ongles, on n'en connoît point qui ait le bec

LE SPITZBERG.

aussi singulier que le Perroquet Plongeur. Il l'a fort large, rempli de petites raies de diverses couleurs, pointu par dessus & par dessous, mais la pointe de dessus un peu courbée, & celle de dessous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large, & presque la même longueur. Au-dessus & au-dessous, quatre entailles, qui se joignent ensemble, représentent de chaque côté la forme d'une demi-Lune; & les entre-deux forment la même figure. Le plus haut de ces intervalles est noir, quelquefois bleu, aussi large que les trois autres; mais il a de plus, au-dessous, & de chaque côté, un trou oblong: ces deux trous sont sans doute les naseaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure correspondante, est un peu plus large. L'endroit de la partie supérieure, qui tire vers l'œil, offre un morceau de cartilage, long, blanchâtre, & rempli de trous. On voit, au dessus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, une espece de nerf, qui s'étend aussi à la partie inférieure, & qui sert à ouvrir & fermer le bec. Martens s'étonne, après cette Description, qu'on y ait pû trouver le moindre fondement à nommer l'Oiseau, Perroquet du Spitzberg.

Il n'y en a pas plus, dit-il, dans le reste de sa figure. Ses piés, ou ses pattes, ont trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle fort court, mais très fort. Ses jambes sont assez courtes, & de couleur rouge. Il marche, comme l'Oie, en tournant de côté & d'autre. Un cercle rouge, qui entoure ses yeux, est surmonté d'une petite corne fort droite; & le dessous de l'œil a sa corne aussi. Sa queue est courte; le dessus de sa tête, noir, & le reste, au-dessous des yeux, d'un beau blanc. Le cou est entouré d'un cercle noir. Le dos & le dehors des aîles sont de la même couleur, mais le ventre est blanc. Enfin, les aîles sont fort pointues. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, & jamais plus de deux ensemble. Ils se tiennent longtems sous l'eau, & se nourrissent, comme la plûpart des autres, de Chevrettes, de Langoustins, de Vers & d'Araignées de Mer. Leur chair est d'un fort bon goût.

Le Kirmeu, ainsi nommé de son cri, est un Oiseau qu'on croiroit fort gros, surtout lorsqu'il cesse de voler, parcequ'il a les aîles & la queue d'une longueur extraordinaire; mais après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus

Le Kirmeu.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

de chair qu'au Moineau. Son bec eſt mince, fort pointu, & de la rougeur du ſang. Ses griffes & la peau de ſes piés ne ſont pas d'un rouge moins vif; mais les ongles ſont noirs. Ses jambes ſont rouges & courtes. Le deſſus de ſa tête eſt noir, en forme de petit capuchon, tandis que les côtés ſont d'une blancheur de nége, & le reſte du corps d'une couleur argentée, ou d'un blanc qui tire ſur le gris. Le deſſous des aîles & de la queue eſt tout-à-fait blanc, & les plumes des aîles ſont noires d'un côté. Cette variété de couleurs, dans toutes les parties du corps, rend le Kirmeu un fort agréable Oiſeau. Ses plumes ſont auſſi déliées que des cheveux. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls, quoiqu'ils ſe raſſemblent en grand nombre dans les lieux où ils font leurs nids de mouſſe. On a peine à diſtinguer leurs œufs des nids mêmes, parceque les uns & les autres ſont d'un blanc ſale, mêlé de petites taches noires. Ces œufs, qui ſont de la groſſeur de ceux de Pigeon, ont le goût des œufs de Vaneaux & ſont un bon aliment: le jaune en eſt rouge, le blanc bleuâtre, & l'une des extrêmités eſt fort pointue. Le Kirmeu, attaqué dans ſon nid, vole courageuſement vers

LE SPITZBERG.

Le Malemuck.

ceux qui l'insultent, les mord & jette des cris.

Le nom de Malemuck est composé de deux mots Allemands, *Malle* & *Mucke*, dont le premier signifie *fou*, l'autre *Moucheron*, & vient aux Oiseaux, qui le portent, de ce qu'ils se laissent tuer facilement, & de ce qu'ils s'attroupent comme des Moucherons. Ils avallent tant de cette graisse ou de cette huile que la Baleine jette avec son eau, que leur estomac ne la pouvant plus supporter, ils s'agitent dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé : mais ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en remplissent encore, jusqu'à ce qu'ils soient las du mouvement qu'ils se donnent. Lorsqu'une Baleine est blessée par les Harponneurs, ils sont plus avides encore à suivre la trace de son sang. Ils servent ainsi à faire découvrir les Baleines mortes. En un mot, on ne connoît point d'Oiseaux plus voraces. Ils s'entrebattent & se mordent, pour saisir leur proie. Lorsqu'ils sont las ou rassasiés, ils se reposent sur la glace ou sur l'eau. On a parlé de l'instinct, qui leur fait respecter le Bourguemêtre. Leur bec est fort singulier, par ses diverses jointures. Dans la partie supérieure, proche de la tête, il a de petits

LE SPITZBERG.

naſeaux de figure oblongue, au-deſſous deſquels on voit ſortir une eſpece de nouveau bec, crochu & fort pointu. Le deſſous du véritable bec eſt diviſé en quatre parties, deux deſquelles, ſe joignant par-deſſous, aboutiſſent en pointe : les deux autres tendent vers le haut; & celles qui vont en pointe ſe joignent exactement avec le bout ſupérieur du bec. Les trois ongles & l'ergot du Malemuck ſont fort courts, & de couleur griſe, comme la peau qui lie les ongles. Il a la queue large, & les aîles fort longues. On remarque beaucoup de variété dans la couleur de ces Oiſeaux; les uns ſont tous gris; les autres ſont gris ſur les aîles & ſur le dos, blancs ſur la tête & ſous le ventre. Martens juge que cette différence en eſt une dans l'eſpece, quoique d'autres ne l'attribuent qu'à l'âge. Les Malemucks volent à-peu-près comme la Mouette, friſent l'eau, & remuent peu les aîles. La tempête ne les étonne point. Ils n'aiment point à plonger; mais lorſqu'ils veulent ſe rafraîchir ou ſe laver, ils ſe tiennent ſur l'eau, une aîle croiſée ſur l'autre. Avant que de s'élever en l'air, ils font pluſieurs tours en rond, comme s'ils vouloient prendre leur eſſor ; & lorſqu'ils ſont ſur le tillac d'un Vaiſ-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

ſeau, ils ne peuvent s'envoler, s'ils ne trouvent quelque pente qui les aide. Ils ont beaucoup de peine à marcher, & ne le font même qu'en chancelant. C'eſt foibleſſe apparemment, plutôt que peſanteur, car il n'y a point d'Oiſeaux qui aient moins de chair : auſſi n'ont-ils que la poitrine, qu'on puiſſe manger, après les avoir ſuſpendus pendant deux ou trois jours, & les avoir fait tremper dans de l'eau douce, pour leur ôter une puanteur qui révolte. Ceux qu'on voit aſſez communément, dans les autres Mers du Nord, ſont différens des Malemucks du Spitzberg.

Le Jean de Gand.

L'Oiſeau, qu'on a nommé Jean de Gand, ſans que l'origine de ce nom ſoit connue, eſt du moins auſſi gros qu'une Cigogne, & lui reſſemble par la figure. Ses plumes ſont blanches & noires. Mais il a les piés fort larges. Il vole ſeul, & fend l'air preſque ſans remuer ſes aîles. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'eſt un Oiſeau de proie des plus remarquables, par l'extrême vivacité de ſa vue. Il ſe jette de fort haut dans les flots, avec une vîteſſe qui ne peut être repréſentée. On attribue, à ſa cervelle, des vertus contre pluſieurs maladies. Cet Oiſeau s'avance juſqu'à la Mer d'Eſpa-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

gne; mais il n'eſt ſi commun, nulle part, que dans les parties des Mers du Nord où l'on pêche le Hareng.

LE SPITZBERG.

Au reſte, toutes ces eſpeces d'Oiſeaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'Hiver, pendant que le Soleil eſt ſur l'horizon. Dès que le froid augmente & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque eſpece enſemble, & diſparoiſſent en peu de jours. Martens a peine à s'imaginer comment ceux qui n'aiment pas l'eau, tels que les Francolins, l'Oiſeau de nége, l'Oiſeau de glace, &c. peuvent faire leur trajet par Mer.

Les Renes, les Renards & les Ours blancs, ſont les ſeuls Animaux à quatre piés du Spitzberg, & ne different point de ceux des autres Païs glacés : mais il n'eſt pas aiſé de deviner quels ſont leurs alimens, pendant un Hiver de neuf ou dix mois.

Vaches & Chiens de Mer.

Les Vaches marines (4) & les Chiens de mer (5), ſont fort remarquables ici par leur groſſeur extraordinaire & leur

(4) Ajoutons que les Anglois leur donnent le nom de Chevaux marins, les Portugais celui de Manates, les François celui de Lamentins, & les Hollandois celui de Valdraſſes.

(5) On les trouve auſſi nommés, Veaux, Loups, & Lions marins, Seals par les Anglois, Rubbes & Morſſes par les Allemands.

LE SPITZBERG.

prodigieuse abondance. Quelques Allemans, Pêcheurs de Baleines, ont rapporté que cette pêche leur aïant mal réussi, & se trouvant près d'une Ile, qu'ils virent couverte de Vaches marines, ils résolurent d'en tuer un grand nombre, pour se dédommager du mauvais succès de leur Voïage. Ils y emploïerent toutes sortes d'armes, telles que les Harpons, les Lances & les Fusils : mais à mesure qu'ils tuoient de ces Animaux, il en venoit de nouvelles troupes, avec tant de fureur & d'audace (6), que dans la crainte de ne pouvoir leur résister, ils prirent le parti de se faire comme un rempart de ceux qu'ils avoient tués. Ils s'enfermerent dans cette espece de Fort, en y laissant une seule ouverture. D'autres Vaches marines ne cesserent point d'y entrer ; & les Allemans, réunissant tous leurs coups sur les plus hardies, les attaquoient au passage. Ils en tuerent ainsi plusieurs milliers. Les dents de ces Ani-

(6) Ceux qui sont libres, dit Martens, font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris, & se jettent même sur les Chaloupes, mordant & grinçant les dents, avec des mugissemens épouvantables. Ils ne quittent point la partie. Si leur grand nombre oblige une Chaloupe de fuir, ils la poursuivent jusqu'à ce qu'ils la perdent de vue ; mais ils ne peuvent aller loin, parceque dans leur multitude ils s'embarrassent les uns les autres.

LE SPITZBERG.

maux étoient autrefois plus estimées qu'aujourd'hui. Comme c'est l'unique partie qu'on recherche, ceux qui s'attachent à leur faire la guerre leur coupent la tête après les avoir tués, & la portent à bord, où l'on se contente d'en arracher les dents, & le reste du corps est abandonné. On ne peut en enlever la graisse, parcequ'elle est entremêlée, avec la chair, comme celle du Pourceau. Celle des Chiens marins est entre cuir & chair, & l'on en tire une excellente huile.

Leur différence d'avec ceux des autres Mers.

Quoiqu'on ne puisse douter que ces deux especes d'Animaux ne soient celles qu'on a représentées sous les mêmes noms dans d'autres climats, la différence en paroît si grande dans les Descriptions des Voïageurs, qu'à quelque cause qu'elle doive être attribuée, on ne peut se dispenser de la faire sentir. C'est au Lecteur à comparer les deux peintures suivantes avec celles qu'il a déja vues.

Le Veau, ou Chien marin, dit Martens, & le Cheval marin, sont deux amphibies, qui ont les piés semblables aux pattes d'Oie, & garnis de cinq griffes non-divisées, mais jointes ensemble par une peau noire. Le plus commun, dans les Mers glacées, est le

Veau marin. Il a la tête ſemblable à celle d'un Chien, avec les oreilles écourtées. Cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme : les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue & plus décharnée. Au-deſſous du muſeau, ils ont une barbe ; ils ont quelques poils aux naſeaux, & quelques-uns au-deſſus des yeux, en forme de ſourcils, mais rarement plus de quatre. Ils ont l'œil grand, creux, & fort clair. Leur peau eſt couverte d'un poil court. Ils ſont de diverſes couleurs, & marquetés comme le Tigre. Les uns ſont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris, & d'autres roux. Leurs dents ſont auſſi tranchantes, avec plus de force, que celles d'un Chien, & peuvent couper un bâton de la groſſeur du bras. Leurs griffes ſont noires, longues & pointues ; leur queue courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits ont un cri ſemblable au miaulement des Chats. Quoiqu'ils marchent comme s'ils étoient eſtropiés des piés de derriere, ils ſavent grimper ſur de hauts glaçons, où ils vont dormir, & où ils ſe plaiſent beaucoup, ſurtout lorſqu'ils voient luire le Soleil. C'eſt ſur la glace, près du rivage, qu'on les voit en plus grand nombre ; il eſt quel-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

LE SPITZBERG.

quefois si grand, qu'on pourroit charger un Vaisseau de leur huile. Mais on a beaucoup de peine à les écorcher ; & dans le tems que les Pêcheurs sont obligés d'en prendre pour leur voïage, ils ne sont pas tous également gras. Les parages, qui sont remplis de Veaux marins, ne valent rien pour la pêche de la Baleine, apparemment parcequ'ils fouragent tout, & qu'ils ne laissent rien aux Baleines. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de petits Poissons : cependant la plûpart de ceux qu'on ouvre, n'ont dans le ventre que des Vers longs & blanchâtres, de la grosseur du petit doigt. Peut-être s'y engendrent-ils. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jetter de grands cris, qui leur font lever le museau, allonger le cou, & pousser leurs aboiemens. Alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire, que du bois de l'instrument on leur donne, sur le museau, des coups qui les étourdissent : mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relevent ; & quelques-uns se défendent en mordant, ou courent même vers leurs Ennemis. La plûpart se jettent dans l'eau, & laissent après eux une fiente jaune, fort puante, qu'ils paroissent lancer contre ceux qui les

pourſuivent : d'ailleurs ils ont naturellement une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui ſont encore ſur la glace, les autres demeurent à demi-corps hors de l'eau, & ſemblent conſidérer ce qui ſe paſſe. Lorſqu'ils veulent plonger, ils allongent le cou & levent le muſeau. Pour ſauter de la glace dans l'eau, ils ſe jettent la tête la premiere. Leurs Petits ſont autour d'eux : ceux qu'on prend quelquefois en vie, miaulent comme les Chats, ne veulent prendre aucune nourriture, & ſe jettent ſur un homme qui veut les toucher.

Les plus grands Veaux marins que j'aie vus, continue Martens, avoient huit piés de long : mais leur longueur ordinaire eſt entre cinq & huit piés. D'un ſeul des plus grands, nous tirâmes un demi baril de graiſſe. Elle a trois ou quatre pouces d'épaiſſeur entre cuir & chair, & ſe ſépare comme l'on tire une peau. La chair eſt tout-à-fait noire. Ils ont une extrême quantité de ſang. Leur foie, leur poumon & leur cœur ſont fort gros, & peuvent ſe manger, mais c'eſt après les avoir lavés longtems, pour en ôter l'odeur forte, & les avoir fait bouillir avec divers aſſaiſonnemens ; ce qui ne les empêche

pas même de conſerver un goût d'huile, qui ſouleve l'eſtomac. Ils ont une prodigieuſe quantité de boïaux fort étroits, où l'on ne trouve aucune ſorte de graiſſe. Leur partie génitale eſt un os dur, de la longueur d'un pan, & couvert de nerfs. Ils n'ont pas tous la prunelle de l'œil d'une même couleur : elle eſt ou criſtalline, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, & plus groſſe qu'un pois. Ces Animaux ſont ſi furieux, lorſqu'ils veulent s'accoupler, qu'il eſt dangereux de s'en approcher ſur les glaçons. On s'efforce alors de les tuer ſans ſortir des chaloupes : mais ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement bleſſés. Ecorchés même, ils vivent encore ; & les agitations avec leſquelles ils ſe roulent dans leur ſang, forment un ſpectacle affreux. Les coups qu'on leur donne ſur la tête & le muſeau ne leur ôtent pas l'envie de mordre ; ils ſaiſiſſent ce qu'on leur preſente, avec autant de force que s'ils n'avoient point été bleſſés. Enfin, l'on eſt obligé de leur enfoncer une demie pique au travers du cœur & du foie, d'où cette nouvelle bleſſure fait encore ſortir beaucoup de ſang.

Le Cheval marin, ſuivant les obſervations du même Voïageur, reſſembl

beaucoup au Veau marin ; mais il est considérablement plus gros. Sa grosseur commune est celle d'un Bœuf. Sa tête est aussi plus grosse, plus ronde & plus dure. Il a les pattes du Veau marin, c'est-à-dire, cinq doigts ou cinq griffes à chacune ; mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, surtout autour du cou. Les uns l'ont couverte d'un poil, couleur de souris ; les autres d'un poil rouge, ou gris ; & d'autres en ont fort peu. Ils sont ordinairement pleins de galles & d'écorchures, qu'ils se font vraisemblablement à force de se gratter. Autour des jointures, ils ont la peau fort ridée. Leur machoire supérieure offre deux grandes dents, qui leur descendent audessous des babines inférieures, & qui ont, dans quelques-uns, plus de deux piés de long : les jeunes n'ont pas cette espece de défenses ; mais elles leur viennent avec l'âge. Quoiqu'il paroisse certain que tous les vieux en sont naturellement munis, il s'en trouve qui n'en ont qu'une seule ; & l'on juge qu'ils ont perdu l'autre en vieillissant, ou dans leurs combats. Ces deux dents sont fort blanches, solides & pesantes ; mais la racine en est creuse. On en fait des manches de couteaux, des boîtes, & d'au-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

tres bijoux, qui ont été longtems plus estimés & plus chers que l'ivoire. Des autres dents, les Habitans de Jutland font des boutons assez propres, pour leurs habits. Les Chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un Bœuf; & sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses, de la grosseur d'un fétu de paille. Il n'y a point de Matelots qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'enhaut, les Chevaux marins ont deux ouvertures, ou deux naseaux en demi cercle, par lesquelles ils jettent l'eau comme les Baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez, & bordés de sourcils : ils ont la rougeur du sang, & se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un peu plus élevées que leurs yeux, sans en être fort éloignées, & ressemblent à celles des Veaux marins. Leur langue a la grosseur de celle du Bœuf : elle ne fait pas un mauvais aliment, dans sa fraîcheur; mais deux ou trois jours suffisent pour lui faire prendre un goût rance & huileux. Ces Animaux ont le cou d'une épaisseur, qui ne leur permet gueres de tourner

la tête, ce qui les obligeant de tourner beaucoup les yeux, leur donne l'air encore plus *torve*; ils ont la queue courte, comme celle du Veau marin.

LE SPITZBERG.

On a déja remarqué qu'il est très difficile d'enlever leur graisse, parcequ'elle est entremêlée avec la chair, comme celle du Pourceau. Le foie & le cœur se mangent, & font même un fort bon mets pour les Matelots, qui n'en ont pas beaucoup d'autres à choisir. La partie génitale est un os dur, d'environ deux piés de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu; plat vers le ventre, rond dans tout le reste de la longueur, & couvert de nerfs. On juge que les Chevaux marins vivent d'herbe & de poisson; d'herbe, parceque leur fiente ressemble à celle du Cheval terrestre; de poisson, parcequ'en dépeçant une Baleine, on apperçoit ordinairement quelques Chevaux marins, qui en tirent sous l'eau différentes pieces. On voit, sur les glaçons du Spitzberg, un grand nombre de ces Animaux qui font retentir l'air de leurs mugissemens. S'ils se jettent dans l'eau; c'est la tête la premiere, comme les Veaux marins. Ils dorment & ronflent, non-seulement sur la glace, mais dans l'eau

LE SPITZBERG.

même, où quelquefois on les croiroit morts. Leur ardeur est surprenante à défendre leur propre vie & celle des Animaux de leur espece. S'ils en voient un blessé, ils vont droit à la Chaloupe, sans s'effraïer des coups & du bruit : les uns plongent, & de leurs défenses, ils y font quelquefois de grands trous ; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Dans ces occasions, les Pêcheurs n'ont pas d'autre ressource que la fuite. L'unique méthode, lorsqu'on a lancé le harpon sur un Cheval marin, est de le laisser nâger jusqu'à ce qu'il soit affoibli par la perte de son sang : on retire alors la corde qu'on a filée. L'Animal, amené insensiblement près de la Chaloupe, s'agîte & fait plusieurs sauts : mais quelques coups de lance l'achevent bientôt. On saisit, pour le darder, le tems où il se précipite d'un glaçon dans la Mer, autant pour dérobber la vue de sa blessure aux autres, que pour lui percer plus facilement la peau, qui est alors plus tendue & plus unie ; au lieu que dans son sommeil, ou son repos, elle est si lâche & si ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'efflеurer. Cet instrument doit être du fer le meilleur &

le mieux trempé. Les harpons, qui servent à la pêche des Baleines, sont trop foibles pour la peau du Cheval marin. Le fer, comme celui des lances, est d'un pan & demi de longueur, & d'un pousse d'épaisseur.

Baleines. Leurs propriétés & leur Pêche.

En réglant l'ordre par la grosseur des Animaux du Sptizberg, c'étoit à la Baleine qu'on devoit ici le premier rang : mais il a paru plus naturel de commencer par les plus nombreuses especes ; & c'est à Martens qu'on s'attache encore, parcequ'aïant joint, à la qualité de Voïageur & de Naturaliste, celle de Pêcheur, ses observations ont le double mérite d'une sage spéculation & d'une longue expérience.

Il les borne, dit-il, à l'espece de Baleines, auxquelles ce nom convient proprement, à celles qui sont le principal motif des voïages qu'on fait aux Mers glacées, quoique dans plusieurs Relations on trouve d'autres Animaux marins, confondus sous le même nom.

La Baleine est un Poisson de monstrueuse grandeur, dont la forme générale représente une forme de Cordonnier renversée. Elle n'a que deux nageoires, placées derriere les yeux, & d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse,

noire & marbrée de raies blanches. Cette marbrure reſſemble aux veines du bois ; & dans ſes traits les plus épais comme dans les plus minces, paſſent d'autres veines, d'un blanc jaunâtre, mêlange qui leur donne beaucoup d'agrément. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-deſſous de la peau, des os qui reſſemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts ſont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondiſſent, lorſqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la groſſeur d'une tête d'homme ; & leur reſſort ſe conſerve longtems ſi vif, qu'ils rejailliſſent non-ſeulement fort haut comme un Ballon, mais avec la viteſſe d'une fleche. La Baleine, n'aïant que deux nageoires, s'en ſert comme d'avirons, & nage à-peu près comme une Chaloupe à deux rames. Sa queue n'eſt pas élevée, comme dans la plûpart des autres Poiſſons : elle eſt couchée horizontalement, comme celle du Dauphin & de quelques autres, & ſa largeur eſt entre trois & quatre braſſes. La tête forme le tiers de toute la maſſe du corps. Elle eſt plus grande dans les unes que dans les autres. Le devant des babines, hautes & baſſes,

a des poils aſſez courts. Ces babines ſont d'ailleurs unies, un peu recourbées, à-peu-près de la forme d'une *S*, & ſe terminent ſous les yeux, devant les nageoires. Au-deſſus de la babine ſupérieure, il y a des raies noires, & quelques-unes d'un brun obſcur, qui ſont recourbées, de même. Les deux babines ſont fort noires, liſſes, rondes, & s'emboîtent l'une dans l'autre. C'eſt ſous la babine ſupérieure qu'eſt ce qu'on nomme la côte de Baleine, eſpece de corne, qui lui tient lieu de dents, de couleur brune, noire, & jaune, avec des raies de diverſes couleurs. Il ſe trouve des Baleines, qui ont les côtes d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la babine inférieure, on remarque une cavité, où la babine ſupérieure s'emboîte, comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres Navigateurs de la même expérience, juge que c'eſt par ce trou que la Baleine prend l'eau qu'elle rejette.

C'eſt donc ſa gueule qui contient la côte; & cette dure ſubſtance eſt garnie par tout de longs poils, aſſez ſemblables à du crin de cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. On voit des Baleines qui ont la côte un peu courbée, en forme de ci-

meterre, & d'autres qui l'ont en demilune. La plus petite partie, car c'eſt collectivement qu'on la nomme côte, eſt ſur le devant de la gueule, & va par derriere ſur le goſier. Celle du milieu eſt la plus groſſe & la plus longue; elle a quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. D'un côté, la gueule eſt garnie d'une rangée de deux cens cinquante côtes, & de l'autre, du même nombre; ce qui fait cinq cens côtes, ſans en compter de plus petites, qu'on ne tire point, parceque l'endroit où les deux babines ſe joignent étant fort étroit, il ſeroit trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de côtes eſt un peu courbe en dedans, & prend, vers les babines, la figure d'une demilune. Elle eſt large par le haut, dans l'endroit où elle tient à la babine, & garnie partout de nerfs durs & blancs vers la racine, de ſorte qu'on peut mettre la main entre deux côtes. Ces nerfs blancs peuvent ſe manger dans leur fraîcheur; ils ne ſont pas coriaces & ſe rompent facilement; mais en vieilliſſant, ils prennent une fort mauvaiſe odeur. Dans les parties les plus larges de la côte, qui ſont celles de deſſus, vers la racine, il croît d'autres petites côtes, plus ou moins grandes, comme on voit

de petits & de grands arbres entremê-lés dans une Forêt. La côte, en continuant toujours de donner ce nom à la totalité, est étroite & pointue par le bas : une cavité, qui regne en dehors, lui donne quelque ressemblance avec une gouttiere, & sert à l'enchassement des côtes particulieres, qui se joignent les unes aux autres, comme les écailles d'une Ecrevisse ou les tuiles d'un toît ; ce qui empêche que les babines inférieures n'en soient blessées. On fait divers usages des côtes de Baleine ; mais le poil n'étant point emploïé, Martens juge qu'il pourroit être préparé comme le Lin, ou le Chanvre, pour en fabriquer de grosses toiles, des cordages, & d'autres Marchandises de cette nature. Il n'est pas facile de couper les côtes de Baleine, & l'on y emploie divers instrumens de fer.

La partie inférieure de la gueule est ordinairement blanche. La langue est entre les côtes, attachée à la mâchoire d'en bas : elle est blanche, comme tout ce qui la soutient ; mais bordée de taches noires. Sa substance n'est qu'une graisse molle & spongieuse, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raison la fait jetter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

ou six barils d'huile; & c'est la proie du Poisson à scie, qui la cherche fort avidement.

Sur la tête de la Baleine, devant les yeux & les nâgeoires, s'éleve une sorte de loupe, qui a deux trous, un de chaque côté, & l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en maniere d'*S*. C'est par ces deux ouvertures que l'Animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent, lorsqu'il souffle dans une Cave. La Baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force, que lorsqu'elle est blessée; & le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une Mer agitée, ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la grosseur, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut; elle est un peu platte, avec une pente sensible jusqu'à la babine inférieure, à peu-près comme le toît d'une Maison. Cette babine est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu; car le devant & le derriere sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. On a déja dit qu'en général tout le corps de la Baleine ne ressemble pas mal à une forme de Cordonnier renversée. Les yeux

ſont entre la groſſeur & les nâgeoires, & ne ſont pas plus gros que ceux d'un Bœuf. Ils ſont bordés de poils, qui forment une eſpece de ſourcils. La prunelle n'eſt guere plus groſſe qu'un pois; & le cryſtallin a la blancheur, la tranſparence & la clarté du cryſtal. Cependant quelques Baleines ont tout le globe des yeux, de couleur jaunâtre. Ils ſont placés fort bas, preſqu'à l'extrêmité de la babine inférieure.

Les oreilles de la Baleine ſont fort avant dans la tête. Auſſi n'entend-elle point, lorſqu'elle rejette ſon eau; & c'eſt le tems qu'on ſaiſit pour la darder. La partie antérieure du ventre & le dos ſont tout-à-fait rouges; mais le bas du ventre eſt ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes ils ſoient de la noirceur du charbon. Au Soleil, la couleur de ces Animaux eſt fort belle, & les petites ondes qu'ils ont ſur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques-unes ſont marbrées ſur tout le dos & ſur la queue. Martens aſſure qu'il trouva, ſur la queue d'une Baleine, le nombre 1222, auſſi nettement tracé que s'il l'eût été par un Peintre. Dans les endroits où elles ont été bleſſées, il reſte toujours une cicatrice blanche. Mais il y a peu

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

d'uniformité dans leur couleur : on en voit de toutes blanches (7), d'à-demi blanches, de jaunes & noires, c'est-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & de toutes noires. Ces dernieres ne sont pas même d'un noir égal : c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une Tanche. Une Baleine, qui se porte bien, n'a pas la peau moins glissante & moins unie que l'Anguille ; cependant on peut se tenir sur son corps, parceque la chair est si molle, qu'elle s'enfonce sous le poids d'un Homme. Celle de la superficie est aussi mince que le Parchemin, & peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe, avec une espece de fermentation, qui paroît venir plutôt d'une chaleur intestine que de celle du Soleil. Les Baleines harponées, qui se sont échauffées à force de nâger, jettent une fort mauvaise odeur lorsqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau, de la longueur d'un Homme ; ce qu'on tente envain lorsqu'elles sont moins échauffées. A celles qui sont mortes depuis quelques jours, & qui ont essuié les raions du

(7) Ellis & d'autres Anglois mettent beaucoup de Baleines blanches dans les Mers du Nord-Ouest.

Soleil, on enleve aiſément la plus grande partie de la peau; mais, en même-tems, on ſent une horrible puanteur, cauſée par la fermentation de la graiſſe qui s'échappe par les pores. Quelques Femmes du Nord ſe ſervent de cette peau, pour attacher le lin à leurs Quenouilles. En ſechant, la Baleine perd ſes couleurs. Le blanc devient ſale; & le noir, qui ſervoit à le faire éclater, tire ſur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tiſſu, & les petits pores qui ſont le paſſage de la ſueur.

LE SPITZBERG.

La partie génitale des Baleines eſt un nerf, dont la force & la grandeur ſont proportionnées à celles de l'Animal. Il eſt long de ſept à huit piés, entouré d'une double peau, qui le fait reſſembler à un couteau dans ſa gaine, dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie de la Femelle ne diffère point de celle des Animaux terreſtres à quatre piés. De chaque côté, on diſtingue une mammelle, avec des traïons ſemblables à ceux d'une Vache. Quelques Baleines ont les mammelles toutes blanches; d'autres les ont marquetées de taches noires & bleues. On aſſure que pour s'accoupler, les Baleines ſe tiennent droites, la tête hors de

LE SPITZBERG.

l'eau, & que les Femelles ne portent jamais plus de deux Baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des Baleines font auffi durs que ceux des Animaux terreftres à quatre piés, quoiqu'ils foient auffi poreux qu'une éponge, fort creux, & remplis de moelle. L'intérieur ne reffemble pas mal à des raïons de miel. La babine inférieure eft foutenue par deux os, grands & forts, placés vis à-vis l'un de l'autre, qui ont enfemble la forme d'une demi-lune; mais chacun à part ne repréfente que le quart d'un cercle: leur longueur eft d'environ vingt piés. Les Matelots emportent ceux qui fe trouvent fecs à leur départ; mais un os, fraîchement tiré d'une Baleine, jette une odeur infupportable, auffi long-tems qu'il conferve fa moelle.

La chair des Baleines eft groffiere & coriace. Elle reffembleroit affez à celle du Bœuf, fi elle n'étoit entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paroît feche & maigre, parceque la graiffe n'eft qu'entre la chair & la peau. Quelques parties deviennent bleues & vertes, comme le Bœuf falé, furtout dans les endroits où les mufcles fe rencontrent; & pour peu qu'on tarde à les ap-

prêter, elles noirciſſent & ſe corrompent. La chair de la queue eſt moins dure & moins ſeche ; c'eſt celle que les Matelots mangent, en gros morceaux, qu'ils coupent à l'endroit quarré, & qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graiſſe, dont on tire l'huile, & qui ne ſe trouve, comme aux Veaux marins, qu'entre cuir & chair, a le plus ſouvent ſix pouces d'épaiſſeur ſur le dos & ſous le ventre, quelquefois un pié ſur les nâgeoires, & juſqu'à deux à la babine inférieure, qui eſt toujours l'endroit le plus gras. Mais il en eſt des Baleines, comme de tous les autres Animaux ; les unes ont plus de graiſſe que d'autres. C'eſt dans les petits nerfs, qui s'y trouvent mêlés, que l'huile ſe raſſemble. On l'exprime, comme l'eau d'une éponge.

La queue d'une Baleine lui ſervant de gouvernail, pour ſe tourner, & ſes nageoires d'avirons, ſon mouvement ne differe point de celui d'une Barque. Elle nage avec autant de vîteſſe qu'un Oiſeau vole, en laiſſant après elle un vaſte ſillon, comme les Vaiſſeaux qui ſont à la voile. Les Baleines du Cap Nord, auxquelles on donne ce nom, parcequ'elles ſe prennent entre le Spitz-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

berg & la Norwege, ne ſont pas ſi groſſes & rendent moins de graiſſe que celles du Spitzberg. Elles n'en donnent ordinairement que depuis dix juſqu'à trente barils; au lieu que celles du Spitzberg en rendent juſqu'à quatre-vingt-dix. Il n'eſt pas rare, au Spitzberg, de prendre des Baleines de cinquante ou ſoixante piés de long. Martens en prit une de cinquante-trois piés, dont la graiſſe remplit ſoixante & dix barils; ſa queue avoit trois braſſes & demie de largeur. Un autre Allemand tira d'une Baleine morte, que le hazard lui avoit fait rencontrer, cent trente barils de graiſſe. Ces Animaux ont une meſure de longueur, qu'ils ne paſſent point; & Martens fait entendre que pour les plus grands, c'eſt environ ſoixante piés: mais leur épaiſſeur n'eſt pas ſi bornée; de ſorte qu'une Baleine peut être, à la fois, moins longue & plus groſſe qu'une autre.

Outre la peau mince & ſuperficielle, il s'en trouve, par-deſſous, une plus épaiſſe, qui couvre la graiſſe & qui eſt proportionnée à la groſſeur de la Baleine. Son épaiſſeur ordinaire eſt d'un pouce: elle eſt de la même couleur que la premiere, c'eſt-à-dire, noire, blanche, ou jaune, ſi la premiere l'eſt. Quelque

épaisse qu'elle puisse être, elle a si peu de roideur & de dureté, qu'on croiroit pouvoir l'apprêter comme le cuir : mais elle se seche, & se rompt ensuite aisément. A l'égard des intestins, il ne paroît pas qu'on les ait encore étudiés. Ce que j'en puis dire, ajoute Martens, c'est qu'ils sont couleur de chair, remplis de vent & d'une fiente jaune. On croit que la Baleine se nourrit de petits Limas de Mer; mais Martens ne peut se persuader que ces Insectes soient capables de lui donner tant de graisse. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent; & la fiente jaune, qui se trouve dans ses intestins, lui paroît une objection sans replique. D'ailleurs, un Pêcheur célebre l'assura qu'il en avoit pris une aux environs de Hitland, dans laquelle on avoit trouvé près d'un baril de Harengs. Les Baleines étant plus petites, dans cette Mer, que celles du Spitzberg, leur pêche est beaucoup plus dangereuse : elles sont si légeres & si vives, que ne faisant que sauter dans l'eau, & tenant presque toujours la queue au-dessus, on n'ose s'en approcher, pour leur lancer le harpon.

Cependant le courage de cet animal marin ne répond point à sa force, ni à sa grosseur. Dès qu'il apperçoit un

Histoire naturelle de l'Amer Septentr.

le Spitzberg.

Homme ou une Chaloupe, il ſe cache ſous l'eau, pour prendre la fuite. On ne connoît même aucun exemple d'une Baleine, qui ait fait volontairement du mal aux Hommes, c'eſt-à-dire, ſans y être comme forcée par ſon propre danger ; mais, alors, les Hommes ou les Chaloupes ne lui cauſent pas plus d'embarras qu'un grain de ſable, elle les fait ſauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité d'autres Poiſſons, pris enſemble ou ſéparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une Baleine. Elle fait quelquefois filer des miliers de braſſes de corde ; & nageant avec beaucoup plus de vîteſſe qu'un Oiſeau ne vole, elle étourdit ceux qui la pourſuivent. Cependant on a toujours obſervé qu'elle ne peut nuire aux grands Vaiſſeaux. Lorſqu'elle leur donne un coup de ſa queue, elle ſe fait plus de mal qu'au Bâtiment.

C'eſt une expérience conſtante, qu'au Printems les Baleines du Spitzberg ſe retirent vers l'Oueſt, près du vieux Groenland & de l'Ile Mayen, & qu'enſuite elles retournent à l'Eſt du Spitzberg. Après elles, vient cette autre eſpece de Monſtres marins, que les Allemans nomment *Winnefishen*, Poiſſons

à nageoires, & que leur description fait prendre pour ceux que les François appellent Souffleurs. On cesse alors de voir des Baleines. Elles nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons. Leur plus mortel Ennemi est le Poisson à Scie (8), nommé plus ordinairement l'Espadon ou l'Epée. Jamais ils ne se rencontrent sans combat, & c'est l'Espadon qui est toujours l'agresseur. Quelquefois deux de ces Animaux se joignent contre une Baleine. Comme elle n'a, pour arme offensive & défensive, que la queue, elle plonge la tête; & lorsqu'elle peut frapper son Ennemi, elle l'assomme du coup : mais il est fort adroit à l'esquiver, & fondant sur elle, il lui enfonce son arme dans le dos. Souvent il ne la perce point jus-

(8) Martens voudroit, dit-il, qu'on le nommât Poisson à peigne, parceque les dents de l'espece d'épée, qui lui sort de la tête, ressemblent plus aux dents d'un Peigne qu'à celles d une scie. Donnons sa Description d'après le P. de Charlevoix, qui l'avoit vu combattre. Il est de la grosseur d'une Vache, long de sept ou huit piés, & son corps va toujours en rétrécissant vers la queue : son arme est longue de trois piés & large de quatre doigts. Elle est posée sur son nez, & de chaque côté elle a une suite de dents, longues d'un pouce; rangées entr'elles dans une distance égale. Ce Poisson se met à toutes sauces, & c'est un excellent manger. Sa tête est plus délicate que celle du Veau, plus grosse & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros. *Journal Historique d'un Voïage en Amérique*, p. 54.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

qu'au fond du lard, & la blessure est legere. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge; mais il la poursuit dans l'eau, & l'oblige de reparoître. Alors le combat recommence, & dure jusqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, & nage mieux que lui à fleur d'eau. Les Baleines, qui ont été tuées par des Espadons, sentent si mauvais, que l'odeur s'en répand fort loin.

Pêche Allemande de la Baleine.

Quoique pour la Pêche Françoise de la Baleine, nous aïons renvoïé le Lecteur à nos Relations, qui sont entre les mains de tout le monde, on ne se plaindra point de nous voir donner ici quelque idée de celle des Allemands; & peut-être nos Pêcheurs en tireront-ils quelque utilité.

Lorsqu'on voit une grande abondance de Poissons blancs, on peut compter, dit Martens, que l'année sera bonne, pour la Pêche des Baleines; mais on ne doit pas espérer d'en trouver beaucoup, dans les Parages où les Veaux marins sont en grand nombre; parceque ces derniers Animaux mangeant tout ce qui sert de nourriture aux Baleines, elles cherchent des retraites mieux pourvues de vivres.

Aussi-tôt qu'on apperçoit une Balei-

ne, ou qu'on l'entend souffler & rejetter l'eau, on crie d'abord, *val*, *val*, c'est-à-dire, en bas, en bas; & tous les Pêcheurs se jettent dans leurs Chaloupes. Chaque Chaloupe contient ordinairement six hommes, & quelquefois sept, suivant sa grandeur. Elles s'approchent de la Baleine, à force de rames. Le Harponneur, qui est toujours sur l'avant, se leve, & lance le harpon, qu'il a devant lui. Le Monstre n'est pas plutôt accroché, que voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant de la Chaloupe se trouve au niveau des flots, & qu'il l'entraîneroit même au fond, si l'attention n'étoit extrême à filer continuellement la corde. La méthode, pour lancer le harpon, est de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la premiere des deux cordes auxquelles il est attaché. Cette corde a six ou sept brasses de long; son épaisseur est d'un pouce. On a pris soin de la mettre en cercle, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorsqu'on le lance; elle doit être plus souple que l'autre corde, qui la retient, & qui est à l'autre bout du harpon, pour suivre le Poisson dans sa fuite: aussi la fait-on du chanvre le plus doux & le plus fin, sans la goudronner. Le

Harponneur lance ſon inſtrument de la main droite. Lorſque la Baleine eſt accrochée, tous les Pêcheurs de la Chaloupe lui font face, & ſe hâtent de quitter leurs rames. Un d'entr'eux a, pour unique fonction, le ſoin de veiller ſur la grande corde. Chaque Chaloupe eſt fournie d'un [illegible] de cordes, diviſé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient, depuis quatre vingt, juſqu'à cent braſſes. Le premier tient à la petite corde du harpon. A meſure que la Baleine s'enfonce, on lâche plus de corde; & ſi la Chaloupe n'en a point aſſez, on prend celle des autres. Ces cordes ſont plus groſſes & plus fortes, que celle qui tient au fer du harpon : elles ſont d'un chanvre rude, & bien godronnées. Le Pêcheur, dont on vient de nommer l'office, & tous ſes Compagnons même, doivent prendre un ſoin extrême qu'au moment où la Baleine s'enfonce, leur grande corde ne ſe mêle, ou n'avance trop d'un côté; ſans cette attention, la Chaloupe ſeroit infailliblement renverſée. La corde doit filer directement par le milieu de la Chaloupe, & le Harponneur mouille ſans ceſſe, avec une éponge, le bord qu'elle touche en paſſant, dans la crainte qu'un mouvement ſi

rapide n'y mette le feu. Les autres y ont aussi l'œil ; tandis qu'un Matelot expérimenté, qui est sur l'arriere, pour gouverner la Chaloupe avec son aviron, observe de quel côté la corde file, se regle sur son mouvement ; car on croit pouvoir assurer, sans exagération, que la Chaloupe va plus vîte que le vent.

Un Harponneur, qui peut darder la Baleine au-dessous de l'ouie, ou dans la plus grande partie du dos, choisit toujours l'un ou l'autre de ces deux endroits. On s'efforce aussi de la percer avec des lances, pour lui faire jetter plus de sang. D'autres la frappent aux parties naturelles, lorsqu'ils y peuvent atteindre ; elle y est extrêmement sensible, & l'on a même observé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorsqu'elle est prête à mourir, lui fait trembler tout le corps. Mais le plus souvent on n'a pas la liberté du choix. La tête est l'endroit où le harpon a le moins de prise, parceque les os y sont fort durs, & qu'il y a peu de graisse. On juge même que l'Animal connoît cette propriété ; car lorsqu'il se voit en danger, & qu'il ne peut se garantir du harpon, il y expose la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du har-

pon a la forme d'une fleche par le bout, avec deux tranchans. Le derriere en eſt épais des deux côtés, comme le dos d'un couperet; afin qu'il ne puiſſe, ni couper par là, ni ſe détacher. Le manche eſt plus gros par le haut que par le bas, & creux juſqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on attache encore à l'entour avec une groſſe ficelle. La petite corde, qu'on a nommée la premiere, tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que de quelque maniere que le harpon ſoit lancé, il tombe toujours ſur la pointe. Les meilleurs harpons ſont ceux qui ne ſont pas trop trempés, & qui peuvent plier ſans ſe rompre.

Pendant qu'une Baleine eſt accrochée, toutes les autres Chaloupes rament devant celle d'où le coup eſt parti, & tirent quelquefois la corde, pour connoître à ſa roideur le degré de force qui reſte à l'Animal. Lorſqu'elle paroît lâche, & qu'elle ne fait pas pancher l'avant de la Chaloupe plus que le derriere, on ne penſe qu'à la retirer. Un des Pêcheurs la remet en rond, à meſure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, ſi la Baleine recommençoit à fuir. On obſerve auſſi de ne pas trop lâcher la

corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parcequ'en s'agitant elles pourroient l'accrocher à quelque roche, & faire sauter le harpon. Des Baleines mortes, ce ne sont pas les plus grasses qui s'enfoncent aussi-tôt. On remarque, au contraire, que plus elles sont maigres, plus elles vont vîte à fond, quoiqu'elles reviennent sur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui disparoissent ainsi, remontent d'elles-mêmes; & l'effort de tous les Pêcheurs se réunit, pour les conduire au Vaisseau. A la vérité, si la Mer étoit assez calme pour leur permettre de s'arrêter long tems dans le même lieu, ils auroient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais outre les obstacles du Vent & des Courans, une Baleine, morte depuis quelques jours, est d'une saleté & d'une puanteur insupportables. Sa chair se remplit de vers longs & blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'éleve. La plûpart se découvrent d'un ou deux piés. A quelques-unes on voit la moitié du corps; mais alors, elles crevent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente; il se fait de si grands trous au ventre, qu'une partie des boïaux en sort. La vapeur, qui s'en ex-

hale, enflamme les yeux, & n'y cause pas moins de douleur que si l'on y avoit jetté de la chaux vive. Des Baleines qui remontent en vie sur l'eau, les unes paroissent seulement étonnées; d'autres sont farouches & furieuses. On a besoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher; car pour peu que l'air soit serein, une Baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un nouvel harpon, quelquefois deux, suivant l'opinion qu'on a de ses forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en jouant de la queue & des nageoires, qui n'annoncent rien d'heureux aux Chaloupes. Si dans ce mouvement la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en est plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il se détache.

Les Baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces; on les entend d'aussi loin que le bruit du gros canon: mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou qu'elles sont tout-à fait lasses, elles ne rejettent l'eau que foiblement & comme par gouttes. Leur bruit ne ressemble plus qu'à celui d'un flacon vuide, qu'on tiendroit sous l'eau

pour le remplir. Ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à leur mort, en couvrent les Chaloupes & les Pêcheurs, & teignent la Mer de rouge dans un vaste espace. Celles qui sont blessées mortellement, s'échauffent par leurs agitations jusqu'à se couvrir d'une sorte de sueur, qui attire les Oiseaux de Mer : ils viennent les becqueter, pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naseaux, elles jettent aussi une espece de graisse, qui nage sur l'eau, & que les Malemucks avallent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon se brise, ou se détache, les Pêcheurs d'un autre Vaisseau, qui s'en apperçoivent, ne manquent point de lancer leur propre harpon; & lorsqu'ils ont accroché la Baleine, elle leur appartient. Quelquefois une Baleine est frappée en même-temps de deux harpons, lancés par deux Vaisseaux differens. Alors les deux Vaisseaux y ont un droit égal, & chacun en obtient la moitié. Toutes les Chaloupes, qui accompagnent celle d'où le harpon est lancé, attendent que la Baleine remonte, & doivent prêter la

main pour la tuer à coups de lances. Ce tems eſt toujours le plus dangereux ; car la Chaloupe qui a lancé le harpon, quoiqu'entraînée par la Baleine, s'en trouve ordinairement fort éloignée ; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, ſont comme ſur elle, ou du moins à ſes côtés, & ne peuvent gueres éviter d'en recevoir de très rudes coups, ſuivant ſes mouvemens & ſes agitations. Sa queue & ſes nageoires battent ſi furieuſement l'eau, qu'elles la font ſauter & la répandent comme en pouſſiere. Elle peut briſer une Chaloupe ; mais on a déja remarqué que les grands Vaiſſeaux ne reçoivent aucun dommage du coup, & qu'au contraire elle en ſouffre beaucoup elle-même : elle en ſaigne ſi fort, qu'elle acheve de perdre ſes forces, & le Vaiſſeau demeure tout rouge de ſon ſang. Les lances ſont compoſées d'un bois, d'environ deux braſſes de longueur, un peu plus court que celui des piques ; & d'un fer pointu, long d'une braſſe, qui doit être médiocrement trempé, afin qu'il puiſſe plier ſans ſe rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés, pour rendre la bleſſure plus large. Il arrive, quelquefois, que toutes les lances de

trois ou quatre Chaloupes demeurent enfoncées dans le corps d'une Baleine.

Aussi-tôt que l'Animal est mort, on lui coupe la queue, parcequ'étant transversale, elle retarderoit le cours de la Chaloupe. Quelques Pêcheurs Allemands gardent la queue & les nageoires, & les suspendent aux côtés du Vaisseau, pour le garantir des glaces, lorsqu'il s'en trouve assiégé. On attache la Baleine à l'arriere d'une Chaloupe, qu'on amarre elle-même à la queue de quatre ou cinq autres, & l'on retourne au Vaisseau dans cet ordre. En y arrivant, la Baleine y est attachée avec des cordes; la tête vers la Pouppe; & l'endroit, où l'on a coupé la queue, vers la Proue. Ensuite, deux Chaloupes se placent de l'autre côté de l'Animal, & sont retenues dans cette situation par un long crochet, qu'un des Matelots tient pendu au bord du Vaisseau. Le Harponneur de chaque Chaloupe est sur l'avant, ou sur la Baleine même, vêtu d'un habit de cuir, & quelquefois en bottes. On fiche des pointes de fer, dans le corps de la Baleine, pour se tenir ferme sur sa peau; parcequ'elle est si glissante, qu'on ne s'y soutient pas mieux que sur la glace. Deux Pêcheurs, chargés de couper

la graisse, reçoivent, pour cet office, quatre ou cinq rixdales. La premiere piece, qu'ils doivent couper, est celle du derriere de la tête, près des yeux, dont elle est l'enveloppe. C'est la plus grosse : toutes les autres se coupent en tranches, le long du corps. Cette premiere piece s'étend, lorsqu'elle est coupée, depuis l'eau jusqu'à la grande Hune, ou cette petite Platte-forme qui regne en saillie autour du grand mât (9). Ensuite on coupe d'autres pieces, qu'on tire aussi sur le Pont; & les Matelots qui sont à bord les découpent en morceaux quarrés, d'un pié de grandeur. Leurs couteaux, avec les manches, sont à-peu-près de la longueur d'un homme. A mesure qu'on détache des pieces de la Baleine, on la leve avec des poulies, pour se donner plus de facilité à la découper. La graisse se détache, comme on écorche un Bœuf. Les morceaux quarrés sont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Dans cet exercice, on se tient aussi loin de la graisse qu'il est possible, parce-qu'on la croit capable de causer une contraction de nerfs, qui pourroit aller

(9) L'Auteur fait juger, par-là, quel doit être le poids d'une Baleine.

jusqu'à rendre perclus des mains & des bras. Les couteaux, quoique plus courts que les autres, n'ont pas moins de trois ou quatre piés de long.

La graisse des Baleines ne se ressemble point. Dans les unes, elle est blanche; jaune dans les autres, & rouge dans quelques-unes. La blanche est remplie de petits nerfs, & ne rend pas tant d'huile que la jaune. Celle-ci passe pour la meilleure. La rouge est remplie d'eau, & vient des Baleines mortes, où le sang remplit les endroits par lesquels la graisse s'est écoulée. Aussi l'huile en est-elle moins abondante & moins estimée. Lorsqu'on a dépouillé un côté de la Baleine, on ne la retourne qu'après avoir coupé la côte entiere, dont la pesanteur donne beaucoup d'embarras à l'équipage : il ne l'éleve point, sans un grand nombre de crochets & de poulies (10). La côte appartient,

(10) Les crochets ressemblent à un fléau de Balance, & sont faits exprès. A chaque bout il y a deux pointes aigües qu'on enfonce dans la côte; au milieu est une longue queue, jointe avec un anneau, où les cordages sont attachés. Deux autres crochets, en forme de griffe d'Oiseau, sont attachés à cette queue. Dans l'anneau, où les cordages sont liés, est un autre crochet, attaché aussi par un anneau, & semblable à ceux qui sont en usage pour lever les Marchandises avec une Grue. Dans le milieu, entre ces deux crochets, une autre corde soutient les crochets d'en bas. Les

non-seulement aux Propriétaires du Vaisseau, mais à ceux qui partagent les frais de l'entreprise. Les Mercenaires sont païés à leur retour, sans égard au succès de la pêche.

Huile de Baleine, & commerce qui s'en fait.

Autrefois les Hollandois faisoient l'huile de Baleine, au Spitzberg, dans un lieu qui se nomme Smerenberg, aux environs de *Harlinger Cookery* ; & dans les voïages de Martens, on y voïoit encore tous les instrumens qu'ils emploïoient à cette opération. Quelques Basques, dit-il, choisissent encore le même endroit : mais, en général, les François tirent l'huile sur leurs Vaisseaux ; & de-là vient qu'ils en perdent plusieurs par le feu. Les Allemands mettent leur graisse dans des tonneaux, où ils la laissent fermenter, & se convertir d'elle-même en huile, sans qu'on ait jamais appris qu'elle les ait fait sauter. En la faisant frire, la perte est de vingt pour cent, plus ou moins, suivant sa bonté. Dans le voisinage de Hambourg, où l'on fait l'huile, on tire la graisse des tonneaux, pour la mettre dans une grande cuve,

deux pointes de derriere prennent la côte d'un côté ; celles de devant la prennent de l'autre ; de sorte qu'elle se trouve entre les unes & les autres lorsqu'on la leve.

d'où elle eſt jettée dans une chaudiere large & platte (11), qui en contient juſqu'à cent quarante gallons. Après l'avoir fait bien frire ſur le fourneau, on la puiſe avec de petits chaudrons; on la jette dans un grand tamis, qui ne donne paſſage qu'aux parties liquides; & tout le reſte eſt abandonné. Le tamis ſe met ſur une grande cuve, à demi pleine d'eau, où l'huile ſe refroidit, s'éclaircit, & dépoſe au fond ce qu'elle a d'impur. Il ne reſte que l'huile pure & nette, qui nage ſur l'eau comme toute autre huile. De la grande cuve, on la fait couler, par un tuïau, dans une autre cuve de même grandeur; & de celle-ci dans une troiſieme, toutes deux à demi pleines d'eau, pour s'y clarifier encore plus. Enfin, elle paſſe dans un quatrieme vaiſſeau, d'où elle n'eſt tirée que pour remplir les barils où l'uſage eſt de la conſerver. Ceux, qui ne la veulent pas ſi pure, n'emploient que deux cuves. Le baril, qu'on nomme en Allemagne *Cardel*, ou *Quarteel*, contient ſoixante-quatre gallons d'Angleterre (12), ou deux cens

(11) Martens la compare à celle des Teinturiers; platte, dit-il, large, dans la forme des Caſſeroles de cuivre.

(12) Le Gallon fait environ quatre pintes de Paris.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

soixante-douze pintes de France ; mais un véritable baril d'huile de Baleine n'est que de trente-deux gallons, ou cent trente-six pintes. Quelques-uns font frire aussi le marc, dont ils tirent une huile brune ; mais si peu estimée, qu'elle ne vaut pas les frais.

Poisson à nageoires.

Après avoir parlé du Poisson à nageoires (13), comme d'un Habitant familier de la Mer du Spitzberg, j'en dois la description. Il est de la longueur d'une Baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. Il se fait connoître à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau. La bosse qu'il a sur la tête est fendue en long ; & c'est par ce trou qu'il rejette l'eau, à beaucoup plus de hauteur que la Baleine. D'ailleurs, son dos n'est pas si courbé que celui de l'autre ; sa bosse est moins élevée ; ses babines sont brunes, & ressemblent à des cordes entrelassées. Sa côte pend au-dessus de la babine supérieure, comme dans la Baleine ; mais quelques-uns doutent qu'il puisse ouvrir la gueule. Martens assure, au contraire, qu'il peut l'ou-

(13) C'est la traduction du nom Allemand, qui est *Winnfish* : mais il paroît que c'est le Poisson que nos Relations nomment *Souffleur*.

vrir, quoiqu'en nageant il ne l'ait pas toujours ouverte comme la Baleine; qu'il en a le dedans tout couvert de poils, la petite côte, ou la plus jeune, de couleur bleuâtre, & la vieille d'un brun foncé, avec quelques raies jaunes. Il eſt noir, ſans l'être autant que du velours, comme les Baleines de cette couleur; mais la ſienne reſſemble à celle de la Tanche. Il a le corps long & menu. Il eſt beaucoup moins gras que la Baleine; ce qui dégoûte d'autant plus d'en prendre, que le profit dédommage peu du danger; car ſe remuant avec plus de vîteſſe que la Baleine, & jouant de la queue & des nageoires avec plus de force, il effraie les Pêcheurs juſqu'à leur faire craindre de s'en approcher aſſez pour le tuer à coups de lances, ſeules armes néanmoins qui puiſſent l'expédier promptement. Martens raconte que des Pêcheurs de ſa Nation aïant lancé, par mépriſe, le harpon ſur un Poiſſon à nageoires, il les entraîna tout-d'un coup, avec leur Chaloupe, ſous un glaçon, d'où ils ne purent ſortir. Les Poiſſons à nageoires ont la queue platte. Lorſqu'ils paroiſſent dans la Mer du Spitzberg, on n'y voit plus de Baleines.

On trouve, dans la même Mer,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Quatre sortes d'Ecrevisses du Spitzberg.

quatre sortes d'Ecrevisses marines ; l'une, sans queue, nommée *Zee-Kraff* par les Allemans, & *Araignée de Mer* par les François ; les autres plus connues sous les noms de *Langoustin rouge*, de petit Langoustin ou petite Chevrette, & de Pou marin, ou Pou de Baleine. La premiere est non-seulement sans queue, mais elle a six piés, deux serres, & le corps tout velu. Par la tête, elles ressemblent à nos Ecrevisses de Mer. La principale différence, entre les Langoustins du Spitzberg & les nôtres, c'est que les premiers sont rouges, avant que d'être cuits au feu, & qu'ils ont la tête fendue en deux, avec plusieurs cornes. Ils ont d'ailleurs, comme les Ecrevisses, les yeux au bout de la tête, qui est fort large. La coque, ou l'écaille, qui couvre leur dos, a la forme du derriere d'une cuirasse, & se courbe un peu autour du cou : elle est armée d'un piquant. Après cette écaille, on trouve six plaques rondes & enchassées l'une dans l'autre, qui couvrent les pattes de devant & de derriere, & dont les bords sont marquetés de petites taches noires. Leur queue est composée aussi de cinq pieces ; & lorsqu'elle s'étend, elle ressemble à celle d'un Oiseau. Les deux pattes de devant

ont de petites pinces. Ces Langouſtins rouges ont dix-huit jambes, dont les plus proches des pinces ſont les plus courtes. Les huit premieres ont chacune quatre jointures, dont la plus haute eſt la plus longue, comme la derniere eſt la plus courte; mais elles ne ſont pas velues. Les dix autres n'ont que deux jointures, & celles de derriere ſont les plus longues. Les piés ſont un peu crochus, & velus. Des jointures inférieures de chaque jambe de derriere ſortent deux rejettons, & les autres jointures n'en ont qu'un. Ces Inſectes marins s'élancent dans l'eau avec beaucoup de vîteſſe.

Les petits Langouſtins du Spitzberg ſont une eſpece de Chevrettes, qui reſſemblent à des vers. Leur tête, qu'on prendroit pour celle d'une Mouche, eſt armée, par devant, de deux cornes. Tout leur corps eſt couvert d'écailles aſſez dures. Ils ont le dos rond; mais leur plus grande largeur eſt par le bas. De ſix jambes qu'ils ont de chaque côté, trois bordent la premiere écaille, & les trois autres ſont au-deſſous de la troiſieme. Ces petits Animaux ſe trouvent ordinairement entre les pierres des Havres, & dans la graiſſe de la Baleine qui flotte ſur l'eau. Ils ſont la

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

proie des Oiseaux de Mer, qu'on ne manque point de voir en grand nombre, dans tous les lieux où l'on trouve de petits Langouſtins.

Poux de Baleine.

Les Poux de Baleine, que Martens range entre les Teſtacées, ne reſſemblent aux Poux ordinaires que par la tête. Leurs écailles ont la dureté de celle du Langouſtin. Ils ont quatre cornes, dont les deux premieres ſont courtes, mais droites, & les deux autres crochues & pointues. Ils ont deux yeux, & n'ont qu'un naſeau. De ſix écailles qu'ils ont ſur le dos, la premiere a la forme d'une navette de Tiſſerand. On compare la figure de leur queue à celle d'un Bouclier; mais elle eſt fort courte. La premiere des ſix écailles du dos eſt garnie de jambes, formées en croiſſant, ou plutôt en faucille; le dehors en eſt rond, le dedans dentelé comme une ſcie, & les extrêmités pointues. A chaque côté de la ſeconde & de la troiſieme écaille, quatre autres jambes, qui lui ſervent comme d'avirons, ont une petite jointure en bas, qui facilite leur mouvemant. Ces Inſectes ne ſe trouvent que ſur la Baleine; & lorſqu'ils ſont attachés à ſa peau, ils ont leurs deux dernieres jambes croiſées ſur leur dos, ou levées. Les ſix autres,

qui ressemblent à celles de l'Ecrevisse, ont chacune trois jointures, & sont fort aigües. Le Pou de Baleine s'attache si fort à la peau de ce Poisson, qu'on le mettroit plutôt en pieces que de l'en arracher; & pour l'avoir en vie, on est obligé de couper un morceau de la partie à laquelle il est attaché. Il ne se tient que sur les nageoires, les babines & les parties génitales, où la Baleine ne peut se frotter facilement. Elle est quelquefois si couverte de ces Insectes, qu'ils emportent de grandes parties de sa peau. C'est dans le tems de la chaleur, qu'elle en est particulierement tourmentée.

Deux especes de Poisson étoilé.

Martens, qui avoit parcouru différentes Mers, n'a vu que dans celle du Spitzberg, deux sortes de Testacées qu'il décrit (14). Il les nomme *Starrfish*, c'est-à-dire, Poisson étoilé, ou Etoile de Mer. Le premier a cinq pointes, qui lui servent comme de jambes : il est de couleur rouge. Sur le plat du corps, il a cinq doubles rangées de grains aigus. Entre chacune de ces doubles rangées, il s'en trouve une simple, des mêmes grains; de sorte qu'on compte

(14) Non qu'on ne voie des Etoiles de Mer dans la Mer du Nord, dans celle d'Espagne & dans la Méditerranée; mais il les trouve tout-à-fait différentes. Celle que Rondelet décrit, est noire, & n'a pas les mêmes plis.

LE SPITZBERG.

en tout quinze de ces rangées de grains ; qui représentent la figure d'une Etoile à cinq branches. D'ailleurs le plat du corps ressemble au dos d'une Araignée. De l'autre côté, on voit au centre la figure d'une Etoile à cinq branches pointues, qui s'ouvre & se resserre comme une bourse, & qui est, apparemment, la bouche de l'Animal. Autour de cette Etoile, on voit de petites taches noires, qui sont rangées aussi en forme d'Etoile ; & celle-ci est encore entourée d'une autre figure, qui ressemble beaucoup à la Renoncule. De l'Etoile du milieu, ou de la bouche, partent cinq bras, ou jambes, qui, depuis la fleur jusqu'aux extrêmités, sont bordés de grains ; & ces grains n'empêchent pas qu'ils ne soient aussi unis qu'une coque d'œuf. Ils sont couverts d'écailles. Leur longueur est d'environ trois pouces ; & depuis les endroits où les grains commencent, ils vont toujours en diminuant. Entre les écailles, il se trouve trois ou quatre autres grains ensemble, qui ressemblent à des verrues. Lorsque ce Poisson nage, il étend ces grains de chaque côté, comme les Oiseaux étendent leurs plumes pour voler.

Seconde espece.

L'autre Poisson étoilé devroit se

nommer plutôt Poiſſon de Corail, parcequ'il reſſemble ſi parfaitement à cette eſpece de Plante, qu'on le prend pour elle avant que de s'être apperçu qu'il eſt vivant. Il eſt d'une couleur plus vive que le premier, qui tire ſur le rouge obſcur. Son corps a dix angles. Le deſſus offre la forme d'une Etoile, avec autant de branches, qui reſſemblent aux aîles d'un Moulinet. Ce deſſus eſt rude, mais le deſſous eſt poli. Au milieu, on voit une autre figure d'Etoile à ſix branches, qu'on peut prendre pour ſa bouche, & dont le tour eſt doux & uni juſqu'aux endroits d'où ſortent les jambes. Entre les emboîtures, il ſe trouve des cavités, qui ſont auſſi aſſez douces. Le haut des jambes eſt gros; & leur milieu offre un creux aſſez doux auſſi. Les bords en ſont couverts d'écailles, les unes ſur les autres, comme des rangées de Corail; mais au-deſſous, les écailles ſont entrelaſſées, ont dans leur milieu de petites raies noires, & ſont les unes ſur les autres, comme celles de l'Ecreviſſe. En ſortant du corps, les jambes ſe diviſent en diverſes branches, creuſes, comme on l'a dit, juſqu'à l'endroit où elles ſe diviſent en d'autres branches, qui diminuent par degrés. Les

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

petites d'enbas ſont entourées d'écailles fort pointues. Le poiſſon joint toutes ſes pattes en nageant, & les écarte enſuite, comme s'il ramoit. Martens en vit un, qui, d'une patte à l'autre, n'avoit pas moins d'un pan de longueur. Les plus grands ſont les plus beaux en couleur. Ils ne vivent pas longtems hors de l'eau. En mourant, leurs pattes ſe retirent vers la bouche; & peu de tems après leur mort ils ſe briſent en morceaux.

Poiſſon Dragon, ou Drack-Fish.

Le Poiſſon Dragon (Drack-fish) eſt une autre rareté du Spitzberg. Il a ſur le dos, deux nageoires, dont la premiere, garnie de fort longs filets, a deux pouces de hauteur. La ſeconde eſt moins élevée, & ſans filets; mais elle occupe une grande partie du dos. Au lieu d'ouies, il a dans le cou, deux ouvertures, bordéés, de chaque côté, de deux petites nageoires. Au-deſſous de ces nageoires, il en a une autre, de bonne grandeur, & une encore ſous le ventre, qui eſt fort longue, fort étroite, & qui touche à la queue. Sa tête eſt oblongue, & compoſée de pluſieurs arrêtes. Il a le muſeau relevé, la queue d'un pouce de largeur, le corps long, mince, un peu rond, d'une couleur argentine & luiſante. Ce Poiſſon ſe trouve

ordinairement entre l'*Ile aux Ours* & le Spitzberg.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Le Poisson blanc.

Les Allemans ont nommé *Whit-fish*, Poisson blanc, un fort gros Poisson des Mers glacées, qui a la figure d'une Baleine, & jusqu'à vingt piés de long. Il n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre ; & sa queue ressemble à celle de la Baleine. Il à sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Sa couleur est un jaune pâle, & sa graisse assez abondante, à proportion de sa grosseur, mais si molle, que le harpon s'en détache facilement. On rencontre ces Poissons en troupes, & Martens en vit à la fois plusieurs centaines.

Le Butskopf.

Le *Butskopf*, en François *Tête de Plie*, est encore un Monstre du Spitzberg, qui a depuis seize jusqu'à vingt piés de long. Son museau est d'une même grosseur, & sans pointe, rempli de petites dents aigües. Il a, vers le milieu du dos, une nageoire qui se voûte un peu en descendant, & deux autres sous le ventre, assez semblables à celles de la Baleine, couvertes d'une peau épaisse & mêlée d'arrêtes. Sa queue ressemble aussi à celle des Baleines. Il a, sur le cou, une ouverture par laquelle il rejette l'eau, mais à

moins de hauteur que la Baleine ; & le bruit qu'il fait en la rejettant est différent aussi par la force & par le son. Ses yeux sont fort petits, à proportion de sa grosseur. Il a le dos brun, la tête de même couleur, mais marbrée ; & le dessous du ventre, blanc. Les Butskopfs suivent longtems un Vaisseau, & s'en approchent si près, qu'ils se laissent même toucher avec un bâton. Ils nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons ; & Martens juge que c'est pour se mettre à couvert de la tempête ; il croît même qu'ils en sont comme avertis, par des douleurs qu'ils sentent quelques jours auparavant, & qui leur font faire des culbutes surprenantes, qu'on ne sauroit prendre, dit-il, pour un jeu.

La Licorne de Mer.

On a nommé plusieurs fois la Licorne de Mer sans en avoir donné la Description. Martens se plaint de l'avoir trouvée, dans les Livres, avec une nageoire sur le dos. Elle n'en a point, dit-il, mais elle a sur le cou une ouverture par laquelle on lui voit rejetter l'eau. Par le corps, elle ressemble au Veau marin ; mais ses nageoires de dessous & sa queue sont celles de la Baleine. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé : mais toutes sont

sont blanches sous le ventre. Leur longueur est depuis seize jusqu'à vingt piés. Une assez longue corne, ou plutôt une dent, qui leur sort de la tête, leur a fait donner leur nom : elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre qui fendent les eaux dans cette situation. Leur vîtesse est si singuliere, qu'on en prend fort peu, quoiqu'on ait souvent le plaisir d'en voir.

Le Hay.

Enfin, Martens compte entre les Monstres du Spitzberg, un Poisson, qu'il nomme *Hay*, & qui n'est pas moins monstrueux par sa forme, que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre. La plus haute des premieres ressemble à la plus haute du Butskopf : la plus basse est d'une largeur égale, du haut en bas, & courbée en arc. Des six autres, les deux premieres, vers la tête, sont les plus longues, & leur figure est celle d'une langue. Celles du milieu sont plus larges que les deux suivantes, mais elles ont la même forme : toutes quatre sont d'une même largeur, & les deux dernieres sont seulement un peu plus courtes que celles du milieu. La queue ressemble à celle de l'Espadon, ou Poisson à Scie, avec cette différen-

ce qu'elle eſt fendue par le bas, & que l'autre moitié a la figure d'une feuille de Lys. Le Hay a le muſeau long; le corps, long auſſi, mais rond, mince, & plus gros néanmoins vers la tête, ſon muſeau reſſemble à celui de l'Eſpadon, & ſa queue a ſix rangées de dents aigües, les unes fort près des autres, trois en haut & trois en bas. Ses yeux, qui lui ſortent un peu de la tête, ſont oblongs & fort clairs. Il a cinq ouies de chaque côté, comme l'Eſpadon. Sa peau eſt dure, épaiſſe, rude lorſqu'elle eſt touchée à contreſens, & de couleur griſâtre. On ne lui donne qu'environ trois braſſes, dans ſa plus grande longueur; ce qui n'empêche point qu'étant fort glouton, il n'emporte de ſi gros morceaux de chair aux Baleines, qu'on les croiroit enlevés avec une pelle. Ces Poiſſons dévorent, ſous l'eau, quantité de Baleines, ou mangent du moins une partie de leur graiſſe; ce qui fait quelquefois dire, aux Pêcheurs, qu'ils n'ont pris que la moitié d'une Baleine morte. Le Hay n'eſt pas moins avide de chair humaine, & ſe jette ſur les Matelots qui ſe baignent dans la Mer. Il a le foie ſi gros, qu'on en tire beaucoup d'huile. La chair du dos eſt un aſſez bon ali-

ment, lorsqu'après l'avoir pendue quelques jours à l'air & l'avoir fait bouillir, on la fait ensuite rôtir pour la manger. On prend ce Poisson avec un grand crochet, attaché au bout d'une chaîne de fer, où l'on a mis une piece de chair pour amorce (15).

LE SPITZBERG.

Hanneton marin.

Martens prit, dans la Baie du Sud, au Spitzberg, un petit Poisson fort singulier, qu'il nomme *Hanneton marin*. Il a deux nageoires, qui ont la figure de celles d'une Baleine. Il est épais & large par le milieu, mince & pointu par les deux bouts; & par le reste du corps, il ressemble à nos Hannetons, avec cette seule différence, que la queue est plus grosse, & ne commence à devenir pointue que vers le bout. La tête est large, ronde, fendue au milieu, avec de petites cornes de la grosseur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté: l'Auteur ne pût distinguer si c'étoient des yeux. La bouche est partagée, ou fendue. Ce petit Animal est si transparent, qu'on lui voit jusqu'aux entrailles. Toute sa couleur

(15) Le Traducteur de Martens dit qu'il ne sait quel nom l'on peut donner en François à ce Poisson. N'est-ce pas le Requin, sous un nom Allemand?

est d'un blanc d'œuf, à l'exception de la bouche, qu'il a jaune & noire; & sa substance est si glaireuse, qu'il se dissout dans les mains.

Dans le même Havre, Martens vit un autre Insecte, aussi transparent que le Hanneton marin, mais plat, avec deux bras semblables au fléau d'une Balance, qui sont revêtus d'une espece de poil ou de duvet, & qui lui servent à se mouvoir. Sa couleur est brune. Martens, ajoutant ici qu'il en vit plusieurs, semble oublier que cinq ou six lignes au-dessus, il a dit » qu'on en voit » nager un si grand nombre, qu'il ne » seroit pas plus aisé de les compter » que la poussiere qui vole dans l'air. Il remarque même que, suivant quelques-uns, les Baleines s'en nourrissent, ce qui doit en faire supposer une prodigieuse abondance; & s'il rejette cette opinion, c'est uniquement parcequ'il ne croit pas qu'une si mince nourriture pût les rendre si grasses. Il juge plutôt, dit-il, qu'ils servent à nourrir les Oiseaux de Mer.

Un autre Insecte marin a la figure d'un Champignon; c'est-à-dire, qu'il n'est composé que d'une tige ronde & épaisse, qui entre dans le milieu de la tête. Cette tête est bleue, à-peu-près,

LE SPITZBERG.

& de la même épaiſſeur que la tige. On pourroit la comparer auſſi à ces chapeaux de paille, que les Femmes Allemandes portent à la campagne. La tige groſſit en deſcendant; & le bout en eſt rond, mais beaucoup plus petit que celui d'en haut. Le mouvement de ces Inſectes eſt le même que celui d'un bâton qu'on enfonce dans l'eau, & qu'on laiſſe remonter tout-d'un-coup.

Poiſſon Roſe.

L'Inſecte, ou le Poiſſon *Roſe*, qu'on ne voit jamais nager ſur l'eau, que dans un tems calme, eſt de la rondeur d'un cercle; mais entre les rais & dans ſa circonférence il eſt un peu dentelé. Il a ſeize rais, qui partent du centre du corps, & qui ſe diviſent en deux branches dans l'endroit où ils ſe ſerrent le plus. Le corps eſt blanc, tranſparent, ſe ferme & s'ouvre à ſon gré. Les rais ſont d'un rouge brun; & leur bout, vers la circonférence extérieure, a diverſes taches, au nombre de trente-deux. Dans le milieu de cette eſpece d'aſſiette, on diſtingue un petit cercle, & c'eſt de ſa circonférence que partent les rais. En dedans, ce cercle eſt creux: peut-être ce creux eſt-il le ventre de l'Inſecte; du moins, l'Obſervateur Allemand y trouva deux ou trois petites Chevrettes. Il y remarqua auſſi ſept fils

bruns, ſemblables à de la ſoie filée, qui pouvoient être les inteſtins. Toute la maſſe de cet étrange Poiſſon peſe une demie livre, & ſon diametre eſt d'un demi pan. On prétend que la couleur des Maquereaux leur vient de ce qu'ils ſe plaiſent à ſucer ces Inſectes : il eſt vrai, dit Martens, qu'ils ſont en grand nombre; mais comment vérifier une ſi bizarre ſuppoſition?

On voit au Spitzberg, dans les tems calmes, deux ſortes de Poiſſons glaireux, dont l'un a ſix angles, & l'autre huit. Le premier offre auſſi ſix raïons, couleur de pourpre, dont les bords ſont bleus; entre ces raïons ſon corps eſt partagé comme une courge, en ſix côtes. Du milieu pendent deux fils, auſſi rouges que du Vermillon, rudes, & de la figure d'un cinq en Lettres Romaines. On ne s'apperçoit point qu'il les remue en nageant. Tout le corps eſt de la blancheur du lait, & de la forme d'un bonnet à cornes. Il peſe environ deux onces, & ſe diſſout dans les mains ſans leur cauſer aucun mal.

Un Inſecte du Spitzberg, plus étrange encore, a vers le haut une ouverture, comme celle d'une plume d'Oie, qui eſt peut-être ſa bouche. Ce tuïau entre comme un entonnoir dans une

cavité ; & du trou descendent quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premieres sont larges d'environ la moitié d'une paille, les autres le sont du double, & ressemblent au dos d'un Serpent. Les unes & les autres descendent jusqu'au delà de la moitié du corps. Du milieu de l'Entonnoir partent quatre autres raies, qui ressemblent aussi au dos d'un Serpent, & qui descendent plus bas que les quatre premieres. Ces huit raies ont diverses couleurs changeantes, qui se réduisent au bleu, au jaune & au rouge, & qui produisent l'effet de l'Arc-en-Ciel. Tout l'Insecte a l'apparence d'une petite Fontaine, qui auroit eu huit jets-d'eau. Dans l'intérieur de l'Entonnoir, on voit une espece de nuage, qui se divise, & qu'on peut prendre pour les entrailles. Dans l'endroit où les raies extérieures aboutissent, le corps est un peu courbé : de-là il continue d'aller en tournant, avec plusieurs petites raies. Hors des raies, il est partout d'un beau blanc. Le poids de l'Insecte est d'environ quatre onces. Il se dissout dans les mains, comme les deux précédens. On voit, dans la Mer d'Espagne, plusieurs

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

sortes de Poissons glaireux, comprises sous le nom d'Orties de Mer, quelques unes bleues, d'autres pourpres, jaunâtres, ou blanches : mais elles brûlent la peau, en s'y attachant, jusqu'à causer quelquefois des érésipeles.

CHAPITRE XVII.

VOÏAGE DE REGNARD, EN LAPONIE.

INTRODUCTION.

A nous renfermer scrupuleusement dans nos bornes, cette Relation & les deux suivantes, qui ne regardent point d'autre Païs que ceux de l'Europe, devoient être réservées pour le Recueil des Voïages par Terre ; & c'est aussi l'unique raison qui nous les fait releguer dans un Article isolé. Mais, nous étant engagés à donner celle de M. de Maupertuis, l'ordre veut naturellement qu'elle soit précédée de la plus ancienne qu'on ait publiée sur la même Région.

Trois jeunes François, d'un mérite distingué, quittent leur Patrie par des motifs convenables à leur âge, passent en Hollande, en Dannemark, & de-là

en Suede, où le Roi leur conseille de faire un des plus curieux, mais des plus pénibles Voïages qu'on ait vus dans ce Recueil. Le goût de la nouveauté les saisit; ils partent. Leurs noms sont, de *Corberon*, de *Fercour*, & le célebre *Regnard*, aussi connu par la Relation suivante, que par ses Ouvrages dramatiques.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Ils mirent à la voile avec un vent de Sud-Ouest, le 23 de Juillet 1681. Leur navigation, sur la Mer Baltique, n'a de remarquable que la promptitude avec laquelle ils furent poussés par le vent. Après avoir reconnu, dès le lendemain, la petite Ile d'*Aland*, à quarante milles Suédois de Stockolm, ils perdirent la terre de vue, & ne la revirent que le 25, à la hauteur d'Hornen, ou *Hernesante*, éloignée de Stockolm d'environ cent milles. Le vent, qui ne cessa point de leur être favorable, leur fit bientôt découvrir les Iles d'*Ulfen*, de *Schagen* & de *Goben*. Ensuite, laissant l'Angermanie, ils se trouverent le 26, à la hauteur d'*Urna*, premiere Ville de Laponie, qui prend son nom de la Riviere qui l'arrose, & qui le donne à toute la Province qu'on appelle Urna-Lapmark. Regnard la situe à soixante-cinq degrés onze minutes

Départ de Regnard & de ses deux Compagnons.

Voiages en Laponie.

Regnard. 1681.

de latitude, & trente-huit degrés de longitude, à cent cinquante milles de Stockolm, qui font, dit-il, environ quatre cens cinquante lieues Françoises. Le même jour, ils découvrirent les Iles de *Querken*, ensuite celle de *Ratan*, & vers le soir ils arriverent à la hauteur du Cap Burockluben. Après l'avoir doublé, ils perdirent la Terre de vue; & le 27 au matin, ils se trouverent sous *Malhura*, petite Ile à huit milles de Torno, d'où ils allerent jetter l'ancre à une lieue de cette Ville. » On aura peine à comprendre, observe Regnard, qu'en quatre jours nous » aïons pû faire tant de chemin. On » compte, par Mer, de Stockolm à » Torno, deux cens milles de Suede, » qui valent six cens lieues de France, » & nous fîmes toute cette route avec » un vent si favorable de Sud & de » Sud-Ouest, qu'étant partis le Mer» credi à midi de Stockolm, nous ar» rivâmes à la même heure, le Di» manche suivant, sans avoir été obli» gés de changer une fois nos voiles.

Torno, suivant ses mesures, est situé à l'extrêmité du Golfe Bothnique, par les quarante-deux degrés vingt-sept minutes de longitude, & par les soixante-sept de latitude. Cette Ville, dit-

il, est la derniere du Monde (16), vers le Nord; le reste des Terres, jusqu'au Cap, n'étant habité que par des Sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe. C'est à Torno que se tiennent, pendant l'Hiver, les Foires de ces Peuples, lorsque la Mer & les Lacs sont assez glacés pour leur permettre de s'y rendre en Traîneaux; voitures si commodes pour leurs Voïages, qu'elles peuvent aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverser sur les glaces le Sein Bothnique, quoique dans sa moindre largeur il n'ait pas moins de trente ou quarante milles Suedois. Le trafic de Torno n'étoit alors qu'en Poisson, que ses Habitans envoïoient fort loin; & leur Riviere produit une si grande abondance de Saumons & de Brochets, qu'ils en fournissent à toutes les Provinces de la Mer Baltique. Ils en salent une partie, & fument l'autre.

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

En arrivant à Torno, les trois Voïageurs François penserent peu à s'arrêter dans une Ville, qu'ils ne trouverent composée que de Cabanes de bois: mais leur goût pour les Sciences leur fit

Leur arrivée à Torno.

(16) Voïez, ci-dessous, sa Description dans le Voïage de MM. de Maupertuis & Outhier. Ils écrivent Torne$^{a}_{o}$.

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

souhaiter de voir le célebre *Jean Tornæus*, qui a composé l'Histoire du Païs, & traduit en Lapon tous les Pseaumes de David. Ils le trouverent mort depuis trois jours, & couché dans son cercueil avec l'habit de sa Profession (17). Sa Femme, étendue d'un autre côté sur un lit, témoignoit son affliction par ses soupirs & ses larmes; & quantité d'autres Femmes, qui l'environnoient dans cette situation, lui répondoient par leurs gémissemens. Mais Regnard observe que leur consolation, dans une si grande tristesse, étoit plusieurs grands pots d'argent, de figure antique, pleins de Vins de France, de Vins d'Espagne, & d'Eau-de-vie, qui ne demeuroient pas longtems vuides. » Nous goûtames de tout, dit-» il: & la Veuve interrompoit sou-» vent ses soupirs, pour nous presser » de boire: elle nous fit même appor-» ter du Tabac.

Les Habitans de Torno, qui n'avoient jamais vu de François, s'empresserent de caresser les trois Voïageurs. Ils leur offrirent diverses sortes de Fourrures, & leur firent voir des habits Lapons, faits de peaux de Rê-

(17) Il étoit Prêtre Luthérien. *Voï*, ci-dessous, son enterrement.

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

nes, avec les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Regnard se plaint de n'avoir pas trouvé la même politesse aux environs de la Ville; le Peuple y fuïoit au contraire à son approche : mais aïant reçu à Torno, des civilités constantes, il obtint des Bourguemêtres un petit Bateau Finnois, pour s'embarquer sur le Fleuve avec ses deux Amis. Ce fut, à cette occasion, qu'il vit pour la premiere fois un Traîneau Lapon, qu'il décrit ici, pour se faire entendre, dans la nécessité où il sera souvent de le nommer. Cette machine, dont il admira la structure, & que les Lapons nomment *Pulka*, est faite, dit-il, comme un petit Canot, c'est-à-dire, élevée sur le devant, pour fendre plus facilement la nége. Une seule planche forme la Proue; mais le corps est composé de plusieurs pieces de bois, cousues ensemble avec [illegible] gros fils de Rêne, sans qu'il y entre un seul clou, & réunies sur le devant à une autre piece, qui regnant par-dessous dans toute la longueur de la machine, excede le reste de l'Ouvrage, & produit le même effet que la quille d'un Vaisseau. C'est sur cette piece de bois que le Traîneau glisse, & comme elle n'est large que de qua-

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

tre doigts, il eſt difficile qu'étant dans la Voiture, on ne panche pas ſans ceſſe de côté ou d'autre. On ſe met dedans juſqu'à la moitié du corps, comme dans une eſpece de cercueil; & l'on s'y fait lier, pour ſe rendre entierement immobile, en conſervant ſeulement l'uſage des mains, dont l'une ſert à conduire le Rêne, & l'autre à ſe ſoutenir lorſqu'on eſt menacé de tomber. Le principal ſoin, comme le plus néceſſaire, eſt de ſe tenir le corps dans l'équilibre; ſans quoi l'on eſt ſouvent en danger de la vie, ſurtout en deſcendant par des rochers eſcarpés, ſur leſquels on court avec une ſi étrange vîteſſe, qu'on ne peut ſe figurer la promptitude de ce mouvement ſans l'avoir expérimenté.

Le Bateau Finnois, fait exprès pour les Rivieres du Païs, étoit long de douze piés & large de trois. Ces petits Bâtimens ſont ſi bien travaillés, & ſi legers, que deux ou trois Hommes les portent facilement, lorſqu'il faut paſſer d'impétueuſes cataractes, qui roulent des pierres de toute grandeur. Regnard & ſes deux Amis ne craignirent point de s'y embarquer, avec un Interprete & quelques gens de ſervice. Ils partirent de Torno, le dernier jour de

Juillet ; mais un vent furieux & de gros torrens qui tomboient des Montagnes, les obligerent bientôt de ſuivre à pié la rive du Fleuve, en ſe donnant le plaiſir de la chaſſe, au milieu d'une multitude d'Oies, de Canards, de Courlis & d'autres Oiſeaux, qui leur cauſa de l'admiration. Une pluie violente interrompit cet exercice, & les força de s'arrêter à une lieue & demie de Torno, dans une Cabane de Païſan, où ils paſſerent la nuit.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Ils marcherent tout le jour ſuivant, ſans ſe repoſer, avec le chagrin de n'avoir pû faire que trois milles juſqu'à la nuit ; ſi l'on peut appeller nuit, dit Regnard, un tems où l'on voit continuellement le Soleil, ſans qu'on puiſſe faire aucune diſtinction du jour au lendemain (18). D'épouventables torrens, qu'ils eurent à ſurmonter, leur firent faire plus de la moitié du chemin à pié. Ils furent même obligés de porter quelquefois leur Bateau : mais ils eurent le plaiſir de voir deſcendre deux petites Barques, au milieu des cataractes. » Le vol d'un Oiſeau ne repréſen- » te que foiblement cette impétuoſité. » La vue ne peut ſuivre la courſe de ces » Bâtimens, qui tantôt s'enfoncent

(18) Voïez le Voïage de M. de Maupertuis.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

» dans les vagues, où ils paroissent
» ensévelis, & tantôt se relevent d'une
» hauteur surprenante. Dans une si
» grande agitation, le Pilote est de-
» bout, emploie toute son industrie à
» se garantir des pierres qui roulent
» autour de lui, & passe entre les Ro-
» chers, qui ne laissant que la largeur
» du Bateau, le briseroient en mille
» pieces s'il avoit le malheur d'y tou-
» cher.

Le tourment du troisieme jour de marche fut une prodigieuse quantité de Moucherons, qui sont la peste de cette Contrée. Les Habitans n'ont pas d'autre méthode pour s'en garantir, que de remplir leurs Habitations de fumée, & d'allumer de grands feux autour de leurs Bestiaux. A leur exemple les trois Voïageurs se firent enfumer, en arrivant chez un Allemand, qui faisoit, depuis trente ans, sa résidence dans le Païs, où il recevoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Ils apprirent de lui que ces Peuples étoient obligés d'apporter ce qu'ils doivent dans un lieu qu'on leur assigne l'année précédente, & qu'on choisissoit toujours l'Hiver, en faveur des glaces, qui leur donnent la commodité de se faire traîner par leurs Rênes. Mais leur

tribut eſt leger. C'eſt une politique de la Cour de Suede, pour les contenir dans la ſoumiſſion. Comme ils n'ont pas de demeure fixe, elle craint que s'ils étoient ſurchargés ils ne paſſaſſent ſur les terres d'un autre Prince, qui les traiteroit avec plus de ménagement. Cependant quelques-uns de ces Lapons ſont tributaires de pluſieurs Etats, tels que la Suede, le Dannemarck & la Moſcovie. Ils paient le tribut au premier, parcequ'ils habitent ſes Terres; au ſecond, parcequ'il leur permet la Pêche, du côté de la Norwege; au troiſieme, parcequ'il leur accorde la liberté de la Chaſſe dans une partie de ſes Domaines.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Il n'arriva rien de remarquable (19) aux trois Voïageurs, juſqu'au 5 d'Août, qu'ils ſe rendirent à *Konges*, lieu célebre, dans la Laponie Suedoiſe, par ſes Forges de fer & de cuivre. Ils y obſerverent la maniere de fondre ces Métaux & particulierement celle de préparer le cuivre avant qu'on en puiſſe faire des *Pelotes*, qui ſont la Monnoie du Païs lorſqu'elle eſt marquée du coin de Suede. Croira-t-on, ſur le témoignage de Regnard, qu'ils virent un des For-

(19) Les Obſervations ſur les uſages ſeront raſſemblées dans un autre article.

gerons approcher de la Fournaiſe, prendre avec ſa main, comme de l'eau, du cuivre fondu, & le tenir ainſi pendant quelque-tems ? Il ajoute que rien n'eſt plus affreux que cette demeure : » les » torrens qui tombent des Montagnes, » les Rochers & les Bois, la noirceur » & l'air ſauvage des Forgerons, tout » en fait une ſolitude horrible (20). Ce ne fut pas néanmoins un mouvement d'averſion qui fit partir les trois Voïageurs, puiſqu'ils ne ſe mirent en chemin que le 7, & pour tourner leur curioſité ſur d'autres Forges, qui ſont à dix huit milles de Konges, c'eſt-à-dire à près de cinquante lieues de France. Ils continuerent leur chemin au Nord, par la Riviere de Torno, qui change ici de nom, & que les Habitans appellent *Wilnama ſuanda*. Toute la nuit s'étant paſſée ſur l'eau, ils arriverent, le 8, dans une pauvre Cabane, qu'ils trouverent déſerte. La Famille, compoſée de cinq ou ſix perſonnes, étoit à la pêche du Brochet. Ce Poiſſon, qu'on fait ſecher, ſert pendant toute l'année de nourriture aux Habitans du Païs. Plus on avance, plus la miſere y ſemble

(20) Il ne laiſſa pas d'y faire quelques Vers, qu'il rapporte, & qui ſont imités de l'Ode de Saint Amant, ſur la ſolitude.

augmenter. On n'y connoît pas l'usage du Blé. Les os de Poisson, broïés avec l'écorce des arbres, y servent de Pain; & les Habitans jouissent d'une santé parfaite avec une si mauvaise nourriture. Rien n'est moins rare parmi eux qu'une vieillesse fort avancée. La plûpart passent cent ans, & quelques uns cent cinquante.

Laissons à Regnard le récit de ses propres avantures. Le 9, dit-il, nous fîmes peu de chemin. Une petite Cabane, la derniere que nous rencontrâmes dans le Païs, nous arrêta tout le jour. Nous ne le passâmes point sans plaisir. A notre arrivée, chacun de nous s'occupa de différens exercices. L'un coupoit un arbre sec, dans le Bois voisin, & le traînoit péniblement jusqu'à la Cabane; un autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, soufloit de toute sa force pour l'allumer. Quelques-uns préparerent un Agneau, que le hasard leur avoit offert; & d'autres, songeant au lendemain, firent une pêche heureuse. Ces occupations furent suivies d'une autre, qui parut fort importante dans les circonstances. La crainte des embarras, auxquels nous allions nous exposer pour les provisions, fit ordonner une Chasse générale. Nous prîmes

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

deux petites Barques, avec autant d'hommes du Païs, & nous nous abandonnâmes ſur la Riviere à notre bonne fortune. On ne connoît point, dans nos climats tempérés, l'uſage des bâtons pour la Chaſſe : ici, dans l'abondance extraordinaire du gibier, on ſe ſert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les Oiſeaux, que nous prîmes en plus grand nombre, furent des Canards & des Plongeons, & nous admirâmes l'adreſſe de nos Païſans à les tuer. Ils les ſuivoient de l'œil, ſans paroître occupés d'eux ; ils s'en approchoient inſenſiblement ; & lorſqu'en étant fort proche ils les voioient nager entre deux eaux, ils leur lançoient un bâton, qui leur écraſoit la tête contre la vaſe ou les pierres, avec une promptitude que nos regards avoient peine à ſuivre. Si les Canards prenoient leur vol avant qu'ils s'en fuſſent approchés, d'un coup de fouet ils en abbatoient pluſieurs. Pour nous, qui n'étions pas faits à cette chaſſe, & qui n'aïant pas le bras aſſez prompt, ni les yeux aſſez fins, nous ſervions de nos bâtons au haſard, nous ne laiſſâmes point de tuer, en moins de deux heures, vingt ou vingt-cinq pieces de gibier. Un Mouton, qui nous fut apporté par quelques

autres Païsans, & que nous achetâmes cinq ou six sols, acheva de nous rendre si riches en provisions, que nous envisageâmes sans crainte une marche de trois jours, pendant lesquels nous ne devions rencontrer aucune Habitation. Nous partîmes le 8, à dix heures du matin; car la nécessité de se reposer ne permettoit gueres plus de diligence.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Il nous parut étonnant, si loin vers le Nord, de rencontrer quantité d'Hirondelles, & nous demandâmes à nos Guides ce qu'elles devenoient en Hiver? Ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelottons, & qu'elles s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des Lacs, où elles attendoient que le Soleil, reprenant sa vigueur, leur rendît la vie que le froid leur avoit ôtée (21).

Nous arrivâmes le soir à Coctuanda, premier Canton de la Laponie; & le 9, après avoir fait quatre milles, nous campâmes sur le bord de la Riviere. Il fallut y coucher en plein air, sans autre ressource que de grands feux,

(21) L'Evêque d'Osma, dans la vie du Cardinal Commendon, avoit déja fait cette remarque. Elle se trouve confirmée dans la Relation d'Ellis. *Voïez*, ci-dessus, pag. 225.

VOÏAGÉ EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

pour nous garantir des Moucherons. Nous fîmes, en cercle, un grand retranchement de quantité de gros arbres, & de plus petits pour les allumer; nous nous plaçâmes au milieu, & pendant toute la nuit nous eûmes le plus beau feu que j'eusse vû de ma vie. La flamme devint si vive, qu'elle nous auroit mis en danger, pour peu qu'elle eût tourné vers le centre, & que de l'autre côté elle faillit d'embrasser toute la Forêt. Le 10, nous nous remîmes en marche pour arriver aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Notre Bateau fut jetté sur une petite Riviere, nommée *Longasiocki*, qui forme de tems en tems d'admirables Païsages, & qui nous conduisit à une lieue de Suapawara, où sont les Mines: il fallut faire le reste du chemin à pié.

Un François établi depuis 30 ans en Laponie.

Notre joie fut extrême, en arrivant, d'apprendre qu'il y avoit dans ce lieu un François, qui travailloit aux Mines depuis trente ans. A la vérité, sa figure étoit moins celle d'un Homme que d'un Sauvage; mais quoiqu'il eût presqu'oublié sa langue naturelle, il nous rendit d'importans services. Dans une si longue suite d'années, il n'avoit pas vu d'Etranger plus voisin qu'un Italien,

qui s'étoit arrêté quelques jours aux Mines il y avoit quatorze ans, & dont on n'avoit point entendu parler depuis. Notre premier ſoin fut de rappeller doucement, à cet Homme, les anciennes traces de ſa Langue; & nous apprîmes de lui mille choſes, dont notre Interprete ne nous auroit pas ſi bien inſtruits.

Les Mines de Suapawara ſont à trente milles de Torno, & à quinze de Konges, en prenant toujours trois lieues de France pour un mille de Suede. Elles ont été découvertes par un Lapon, à qui l'on avoit fait, en récompenſe, une rente de quatre écus & deux tonneaux de farine, avec exemption de toutes ſortes d'impôts. Ces Mines avoient été mieux entretenues qu'elles ne l'étoient alors. On y avoit longtems emploïé cent Hommes; au lieu qu'à peine en vîmes-nous dix ou douze. Le cuivre qu'on en tire paſſe néanmoins pour le meilleur de toute la Suede: mais le Païs eſt ſi déſert, & l'air ſi rude en Hiver, qu'il n'y a que des Lapons qui puiſſent alors y demeurer; & pendant l'Eté, ils ſont forcés d'en ſortir, par une eſpece de Moucherons que les Suedois nomment *Alcaneras*, pires mille fois que toutes les plaies de l'E-

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

gypte. Ils se retirent dans les Montagnes voisines de la Mer occidentale, pour la commodité de la Pêche, & pour nourrir plus facilement leurs Rênes, d'une petite mousse blanche & tendre qu'ils trouvent en Eté sur les Monts *Sellices*, entre la Norvege & la Laponie.

Le 10, nous visitâmes les Mines. Chacun de nous vit, avec admiration, l'appareil du travail, & des abîmes ouverts qui sembloient pénétrer jusqu'au centre de la Terre. La plûpart des anciens trous étoient remplis de glaçons. Quelques-uns étoient revêtus, du bas en haut, d'un mur de glace. Cependant nous étions alors dans les plus fortes chaleurs de la Canicule : mais ce qu'on appelle ici un Eté fort chaud, pourroit passer en France pour un rude Hiver. Le métal ne se trouve pas dans toutes les parties de la Roche. On cherche les veines ; & lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. Les Mineurs emploient le feu pour amollir la Roche, ou la poudre pour en faire sauter des fragmens. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes ; les dernieres nous

nous parurent les plus riches, c'est-à-dire les plus chargées de métal. Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aiman, qui se trouvoient aussi sur la Roche; mais le feu, qu'elles avoient senti plus d'une fois, leur avoit fait perdre toute leur force.

Après avoir considéré à loisir les machines & les pompes, qui servent à élever l'eau, nous prîmes plaisir à contempler toutes les Montagnes couvertes de nége, dont nous étions entourés. C'est sur ces roches que les Lapons habitent pendant l'Hiver. Elles leur appartiennent, depuis la division de la Laponie, qui fut faite sous le regne de Gustave Adolfe, Pere de la Reine Christine; & pour témoignage de leur propriété, ils ont gravé leurs noms sur diverses pierres. Tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, &c. qui portent les noms des Familles qui les habitent. Ces Montagnes ont jusqu'à sept & huit lieues d'étendue. Quoique leurs Possesseurs conservent toujours la même, ils changent souvent de place, lorsqu'ils y sont forcés par quelque besoin, & surtout lorsque leurs Renes ont consommé toute la mousse de l'Habitation; mais si ces Lapons ont une demeure fixe pendant

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

l'Hiver, il y en a beaucoup plus qui menent une vie toujours errante, ou dont on ne connoît point la véritable Patrie. Ils sont, tantôt dans les Bois, & tantôt proche des Lacs, suivant qu'ils y sont attirés par la Pêche ou la Chasse. On ne les voit qu'aux Foires d'Hiver, lorsqu'ils y vont troquer leurs peaux & païer le tribut aux Receveurs Suedois. Quelque leger qu'il soit, ils pourroient s'en exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver aux Foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemble dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui leur manque. Les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont mille ou douze cens Renes, ne paient annuellement que deux ou trois écus.

Nous vîmes les Forges, où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est-là qu'on sépare ce qu'il a de plus grossier : ensuite, lorsqu'il est purgé de ces impuretés, on leve plusieurs feuilles, dans lesquelles il ne se trouve encore que la moitié du cuivre, & qu'on remet au Fourneau pour en ôter ce qui reste de terrestre. C'est la premiere opération, qui se fait à Suapawara : mais, à Konges, il passe trois autres

fois au feu, pour être tout-à-fait purifié, & pour devenir capable de prendre, sous le marteau, la forme qu'on veut lui donner.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Figure & quelques usages des Lapons.

Le Jeudi, 11, nous vîmes arriver à l'Habitation, un Prêtre de Laponie, accompagné de quatre Hommes de sa Nation, pour assister le lendemain à des Prieres établies dans toute la Suede, en reconnoissance de quelques victoires des Suedois. C'étoient les premiers Lapons que nous eussions vûs. Ils apportoient du Poisson, qu'ils vouloient troquer pour du Tabac. Cette vue nous réjouit beaucoup. Les Lapons ressemblent peu au commun des Hommes. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse, qui leur pend sur l'estomac. Leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps; les jambes sont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'Hiver est une peau de Rene, faite en sac, descendant sur les genoux, & retroussée sur les hanches par une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent. Les gants, les bottes & les souliers étant

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

de la même peau, c'est apparemment ce qui a fait dire, à quelques Historiens, qu'il se trouve au Nord des Hommes aussi velus que des Bêtes, & qui ne connoissent point d'autres habits que ceux qu'ils doivent à la Nature. Ils ont sans cesse, sur l'estomac, une bourse, dans laquelle ils portent une cuilliere, & qui n'est que la peau des parties naturelles d'un Rene. Cet habillement est celui d'Hiver; car, en Eté, ils en prennent un plus leger, qui est ordinairement la peau de divers Oiseaux qu'ils écorchent, & qui sert à les garantir des Moucherons : mais, pardessus, ils ont un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc. L'usage du linge leur est tout-à-fait inconnu. Ils couvrent leur tête, d'un bonnet assez bizarre, composé de la peau d'un Oiseau, qu'ils appellent *Loom*, c'est-à-dire, dans leur Langue, *Boiteux*, parceque cet animal ne sauroit marcher. Ils le tournent de maniere, que la tête de l'Oiseau excede un peu le front, & que les aîles leur tombent sur les oreilles. On peut dire d'un Lapon, qu'après le Singe, il n'y a point d'animal dont la figure approche plus de celle de l'Homme.

Nous leur fîmes diverses questions,

auxquelles ils satisfirent suivant leurs lumieres : mais nous leur demandâmes particulierement, où nous pouvions trouver quelques Familles de leur Nation. Ils nous apprirent que les Lapons commençoient à descendre des Montagnes situées vers la Mer glaciale, d'où ils étoient chassés par le chaud & les mouches, & qu'ils alloient se répandre vers le Lac de *Tornotresck*, où le Fleuve Torno prend sa source, pour y donner quelque-tems à la Pêche, jusqu'à ce que l'Hiver les ramenât aux Montagnes de Suapawara. Ils nous assurerent qu'au Lac de Tornotresck, nous en trouverions de riches, & que pendant notre marche, qui ne demandoit pas moins de sept ou huit jours, ils auroient le tems d'y arriver. Ils ajouterent que n'aïant eux-mêmes que dix-huit ou vingt Renes, & n'étant point en état d'entreprendre un Voïage de quinze jours, pendant lesquels il falloit des provisions qu'ils n'avoient point, ils avoient passé l'Hiver aux environs de la Mine & des Lacs voisins, où ils trouvoient dequoi subsister, eux & leurs Troupeaux.

Le Vendredi, 15 d'Août, nous ressentîmes un froid fort picquant, & nous vîmes tomber de la nége sur les

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Montagnes. Le Prêtre fit, ce jour-là, deux Sermons, l'un en Lapon, & l'autre en Finnois. Il se faisoit assez bien entendre en latin; heureuse découverte pour nous, qui nous hâtames de lui faire mille questions sur la Religion du Païs: il nous dit que tous les Lapons du Païs étoient baptisés, mais que la plûpart n'avoient que la forme du Christianisme, & qu'ils retenoient une partie de leurs anciennes superstitions. Ils ne manquent point de présenter leurs Enfans au Baptême, quelques jours après leur naissance. Si c'est en Hiver, ils les portent dans leurs Pulckas. En Eté, ils les mettent sur des Renes, dans des Berceaux d'écorce d'une forme singuliere, & garnis de mousse. Ils annoncent ordinairement leur arrivée, par un présent qu'ils font au Prêtre, d'une paire de gants, bordés de plume de Loom, qui est violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Aussitôt que l'Enfant est baptisé, le Pere, si c'est une Fille, lui donne une femelle de Rene; & tout ce qu'elle produit, lait, fromage, ou jeunes Renes, lui appartient sans aucun retranchement, & fait sa richesse au tems de son mariage. Quelques-uns donnent à leurs Filles une autre Femelle de Rene, lorf-

qu'ils apperçoivent leur premiere dent ; & toutes les femelles, qui en sortent, sont distinguées par une marque. S'ils croient reconnoître que le nom de Baptême, qu'ils ont fait donner à leurs Filles, ne soit pas heureux, ils s'attribuent le pouvoir de le changer.

Les jeunes Lapones sont mariées assez tard, quoiqu'elles ne manquent point d'occasions, lorsqu'on sait, dans le Païs, que les deux Renes qu'elles ont reçues de leur Pere en ont produit un grand nombre d'autres ; car c'est tout ce qu'elles emportent avec elles ; & loin de recevoir quelque chose du Pere, un Gendre est obligé d'acheter la Fille par des présens. L'usage, pour les recherches d'amour, est de commencer au mois d'Avril, à l'exemple des Oiseaux. Un Amant, qui a jetté les yeux sur une Fille, ne doit pas en faire la demande sans apporter une provision d'Eau-de-vie. C'est le fond de la galanterie Laponne ; & l'on juge, de la sincérité ou de la force d'une passion, par la quantité d'Eau-de-vie qu'on voit présenter.

Avant l'introduction du Christianisme, les Lapons avoient une forme de mariage extrêmement singuliere, qui se conserve même encore dans quel-

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

ques Familles. On ne se présentoit point aux Prêtres ; c'étoient les Parens, qui marioient leurs Enfans dans leurs Cabanes, sans autre cérémonie que l'excussion de quelques étincelles de feu, qu'ils tiroient d'un caillou. Ils la croïoient mystérieuse, & propre à représenter le but du mariage : comme la pierre renferme une source de feu, qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer ou d'une autre pierre ; il y a, disoient-ils, dans les deux sexes, un principe de vie, qui se développe par leur union.

Après la célébration du mariage, un Mari passe un an avec son Beau-pere, & s'établit ensuite avec sa famille. Alors tous les présens qu'il a faits, pendant sa recherche, lui sont rendus ; & les Parens reconnoissent, par quelques Rennes, ce qu'il a donné pour eux (22).

Un Enfant, au moment de sa naissance, est lavé dans la nége, & jetté ensuite dans un Bain d'eau chaude. Les Meres continuent, la premiere année, de les laver trois fois chaque jour ; & pendant le reste de leur enfance, trois fois par semaine. Aussi-tôt qu'elles sont

(22) Regnard badine beaucoup, ici, sur la facilité que les Lapons ont à souffrir le commerce des Etrangers avec leurs Filles & leurs Femmes.

délivrées, elles boivent un grand coup d'huile de Baleine, dont elles croient recevoir un ſoulagement conſidérable. On reconnoît aiſément, dans le Berceau, de quel ſexe eſt un Enfant : ſi c'eſt un Garçon, le Pere ſuſpend au-deſſus de ſa tête, un Arc, des Fleches, ou une Lance, pour les familiariſer de bonne heure avec les inſtrumens qu'ils doivent emploïer toute leur vie. Sur le Berceau des Filles, on voit des aîles d'Oiſeau, avec les piés & le bec, pour leur inſpirer, dès l'enfance, le goût du travail & de la propreté.

Les maladies ſont preſqu'inconnues aux Lapons ; ou, s'il leur arrive quelque infirmité, ils ſe repoſent ordinairement ſur la nature, qu'ils croient capable de les guérir d'elle-même. Cependant ils ont quelques remedes, tels que la racine de mouſſe, qu'ils nomment *Jeeſt*, & la Plante que nous connoiſſons ſous le nom d'*Angelique pierreuſe*. La réſine, qui coule des Sapins, eſt leur ſeul emplâtre. Mais le ſpécifique univerſel de la Nation eſt le fromage de Renes, qu'ils emploient diverſement : ſi le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent le fromage en tranches, ſur la partie malade ; & ſuivant le témoignage du Prêtre, ils en

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

reçoivent du soulagement. Une espece d'huile, qu'ils font distiller du même Fromage, en y faisant entrer un fer rouge, est merveilleuse pour la toux, pour tous les maux de poitrine & pour les contusions. Ils emploient le feu pour toutes sortes de plaies ; en y appliquant un charbon ardent, qu'ils y laissent aussi long-tems qu'ils peuvent le supporter. Ce remede, qui ressemble beaucoup au Moxa des Japonois, passe entr'eux pour souverain. Leurs Vieillards se ressentent si peu des infirmités de l'âge, qu'on a peine à les distinguer des jeunes gens (23). Il est rare ici de voir des têtes blanches ; la couleur ordinaire du poil des Lapons est rousse. Mais un effet très commun de la vieillesse est de leur faire perdre la vue. Leurs yeux, insensiblement affoiblis par l'éclat de la nége, dont leur Païs est presque toujours couvert, & par la fumée continuelle du feu qu'ils allument au milieu de leurs Cabanes, s'éteignent sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils paroissent approcher de la mort, leurs Parens, ou leurs Voisins, battent du Tambour, avec diverses cérémonies, par lesquelles ils croient

(23) On verra bien-tôt que M. de Maupertuis attribue cette ressemblance à l'air avancé des jeunes Lapons.

connoître ſi le Malade touche effectivement à ſa derniere heure. Auſſi-tôt qu'ils le croient près de ſa fin, ils ſe mettent autour de ſon lit; & pour faciliter ſon paſſage à l'autre Monde, ils lui font avaler un grand coup d'Eau-de-vie; tandis que de leur côté ils boivent ſans ménagement, pour ſe conſoler de la perte de leur Parent ou de leur Ami. Il n'a pas plutôt rendu le dernier ſoupir, qu'emportant le corps, ils abandonnent la Cabane, & la détruiſent même, dans la crainte que ce qui reſte de l'Ame ne nuiſe à ceux qui oſeroient l'habiter. Leurs cercueils ſont un tronc d'arbre creuſé, ou leur Traîneau, dans lequel ils mettent ce que le Mort avoit de plus cher, comme ſon Arc, ſes Fleches, ſa Lance, ſa Hache, & le fer qui lui ſervoit à battre du feu. Le lieu de la ſépulture eſt ſouvent une Forêt, ou quelque caverne. On l'arroſe de quantité d'Eau-de-vie, & les Aſſiſtans n'en boivent pas moins. Trois jours après l'enterrement, on tue le Rene qui a conduit le corps, pour en faire un feſtin à l'Aſſemblée, & les os ſont enterrés ſoigneuſement à côté du Mort. L'Eau-de vie, qui ſe boit dans ces occaſions, ſe nomme *Paligavin*, c'eſt-à-dire, Eau-de-vie bienheureuſe, parce-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

qu'elle est bûe à l'honneur d'un homme qu'on croit en possession du bonheur ; comme celle qui se boit, pendant la recherche d'une Fille, se nomme *Soubouvin*, c'est-à-dire Eau-de-vie des Amans.

Description de l'Animal qu'on nomme Rene.

Pendant que le Prêtre nous faisoit ce récit, nous vîmes paroître sur une Montagne plusieurs Lapons, qui venoient avec une suite de Renes, chargés de Poissons secs pour les Mineurs de Suapawara. Comme nous n'avions point encore vu de ces Animaux, la curiosité nous fit aller au-devant, avec beaucoup d'impatience de contempler leur figure & leur marche. *Rhen* est un mot Suedois, dont on a fait leur nom, pour marquer leur propreté ou leur vîtesse ; car, dans la même Langue, rhen signifie *net*, & *renna* signifie *courir*. Les Romains n'avoient pas de nom pour un Animal qu'ils n'ont pas connu ; mais les Latins modernes l'ont nommé *Rangifer* (24). Quoiqu'il ressemble beaucoup au Cerf, on y remarque plusieurs différences. Le Rene est

(24) Regnard ne croit pas que ce nom vienne de leur bois, parcequ'on auroit aussi tôt dit *Ramifer*, que *Rangifer* ; il suppose que les Suedois ont pû nommer anciennement cet Animal *Rangi*, & qu'on y a joint le mot de *fera* : *Bête* nommée *Rangi*.

plus grand. Son bois, qui s'éleve fort haut, se courbe vers le milieu, & forme sur sa tête une sorte de cercle : il est velu, en Eté, depuis le bas jusqu'en haut, & si plein de sang qu'en le pressant un peu fort de la main, on s'apperçoit, à l'action de l'Animal, qu'il y sent de la douleur. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est la division de ce bois : les Cerfs n'en ont que deux, d'où sortent quantité de dagues ; & les Renes en ont un troisieme au milieu du front, avec deux autres qui, s'étendant sur les yeux, tombent sur la bouche. Toutes ces branches sortent néanmoins de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes ; ce qui embarrasse tellement la tête de l'Animal, qu'il a de la peine à paître, & que lorsqu'il trouve des arbres il aime mieux en brouter les branches, qu'il prend avec moins de difficulté.

La couleur du poil des Renes est plus noire que celle du Cerf, surtout dans leurs premieres années. Quoiqu'ils n'aient pas les jambes aussi menues que le Cerf, ils le surpassent en légereté. Leur pié est extrêmement fendu & presque rond. On remarque, avec étonnement, que tous leurs os, particulie-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

tement les articles des piés, font, en marche, le bruit des noix ſeches qu'on remue; & ce bruit eſt ſi fort, qu'on les entend preſque d'auſſi loin qu'on les voit. On obſerve auſſi, dans les Renes, qu'ils ne ruminent point, quoiqu'ils aient le pié fendu; qu'ils n'ont point de fiel, & qu'ils ont ſeulement dans le foie un petite marque noire, à laquelle on ne trouve aucune amertume.

Ces Animaux ſont naturellement ſauvages; mais les Lapons ont trouvé le moien de les apprivoiſer ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Famille dans le Païs, qui n'en entretienne quelques Troupeaux. Les Forêts ne laiſſent pas d'en être remplies; & les Lapons leur y font une cruelle guerre, autant pour leur peau, qu'ils eſtiment plus que celle des Renes domeſtiques, que pour leur chair, qui eſt beaucoup plus délicate. Ils ont auſſi des Renes à demi ſauvages & domeſtiques, ſortis de leurs Renes femelles, qu'ils laiſſent aller dans les Bois pendant que ces Animaux ſont en chaleur; & cette eſpece ſe nomme *Kattaigiar*. Elle devient beaucoup plus grande & plus forte que les autres, & plus propre pour le Traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres Animaux domeſtiques que les Re-

nes ; mais ſes Habitans trouvent, dans ces bêtes ſeules, toutes les commodités que nous tirons de pluſieurs des nôtres. Auſſi n'en jettent-ils rien. Ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le ſang, les nerfs ; & tout eſt d'un bon uſage. La peau leur ſert à ſe garantir des injures de l'air : en Hiver, ils la portent avec le poil ; en Eté, ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair eſt pleine de ſuc, graſſe, extrêmement nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande. Les os leur ſont d'une merveilleuſe utilité pour faire des Arbalêtes & des Arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner leurs autres Ouvrages. La langue, & la moelle des os, ſont ce que la Laponie a de plus délicat. Les Lapons boivent quelquefois le ſang des Renes ; mais ils le conſervent plus ordinairement dans la veſſie de l'Animal, qu'ils expoſent au froid pour l'y faire condenſer ; & lorſqu'ils veuleut faire du Ponge, ils en coupent une partie, qu'ils font bouillir avec du Poiſſon. Ils n'ont pas d'autre fil que celui qu'ils tirent des nerfs, & qu'ils filent ſur la joue d'un de ces Animaux. Le plus fin leur ſert à coudre leurs habits, & le

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

plus gros à joindre ensemble les planches de leurs Barques. Les Renes ne fournissent pas seulement aux Lapons, dequoi se vétir & dequoi manger; ils leur donnent aussi dequoi boire. Leur lait est le breuvage commun du Païs, quoique si gras, qu'ils sont obligés d'y mêler presqu'une moitié d'eau. Ils n'en tirent pas plus d'un demi-septier par jour, de chaque Femelle. On en fait des Fromages très nourrissans; & ceux, qui n'ont point assez de Renes pour vivre de leur chair, se contentent d'une nourriture si simple. Ces Fromages sont gras & d'une odeur forte; un peu fades néanmoins, parcequ'on les mange sans sel.

Mais la principale utilité qu'on tire des Renes est pour les Voïages, & pour le transport de toutes sortes de fardeaux. Nous avions entendu parler, tant de fois, de la méthode des Lapons dans l'usage qu'ils font de ces Animaux pour leurs marches, que nous voulûmes satisfaire sur-le-champ notre curiosité, & voir une Rene attelé à son Pulka. On fit apporter une de ces machines, à laquelle on attacha l'Animal, sur le devant, à la distance où sont ordinairement les Chevaux. Il n'a, pour collier, qu'une piece de peau, avec le

poil, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre, entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui est sur le devant du Pulka. Le Lapon n'a pour bride qu'une seule corde, attachée à la racine du bois de l'Animal, qu'il jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire connoître le chemin en la tirant du côté qu'il doit tourner. Nous nous mîmes, pour la premiere fois, dans ces Pulkas, & nous prîmes un plaisir incroïable à nous y faire traîner. C'est dans ces voitures, qu'on avance beaucoup en fort peu de tems. Un Ecrivain Allemand (25) dit qu'un Rene peut, en un jour, changer trois fois d'horison, c'est-à-dire, joindre trois fois le signe qu'on a découvert dans le plus grand éloignement : mais cet espace, quoique très considérable, & bien exprimé, ne fait rien connoître de positif. Les Lapons s'expriment mieux, en disant que dans un Pulka, traîné par un bon Rene, on peut faire, en un jour, vingt milles de Suede (26). Rien ne seroit compara-

(25) Ziegler.

(26) Comme Regnard a toujours compté trois lieues de France pour un mille de Suede, observons que les milles Suedois font de six mille six cens pas, & que nos lieues communes font de deux mille six cens. Mais quoique ce dernier nombre fasse plus que le tiers de

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

ble à cette maniere de voïager, si elle n'étoit extrêmement fatiguante. Des sauts continuels, des fossés, des pierres à franchir, & l'attention nécessaire pour ne pas verser, font desirer, à la plûpart des Voïageurs Etrangers, une marche plus lente avec moins de risques. D'ailleurs, quoique les Renes se laissent conduire assez facilement, il s'en trouve de retifs, qui sont fort difficiles à dompter. Qu'on les pousse trop vîte, ou qu'on leur fasse faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils se tournent vers leur Guide; & se dressant sur leurs piés de derriere, ils viennent fondre si furieusement sur lui, que dans l'impossibilité de se défendre, lié com-

l'autre, le mille de Suede passe ordinairement pour trois lieues Françoises. Regnard, quoique plus content du calcul Lapon que de celui de Ziegler, observe que comme le jour s'étend aussi loin qu'on veut en Laponie, & que les Lapons ne distinguent point, dans leur calcul, s'il faut entendre le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée ordinaire d'un Voïageur, il vaut mieux, pour donner une juste idée de la vîtesse de cette marche, dire qu'un bon Rene entier, tel qu'on en trouve dans *Kimi Lapmark*, d'où viennent les plus legers & les plus vigoureux, peut faire par heure six lieues de France, lorsque la nége est unie & fort gelée : mais il ne résisteroit pas longtems à cette fatigue. Il faut qu'après cette course, il se repose sept ou huit heures de suite. Ceux auxquels on fait faire moins de chemin courent douze ou treize heures ; après quoi, si l'on ne veut pas qu'ils crevent au Pulka, il leur faut au moins un jour de repos.

me il eſt dans ſon Pulka, ils lui caſ- ſent la tête & le tuent de leurs piés de devant. Les Lapons n'ont pas d'autre reſſource, contre ces inſultes, que de ſe tourner contre terre, & de ſe couvrir de leur Pulka, juſqu'à ce que la colere du Rene ſoit appaiſée.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Ils ont une autre eſpece de Traîneau, d'une autre forme, & beaucoup plus grand, qu'ils nomment *Radaxeris*, dont l'uſage eſt pour le tranſport de leurs effets, dans leur changement d'habitation. Au reſte, ces voitures ne ſervent qu'en Hiver, lorſque la nége couvre entierement la Terre, & que le froid a formé ſur la ſurface une croûte gliſſante. En Eté, les Lapons ſont obligés d'aller à pié; ou dans leurs Barques, ſur les Lacs & les Rivieres. Ils ne peuvent, ni ſe faire porter par leurs Renes, qui n'ont pas les reins aſſez forts, ni les atteler à des chariots, dont l'âpreté des chemins ne leur permet point l'uſage. Cependant ils leur font porter des fardeaux médiocres, dans une écorce de Bouleau, qu'ils courbent en arc, & ſur laquelle ils mettent leurs marchandiſes, dont le poids, de chaque côté, n'excede pas quarante livres.

La nourriture ordinaire des Renes

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

eſt une petite mouſſe blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance dans toute la Laponie. Lorſque la terre eſt toute couverte de nége, ces Animaux reconnoiſſent, par le ſeul inſtinct, les lieux où ils peuvent trouver leur nourriture. Ils découvrent auſſitôt la terre, en faiſant un grand trou dans la nége avec les piés de devant. Cette opération eſt l'ouvrage d'un inſtant. Mais lorſque le froid a gelé la nége, juſqu'à la rendre auſſi dure que la glace même, les Renes ne trouvent à manger qu'une autre ſorte de mouſſe, aſſez ſemblable à la toile des Araignées, qui pend des Pins, & que les Lapons nomment Lunt.

Les femelles des Renes n'ont du lait qu'après avoir porté un Faon, qui téte pendant trois mois. On aſſure qu'en prenant un Rene de renvoi, c'eſt à dire né dans le lieu où l'on veut aller, on n'a pas beſoin de guide; & qu'à plus de quarante lieues, ſans autre chemin tracé, il mene fidelement un Voïageur.

Continuation du Voïage.

Le 16 d'Août, nous prîmes, avec le Prêtre, notre route vers ſa Maiſon, qui n'étoit qu'à cinq milles de la Mine, pour nous mettre en chemin delà au Nord, vers le Lac de Tornotreſck.

A peine fûmes nous hors de Suapawara, que nous tuâmes trois ou quatre de ces Oiseaux que les Lapons nomment *Fielripa*, c'est-à-dire Oiseaux de Montagnes (27). Ils sont de la grosseur d'une Poule; & pendant l'Eté ils ont le plumage du Faisan, mais tirant plus sur le brun, & marqueté, en quelques endroits, de taches blanchâtres. L'Hiver, ils deviennent tout blancs. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force, & se repose rarement sur les arbres. Nous n'avons point de gibier qui lui soit comparable pour le goût.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

A deux milles de Suapawara, nous rencontrâmes, dans leur Barque, les Lapons que nous avions vus le jour précédent, & qui nous avoient promis de nous conduire à Tornotresck. Ils nous apporterent le fruit de leur pêche, qui avoit duré toute la nuit: c'étoit des Truites saumonées, d'un excellent goût, & qu'ils appellent *Arlax* dans leur langue. De-là continuant d'avancer par eau, nous arrivâmes le soir près d'une petite hauteur, où nous passâmes la nuit au milieu des Bois. Le froid y fût si violent, qu'aïant fait un fort grand feu

(27) On prétend que c'est le *Lagopos*, ou Pié velu des Grecs.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

pour nous en garantir, & pour éloigner les Ours, nous mîmes réellement le feu à la Forêt. Il y prit avec une furieuse violence, excité par un grand vent qui survint; & quinze jours après, nous trouvâmes, en revenant, quantité d'endroits qui brûloient encore. Mais ces accidens ne causent aucun tort à personne, & la Laponie n'a point de loi contre les Incendiaires. Il nous fut impossible, le 17, de faire plus d'un demi mille, contre un vent impétueux qui nous terrassoit à tout moment; & pendant une partie du jour, que nous emploïâmes à faire ce chemin à pié, nous vîmes, ou nous entendîmes tomber sans cesse des Pins d'une grosseur extrême, dont la chute faisoit retentir toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit suivante, nous obligea de camper comme la veille, c'est-à-dire, entre de grands feux, mais avec plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie dans tous les lieux de notre passage. Nos Lapons disoient déja qu'il ne falloit que trois ou quatre Francois, pour brûler en huit jours toutes les Forêts du Païs. Le lendemain, malgré la tempête qui duroit encore, nous nous embarquâmes sur un Lac, qui sembloit une Mer agitée; & qua-

tre ou cinq heures de travail nous firent faire environ trois quarts de mille, qui restoient jusqu'à la Maison du Prêtre.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Commerce des Lapons.

Cette Paroisse, qui se nomme *Chuskadés*, est une de celles où se tiennent les Foires des Lapons pendant l'Hiver. Ils y viennent troquer leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Martres & de Petit-gris, pour de l'Eau-de-vie, du Tabac, & du *Valdmard*, qui est une sorte de gros drap dont ils entourent leurs Cabanes. Les Marchands de Torno & des Païs Voisins s'y rendent en cette saison, qui dure depuis le 25 de Janvier, Fête de la Conversion de Saint Paul, jusqu'au 2 de Février. On y voit toujours deux Officiers roïaux; l'un pour recevoir le Tribut, l'autre pour terminer les différends & punir les friponneries, quoiqu'elles soient rares parmi les Lapons. Ils vivent entr'eux dans une parfaite confiance, sans qu'on entende jamais parler de vols. Cependant les Cabanes demeurent ouvertes en Eté, pendant trois ou quatre mois qu'ils vont passer en Norwege. Ils laissent, dans les Forêts, le plus souvent au sommet d'un arbre, toutes les provisions qu'ils ne peuvent emporter.

Le Prêtre se garde bien de s'éloigner

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

pendant les Foires. C'eſt alors qu'il reçoit la Dîme des Peaux de Renes, des Fromages, des Gants, des Souliers, & de toutes les richeſſes des Lapons. Les plus Chrétiens font auſſi des offrandes à l'Egliſe; & nous vîmes quantité de peaux, qui pendoient devant l'Autel. S'ils veulent détourner une maladie qui afflige leur Troupeau, ou demander quelque faveur au Ciel, ils portent des peaux de Renes à l'Egliſe; & les étendent ſur le chemin qui mene à l'Autel, dans l'idée que le paſſage du Prêtre y fait deſcendre toute ſorte de bénédictions. Un Prêtre eſt plus occupé, pendant quinze jours, qu'il ne l'eſt tout le reſte de l'année. C'eſt alors que la plûpart des Lapons font baptiſer leurs Enfans, & qu'ils enterrent leurs Morts. On a déja remarqué qu'en Eté, l'éloignement & la difficulté des chemins ne leur permettant point de tranſporter les corps au Cimetiere commun, ils les enterrent dans une Caverne, ou ſous quelque pierre, d'où ils ne les tirent qu'à leur retour. Les Mariages ſe font auſſi pendant les Foires, autant pour rendre la Fête plus ſolemnelle & la joie plus vive, que pour avoir, dans chaque Famille, tous leurs Amis préſens à la célébration,

Avec

Avec leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Renards, de Martres, de Loutres, de Petit-gris & d'Ours, ils apportent, aux Foires, des habits à l'usage de leur Nation, des Bottes, des Gants, des Souliers, toutes sortes de Poisson sec, & des Fromages de Renes. Leurs échanges se font non-seulement pour de l'Eau-de-vie, du Tabac & de gros Draps, mais encore pour de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux, des haches, & des peaux de Bœuf, qui leur viennent des Moscovites. Le prix de leurs Marchandises est toujours le même. Un Rene ordinaire se donne pour la valeur de deux écus. Quatre peaux vont pour un Rene. Un *Limbar* de Petit-gris, composé de quarante peaux, ne passe point un écu. Une peau de Martre est du même prix. Celle d'Ours n'est pas plus chere; & trois peaux de Renard blanc ne coutent aussi qu'un écu. Le prix des Marchandises est fixé de même: le prix d'une demie aune de drap est un écu; la pinte d'Eau-de-vie & la livre de tabac, chacune un écu. Ce qui coute moins, s'achete avec une, deux, ou trois peaux de Petit-gris, suivant le degré d'estimation. Ainsi, l'écu n'est qu'une valeur nomi-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

nale, qu'on proportionne à la valeur réelle. On observe que les Lapons ont perdu beaucoup de leur ancienne franchise : ils se sont vus tant de fois trompés, par les Etrangers qui leur apportent des Marchandises, qu'ils deviennent trompeurs à leur tour. On ne juge pas mieux de leur Religion : l'Officier roïal est quelquefois obligé d'emploïer la force, pour les faire assister à l'Eglise ; quelques-uns lui donnent de l'argent pour s'en dispenser ; d'où l'on peut conclure qu'avec quelques apparences du Christianisme, ils sont encore idolâtres au fond du cœur.

Suite du Voïage.

Nous passâmes deux jours à Chuskades, occupés à graver, sur le bois & sur la pierre, des monumens qui pussent faire connoître à la postérité que trois François avoient eu le courage de pénétrer dans cet affreux Païs, & ne s'étoient arrêtés qu'où la terre leur avoit manqué. Notre principale Inscription étoit en langue Latine, & suivie de nos trois noms. Quoique Chuskades ne fût pas le lieu pour lequel nous l'avions destinée, celle que nous avions gravée sur bois fut attachée dans l'Eglise, au-dessus du grand autel. Nous emportâmes les autres, pour les placer à l'extrêmité du Lac de Tornotresk, d'où

l'on voit la Mer glaciale, & qu'on peut prendre aſſez proprement pour le bout de l'Univers.

Nos Guides aïant fait une petite proviſion de Fromages de Renes & de Poiſſon ſec, nous partîmes de Chuskades le 19, à cinq heures du ſoir, & nous arrivâmes après minuit près d'un torrent nommé Vakko, où nous prîmes le parti de nous repoſer. Pendant le chemin, nous eûmes le plaiſir de voir, en même-tems, le coucher & l'aurore du Soleil. Il s'étoit couché à onze heures; il ſe leva à deux, ſans qu'on eut ceſſé de voir auſſi clair qu'en plein midi. Mais dans les plus longs jours, c'eſt-à-dire, trois ſemaines avant la Saint Jean, & trois ſemaines après, on le voit continuellement, ſans qu'au plus bas de ſa courſe il touche la pointe des plus hautes Montagnes. De même, on eſt deux mois entiers ſans le voir, pendant les plus courts jours de l'Hiver; & l'uſage du Païs, vers le commencement de Février, eſt de ſe placer au ſommet des Montagnes, pour jouir du plaiſir de le voir poindre un moment. Cependant la nuit n'eſt pas continuelle: il paroît, ſur le midi, un crépuſcule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere &

Voiage en Laponie.

Regnard. 1681.

de la réverbération de la nége, dont la terre eſt alors toute couverte, prennent ce tems pour leur Chaſſe & leur Pêche. Quoique les Rivieres & les Lacs ſoient gelés, & dans quelques endroits, de la hauteur d'une pique, ils font, dans la glace, des trous par leſquels ils ont l'art de faire paſſer leurs filets. Souvent ils en tirent des Hirondelles, qui ſe tiennent de leurs pattes à quelque petit morceau de bois, & qui paroiſſent mortes lorſqu'elles ſortent de l'eau ; mais à peine les approche-t-on du feu, que commençant à ſe reſſentir de la chaleur, elles ſe remuent, elles ſecouent les aîles, & volent comme en Eté (28).

Le 20, après avoir traverſé le Torrent, nous fîmes une lieue à pié, & nous rencontrâmes ſur notre chemin une Cabane de Lapon, compoſée de gaſon & de feuilles. Toutes les richeſſes du Maître, qui conſiſtoient en quelques peaux de Renes, quelques inſtrumens pour le travail, & pluſieurs filets, étoient derriere, ſur des perches & des planches. De-là, prenant notre route à l'Oueſt, au travers des Bois, nous découvrîmes entre les arbres un magaſin

(28) Voïez, ci-deſſus, l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

de Lapon, construit sur quatre troncs, qui formoient un espace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit étaïé des quatre troncs, qui sont ordinairement de sapin, & dont les Lapons ôtent l'écorce, pour les frotter d'huile de Poisson, qui empêche que les Ours n'y puissent grimper. C'est dans ces étranges Forteresses, que les Habitans du Païs conservent leurs provisions; c'est-à-dire de la chair de Renes & du Poisson sec. Ils n'ont que cette ressource contre les Bêtes farouches; & souvent toute leur adresse ne peut empêcher que les Ours, détruisant leur magasin, ne mangent en un jour le fruit d'un fort long travail. Ils ont une autre espece de gardemanger, qu'ils nomment *Nalla*, situé aussi dans l'épaisseur d'une Forêt, mais élevé sur un seul pivot. Ils coupent un arbre, à six ou sept piés de hauteur, & mettent au bout du tronc deux pieces de bois en croix, sur lesquels ils établissent leur bâtiment, qu'ils couvrent de planches, & qui prend la forme d'un colombier. Leur échelle, pour y monter, est un autre tronc d'arbre, dans lequel ils creusent des trous, & qui demeure couché à terre dans leur absence.

Après avoir marché une demie heure

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

de plus, nous arrivâmes au bord du Lac de Tornotresck, où nous trouvâmes un Lapon, extrêmement vieux, qui pêchoit avec son Fils. Nous lui fîmes diverses questions, particulierement sur son âge, qu'il ne savoit pas; ignorance ordinaire aux Lapons, dont la plûpart ne se souviennent pas même de l'année dans laquelle ils vivent, & ne connoissent les tems que par la succession de l'Hiver à l'Eté. Un présent d'Eau-de-vie & de Tabac l'aïant disposé à nous servir, il nous dit qu'il nous avoit apperçus de sa Cabane, & qu'il s'étoit sauvé dans le Bois, mais sans nous perdre de vue; & qu'ensuite, reconnoissant que nous ne pensions point à lui nuire, il s'étoit hasardé à sortir de sa retraite, pour s'occuper de la pêche. Nos caresses acheverent de le rendre si familier, qu'il nous promit de nous faire voir ses Renes, à notre retour, & l'intérieur de son ménage.

Autel fameux, dédié à Scyta.

Nous continuâmes notre marche sur le bord du Lac, vers l'endroit d'où sort le Fleuve. On voit, à main gauche, une petite Ile, entourée de cataractes, qui descendent avec une furieuse impétuosité sur des Rochers. Elle contient un fameux autel, dédié à *Scyta*, où

tous les Lapons de la Province vont faire des Sacrifices à cette Idole. L'Historien de la Laponie parle de ce culte, comme d'un usage abandonné (29) : mais nous étant approchés de l'Autel, nous apperçûmes un grand monceau de cornes de Renes, & les Dieux, qui étoient derriere. Le premier, qui étoit le plus gros & le plus grand, n'avoit aucune figure humaine; & je ne connois rien à quoi je puisse le comparer : mais il étoit fort gras, du sang & de la graisse dont on l'avoit frotté. Nos Guides nous apprirent que c'étoit lui qu'on nommoit Seyta, & que tous les autres n'étoient que sa Femme, ses Enfans & ses Valets. Ils étoient rangés par ordre, à sa droite. Ces pierres n'avoient pas d'autre forme, que celle qu'elles avoient pu recevoir de la chute continuelle des eaux : elles n'étoient pas

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

(29) Le même *Tornæus*, que Regnard avoit vu au Cercueil. Un trait si singulier mérite d'être ici joint dans ses termes : *Eo loco, ubi Tornotresch ex se effudit Fluvium, in insula quadam, in medio Cataractæ* Data *dictæ, reperiuntur Seytæ Lapides, specie humana, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati; & quoniam res est difficillima, periculoque plenissima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideo Laponi pridem desierunt invisere locum istum; ut nunc explorari nequeat, utrum, quomodove, ulli fuerint in istam insulam.*

moins grasses que la premiere, mais elles n'en approchoient point pour la grosseur. Nous remarquâmes qu'elles étoient toutes, particulierement celle qui représentoit Seyta, sur des branches de bouleau très fraîches. A côté, on voïoit un tas de bâtons quarrés, sur lesquels on distinguoit quelques traits en forme de caracteres. Celui du milieu étoit beaucoup plus gros & plus long que les autres; & nos Lapons nous dirent que c'étoit le *Bourdon* de Seyta, ou le bâton dont il se servoit dans ses Voïages. Un peu plus loin, derriere toutes ces Divinités, ils nous en firent appercevoir deux autres, grasses & sanglantes, sous lesquelles il y avoit aussi quantité de branches. Elles étoient plus proche du Fleuve; & les Lapons nous assurerent qu'aïant été jettés plusieurs fois dans l'eau, elles avoient toujours été retrouvées dans leur ancienne place. Nous ne pûmes douter, malgré le témoignage de l'Historien, que ce lieu ne fût aussi fréquenté que jamais. Les traces de sang, qui paroissoient toutes récentes, la fraîcheur des feuilles de Bouleau, & l'aveu même de nos Guides, étoient des preuves auxquelles on ne peut rien opposer : mais nous ne fûmes pas mieux éclaircis. A l'égard

des chapeaux, que l'Hiſtorien donne aux mêmes pierres, ce n'eſt qu'une partie de la maſſe, qui excede en cet endroit. Il n'y a même que les deux premieres, qui ſoient diſtinguées par cette marque; les deux autres ſont d'une forme allongée, pleines de trous & de boſſes, & finiſſent en pointe. Au reſte, l'Autel eſt d'une ſeule roche, couverte d'herbe & de mouſſe, comme le reſte de l'Ile, avec cette différence, que le ſang répandu, & la quantité de bois & d'os de Renes, ont rendu la place plus foulée.

VOïAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Malgré les craintes ſuperſtitieuſes & les plaintes de nos Guides, qui nous menaçoient de la vangeance de leurs Dieux, nous en prîmes quelques uns. J'aurois emporté Seyta même, avec ſes Enfans, s'il eût été moins gras & moins lourd; mais à-peine eus je la force de le remuer. Les allarmes des Lapons en devinrent plus vives, parcequ'ils jugent de ſa colere par ſa peſanteur, & qu'au contraire ils le croient propice lorſqu'il eſt facile à lever. C'eſt leur regle, pour connoître s'il veut des ſacrifices & des offrandes.

En quittant cette Ile, nous entrâmes dans le Lac de Tornotreſck, d'où ſort le Fleuve Torno. La longueur de

Lac de Tornotreſck.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

ce Lac est d'environ quarante lieues, de l'Est à l'Ouest, mais il a peu de largeur. Quoiqu'il soit régulierement gelé, depuis le mois de Septembre jusqu'à la Saint Jean, il fournit aux Habitans du Païs une abondance incroïable de Poisson. Les Montagnes, dont il est environné, sont d'une hauteur qui en dérobe le sommet à la vue; ou du moins, la nége qui les couvre ne permet presque point de les distinguer des nues, auxquelles elles paroissent toucher. Elles sont découvertes, & sans aucune apparence de Bois; ce qui n'empêche point qu'elles ne soient la retraite d'un grand nombre de Bêtes féroces & d'Oiseaux. C'est autour de ce Lac que les Lapons viennent se répandre à leur retour de Norvege. Nous y fîmes sept ou huit lieues jusqu'au pié de la haute Montagne, qui devoit être le terme de notre course. Quatre heures nous suffirent à peine, pour arriver au sommet, par des chemins qui n'étoient vrai semblablement connus d'aucun mortel. A cette hauteur, nous découvrîmes toute l'étendue de la Laponie, & la Mer Septentrionale, jusqu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'Ouest. Là, nous plantâmes

notre Inſcription (30), dont le ſort, apparemment, eſt de n'avoir jamais d'autres Lecteurs que des Ours. Cette Montagne, ou cette Roche, reçut de nous le nom de *Metawara*, qui ſignifie, en Langue Finnoiſe, Roche des Limites; comme le dernier endroit du Monde, où la curioſité puiſſe conduire des Voïageurs.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Inſcription que les trois Voïageurs y laiſſent.

Pendant le tems que nous emploïâmes à monter & deſcendre, nos Lapons étoient allés chercher quelque Habitation : mais, après avoir fait beaucoup de chemin, ils revinrent à minuit, ſans avoir rencontré la moindre Cabane. Cette nouvelle nous affligea d'autant moins qu'en aïant laiſſé derriere nous un aſſez grand nombre, que nous pouvions obſerver à notre retour, nous ne perdions que le plaiſir de voir les plus éloignées. Nous remîmes à la voile avec un vent d'Oueſt, qui nous ramena vers celle du petit Vieillard,

(30) La voici, telle que Regnard la donne.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem;
Caſibus & variis acti terraque marique,
Hic tandem ſtetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

Anno 1681, die 22 Auguſti.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

dont nos présens nous avoient fait un Ami. Il étoit à la pêche sur le Fleuve. Quoiqu'il ne pût avoir oublié ses promesses, il chercha des excuses pour se dispenser de les remplir, & nous fûmes obligés d'en revenir aux présens. Enfin, il apprit le chemin de sa demeure à un de nos Guides; & pendant qu'il prit le sien par les Bois, avec notre Interprete, à qui nous défendîmes de le quitter, nous continuâmes notre route sur le Fleuve. Deux heures de navigation nous firent arriver à la hauteur de sa Cabane, qui étoit encore fort éloignée. Nous débarquâmes le soir, avec une provision de Tabac & d'Eau-de-vie, pour suivre nos Guides. Ils nous conduisirent toute la nuit par les Bois. Celui qui avoit reçu les instructions du Vieillard n'étoit pas si sûr de sa marche, qu'il ne laissât voir quelque embarras. Tantôt il approchoit l'oreille de terre, pour se conduire par le bruit; tantôt il observoit les traces des Bêtes, pour distinguer celles des Renes sauvages ou privés. Il montoit souvent au sommet des Pins, pour découvrir de la fumée; & ne voïant rien, il se mettoit à crier d'une voix effraïante, qui retentissoit dans toutes les parties du Bois. Après avoir tourné fort

longtems, nous entendîmes enfin l'aboiement d'un chien. Jamais la plus belle voix n'eut tant de charmes pour nous. Quelques pas que nous fîmes encore, du côté où nous avions entendu le bruit, nous firent rencontrer un troupeau de Renes; & bientôt nous arrivâmes à la Cabane du Vieillard Lapon, qui venoit d'y arriver comme nous.

Ménage & Cabane de Lapon.

Elle étoit au milieu d'un grand nombre d'arbres, de la forme des autres, & couverte de ſon waldmar, avec une groſſe proviſion de mouſſe à l'entour, pour la nourriture d'environ quatre-vingt Renes, qui faiſoient toute la richeſſe du Maître. Il ſe trouve des Lapons, qui en poſſedent mille ou douze cens. La principale occupation des Femmes eſt de prendre ſoin de ces animaux. Elles les comptent deux fois par jour; & s'il s'en égare quelqu'un, l'office du Mari eſt de le retrouver : il paſſe quelquefois trois ſemaines à ſuivre ſes traces, dans la nége. Outre le ſoin de garder les Renes, de les traire, & de les nourrir avec leurs Faons, les Femmes ont celui de faire les bottes, les ſouliers, les habits des Lapons, & tous les harnois des Renes Mais les uſtenſiles du ménage, les Pulkas, les Ba-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

teaux, les armes, & les inſtrumens de Pêche & de Chaſſe, ſont uniquement l'ouvrage des Hommes. Ce ſont eux auſſi qui préparent tous les alimens.

Nous fîmes ces obſervations preſqu'en arrivant. Le Lapon fit cuire auſſitôt quelques *Sicks* frais, qu'il avoit pris le même jour. Ce Poiſſon, qui eſt un peu plus gros que le Hareng, nous parut délicieux. Lorſqu'il fut cuit, on dreſſa une table, compoſée de quelques écorces de Bouleau, aſſez proprement couſues, c'eſt-à-dire qu'elles furent étendues à terre; & toute la Famille s'aſſit autour, les jambes croiſées, à la maniere des Orientaux. Le chaudron fut placé au milieu, & chacun y prit ſa part, qu'il mettoit dans un bonnet, ou dans un coin de ſa robbe. Les Lapons mangent fort avidement, & ne gardent rien pour un autre jour. En Été leur boiſſon eſt à côté deux, dans une grande jatte de bois; & pendant l'Hiver dans un chaudron ſur le feu, où chacun puiſe à ſon gré, avec une cuilliere de bois. Le repas fini, ils ſe levent joïeuſement, & ſe frappent dans la main, en ſigne d'union & d'amitié. Les mets ordinaires de la Nation ſont diverſes ſortes de Poiſſons, réduits en bouillie, avec un mêlange d'écorce de

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

Pin, broïée & cuite dans la même eau. Les personnes riches mangent la chair de leurs Renes, qu'ils tuent lorsqu'ils sont gras, c'est-à-dire avant l'Hiver. Mais quoiqu'ils estiment cette chair, ils lui préferent incomparablement celle d'Ours & de Castor. Ils ont, en Eté, une sorte de confiture, qu'ils trouvent fort délicate. Ce sont de petits fruits noirs, de la grosseur d'une Groseille, qui croissent dans leurs Bois, & qu'ils nomment *Crokbergt*, c'est à-dire Groseille de Corbeau, auquel ils joignent des œufs crus de Poisson; ils écrasent tout ensemble, pour en faire une marmelade, dont la vue & l'odeur sont capables de révolter le meilleur estomac. Tous les Lapons riches prennent, pour dessert, un petit bout de Tabac, qu'ils portent toujours derriere l'oreille. Ils le mâchent; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derriere l'oreille, comme dans une Boîte, pour y prendre un nouveau goût. Ils le mâchent encore, & le replacent de même. Après en avoir fait longtems cet usage, ils le fument.

Le petit Vieillard, dont la confiance sembloit augmenter pour nous, ne fit pas difficulté de répondre à toutes nos questions: sur celle qui regardoit ses

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Amours, il nous dit que pour obtenir ſa Femme, il lui en avoit coûté deux livres de Tabac & cinq pintes d'Eau-de-vie, ſans compter une peau de Rene, dont il avoit fait préſent à ſon Beau pere; & que ſa Femme lui avoit apporté cinq ou ſix Renes, qui avoient heureuſement multiplié, depuis plus de quarante ans qu'il vivoit avec elle dans une parfaite union. En effet, l'Eau-de-vie, dont nous prenions plaiſir à leur faire boire, échauffa ſi vivement leur tendreſſe mutuelle, qu'après s'être fait quantité de careſſes, ils ſe mirent à pleurer tous deux. Ainſi, nous vérifiâmes que l'empire de l'amour s'étend juſqu'en Laponie. Le ſoir, toute la Famille ſe coucha ſur la même peau. Cet uſage eſt généralement établi dans la Nation.

Sorciers de Laponie.

Nous partîmes le matin du jour ſuivant, après avoir acheté chacun notre Rene, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France; & nous remîmes à les faire tuer chez le Prêtre de Chuskadés, où nous arrivâmes le 24. Il nous reſtoit une curioſité à ſatisfaire. On nous avoit parlé ſi ſouvent des Sorciers Lapons, que pour fixer une fois nos idées ſur mille récits de cette nature, nous avions engagé un de nos

Guides, par des promesses auxquelles il n'avoit pas résisté, à nous amener un des plus habiles Sorciers du Païs. Il revint, trois jours après, avec un Lapon d'âge moïen, qu'il avoit déterré dans le fond d'un Bois, & qui nous parla de son savoir avec beaucoup de confiance. Mais il nous proposa, pour premiere condition, de nous éloigner de Chuskades. Que n'aurions-nous pas fait, pour approfondir les mysteres de son Art? Nous consentîmes à le suivre par les Bois, les Rochers & les Marais. Il nous fit faire plus de cinq lieues, pendant lesquelles nous rencontrâmes quantité de Bêtes & d'Oiseaux qui nous étoient inconnus, surtout un grand nombre de Petit-gris. Quelques mots d'explication sur ces animaux ne feront que suspendre un moment notre infernale avanture.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Ce que c'est que les Petits-gris.

Ce qu'on nomme *Petit-gris*, dans le Commerce des Fourrures, est ce qu'on appelle en France Ecureuils; mais au lieu de la couleur rousse, qui leur est naturelle en Laponie comme en France, l'Hiver & la nége leur font prendre un fort beau gris, qui devient plus clair & plus fin, à mesure qu'ils sont plus éloignés vers le Nord. Les Lapons leur font une guerre continuelle

pendant l'Hiver; & les chiens du païs entendent si parfaitement cette chasse, que les appercevant sur les arbres les plus élevés, jamais ils ne manquent d'en avertir leurs Maîtres, par leurs aboiemens. Les Chasseurs emploient des fleches rondes pour les assommer, & les écorchent sur-le champ, avec une vîtesse & une propreté surprenantes. Cette chasse commence vers la Saint Michel, & fait l'exercice général de la Nation; ce qui rend les peaux de Petit-gris à fort bon marché. Le Timbre se donne pour deux écus. Ce qu'on nomme un Timbre est composé de quarante Peaux; mais il n'y a point de marchandise sur laquelle on puisse être plus aisément trompé, parcequ'on l'achete sans la voir; c'est-à-dire qu'étant retournée, la fourrure est en dedans. On n'y admet aucune distinction: bonnes & mauvaises, toutes les peaux sont du même prix. Nous apprîmes des Lapons une particularité surprenante, qui nous fut confirmée par notre propre expérience. Non-seulement on ne trouve pas toujours la même quantité de ces animaux, mais ils changent souvent de Païs; & pendant tout un Hiver, il ne s'en trouve pas un dans les mêmes lieux où l'année précédente on en a vu des

milliers. Lorſqu'ils veulent paſſer d'une Contrée dans une autre, & qu'ils ont quelque Lac ou quelque Riviere à traverſer, ils prennent une écorce de Bouleau ou de Pin, qu'ils tirent juſqu'à la rive, & ſur laquelle ils ſe mettent, pour s'abandonner au cours de l'eau & du vent, leurs queues élevées en forme de voiles. Si le vent devient aſſez fort pour enfler un peu les vagues, il renverſe quelquefois le Navire & le Pilote. Ce naufrage, qui eſt ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit toujours quelques Lapons, qui trouvent ces débris ſur le bord des eaux; du moins, lorſqu'ils n'ont pas été trop longtems ſur le ſable.

Invocation du Diable.

Après une longue marche, nous arrivâmes à la Cabane du Sorcier, qui étoit environnée d'un grand nombre d'autres; & je remarquai d'abord, que ſi nous ne faiſions pas beaucoup de progrès dans la ſcience infernale, nous aurions du moins l'occaſion d'acquérir plus de lumieres que jamais, ſur la Laponie & ſes Habitans. Mais notre Sorcier voulut tenir ſa promeſſe; & nous ne fûmes point tout-à-fait ſans eſpérance lorſque nous le vîmes paroître avec ſon tambour, ſon marteau, & je ne ſais quel étui, qu'il tira gravement

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

de son sein. Il se mit en état d'évoquer le Diable par ses conjurations. Jamais on n'a pris tant de postures & de formes différentes. Il se frappoit la poitrine avec si peu de ménagement, que cent meurtrissures noires, dont elle se trouva bientôt couverte, nous firent trop voir qu'il étoit de bonne foi. Il ne se frappa pas moins rudement au visage, & son sang ruisseloit de toutes parts. Ses cheveux se hérisserent; ses yeux rouloient furieusement; son teint devint bleu, ou noir. Il se laissa tomber plusieurs fois dans le feu. Cependant il ne put faire la moindre réponse à nos questions. A la vérité, sans être réellement Sorcier, il ne pouvoit nous donner les preuves que nous demandions de son savoir. Je voulois des explications sur divers évenemens de France, dont il n'avoit jamais entendu parler. Ce fut l'écueil de tous les Sorciers que nous consultâmes. Celui-ci, qui ne manquoit pas d'adresse, nous assura qu'anciennement il avoit eu plus de pouvoir qu'il ne lui en restoit; que son Démon, néanmoins, ne lui avoit jamais rien fait connoître au-delà de Stockolm, & qu'il y en avoit peu qui fussent capables d'aller plus loin; mais que depuis qu'il avançoit en âge &

qu'il perdoit les dents, le Diable commençoit à l'abandonner. Cette particularité m'étonna. Je pris quelques informations, & tous les Lapons voisins m'assurerent qu'à mesure que les dents tomboient aux plus fameux Sorciers du Païs, leur pouvoir diminuoit. D'autres efforts du nôtre n'aïant pas mieux réussi, nous revînmes de nos espérances; & pour nous faire du moins un amusement de cette folle avanture, nous prîmes plaisir à l'enivrer. L'état où nous le mîmes nous donna la facilité de lui enlever tous ses instrumens de Magie, c'est à-dire son tambour, son marteau & son étui, qui contenoit quantité de Bagues, avec des figures & des caracteres, & plusieurs morceaux de cuivre, liés ensemble d'une chaîne de même métal. En sortant de son ivresse, il parut fort inquiet de sa perte: il chercha ses instrumens, il nous les demanda, il s'informa de toutes parts si personne ne les avoit vus; nous lui répondîmes qu'avec la science dont il s'étoit vanté, il devoit connoître l'Auteur du vol & le Receleur. Ainsi la magie des Lapons ne paroît qu'une imposture grossiere, fondée sur l'ignorance & la superstition de ceux qui l'emploient, & peut-être aussi de ceux qui l'exercent.

Vanité de la Magie des Lapons.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Autres usages du Païs.

Nous tirâmes plus de fruit de notre curiosité, dans plusieurs autres Cabanes, où nous cherchâmes à nous instruire des usages du Païs. La premiere nous offrit trois ou quatre Femmes, dont l'une étoit nue, & donnoit le sein à son Enfant. Le Berceau étoit suspendu à peu de distance de terre, & composé d'un tronc d'arbre, plein de mousse fine, qui servoit de linge, de matelas & de couverture. Deux petits cercles d'osier couvroient le dessus, avec une mauvaise piece d'étoffe. La Mere lava son Enfant, devant nous, dans un chaudron plein d'eau chaude, & le mit dans son Berceau. Alors un chien, se dressant sur ses pattes de derriere, mit celles de devant sur le Berceau, & lui donna un mouvement fort réglé. Les Lapons forment leurs chiens à cet exercice, qu'ils continuent jusqu'à ce que l'Enfant soit endormi, & qu'ils reprennent lorsqu'ils l'entendent crier.

L'habit des Femmes Laponnes est peu différent de celui des Hommes. Il est aussi de waldmar : mais la ceinture est plus large, & garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur ; au lieu que celle des Hommes n'est marquée que de petites plaques de même métal,

qui s'entresuivent. Toutes les Femmes ont à leur ceinture une gaîne ornée de fil d'étain, qui contient un couteau; une bourse avec le même ornement, où elles portent un fusil à faire du feu & leurs plus précieux bijoux; enfin un morceau de cuir, auquel leurs aiguilles d'os de Rene sont attachées, & couvert d'une plaque de cuivre qui se pousse par-dessus. Ces ajustemens sont bordés d'anneaux de cuivre de différentes grandeurs, dont le son leur plaît beaucoup. Le bonnet des Hommes est ordinairement une peau de Loom, ou de quelque autre Oiseau. La coeffure des Femmes est une petite piece de drap; & les plus riches se couvrent la tête d'une peau de Martre, ou de Renard. Au lieu de bas, elles portent, en Hiver, des bottines de cuir de Renes, & des souliers semblables à ceux des Hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir, qui entoure le pié & qui s'éleve en pointe sur le devant. On y laisse un trou, pour faire passer le pié; & le haut est soutenu, autour de la cheville, par une longue corde de laine, qui, faisant cinq ou six tours, vient se nouer pardevant: mais pour marcher plus commodément avec une chaussure si lâche, on l'emplit de foin bouilli. Les gants sont aussi

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

de peau de Rene, distinguée en compartimens d'un autre cuir, très proprement appliqué : ce sont des mitaines, sans distinction de doigts ; & les plus belles sont garnies, par le bas, d'une peau de Loom. Les Femmes ont un ornement particulier, qu'elles appellent *Krakoi* : il consiste dans une piece de drap rouge, ou d'autre couleur, qu'elles portent au cou en forme de cerceau, & qui vient descendre en pointe sur l'estomac. Il est orné de ce qu'elles ont de plus riche, c'est à-dire, de petites plaques d'étain, de cuivre, & même d'argent. On demandera, sans doute, s'il se trouve de jolies Lapones ? Je répons que la nature, qui produit dans les Païs Septentrionaux, des mines d'argent & d'autre métal, s'y plaît quelquefois aussi à former des visages suportables. Mais, en général, les Lapons sont d'une extrême laideur. On ne peut les comparer mieux qu'aux Singes : ils ont le visage quarré, les joues fort hautes, le reste de la face très étroit, & la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

Nous apprîmes d'eux qu'il regne quelquefois, dans leur Païs, des vents d'une furieuse violence, auxquels les plus fortes maisons ne peuvent résister, & qui enlevent même les Bestiaux

ſi loin, que ſouvent on ne ſait ce qu'ils deviennent. En Eté, ces ouragans apportent de la Norvege une telle quantité de ſable, que dans le trouble de l'air on ne diſtingue rien à deux pas. En Hiver, ils font voler une abondance de nége, qui enſévelit les Cabanes & les plus nombreux troupeaux. Un Lapon, qui ſe trouve ſurpris de ces tempêtes en chemin, n'a pour reſſource que de renverſer ſur lui ſon traîneau, & de ſe tenir dans cette poſture juſqu'à la fin de l'orage. Les autres ſe retirent dans les cavernes, où le déſordre de l'air les retient quelquefois plus de quinze jours.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Dans leurs Chaſſes, la gloire ſuprême eſt de tuer un Ours. Le Vainqueur en porte les marques, qui ſont de petits bouquets de poil, à ſon bonnet; de ſorte qu'on reconnoît aiſément combien un Lapon a tué d'Ours. Celui, qui découvre un de ces animaux, en avertit auſſitôt ſes Voiſins. Le plus habile Sorcier joue du tambour, & cherche dans ſes lumieres de quel côté il faut attaquer la bête. Après cette cérémonie, on ſe met en marche. Celui, de qui l'on a reçu l'information, a l'honneur de tenir le premier rang. En arrivant à la retraite de l'Ours, ils s'at-

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

troupent, avec des arcs, des fleches, des lances, des bâtons, des fusils; & l'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'Animal de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Dans le grand nombre des Combattans, la victoire est ordinairement sans péril. Après avoir tué l'Ours, ils le mettent dans un Puika; & le Rene, qu'ils emploient à le traîner, est exempt du travail ordinaire pendant toute l'année. Ils dressent, pour faire cuire leur proie, une Cabane qui ne sert qu'à cet usage. Tous les Chasseurs doivent s'y trouver avec leurs Femmes, & les chants de joie recommencent. On n'y fait point entrer l'Ours par la porte: il est coupé en pieces, qu'on jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoïé & tombé du Ciel. La chair cuite est distribuée entre les Hommes & les Femmes; mais toutes les parties de derriere sont interdites aux Femmes: le reste du jour se passe en chants & en danses. Rien ne vaut, pour un Lapon, l'honneur d'avoir assisté à la mort d'un Ours; il en fait gloire toute sa vie.

Description générale de la Laponie.

Après avoir passé quelques jours à s'instruire, les trois Voïageurs repri-

rent le chemin de Chuskadés, d'où ils se rendirent à Coktuanda, dernier Canton de la Laponie au Sud. Regnard observe que cette Province n'étoit pas connue des anciens Gréographes. Tacite & Ptolomée n'en connoissoient pas de plus éloignée que la *Scrisinie*, nommée aujourd'hui Bothnie ou *Biarmie*, qui s'étend à l'extrêmité du Golfe Bothnique. Ce qu'on sait à-présent de plus qu'eux, c'est que la Laponie peut se diviser en trois parties, l'Orientale, l'Occidentale, & celle du milieu, qui portera particulierement, si l'on veut, le nom de Septentrionale. Celle qui regarde l'Occident, du côté de l'Islande, obéit au Roi de Dannemarck. Celle de l'Orient, qui touche à la Mer Blanche, appartient à la Russie. La troisieme, qui occupe le milieu, & qui a plus d'étendue que les deux autres ensemble, est sous la domination de la Suede. Elle se divise en cinq Provinces, qui sont toutes comprises sous le nom de Lapmarck, ou Laponie Suédoise, mais distinguée par l'addition d'un autre mot: *Urna Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarch*, *Torno Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Ces noms particuliers sont ceux des Fleuves qui les arrosent, & qui les donnent aussi aux Villes par

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

lesquelles ils passent. La Province de Torno Lapmarch, située au fond du Golfe Bothnique, est la derniere vers le Pôle Arctique, & s'étend jusqu'au Cap Nord. Charles IX, de Suede, voulant connoître la situation & l'étendue de ses Terres, y envoïa, dans le cours de l'année 1600, deux savans Mathématiciens (31), avec tous les instrumens nécessaires à leur commission. Ils rapporterent, à leur retour, qu'au-delà du soixante & treizieme degré de latitude, ils n'avoient trouvé, au Nord, qu'une Mer Glaciale d'immense étendue, & que le dernier Promontoire qui s'y avançoit, assez proche du Château de *Vardhus*, qui appartenoit aux Danois, étoit *Nuckus*, ou *Norkap*. C'est dans cette Laponie, que Regnard & ses deux Amis voïagerent.

Mine & Forges de Mastung.

De Coktuanda, ils se rendirent à *Jacomus Mastung*, qui n'en est éloigné que de deux lieues : mais la curiosité leur en fit faire trois ou quatre, qu'ils ne regretterent point. Ce Canton offre une très bonne Mine de Fer, presqu'abandonnée pour son éloignement. Les trois Voïageurs y allerent, dans l'espérance d'y voir travailler aux Forges : ils

(31) Aaron Forsz, Suedois ; & Jerôme Bircholt, Allemand.

les trouverent desertes ; mais ce qu'ils y virent, les satisfit beaucoup plus. » Nous descendîmes dans la Mine, » dit Regnard, pour en faire tirer » d'excellentes pierres d'Aiman, & » nous vîmes, avec admiration, les » effets surprenans de cette pierre dans » son lieu natal. Il fallut une violence » extrême, pour en tirer d'aussi grosses » ses que nous les desirions ; le mar» teau, qui étoit de la grosseur de la » cuisse, demeuroit si fixe en tombant » sur le ciseau qu'on avoit enfoncé » dans la pierre, que l'Ouvrier, qui » frappoit, ne pouvoit le retirer sans » secours. Je ne me fiai pas à l'expé» rience d'autrui : une grosse pince de » fer, que je pris moi-même, & que » j'avois peine à soutenir, fut attirée » violemment lorsque je l'eus appro» chée du ciseau, & se trouva soute» nue avec une force merveilleuse. J'a» vois apporté une Boussole, que je » mis au milieu du trou de la Mine, » & l'aiguille tourna d'une vîtesse in» croïable.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Effet admirable de l'Aiman.

Les trois Voïageurs prirent les meilleures pierres qu'on avoit pû détacher, & s'éloignerent de ce lieu avec une sorte de fraïeur. Ils vinrent coucher à *Tuna Hianda*, chez un Batelier, qui

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

la Cour avoit exempté de taille, pour avoir trouvé cette Mine, & qui se nommoit *Lars Laszon*, c'est-à-dire Laurent, fils de Laurent. Le jour suivant, ils eurent une forte journée jusqu'à Konges, où ils acheterent des traîneaux, avec de nouveaux harnois. Les Barques, qui se firent attendre longtems, les aïant retardés jusqu'au lendemain, ils n'arriverent que le soir du même jour à *Pello*, lieu fort célebre aujourd'hui, par les savantes opérations des Académiciens de France; & deux jours après ils rentrerent dans Torno. Ils avoient passé plus de quarante cataractes. Ces chutes d'eau, qui sont fort impétueuses, & qui font un bruit épouvantable, durent l'espace de deux ou trois lieues. On vante beaucoup le plaisir de les voir descendre, aux Lapons, avec une vîtesse qui trouble la vue, & de leur voir faire en moins d'une heure trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France.

Funerailles de Jean Tornæus, à Torno.

Le spectacle, que Regnard eut à Torno, demande d'être représenté dans ses termes. Nous arrivâmes, dit-il, assez heureusement pour assister aux obseques de Jean *Tornæus*, ce même Ministre, que nous avions vû dans son cercueil, & qui étoit mort depuis deux

mois. C'eſt l'uſage, en Suede, de garder fort longtems les corps morts. Ce tems ſe meſure ſur la qualité des perſonnes. On le prend, pour les préparatifs d'une cérémonie ſi ſolemnelle; & ſi les Turcs ruinent leur fortune en Noces, les Juifs en Circonciſions, & les Chrétiens en Procès, on peut ajouter que les Suedois s'épuiſent en Funérailles. J'admirai, dit Regnard, l'exceſſive dépenſe qui ſe fit pour un Homme du commun, dans un Païs ſi barbare & ſi éloigné du reſte du Monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le Gendre du Miniſtre compoſa une harangue Latine, pour nous inviter à la Fête. Il y emploïa toute la nuit; mais le matin, lorſqu'il parut devant nous, il ne put ſe rappeller un mot de ſa compoſition. Ses révérences & ſa confuſion lui tinrent lieu d'éloquence. Nous devinâmes ſes intentions. Un moment après, le Bourguemêtre, avec un Officier Militaire, vint nous prendre dans une Chaloupe, & nous fit traverſer la Riviere, pour nous conduire juſqu'à la Maiſon du Mort. Nous la trouvâmes remplie de Prêtres, vêtus de manteaux fort longs, avec des chapeaux d'une hauteur extraordinaire.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Le corps étoit au milieu de cette Assemblée, dans un cercueil couvert de drap. Ils l'arrosoient de leurs larmes, qui, naturellement, ou par artifice, distilloient à l'extrêmité de leurs barbes. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroisses, & s'étoient rendus à Torno de fort loin. Quelques-uns étoient venus de cent lieues; & le Bourguemêtre nous assura que si la cérémonie s'étoit faite en Hiver, tems où les chemins du Païs sont plus faciles, il n'y avoit point de Prêtres, à deux ou trois cens lieues, qui ne se fussent empressés d'y venir.

L'Ancien de l'Assemblée fit une Oraison funebre. Elle devoit être bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air & le son pitoïable de sa voix ne nous arrachassent des larmes à nous-mêmes, qui n'entendions rien à son discours. Les Femmes étoient dans une Chambre séparée de celle des Hommes, mais ouverte, & poussoient des gémissemens épouvantables, surtout la Veuve, qui interrompoit souvent l'Orateur par ses sanglots. Pendant qu'on faisoit l'éloge du Mort dans cette Salle, on en faisoit autant à l'Eglise; & lorsque ces torrens d'éloquence furent épuisés, on se mit en chemin pour le Convoi. Sept ou

huit des principaux Habitans de la Ville chargerent leurs épaules du cercueil. Tout le monde s'empressoit d'y mettre la main. Nous suivîmes, & l'on nous fit l'honneur de nous accorder le premier rang dans la marche. Les Chefs du deuil venoient après nous, & la Veuve marchoit au milieu d'eux, soutenue sous les bras par deux de ses Filles. On plaça le corps dans la plus honorable partie de l'Eglise; & toutes les Femmes, en passant près du Mort, se jetterent sur le cercueil, & l'embrasserent pour la derniere fois. Alors commença la grande Oraison funebre, prononcée par *Johannes Platinus*, Prêtre d'Urna, qui eut pour sa peine une canne à pomme d'argent. Il cria beaucoup; & pour rendre les objets plus tristes, il s'étoit rendu lui-même hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, & pleins de petits bouts de paille. Cet Homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de sa naissance. C'est la mode, en ce Païs, de faire une Oraison funebre aux Valets mêmes & aux Servantes, pourvu qu'ils laissent un écu pour païer l'Orateur.

Les trois Voïageurs passerent huit jours à Torno; d'où, prenant par les

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Mines de Caperbeyt, qu'ils eurent la curiosité de visiter, mais qu'ils décrivent avec moins d'intelligence que M. l'Abbé Outhier, ils arriverent le 27 de Septembre, à Stockolm.

VOÏAGE
DE M. DE MAUPERTUIS, ET DE M. L'ABBE' OUTHIER.

INTRODUCTION.

Nous n'avons pas déguisé que les Voïages de Laponie appartenant à l'Europe, c'est en faveur d'une des plus nobles & des plus célebres Expéditions du Monde, que nous nous écartons un peu de notre Plan, pour terminer l'article des Voïages au Nord, par une Relation si glorieuse à la France. Il est vrai aussi qu'après avoir donné, au cinquante-deuxieme Tome de ce Recueil, celle d'une autre Expédition, entreprise dans la même vue, nous sommes redevables au Public du dénoûment de l'une & de l'autre : il est même annoncé dans la premiere, avec des explications qui

CARTE DU GOLPHE DE BOTHNIE

Tiré des Cartes Suedoises, pour servir a l'Histoire Generale des Voyages Par M. B. Ing. de la Mᵉ 1758

Echelle de 25 Lieues communes de France

5 10 15 20 25 L.

PARTIE DU GOLPHE DE BOTHNIE

ISLES D'ALAND

MER BALTIQUE

GOLPHE DE FINLANDE

HELSINGIE

GESTRICIE

UPLAND

SUDERMANIE

FINLANDE

Hernosand
Tynderö
Sundsvall
Njurunda
Branton
Galten
Gnarp
Hudwik
Agon
Idnor
N. Ala
Ala
Iusnebruk
Egon
Gefle
Biorn
Grason
Osthamar
Rond
Grisselham
N. Telje
Upsal
Sigtuna
Stockholm
Engon
Christinestad
Biornon
Skarforar
Sydby
Bagaskar
Sandon
Ratsar
Biorneborg
Sabbon
Raumo
Nystad
Aakas
Abo
Rok
I. Dago

13 14 15 16 17 18 19 20 21

62 61 60 59

13 Long. 14 Occid. 15 du 16 Merid. 17 de 18 Paris 19 20

Tom. XV.

Nº. 7.

nous diſpenſent de remonter encore une fois à l'origine. Cependant nous ne déroberons point au Lecteur, l'Introduction courte & lumineuſe, que M. de Maupertuis a crue néceſſaire pour faire entendre ſes ſavantes opérations.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. Richer aïant découvert, à Cayenne, en 1672, que la peſanteur étoit moindre dans cette Ile voiſine de l'Equateur qu'elle n'eſt en France, les Savans tournerent leurs vûes vers toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer de cette fameuſe découverte. Un des plus illuſtres Membres de l'Académie des Sciences trouva qu'elle prouvoit également, & le mouvement de la Terre autour de ſon axe, qui n'avoit plus gueres beſoin de preuve, & l'applatiſſement de la Terre vers les Pôles, qui étoit alors un Paradoxe. M. Huygens, appliquant, aux parties qui forment la Terre, la théorie des forces centrifuges, dont il étoit l'Inventeur, fit voir qu'en conſidérant ſes parties comme peſant toutes uniformement vers un centre, & comme faiſant leur révolution autour d'un axe, il falloit, pour la conſervation de leur équilibre, qu'elles formaſſent un ſphéroïde applati vers les Pôles. Il détermina même la quantité de cet applatiſſement, & tout

VOÏAGES AU NORD.

cela par les principes ordinaires sur la pesanteur.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. Newton, parti d'une autre Théorie, de l'attraction des parties de la matiere les unes vers les autres, étoit arrivé à la même conclusion, c'est-à-dire, à l'applatissement de la Terre, quoiqu'il déterminât autrement la quantité de cet applatissement. En effet, observe M. de Maupertuis, on peut dire que lorsqu'on voudra examiner la figure de la Terre par les Loix de la Statique, toutes les Théories conduisent à l'applatissement; & l'on ne sauroit trouver un sphéroïde allongé, que par des hypotheses assez contraintes sur la pesanteur.

Dès l'établissement de l'Académie des Sciences, un de ses premiers soins avoit été la mesure du degré du Méridien de la Terre. M. Picard avoit déterminé ce degré vers Paris, avec une si grande exactitude, qu'il ne sembloit pas qu'on pût souhaiter rien au-delà (32) : mais cette mesure n'étoit uni-

(32) On a vu, au Tome cinquante-deuxieme que dans tous les tems, de grands Princes avoient entrepris de déterminer la grandeur du degré, & que les mesures des Anciens s'accordoient peu; sans compter le peu de certitude que nous avons aujourd'hui sur la longueur exacte de leurs stades & de leurs milles. On avoit entrepris dans

verſelle qu'en cas que la Terre eût été ſphérique ; & ſi la Terre étoit applatie, elle devoit être trop longue pour les degrés de l'Equateur, & trop courte pour les degrés vers les Pôles. Lorſque la meſure du Méridien, qui traverſe la France, fut achevée, on fut bien ſurpris de voir qu'on avoit trouvé les degrés, vers le Nord, plus petits que vers le Midi : cela étoit abſolument oppoſé à ce qui devoit ſuivre de l'applatiſſement de la Terre. Selon ces meſures, elle devoit être allongée vers les Pôles ; d'autres opérations, faites ſur le Parallele qui traverſe la France, confir-

les derniers tems, des meſures qui ne pouvoient gueres être plus utiles. *Fernel*, *Snellius*, & *Ricerol* ont donné des longueurs du degré du Méridien, entre leſquelles, réduites à nos meſures, il ſe trouve encore des différences de près de 8000 toiſes, ou d'environ la ſeptieme partie du degré : & ſi celle de Fernel s'eſt trouvée plus juſte que les autres, la preuve de cette juſteſſe manquant alors, & les moïens dont il s'étoit ſervi ne pouvant la faire préſumer, on n'avoit aucune raiſon de préférer cette meſure aux autres. Celle qui fut achevée, en Angleterre, l'année 1635, paroît avoir été priſe avec ſoin, & avec un fort grand inſtrument. Norwood obſerva, en deux années différentes, la hauteur du Soleil au Solſtice d'Eté, à Londres & à York, avec un Sextant de plus de cinq piés de raïon, & trouva la difference de latitude, entre ces deux Villes, de deux degrés vingt-huit minutes. Il meſura enſuite la diſtance entre ces deux Villes, obſervant les angles de détour, les hauteurs des Collines & les deſcentes ; & réduiſant le tout à l'arc du Méridien, il trouva 9149 chaînes pour la

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

moient cet allongement ; & ces mesures étoient d'un grand poids. L'Académie se voïoit ainsi partagée ; ses propres lumieres l'avoient rendue incertaine ; lorsque le Roi voulut faire décider cette question, qui n'étoit pas de ces spéculations vaines, dont l'oisiveté, ou l'inutile subtilité des Philosophes s'occupe souvent, mais qui doit avoir des influences réelles sur l'Astronomie & sur la Navigation. Pour bien déterminer la figure de la Terre, il falloit comparer ensemble deux degrés du Méridien, les plus différens en latitude qu'il fût possible ; parceque si ces degrés vont en croissant ou décroissant vers le Pôle, la différence, trop petite

longueur de cet Arc, qui, comparée à la différence en latitude, lui donnoit le degré de trois mille sept cens neuf chaînes cinq piés, ou de trois cens soixante-sept mille cent quatre-vingt-seize piés Anglois, qui font cinquante-sept mille trois cens de nos toises. Le degré de M. Picard étoit de cinquante-sept mille soixante toises, & celui de M. Cassini, en 1718, se trouva le même. Enfin, M. Muschenbroek, Hollandois, aïant voulu corriger les erreurs de Snellius, trouva le degré entre Alcmaer & Bergopzoom, de deux cens quatre vingt quinze mille sept cens quatorze perches, deux piés, trois pouces, mesure du Rhin, qu'il évalue à cinquante-sept mille trente toises 8 p°. de Paris. Les différences, entre ces dernieres mesures, sont si peu considérables, qu'on peut dire que la mesure du degré dans ces climats avoit été fort exacte, & qu'on n'auroit pas connu moins exactement la figure de la Terre, si tous ses degrés étoient égaux, c'est-à dire, si elle étoit parfaitement sphérique.

entre des degrés voisins, pourroit se confondre avec les erreurs des observations : au lieu que si les deux degrés, qu'on compare, sont à de grandes distances l'un de l'autre, cette différence, se trouvant répétée autant de fois qu'il y a de degrés intermédiaires, fera une somme trop considérable pour échapper aux yeux des Observateurs.

M. le Comte de Maurepas, qui aimoit les Sciences, & qui vouloit les faire servir au bien de l'Etat, trouva réunis, dans cette entreprise, l'avantage de la Navigation & celui de l'Académie ; & cette vue de l'utilité publique mérita l'attention du Cardinal de Fleury. Au milieu de la Guerre, les Sciences trouvoient en lui une protection & des secours, qu'à peine auroient-elles osé espérer dans la Paix la plus profonde. M. le Comte de Maurepas envoïa bientôt, à l'Académie, des ordres du Roi, pour terminer la question de la figure de la Terre. L'Académie les reçut avec joie, & se hâta de les exécuter par plusieurs de ses Membres ; les uns devoient aller sous l'Equateur, mesurer le premier degré du Méridien, & partirent en 1735 ; les autres devoient aller au Nord, mesurer le degré le plus Septentrional qu'il

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

fût possible. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui s'alloient exposer au Soleil de la Zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de l'Hiver dans la Zone glacée. Le même esprit les animoit tous; c'est-à-dire, l'envie de se rendre utiles à leurs Patrie.

Les Académiciens destinés pour le Nord étoient au nombre de quatre; MM. de Maupertuis, Camus & le Monnier. Ils demanderent pour Associé, M. l'Abbé Outhier, Mathématicien d'une capacité connue, M. de Sommereux pour Secrétaire, & M. d'Herbelot pour Dessinateur. Si le grand nombre étoit nécessaire pour l'exécution d'un Ouvrage difficile, dans des Païs où l'on ne pouvoit s'attendre qu'à de grands obstacles, il devoit servir encore à rendre l'ouvrage plus authentique; & dans cette double vue, le Roi consentit que M. Celsius, Professeur d'Astronomie à Upsal, qui se trouvoit alors à Paris, se joignît aux Académiciens. Ainsi, ces illustres Voïageurs partirent de France avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la Cour de Suede, à la demande de M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de

secours dans les Provinces les plus reculées.

Voïages au Nord.

Nous avons deux Relations de leur Voïage; celle de M. de Maupertuis, ou plutôt le discours par lequel il rendit compte de leurs opérations, à l'Académie des Sciences, immédiatement après leur retour, & celle de M. l'Abbé Outhier, qui n'a été publiée qu'en 1744. La premiere est un Ouvrage d'un caractere distingué, où l'élégance du style & tous les agrémens de l'esprit vont de pair avec le savoir & l'exactitude. La seconde est écrite avec plus de négligence ; mais elle n'est pas moins exacte pour le fond. D'ailleurs, ce qui lui manque, à l'égard du style, est compensé par un plus grand nombre d'observations sur les circonstances du Voïage & sur les propriétés du Païs. Cette différence entre les deux Ouvrages devient fort avantageuse ici, pour faire éviter les répétitions, surtout dans l'ordre auquel on va s'attacher.

M. de Maupertuis. 1736.

Deux Relations de ce Voïage.

Le Vaisseau (*a*) qui portoit les Aca-

(*a*) Il se nommoit *le Prudent*, commandé par le Capitaine François Bernard, & conduit par le Pilote Adam Gueustelick. Le départ s'étoit fait le Mercredi 2 de Mai 1736,

M. l'Abbé Outhier.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

démiciens étoit à peine à Stockolm, qu'ils se hâterent d'en partir pour se rendre au fond du Golfe de Bothnie, d'où ils comptoient de pouvoir mieux juger que sur la foi des Cartes, laquelle des deux Côtes de ce Golfe étoit la plus convenable à leurs opérations. Les périls dont on les menaçoit (*a*) ne retarderent point leur course ; ni les bontés d'un Roi, qui, malgré les ordres qu'il avoit donnés en leur faveur, leur

---

M. l'Abbé Outhier.

à Dunkerque, où M. de la Haie d'Anglemont, Commissaire de la Marine, avoit tenu prêt par l'ordre de la Cour, ce Bâtiment, qui étoit petit, mais fort sûr, & muni fort abondamment de toutes sortes de provisions. M. Celsius étoit arrivé à Dunkerque, le 30 Avril, de Londres, d'où il apportoit quelques instrumens qu'il s'étoit chargé d'y faire construire. La route fut assez heureuse jusqu'à Stockolm, où l'on arriva le Lundi, 21 de Mai.

(*a*) M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, aïant présenté les Académiciens au Roi de Suede, ce Prince leur dit qu'ils alloient faire un terrible Voïage, & que quoiqu'il eût été dans de sanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller à la plus cruelle, que de faire le voïage qu'ils entreprenoient ; qu'au reste c'étoit un Païs de Chasse : sur quoi il fit présent à M. de Maupertuis d'un Fusil dont il s'étoit très longtems servi lui-même.

répéta plusieurs fois qu'il ne les voïoit partir qu'avec peine pour une si dangereuse entreprise. Ils arriverent à Torneå, assez-tôt pour y voir luire le Soleil, sans interruption, pendant plusieurs jours, comme il fait dans ces climats au Solstice d'Eté ; spectacle merveilleux pour les Habitans des Zones tempérées, quoiqu'ils s'attendent à le trouver au Cercle Polaire.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

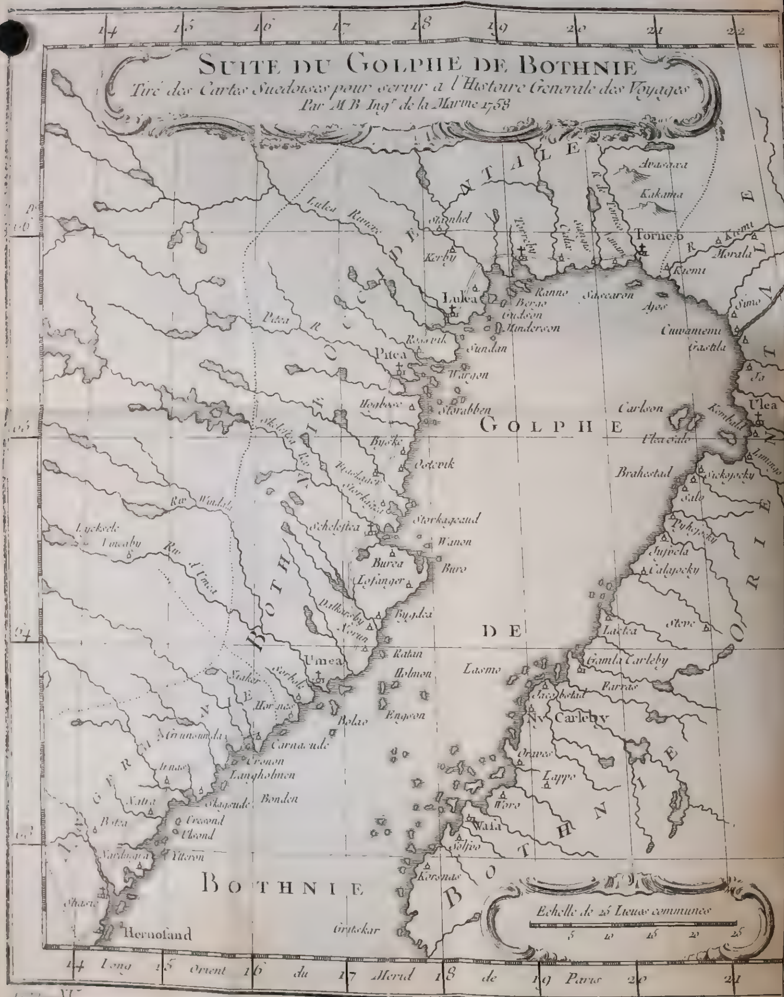
On nous donne quelque idée des opérations que les Académiciens avoient à faire pour mesurer un degré du Méridien. Lorsqu'on s'avance vers le Nord, personne n'ignore qu'on voit s'abbaisser les Etoiles placées vers l'Equateur, & qu'au contraire celles qui sont situées vers les Pôles s'élevent : c'est ce phénomene qui vraisemblablement a été la premiere preuve de la rondeur de la Terre. On appelle cette différence qu'on observe dans la hauteur méridienne d'une Etoile, lorsqu'on parcourt un arc du Méridien de la Terre, l'*Amplitude* de cet arc : c'est elle qui en mesure la courbure ; ou, dans le langage ordinaire, c'est le nombre de minutes & de secondes qu'il contient. Si la Terre étoit parfaitement sphérique, cette amplitude, ou cette différence de hauteur d'une Etoile, seroit toujours

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

proportionnée à la longueur de l'arc du Méridien qu'on auroit parcouru. Au contraire, si la surface de la Terre étoit absolument platte ; quelque longue distance qu'on parcourût, vers le Nord, l'Etoile n'en paroîtroit, ni plus ni moins élevée. Mais si la surface de la Terre est inégalement courbe en différentes Régions, il faudra, pour y trouver la même différence de hauteur dans une Etoile, parcourir des Arcs inégaux du Méridien de la Terre ; & ces arcs, dont l'amplitude sera toujours d'un degré, seront plus longs à proportion que la Terre sera plus applatie. Si la Terre est applatie vers les Pôles, un degré du Méridien terrestre sera plus long vers les Pôles que vers l'Equateur ; & l'on pourra juger ainsi de la figure de la Terre, en comparant ses différens degrés les uns avec les autres. Ainsi, pour avoir la mesure d'un degré du Méridien de la Terre, il faut avoir une distance mesurée sur ce Méridien, & connoître le changement d'élévation d'une Etoile aux deux extrêmités de la distance mesurée, afin de pouvoir comparer la longueur de l'arc avec son amplitude. La premiere partie de l'ouvrage des Académiciens consistoit donc à mesurer quelque dis-



Suite du Golphe de Bothnie
Tiré des Cartes Suedoises pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M.B. Ingr. de la Marine 1758
Golphe
de
Bothnie
Bothnie
Avasaxa
Kakama
Tornea
Kiemi
Morala
Lulea
Ranno
Gudeon
Underson
Sandan
Saccaron
Ajos
Simo
Cuivaniemi
Gastila
Pitea
Wargon
Storabben
Carlson
Ulea
Brahestad
Salo
Ostevik
Storkagrund
Wanon
Schelefftea
Burea
Buro
Lofanger
Bygdea
Jusjela
Calajocky
Lacksa
Gamla Carleby
Ratan
Holmon
Lasmo
Umea
Jacobstad
Engeon
Bolao
Ny Carleby
Carnacude
Langholmen
Bonden
Oravés
Lappo
Woro
Wasa
Solfvo
Korsnas
Hernosand
Grotskar
Ytteron
Echelle de 25 Lieues communes
5
10
15
20
25
Long. Orient du Merid. de Paris
14
15
16
17
18
19
20
21
22

N°. 8.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

tance considérable sur le Méridien ; & pour cette opération, il falloit former une suite de triangles, qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

L'espérance des Académiciens avoit toujours été d'exécuter ce projet sur les Côtes du Golfe de Bothnie. La facilité de se rendre par Mer aux différentes stations, d'y transporter les instrumens dans des Chaloupes, l'avantage des points de vue que leur promettoient les Iles du Golfe, marquées en grand nombre sur toutes les Côtes, toutes ces raisons avoient fixé leurs idées sur ces Côtes & sur ces Iles. Ils allerent aussitôt les reconnoître ; mais toutes leurs recherches leur apprirent qu'il falloit renoncer à leur premier dessein. Les Iles, qui bordent les Côtes du Golfe, & les Côtes mêmes, qu'ils s'étoient représentées comme des Promontoires, qu'on pourroit appercevoir de très loin, & d'où l'on en pourroit appercevoir d'autres, aussi éloignées, étoient à fleur d'eau, & par conséquent bientôt cachées par la rondeur de la Terre. Les Iles se cachoient même l'une l'autre, vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines ; & se trouvant toutes rangées vers les Côtes, elles ne s'a-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

vançoient point assez en Mer pour donner la direction dont on avoit besoin.

M. de Maupertuis avoit commencé le Voïage, de Stockolm à Torneå en Carosse (33), comme le reste de ses Associés; mais le hazard leur aïant fait rencontrer, vers le milieu de cette longue route, le Vaisseau qui portoit leurs Instrumens & leurs Domestiques, il étoit monté sur ce Vaisseau, qui l'avoit rendu plutôt que les autres à Torneå. En y débarquant, il avoit trouvé le Gouverneur de la Province (a) qui partoit pour aller visiter la Laponie Septentrionale de son Gouvernement: il s'étoit joint à lui, pour prendre quelque idée du Païs, en attendant l'arrivée de ses Compagnons; & sans prendre un moment de repos, il avoit pénétré à quinze lieues vers le Nord. Il étoit monté, la nuit du Solstice, sur la Montagne d'Avaxasa, une des plus

(33) Cette partie appartient au Recueil des Voïages par terre, sur lequel on ne veut point anticiper ici, & ne contient rien d'ailleurs qui ait rapport au dessein de cet article. Il suffit que M. de Maupertuis ait fait la plus grande partie de la route par Mer.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(a) M. Gullingrip.

hautes de cette Région : ensuite il étoit revenu à Torneå, pour s'y trouver à leur arrivée. Mais, dans ce Voiage, qui n'avoit duré que trois jours, il avoit remarqué que le Fleuve de Torneå suivoit assez la direction du Méridien, jusqu'où il l'avoit remonté ; & de tous côtés il avoit découvert de hautes Montagnes, qui pouvoient donner des points de vue fort éloignés.

VOÏAGES AU NORD.

M DE MAUPERTUIS.

1736.

Les Académiciens, réunis à Torneå (a), penserent donc à faire leurs

(a) Les autres y arriverent le Jeudi 21 de Juin, deux jours après le débarquement de M. de Maupertuis. Ils avoient été recommandés à M. Pipping, Bourguemêtre de Torneo (*), par M d'Hegreman, son Gendre, Marchand à Stockolm. Il ne se trouvoit dans Torneo, que deux personnes qui parlassent la Langue Françoise ; M. *du Riez*, Lieutenant-Colonel du Régiment de Westrobothnie, & un jeune Homme que le Gouverneur indiqua aux Académiciens pour leur servir d'Interprete : mais outre M. Celsius, deux Suedois, qui savoient le François, & qui les avoient joints au-delà d'Upsal, étoient venus avec eux par curiosité, jusqu'à Torneo. L'un étoit le jeune Comte de Cedestron, fils du Secretaire d'Etat de Suede ; l'autre, M Meldecreutz, qui étoit dans le goût de la Géo-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*) M. Outhier écrit le nom de cette Ville comme M. de Maupertuis ; mais nous ne pouvons l'imiter avec un si petit caractere.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

opérations au Nord de cette Ville, sur les sommets des Montagnes; mais cette entreprise avoit d'affreuses difficultés. Il falloit faire, dans les déserts d'un Païs presqu'inhabitable, dans cette immense Forêt qui s'étend depuis Torneå jusqu'au Cap Nord, des opérations qui n'auroient pas été faciles dans des lieux commodes. Il n'y avoit que deux manieres de pénétrer dans ces déserts, & qu'il falloit toutes deux éprouver; l'une en navigeant sur un Fleuve rempli de cataractes, l'autre en traversant à piés des Forêts épaisses ou de profonds Marais. Si on pouvoit pénétrer dans le Païs, il falloit, après des marches fort rudes, escalader des Montagnes escarpées, dépouiller leur sommet, des arbres qui ôtoient la liberté de la vue, vivre dans ces déserts avec

M l'Abbé Outhier.

metrie. En arrivant, ils chercherent tous, comme M. de Maupertuis, à voir passer le Soleil au Méridien, à minuit; mais les vapeurs dont l'Horison étoit chargé leur ôterent cette satisfaction. Charles XI, Roi de Suede, avoit fait exprès le voïage de Stockolm à Torneo, pour se procurer le même spectacle; & plus heureux, il avoit vû, du Clocher de l'Eglise, le quart du diametre du Soleil à minuit.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

la plus mauvaise nourriture, exposés aux Mouches, qui y sont si cruelles, comme on l'a déja vu dans la Relation de Regnard, qu'elles forcent les Lapons d'abandonner le Païs dans cette saison avec leurs Renes, pour aller chercher vers l'Océan des lieux moins inhabitables; enfin, il falloit entreprendre cet Ouvrage sans savoir réellement s'il étoit possible, & sans espérance de pouvoir s'en informer; sans être sûrs qu'après tant de peines le défaut d'une Montagne n'arrêteroit pas absolument la suite des triangles, sans aucune certitude de pouvoir trouver sur le Fleuve une base, qui pût être liée avec les triangles. En se flattant du succès sur tous ces points, il falloit ensuite bâtir des Observatoires sur la plus septentrionale des Montagnes, y porter un attirail d'instrumens plus complet qu'il ne s'en trouve dans plusieurs Observatoires de l'Europe, & faire les plus subtiles opérations de l'Astronomie.

D'un autre côté, l'Auteur avoue que cet Ouvrage avoit bien des attraits pour les Académiciens: outre la gloire de surmonter tant d'obstacles, c'étoit mesurer le degré le plus Septentrional, dont vraisemblablement la mesure soit

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

au pouvoir des Hommes, ou le degré qui coupoit le cercle Polaire, & dont une partie devoit se trouver dans la Zone glacée. Ajoutons qu'après avoir déséspéré de pouvoir faire usage des Iles du Golfe *(a)*, c'étoit la seule ref-

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

(a) On ne parla plus des Côtes de la Westrobothnie, parceque M. de Maupertuis avoit observé, en venant par Mer, qu'on ne pouvoit s'en servir; mais avant que de se déterminer pour les Montagnes, on prit le parti de visiter la Côte de l'Ostrobothnie, & les Iles qui la bordent. MM. Camus, Outhier, & de Sommereux, furent chargés d'examiner la direction de cette Côte, & les Iles, depuis Torneo jusques vers Brahestad (1). Il n'y a rien à retrancher ici aux termes du Journal : Nous prîmes sept Rameurs pour nous conduire dans un simple Bateau, dans lequel nous nous embarquâmes avec deux Domestiques & des provisions. Le jour du départ fut le Lundi 25 Juin, à six heures & demie après-midi; j'ai toujours observé, avec ma Boussole, la route, & la position des Iles & des lieux les plus apparens de la Côte.

Le 26, à quatre heures du matin, nous

(1) Le Roi de Suede avoit eu la bonté de faire donner, aux Académiciens, de belles Cartes des Côtes du Golfe de Bothnie. La Géographie est fort en honneur à Stockolm : il y a un Bureau des Cartes Géographiques, où plusieurs Savans travaillent toute l'année. Pendant l'Hiver, ils vont prendre des mesures sur les glaces; & les réduisant pendant l'Eté, ils dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

ſource qui leur reſtoit ; car pouvoient-ils ſe réſoudre à deſcendre dans d'au-

---

avions déja fait ſept milles & demi (2), depuis Torneo. Le vent étoit devenu Nord, & l'on avoit mis à la voile. Le froid nous obligea de deſcendre dans l'Ile de Kuawaniemi, où nous fîmes faire un bon feu. Enſuite, le vent ne ceſſant point d'être Nord, avec un fort beau tems, nous arrivâmes à *Ullea*, vers cinq heures & demie du ſoir. C'eſt une aſſez grande Ville de l'Oſtrobothnie. Les rues en ſont longues & tirées au cordeau. Elle n'a qu'une Egliſe, avec une Maiſon de Ville, une Horloge publique, & un Chantier pour la conſtruction des Bâtimens de Mer. Les Vaiſſeaux arrivent près de la Ville même. Son Château, nommé Ullaobory, & ſitué dans une petite Ile, au Nord, eſt de bois, comme l'Egliſe & tous les autres Edifices de la Ville. A l'Oueſt du Château, on voit la Douane, dans une autre petite Ile, peu éloignée de la Ville au Nord-Oueſt. Ullea eſt à quinze milles de Torneo : il nous en reſtoit huit juſqu'à Braheſtad ; & nous aurions pû nous diſpenſer de les faire, car nous n'avions, ni la Côte, ni les Iles convenables à nos Vents. Cependant, pour ne rien négliger, nous réſolûmes de continuer notre route. M. Camus fut d'avis de prendre, à Ullea, un ſecond Bateau à deux Rameurs, & nous partîmes le Mercredi, à cinq heures du matin. Notre route fut au Sud-Oueſt, juſqu'à midi. Avec le

(2) Le mille de Suede contient dix-huit cens aunes Suedoiſes, & l'autre contient vingt-deux pouces de France : de ſorte que deux milles de Suede font environ quatre lieues Françoiſes.

VOÏAGES AU NORD.
M DE MAUPERTUIS.
1736.

tres Provinces plus méridionales de la Suede ?

M. L'ABBE' OUTHIER.

petit quart de cercle Anglois, que nous avions porté, nous avions obſervé, le Mardi, la hauteur du bord inférieur du Soleil, de quarante-huit degrés ſix minutes; & le Mercredi nous le trouvâmes de quarante-huit degrés vingt-cinq minutes.

Un petit vent contraire ne nous permit pas de faire plus de trois milles avant midi; mais il augmenta bien-tôt, juſqu'à rendre la Mer fort agitée, & nous obliger d'aller à terre. Nous y dreſſâmes notre Tente, & nous y prîmes un peu de repos juſqu'à huit heures du ſoir. Alors le vent commençant à diminuer, nous renvoïâmes notre ſecond Bateau, qui nous étoit inutile, & nous continuâmes d'avancer. Vers minuit, nous étions à cinq milles d'Ullea. Il nous parut inutile d'aller plus loin. En retournant vers Torneo, M. Camus voulut viſiter les Iles de *Carloohn* & de *Sandhon*; il fallut faire route vers le Nord-Nord-Oueſt, malgré nos Matelots, qui nous repréſentoient, avec ſurpriſe, qu'on n'alloit pas, ſi loin des Terres, dans un Bateau tel que le nôtre; car ces Iles ſont éloignées en Mer d'environ cinq lieues de France. Notre deſſein étoit d'aller d'abord à Sandhon, quoique cette Ile ſoit abſolument déſerte; mais l'eau s'y trouva ſi peu profonde, que nous ne pûmes en approcher. Nous retournâmes vers Carloohn, où nous n'abordâmes point ſans peine, à cinq heures du matin. Nous y trouvâmes un Hameau, & nous fûmes reçûs dans la meilleure Maiſon, nommée *Heitrs*. La



CARTE DES ENVIRONS DE TORNEA

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages

Echelle de Lieues comunes de France

1 2 3 4 5

Kittis Montagne
Corten Niemi
Lac Conta
Catar.e de Purus
Cataracte Hirvas
Pello
Cataracte Walkia
Lac Repo
Pierre du Renard
Mamulla
Mont Lango
Cat Korpi
Lac Lango
Lac Randa
Pullingi Montagne
Turtola
Cambiseu Niwa
Mont Kelima
Hyuoangi
Kommer
Ratas
Lac Ratas
Niemi
Cercle Polaire
Lac Pessa
Cataracte Sompa
Cat. Kavo
Pacola Mt
Cataracte Pessa
Marta Sari
Horrilakero Montagne
Grand Lac Lohi
Rachtula
Ava Saxa
Tengelio R
Petit Lac Lohi
Ofwer Tornea
Lac Miyama
Lac Tarmas
Cat. Jupa
Ava Saxa Mont
Lac de Portimo
Lupio Mont
Alkula
Cally R
Huhta
Niemis By
Cutaperi Mont
Coysounkyla
Cainonkita
Hieta Niemi
Cat Wojennay
Witza Niemi
Martimo R
Kacama Montagne
Forest de Taipalay
Cat Matka
Niwa Mt
Sakula
Pipping
Corpikula
Corpikala
Karungi
Riv Kardy
Pierre de la Marque
Lachila
Frankula
Isle Thowolan
Cat de Kuckula
Kuckula
Ylli Woiakala
Wojakala
Mattila
Kaftviranda
Nara
TORNEA
Zanum
Putta
Rausmo
Kiemi
Kakama

Longitude Orientale du Meridien de Paris

50 | 45 | 40 | 35 | 30 | 25 | 20 | 15 | 10 | 5 | 66 Degre | 55 | 50 | 45

50 | 20 Deg. 10 | 20 | 30 | 40 | 50 | 21 Deg. 10 | 20

Ils partirent donc de Torneo, le 6 de Juillet, avec une troupe de Soldats

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

M. L'ABBE' OUTHIER.

---

chambre qu'on nous y accorda étoit à deux lits avec des bancs alentour. Pendant plus de deux jours que le vent nous obligea d'y passer, nous vécûmes de lait & de Poisson, que nous achetions des Habitans. Nous vîmes un Prêtre, qui demeuroit à trois quarts de lieue du Hameau, & qui étoit Vicaire du Curé de Flaminia, dont il devoit épouser la Fille. Il s'étonna beaucoup qu'étant Prêtre comme lui, il ne me fût pas permis de me marier. L'Ile de Carloohn est très fertile en Segles & en Orges. Chaque Païsan a, comme dans la Westrobothnie, plusieurs petits Corps-de-Logis, avec un Moulin à vent, & fabrique lui-même sa toile. Cette Ile est à quatre milles d'Ullea, & à deux des Terres; elle est presque contigüe aux petites Iles de *Aanis* & de *Leppakari*; c'est la seule, de toutes les Iles que les Académiciens virent dans leur route, qui ait des Habitations.

Ils rentrerent dans leur Bateau, le Samedi à neuf heures du soir: & retournant vers Torneo, ils passerent, pendant la nuit, près de quatre petites Iles, dans la premiere desquelles ils entendirent les cris confus de diverses sortes d'Oiseaux de Mer, qui y faisoient leurs nids. Un bon vent de Sud-Ouest les fit arriver, à deux heures après-midi, dans une Anse où ils descendirent. Ce lieu, qui se nomme Maxalackti, est habité par quelques Pêcheurs & situé un peu au Nord-Ouest de Simoka. M. de Maupertuis y étoit venu le Vendredi. Nous en partîmes à cinq

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

Finnois, & quantité de Bateaux, chargés d'Instrumens & des choses les plus indispensables pour la vie; pour remonter le grand Fleuve qui vient du

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

heures, & nous arrivâmes à dix heures, à l'Ile de Mounalota, d'où l'on a la vûe de Torneo. Mais au lieu de remonter le Fleuve du côté par lequel nous l'avions descendu à notre départ, c'est à-dire à l'Est de l'Eglise Finnoise & de l'Ile de Biorkohn par la petite Ile de Rugen, nous remontâmes par l'autre bras du Fleuve, à l'Ouest de Biorckohn.

Pendant notre absence, M. de Maupertuis avoit fait lui-même, avec MM. Clairaut, le Monnier & Celsius, un Voïage le long de la côte orientale du Golfe, & s'étoit convaincu qu'il n'étoit gueres possible d'y former une suite de Triangles. M. Celsius proposoit de remettre l'Ouvrage à l'Hiver, & de le faire par une mesure actuelle sur la glace du Golfe; mais qu'aurions-nous fait pendant plus de trois mois, dans l'espace desquels nous n'aurions pû voir aucune Etoile, le Soleil étant toujours sur l'Horizon, ou descendant si peu au-dessous, qu'il reste un très grand crepuscule pendant le peu de tems qu'il est couché? D'ailleurs, nous n'avions pas encore le Secteur, avec lequel nous devions observer la distance de quelques Etoiles au Zenith; & les Habitans de Torneo ne nous disoient rien de certain sur l'état du Golfe pendant l'Hiver. Ils croient que ce Golfe se gele dans toute sa largeur; mais personne ne savoit jusqu'où l'on y pouvoit marcher avec sûreté sur la glace. Un vent de Sud pouvoit entr'ouvrir les glaces, quelque-

fond de la Laponie se jetter dans la Mer de Bothnie, après s'être partagé en deux bras, qui forment la petite Ile de *Swentzar*, où est bâtie la Ville, à

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

---

fois les entasser, & rompre en un moment toutes nos mesures.

M. l'Abbé Outhier.

On proposa aussi de faire couper, dans les Bois, une route en droite ligne, du Nord au Sud, & de la mesurer actuellement : parti préferable sans doute à celui des glaces : mais il étoit encore sujet à de grands inconvéniens. Quoique le Païs ne soit pas extrêmement inégal, nous ne pouvions nous attendre à trouver trente lieues sans quelques inégalités considérables, & sans rencontrer des Marais, des Lacs & des Rivieres à traverser ; ce qui auroit rendu les mesures actuelles d'une pratique fort difficile. Enfin l'on s'arrêta au projet d'entreprendre les opérations sur les Montagnes. M. *Viguelius*, Recteur des Ecoles de Torneo, qui avoit été long-tems Pasteur en Laponie, augmenta notre courage, en nous assurant que le Fleuve étoit plus dirigé du Nord au Midi que les Cartes ne le marquoient. Nous prîmes des mesures avec M. du Riez, pour faire tenir prêts un nombre de Soldats, qui devoient nous conduire dans leurs Bateaux : ce sont des Païsans, établis dans leurs Maisons, qui se rendent aux ordres des Officiers, pour les revues & le service ; gens fermes, & qui ne craignent point la fatigue. Torneo n'a point un Habitant, qui n'ait un ou plusieurs Bateaux. En Eté, & pendant que le Fleuve est sans glace, on ne voïage gueres autrement ; & c'est une terrible fatigue de marcher

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

soixante-cinq degrés cinquante-une minutes de latitude. Depuis ce jour, ils ne vécurent plus que dans les déserts, & sur le sommet des Montagnes qu'ils vouloient lier les unes aux au-

---

M. l'Abbé Outhier.

à pié, comme nous y fûmes ensuite obligés, dans un Païs qui n'est qu'un mélange de Marais & de Forêts, remplies d'une mousse si haute qu'on n'y passe point sans peine. Deux jours se passerent en préparatifs : du Biscuit, quelques bouteilles de Vin, des peaux de Rênes, pour nous servir de lits sur la terre, quatre Tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes, deux quarts-de-cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermometres, & tous les instrumens qui pouvoient nous être utiles ou nécessaires pour le succès de nos opérations ; tel fut, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept Bateaux, chacun conduit par trois Hommes. Nous étions huit associés ; & de sept Domestiques que nous avions amenés, deux resterent à Torneo. M. Piping, notre Hôte, & le jeune Homme nommé *Helant*, qui nous servoit d'Interprete, eurent le courage de nous accompagner. Ils parloient tous deux la Langue Finlandoise, ou Finnoise, fort différente de celle de Suede, & la seule en usage dans tout le Païs qui est au-delà de Torneo. Ils parloient aussi Latin. Après avoir fait quelques milles sur le Fleuve, nous prîmes terre, pour marcher le long du rivage, pendant que nos Matelots firent monter leurs Bateaux, avec beaucoup de peine, aux cataractes de *Wojukala* & de *Kuckula*.

tres par des triangles. Après avoir remonté le Fleuve, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ils arriverent à *Korpikyla* (a), Hameau

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

(a) Les Montagnes que nous avions vûes de Torneo, étoient Niwa & Kakama. La premiere n'est pas éloignée du Fleuve : elle est proche de quelques Habitations qu'on nomme Korpikyla; & c'étoit sur cette Montagne que M. de Maupertuis vouloit faire le premier Etablissement & commencer les observations : mais il falloit avoir des points de vûe. Kakama y étoit très propre. A six heures du soir, notre petite Flotte étant devant le Village de Karungi, je me détachai avec MM. Sommereux & Helant, deux Domestiques & deux Bateaux. Des six Hommes qui les conduisoient, il en demeura un pour les garder, & nous entreprîmes avec les cinq autres d'aller à la Montagne de Kakama. Nous trouvames des chemins affreux. Comme il n'y avoit pas longtems que les néges étoient fondues, les Marais, qui font une grande partie du chemin, étoient impratiquables. Les Habitans, pour traverser ces Marais, ont couché bout à bout des Sapins, sur lesquels on pourroit marcher en gardant l'équilibre, si les nœuds de ces arbres, qui sont comme autant de pointes, permettoient d'y placer les piés. Cependant nous avancions; & rien n'étoit impossible avec nos Soldats; ils portoient nos vivres & les leurs, leurs Haches, la Planchette, avec une partie de nos habits; & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir sur les arbres couchés, on marchoit dans le Marais. J'y enfonçai une fois jusqu'aux ge-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

ſur le bord du Fleuve, habité par des Finnois : ils y deſcendirent ; & marchant à pié quelque tems, au travers de la Forêt, ils ſe rendirent, au pié de Niwa, Montagne eſcarpée, dont le ſommet n'eſt qu'un Rocher, où ils monterent, & ſur lequel ils s'établirent. Ils avoient été fort incommodés ſur le Fleuve, de groſſes Mouches à tête verte, qui tirent le ſang de toutes les parties qu'elles picquent. Mais, ſur Niwa, ils en trouverent des eſpeces encore

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

noux, & j'eus peine à m'en tirer. Nous paſſâmes deux Lacs : un Bateau, qui étoit ſur le premier, ne s'étant pas trouvé à notre rive, nos Soldats aſſemblerent quelques pieces de Bois, ſur leſquelles deux d'entr'eux s'embarquerent, pour l'aller chercher, & nous paſſerent heureuſement ſur le ſecond Lac, où il n'y avoit point de Bateau. Ils aſſemblerent de même ſix piéces de bois, ſur leſquelles nous nous embarquâmes tous : mais comme elles enfonçoient, deux Soldats deſcendirent à terre avec nos deux Domeſtiques, aſſemblerent cinq autres piéces, ſur leſquelles ils paſſerent, pendant que nous paſſâmes ſur les ſix premieres. Nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'un Moulin abandonné, ſur la Riviere *Muſta*, & deux Cabanes à mettre du foin, près des Lacs. Nous eûmes beaucoup à ſouffrir, de la fatigue du chemin, des picquûres des Couſins & de la chaleur. Quoiqu'il n'y ait gueres plus de trois lieues de France, de Karungi à Kakama, nous

plus cruelles. Deux jeunes Lapones, qui gardoient un petit Troupeau de Rennes au ſommet de cette Montagne, leur apprirent à ſe garantir de ces Inſectes : elles étoient tellement cachées dans la fumée d'un grand feu, qu'à peine pouvoit-on les y voir ; & les Académiciens ſe trouverent bientôt dans une fumée de la même épaiſſeur.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

Pendant qu'ils étoient campés ſur le Niwa, M. de Maupertuis en partit le 8, une heure après minuit, avec M. Camus, pour aller reconnoître les Monta-

---

M. l'Abbé Outhier.

y emploïâmes huit heures, & nous n'arrivâmes que le Samedi, à deux heures du matin.

Nos Soldats allerent auſſi-tôt couper quelques Sapins, ſur le penchant de la Montagne, & les porterent au ſommet, qui eſt nû, & tout hériſſé de Rochers, dont la plûpart, étant par feuilles très larges & très minces, poſées ſur le champ, les unes contre les autres, rendent la marche fort difficile. Nous plantâmes, dans l'endroit le plus élevé de ces Rochers, un de nos Sapins, que nous arboutâmes par le pié contre d'autres arbres. J'obſervai, avec la Planchette, les angles entre les plus belles Montagnes. Heureuſement nous trouvâmes de fort bonne eau, pour notre dîner, dans des Citernes naturelles, formées par quelques Rochers. Enſuite nous deſcendîmes de la Montagne à midi, par des chemins différens, mais également difficiles, pour nous rendre à la Montagne de Niwa. Après avoir paſſé un

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

gnes vers le Nord. Ils remonterent d'abord le Fleuve jusqu'au pié d'*Avasaxa*, haute Montagne, dont ils dépouillerent le sommet, de ses arbres, & sur laquelle ils construisirent un signal. Leurs signaux étoient (*a*) des cônes creux, bâtis de plusieurs grands arbres, qui dépouillés de leur écorce rendoient ces signaux si blancs, qu'on pouvoit les

---

M. l'Abbé Outhier.

Lac, dans un petit Bateau qui s'enfonçoit jusqu'au bord, M. Sommereux, un Domestique & quatre Soldats, allerent prendre les deux Bateaux que nous avions laissés à Karungi; & le cinquieme Soldat nous conduisit, M. Helant & moi, droit à la Montagne de Niwa, par des chemins assez bons.

(*a*) M. l'Abbé Outhier attribue à M. de Maupertuis l'honneur de l'invention. Au lieu, dit-il, de planter un seul arbre pour servir de signal, comme j'avois fait à Kakama, M. de Maupertuis fit faire une Pyramide d'arbres, dépouillés de leurs branches, & dressés les uns contre les autres. Ces arbres, arrêtés par le haut avec des harres, & écartés par le pié, faisoient en même tems un signal dont on pouvoit observer la pointe avec précision, & une espece d'Observatoire, au centre duquel on plaçoit l'instrument, pour faire l'observation des angles sans aucune réduction au centre. On suivit cette idée pour tous les signaux que nous fîmes dans la suite, même pour celui de Kakama, qu'on fit coustruire de nouveau.

observer facilement de dix à douze lieues : leur centre étoit toujours facile à retrouver, en cas d'accident, par des marques qu'on gravoit sur les rochers, & par des picquets qu'on enfonçoit profondément en terre, & qu'on recouvroit de quelque grosse pierre. Enfin, ces signaux étoient aussi commodes pour observer, & presqu'aussi solidement bâtis, que la plûpart des Edifices du Païs.

Aussitôt que leur signal fût bâti, ils descendirent d'Avasaxa ; & s'embarquant sur la petite Riviere de Tenglio, qui vient se jetter dans le grand Fleuve, au pié de cette Montagne, ils la remonterent jusqu'à l'endroit qui leur parut le plus proche d'une Montagne qu'ils crurent propre à leur opération. Là, ils mirent pié à terre ; & trois heures de marche au travers d'un marais les firent arriver au pié d'*Horrilakero*. Quoique fatigués, ils y monterent, & passerent la nuit à faire couper la Forêt. Une grande partie de cette Montagne est d'une pierre rouge, parsemée d'une espece de crystaux blancs, longs & assez paralleles les uns aux autres. La fumée ne put défendre les deux Académiciens des Mouches. Ils se virent obligés, malgré la chaleur qui étoit très grande, de

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

s'envelopper la tête dans leurs Lapmudes, & de se faire couvrir d'un épais rempart de branches de Sapins, & de Sapins mêmes entiers, qui les accabloient, & qui ne les mettoient pas en sureté pour long-tems.

Après avoir coupé tous les arbres qui se trouvoient au sommet d'Horrilakero, & bâti leur signal, ils en partirent & revinrent par le même chemin, vers leurs Bateaux, qu'ils avoient retirés dans le Bois : c'est ainsi que les Habitans du Païs suppléent aux cordes, dont ils sont mal pourvus. A la vérité, il n'est pas difficile de traîner, ni même de porter, les Bateaux dont on se sert sur les Fleuves de Laponie. Quelques planches de Sapin fort minces composent une nacelle si legere & si flexible, qu'elle peut heurter à tous momens les pierres dont les fleuves sont remplis, avec toute la force que lui donnent les torrens, sans en être endommagée. C'est un spectacle terrible pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & toujours étonnant pour les autres, que de voir, au milieu d'une cataracte dont le bruit est affreux, cette frêle machine entraînée par un torrent de vagues, d'écume & de pierres, tantôt élevée dans l'air, & tantôt comme per-

due dans les flots. Un Finnois intrépide la gouverne avec un large aviron, pendant que deux autres forcent de rames, pour la dérober aux flots qui la poursuivent, & qui semblent toujours prêts à l'inonder. La quille est souvent toute en l'air, & n'est appuïée que par une de ses extrêmités sur une vague qui lui manque à tous momens.

Les deux Académiciens se rembarquerent sur le Tenglio, d'où ils rentrerent dans le Fleuve de Torne$^{o}_{a}$, pour le descendre jusqu'à Korpikyla. A quatre lieues d'Avasaxa, ils quitterent leurs Bateaux; & marchant l'espace d'une heure dans la Forêt, ils se trouverent au pié de Cuitaperi, Montagne fort escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher couvert de mousse, d'où la vûe s'étend fort loin de tous côtés, & d'où l'on découvre au Sud la Mer de Bothnie. Ils y éleverent un signal, d'où l'on pouvoit découvrir Horrilakero, Avasaxa, Torne$^{o}_{a}$, Niwa & Kakama. Ensuite ils continuerent de descendre le Fleuve, qui est coupé entre Cuitaperi & Korpikyla, par des cataractes épouvantables, & qu'on ne passe point en Bateau. Les Finnois ne manquent point d'y faire mettre pié à terre aux Voïageurs; mais les Académiciens,

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

dans l'excès de leur fatigue, aimerent mieux les passer en Bateau, que de faire cent pas à pié (a). Enfin ils arriverent le 11 au soir sur le Niwa, d'où leurs Associés avoient vû leurs signaux, mais sans avoir pû faire aucune observation; tant le Ciel étoit chargé de vapeurs. Il paroît incertain à M. de Maupertuis si c'est la présence continuelle du Soleil sur l'Horison, qui fait élever des vapeurs qu'aucune nuit ne fait descendre; mais pendant deux mois, qu'il passa sur les Montagnes, le Ciel fut toujours chargé; jusqu'à ce que le vent du Nord vint dissiper les brouillards. Cette disposition de l'air retint quelquefois les Académiciens huit ou dix jours sur une Montagne, pour attendre le moment auquel ils pussent voir assez distinctement les objets qu'ils vouloient observer. Ce ne fut que le Jeudi, 12 de Juillet, qu'on prit quel-

M. l'Abbé Outhier.

(a) Le danger, dit M. l'Abbé Outhier, n'effraïa point MM. de Maupertuis & Camus. M. de Maupertuis, au lieu de craindre, s'amusoit dans le Bateau à regarder les différens effets de l'eau, qui se précipite avec rapidité. M. Piping, qui les avoit accompagnés, & qui avoit grand peur, se contenta de dire qu'il n'y avoit point à rire, & prétexta dès le lendemain quelques affaires, pour retourner à Torneo.

ques Angles ; & le lendemain, un vent de Nord très froid obligea de finir les obſervations. Le 14 on quitta la Montagne de Niwa ; MM. Camus, le Monnier & Celſius, pour aller à Kakama, & MM. de Maupertuis, Clairaut & Outhier, pour Cuitaperi, d'où M. l'Abbé Outhier partit le 16, chargé d'aller planter un ſignal ſur Pullingi (*a*).

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*a*) Je deſcendis de Cuitaperi, avec M. Helant, pour aller chercher, vers le Nord, des Montagnes propres à la continuation des triangles : le Lundi, à 11 heures du ſoir, nous laiſſâmes nos Bateaux près des Maiſons de Marioſari, pour nous rendre aux Montagnes de même nom ; & nous y fûmes dévorés des Mouches, qui nous laiſſerent à peine la liberté d'obſerver les environs. De là, étant retournés à nos Bateaux, nous remontâmes le Fleuve juſqu'aux Montagnes de *Kattilla*, & nous y viſitâmes trois ſommets, d'où nous apperçûmes, vers le Nord, une autre Montagne, qui nous parut propre aux Obſervations, mais entierement couverte d'arbres. Nos Matelots nous apprirent que c'étoit Pullingi, & nous réſolûmes auſſi-tôt de la viſiter. Pendant qu'ils firent monter, avec une peine extrême, leurs Bateaux à la cataracte de Kattilla, nous ſuivîmes la rive à pié ; & c'eſt là que je paſſai, pour la premiere fois, le cercle Polaire. Il étoit environ ſept heures du matin lorſque nous rentrâmes dans nos Bateaux, au-deſſus de la cataracte. Nous y trouvâmes le Fleuve

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

Les obſervations de Cuitaperi, quoiqu'interrompues par le tonnerre & la pluie, furent achevées le 18 ; & le 20 M. de Maupertuis quitta cette Montagne avec M. Clairaut, pour ſe rendre à celle d'Avaxaſa, où ils arriverent à minuit. Elle eſt à quinze lieues de Torneå, ſur le bord du Fleuve. L'accès n'en eſt pas facile. On y monte par la

---

M. l'Abbé Outhier.

d'une belle largeur, quelques bonnes terres ſur les bords, des Seigles, des Orges & des Houblons, près des Hameaux de *Kommés*, d'*Hiougling* & de *Rattas*. Il fallut deſcendre encore de notre Bateau, pour viſiter les Montagnes de Rattas ; & nous jugeâmes qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun uſage. *Lambiſen-Niwa*, où nous arrivâmes enſuite à deux heures après-midi, nous offrit une Maiſon aſſez propre, & nous y laiſſâmes nos hardes, pour nous rendre plus librement au travers des Bois & des Marais, à la Montagne de Pullingi, éloignée encore d'environ deux lieues. Notre fatigue fut exceſſive en montant au ſommet, où nous ne pûmes arriver qu'à ſept heures. Un tourment beaucoup plus vif nous y ôta le repos : outre les groſſes mouches, dont nous fûmes plus perſécutés que jamais, l'air y étoit rempli de Moucherons qui nous picquoient juſqu'au ſang. Pour manger un peu de pain, ſeule nourriture que nous avions apportée, il falloit paſſer promptement la main ſous les voiles qui nous couvroient le viſage ; ſans quoi, nous aurions avallé autant de Mou-

Forêt, qui conduit presqu'à moitié de la hauteur, & qui est ensuite interrompue par un grand amas de pierres escarpées & glissantes, après lequel on la retrouve jusqu'au sommet. Mais les deux Académiciens firent abbattre tous les arbres de cette partie. Le côté du Nord-Est offre en précipice d'affreux rochers.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

---

cherons que de pain. Nous nous enveloppâmes, M. Helant & moi, dans la toile d'une Tente, & nous nous plaçâmes près d'un grand feu, pour y prendre un peu de repos.

M. l'AB. OUTHIER.

L'extrêmité orientale de Pullingi est l'endroit le plus élevé de la Montagne, mais couvert d'un Bois de Sapins, plus gros que nous n'en eussions encore vû. Du haut d'un arbre, je découvris Avasaxa & Horrilakero, & je me déterminai aussi-tôt à faire dresser un signal. Une partie du Bois fut abbatue par nos six Hommes, & le signal aïant été dressé, nous retournâmes par les mêmes chemins à Lambisen-Niwa, d'où nous eûmes à repasser les cataractes de Katilla & de Sompa, pour arriver le Jeudi 5 à Cuitaperi (1).

(1) M. Meldecreutz, qui étoit parti de Stockolm dans le dessein d'assister aux opérations, aima mieux visiter le Païs avec M. de Cedefstron. De Torneo, ils étoient allés jusqu'aux sources du Fleuve & au Lac de Torno, le même que Regnard nomme Tornotresck. Ils virent même la Mer Septentrionale ; & les Académiciens, qu'ils avoient sollicités de faire le Voïage avec eux, sacrifierent leur curiosité à des devoirs plus pressans. M. Meldecreutz, qui les rejoignit sur Cuitaperi, y reçut d'eux, toutes sortes de politesses : mais comme il n'avoit pas commencé l'ouvrage avec eux, ils ne répondirent pas à l'envie qu'il témoigna de les suivre, pour assister à la continuation ; ce qui lui fit prendre le parti de les quitter.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

dans lesquels quelques Faucons avoier fait leurs nids : c'est au pié de ce pré cipice que coule le Tenglio, qui tour ne autour d'Avasaxa avant que de s jetter dans le Fleuve de cette Montagne La vûe n'est arrêtée par aucun obje vers le Midi, & l'on découvre une vast étendue du Fleuve. A l'Est, elle suit l Tenglio dans plusieurs Lacs qu'il traver se. Au Nord, elle s'étend à douze ou quinze lieues, où elle est arrêtée par une multitude de Montagnes, entassées les unes sur les autres comme on représen- le cahos, & parmi lesquelles il n'étoit pas facile d'aller trouver celle qu'on avoit vûe d'Avasaxa. Les deux Académiciens, pendant dix jours qu'ils passerent ici, eurent souvent la visite des Habitans de la campagne voisine, qui leur apportoient du Poisson, des Moutons, & les misérables Fruits qui naissent dans ces Forêts. Entre cette Montagne & Cuitaperi, le Fleuve est d'une très grande largeur, & forme une espece de Lac, dont l'étendue & la situation parurent fort commodes pour la base. MM. Clairaut & Camus se chargerent d'en terminer la direction, & fixerent, dans cette vûe, leur séjour à Oswer Torneå.

Pendant leur travail, d'autres signaux

furent élevés pour la continuation des triangles. On en vit paroître ſur Niemi, ſur Katima, ſur Kukas, ſur Alpus & ſur Kittis. Dans le voiſinage de Pello, Village habité par quelques Finnois, en montant ſur Kittis, on trouve une groſſe ſource d'eau fort pure, qui ſort d'un ſable très fin, & qui pendant les plus grands froids de l'Hiver, lorſque tous les Fleuves ont la dureté du marbre, ne ceſſe point de couler comme en Eté.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

On n'achevera point de ſuivre les Académiciens dans toutes leurs directions. Il ſuffit d'avoir fait prendre quelque idée de leur travail. Une fatigue ſi continuelle altéroit déja leur ſanté, ſurtout celle de M. le Monnier, qui, manquant tout-à fait, l'obligea de s'arrêter avec MM. Clairaut & Camus à Oſwer Toneå. Entre pluſieurs autres courſes, pour leſquelles MM. de Maupertuis, Outhier & Celſius ne conſulterent que leur zele, on ne s'arrêtera plus qu'à celle de Niemi, où, le ſignal aïant été dreſſé par un Suédois qu'ils y avoient emploïé, ils avoient à faire diverſes obſervations ; ce voïage fut terrible. En partant d'un Hameau, nommé Turtula, ils allerent, d'abord à pié, juſqu'au bord d'une petite Ri-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

viere, où ils s'embarquerent ſur trois Bateaux; mais la navigation ſe trouva ſi difficile entre les pierres, qu'à chaque moment il falloit deſcendre, & ſauter d'une pierre à l'autre. Ce Ruiſſeau les conduiſit à un Lac, rempli de petits grains jaunâtres, de la groſſeur du Mil, qu'ils prirent pour les Chryſalides de quelque Inſecte, pour celles peut-être des Mouches qui les perſécutoient, parcequ'ils ne voïoient que ces Animaux, qui puſſent répondre par leur quantité (34) à ce qu'il falloit de grains de Mil pour remplir un aſſez grand Lac. Delà, s'étant avancés à pié juſqu'au bord d'un autre Lac, ils y trouverent un Bateau, dans lequel ils mirent leurs inſtrumens; ils ſuivirent la rive, par une Forêt ſi épaiſſe, qu'embarraſſés à chaque pas par la hauteur de la mouſſe & par les Sapins abbattus qu'ils rencontroient, ils étoient obligés de ſe faire jour avec la hache. Les Forêts du Païs offrent preſqu'un auſſi grand nombre de ces arbres, que de ceux qui ſont ſur pié; parceque la terre qui les produit n'étant pas capable de les nourrir aſſez pour les affermir, la plûpart périſſent ou tombent

(34) On a vu une autre explication, dans le Journal de Regnard.

au moindre vent. On y voit, de toutes parts, des Sapins & des Bouleaux déracinés; les derniers, réduits en poussiere par le tems, sans que l'écorce ait reçu la moindre altération; & l'on est surpris d'en trouver d'assez gros, qui se brisent, ou qu'on écrase lorsqu'on y touche. C'est peut-être ce qui a fait naître, en Suede, l'usage d'emploïer l'écorce de Bouleau pour y couvrir les Maisons. Dans quelques Provinces, cette écorce est couverte de terre, qui forme sur les toîts des especes de Jardins. Telles sont les Maisons d'Upsal. En Westrobothnie, l'écorce est arrêtée par des cylindres de Sapin, attachés sur le faîte, qui pendent des deux côtés du toît. La Forêt, que les Académiciens avoient à traverser, suivis de douze Soldats qui portoient leur bagage, ne paroissoit donc qu'un affreux amas de ruines ou de débris. Ils arriverent enfin sur le bord d'un troisieme Lac, grand, & d'une eau très pure. Deux Bateaux, qu'ils y trouverent, servirent d'abord à transporter leurs instrumens & leur bagage; mais il fallut attendre leur retour, & leur voïage fut long. Cependant ils revinrent; & les Académiciens, s'y étant embarqués, arriverent au pié de la

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Montagne à trois heures après midi.

La Montagne de Niemi, que les Lacs qui l'environnent & les difficultés de son accès, faisoient ressembler aux lieux enchantés des Fables, leur parut charmante. D'un côté, on trouve un Bois clair, dont le terrein est aussi uni que les allées d'un Jardin. Les arbres n'empêchent point de s'y promener, & ne dérobent point la vue d'un beau Lac, qui baigne le pié de la Montagne. D'un autre côté, on trouve des Salles & des Cabinets, qui paroissent taillés dans le roc, auxquels il ne manque que le toît : ces rochers sont si perpendiculaires à l'Horison, si élevés & si unis, qu'ils semblent moins l'ouvrage de la Nature, que des murs commencés pour des Palais. Là, les Académiciens virent plusieurs fois s'élever du Lac, ces vapeurs que les Habitans du Païs nomment *Haltios*, & qu'ils prennent pour les Esprits auxquels la garde des Montagnes est commise.

Après ce Voïage, tous les Associés se rejoignirent le 12 d'Août à Oswer Torneå, chez M. Brunius (a) Pasteur

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(a) M. Brunius ne desservoit alors qu'une Succursale, nommée *Hieta Niemi*; mais il de

de cette Habitation. MM. Clairaut & Camus avoient enfin déterminé la direction de la base, & fixé sa longueur, par des signaux qu'ils avoient fait éle-

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

---

esperoit succeder, dans le Bénéfice d'Oswer Torneo, à son Pere qui étoit aveugle. Sa Maison étoit notre meilleure retraite : elle étoit placée, à-peu-près, au milieu de l'espace compris par nos Triangles ; & fort près de l'extrêmité Septentrionale de notre base. Nous y trouvions toujours trois chambres, sans déranger sa Famille, qui étoit fort nombreuse. On nous y fournissoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Pere & la Mere, fort âgés, leur Fils & leur Belle-Fille, avec leur Famille & plusieurs Domestiques, étoient une image naturelle de la Maison des anciens Patriarches. D'ailleurs l'hospitalité est assez généralement exercée dans tout le Païs : si le besoin de repos, ou la crainte du mauvais tems, nous obligeoit d'entrer dans quelque Maison, le Maître, quelquefois sans Interprete pour nous expliquer, s'empressoit de nous ouvrir une Chambre, qui paroît n'être destinée qu'aux Etrangers, & demeuroit debout à nous regarder : sa Famille s'assembloit autour de lui, & chacun marquoit de l'ardeur à nous servir. On allumoit promptement du feu ; & souvent, sans que nous l'eussions demandé, on nous apportoit ce qu'il y avoit à manger. Comme l'Interprete ne pouvoit être partout, nous avions appris à saluer en Finnois, à demander du lait, du beurre, du pain, & de l'eau.

M. l'Abbé Outhier.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

ver aux deux extrêmités. Les dernieres obſervations, qui devoient la lier aux triangles, furent achevées le 26. On apprit, en même-tems, que le Secteur, qu'on attendoit d'Angleterre, étoit arrivé à Torneå : il fallut s'y rendre, pour mettre cet inſtrument en état, & pour s'en ſervir aux dernieres opérations, qu'on vouloit faire avant l'Hiver ſur Kittis, parceque les rigueurs du froid y étoient plus à craindre qu'à Torneå. Il étoit queſtion des obſervations pour l'amplitude de l'arc, à cette extrêmité de la Méridienne. En arrivant à Torneå, on commença par la viſite des inſtrumens. Enſuite, pendant qu'on diſpoſoit tout pour le retour à Pello, les Académiciens monterent dans la fléche de l'Egliſe de Sopenazar, qu'il ne faut pas confondre avec l'Egliſe Finoiſe de Biorkohn, pour obſerver les angles qu'elle faiſoit avec les Montagnes des ſignaux.

On ſe trouva prêt, au départ, le 3 de Septembre, dans quinze Bateaux, qui faiſoient, ſur le Fleuve, la plus grande Flotte qu'on y eut jamais vue. La route fut heureuſe, excepté ſur Kakama, où l'on fut obligé de remonter en chemin, pour y prendre, entre Horrilakero & Niemi, un angle qui

devoit fermer l'Heptagone. M. de Maupertuis, marchant dans un lieu fort difficile, mit la jambe entre deux rochers, & fit une chûte, qui ne lui permit point de retourner ſans ſecours à ſa tente. On lui croïoit la cuiſſe caſſée; mais il ſe trouva mieux le lendemain, après avoir paſſé la nuit ſur quelques branches de Bouleau qui lui ſervirent de matelas. Tout le convoi fut rendu le 9 à Pello (*a*).

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

(*a*) Dans ce Voïage, une Lapone, très infirme, vint, traînée par un de ſes Renes, apporter à M. de Maupertuis un Panier qu'elle avoit fait, & qu'il acheta d'elle. A Kaïnunkyla, où les Académiciens attendirent que leurs Bateaux euſſent monté toutes les cataractes, ils virent battre de l'Orge, à la maniere du Païs. On le met ſecher dans une Chambre, à la chaleur d'une eſpece de Fourneau : c'eſt un gros tas de cailloux, diſpoſés en quarré long, au milieu duquel on a ménagé une cavité dans toute la longueur. On fait du feu dans cette cavité, comme nous en faiſons dans nos Fours, & la chaleur ſe conſerve longtems dans le maſſif de cailloux. L'Orge, qui a déja été expoſé, après la moiſſon, aux raïons du Soleil, ſur de grandes échelles, dreſſées dans cette vue près de chaque Maiſon, acheve ainſi de ſecher. On le bat, avec des fléaux aſſez ſemblables aux nôtres; enſuite on le nettoie dans une eſpece de Vans, qui ſont des paniers aſſez profonds. Les Orges ſe coupent

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis.

1736.

Soixante-trois jours de courses, dans les déserts, avoient donné aux Académiciens la plus belle suite de triangles qu'ils eussent pû desirer. » Un Ouvrage » commencé, sans savoir s'il seroit » possible, & pour ainsi dire au ha» sard, étoit devenu un ouvrage heu» reux, dans lequel il sembloit qu'ils » eussent été maîtres de placer les » Montagnes à leur gré. Toutes leurs » Montagnes, avec l'Eglise de Tor» neå, formoient une figure fermée, » dans laquelle se trouvoit Horrila» kero, qui en étoit comme le Foïer.

M. l'Abbé Outhier.

avec une Faucille; mais pour leurs Foins, les Finnois ont des faulx, dont la lame, presqu'aussi longue que les nôtres, est beaucoup plus étroite: elle est arrêtée au bout d'un manche, qui n'a que deux piés quatre pouces de long; ils lancent cette faulx dans l'herbe, alternativement à droite & à gauche, avec un mouvement si vif, & se baissent si bas, qu'on est étonné qu'ils en puissent soutenir la fatigue.

On commençoit alors à voir quelques Chevaux, qui revenoient de leurs quartiers d'Eté. La maniere de vivre de ces Animaux est une des choses les plus singulieres du Païs. On n'en fait gueres usage qu'en Hiver, qu'on les attele à des Traîneaux (1),

(1) Différens des Pulkas, Traîneaux Lapons, qui sont conduits par des Renes, mais dont l'usage est plus au Nord.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

» C'étoit un long Heptagone, qui se
» trouvoit placé dans la direction du
» Méridien, & qui étoit susceptible
» d'une vérification, singuliere dans
» ces sortes d'opérations. M. de Maupertuis l'explique : mais ce détail n'appartient point à notre dessein, non plus que les nouvelles opérations qui se firent sur Kittis, pour déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre cette Montagne & Torne°a. C'est assez de faire observer que les Académiciens s'applaudirent du succès de leurs travaux.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

soit pour les Voïages, soit pour le transport des fourages & du bois ; car dans la belle saison, on y emploie les Bateaux. Au mois de Mai, plûtôt ou plus tard, suivant la durée de l'Hiver, les Chevaux partent de la Maison de leurs Maîtres aussi-tôt que les glaces sont fondues, & se rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des Forêts, où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Ils forment différentes Trouppes, qui ne se mêlent & ne se séparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui est anciennement assigné, s'y tient, & n'entreprend point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent, & vont s'établir dans d'autres Cantons avec le même ordre. Cette Police est si bien reglée, & l'uniformité de leur marche est si constante, que les Maîtres savent toujours où les trouver,

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

Mais, dès le 19 de Septembre, ils avoient déja de la glace & de la nége : le 21, ils avoient remarqué que plusieurs endroits du Fleuve étoient glacés ; & ces premieres glaces, qui sont imparfaites, le rendent également impratiquable aux Barques & aux Traîneaux. Attendre à Pello, c'étoit risquer de ne pouvoir arriver à Torneå, qu'après un trop long intervalle entre les observations qu'ils venoient de finir & celles qu'ils avoient à faire dans cette Ville. Ce tems devoit être fort court, pour retrouver une Etoile qui pouvoit

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

soit pour leur propre usage, soit lorsqu'étant avertis par le Gifwergole, qui est le Maître des Postes, ils sont obligés de les aller prendre dans les Bois & de les amener pour le service, après lequel ils retournent aussi d'eux-mêmes vers leurs Compagnons. La saison devient-elle fâcheuse, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre ? ils quittent leurs paturages, reviennent par trouppes, & se rendent chacun dans leur Ecurie. Ils sont de petite taille, mais bons, vifs sans être vicieux, & si dociles, que pour les arrêter il suffit quelquefois de les saisir par la queue. Ils sont fort sains & fort gras lorsqu'ils reviennent de leurs pâturages ; mais le travail & la mauvaise nourriture de l'Hiver leur font bientôt perdre cet embonpoint. Lorsqu'ils sont attelés aux Traîneaux, ils prennent souvent des bouchées de

leur échapper, & que le Soleil, qui s'en approchoit, pouvoit faire disparoître. Il auroit fallu en observer une autre sur Kittis, au fort de l'Hiver; & comment y passer les rigoureuses nuits de cette saison? D'un autre côté, on couroit risque, en partant, d'être pris sur le Fleuve par les glaces, & retenu avec tous les instrumens, avec le danger de rendre inutiles toutes les observations de Kittis, & le doute de trouver la même facilité à les recommencer. Après avoir délibéré sur un point si délicat, les Académiciens ré-

---

nége; & lorsqu'on les détele, ils se roulent dans la nége, comme les nôtres se roulent sur l'herbe. Dans le plus grand froid, ils passent indifféremment les nuits à l'air ou dans l'Ecurie. Si l'Hiver est assez long pour faire manquer trop tôt les Fourages secs, ils vont chercher à vivre dans les lieux où la nége commence à se fondre. Il n'en est pas de même des Vaches. Dans les Villages, qui sont situés le long des Rivieres, elles ne s'éloignent pas beaucoup des Maisons; & tous les jours on les y amene pour les traire. A Torneo, pendant l'Eté, il y a peu de Vaches qui reviennent à la Ville: elles ne le pourroient qu'à la nage, dans les années pluvieuses, lorsque l'Isthme de Natta est couverte par les eaux du Fleuve. La plûpart des Bourgeois ont des étables sur le bord occidental du Fleuve, au midi de Mat-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

solurent de hasarder le voïage. Ils partirent à la fin d'Octobre, & furent assez heureux pour arriver en deux jours à Torne$^{o}_{a}$, dans une saison, où tout le monde les assura que le Fleuve n'avoit presque jamais été navigable. En effet, le premier de Novembre, c'est-à-dire, deux jours après, il gela si fort que le lendemain il étoit pris. La glace ne fondit plus; la nége vint bientôt la couvrir; & ce vaste Fleuve, qui, peu de jours auparavant, étoit couvert de Cygnes & d'autres Oiseaux, ne fut plus qu'une Plaine immense de glace & de nége.

On n'eut pas de peine à faire, à Torne$^{o}_{a}$, les observations correspondantes à celles de Kittis (35). Tout l'ou-

(35) Toutes précautions gardées, toutes déductions faites, pour le tems écoulé entre les Observations, on trouva l'amplitude de l'Arc de cinquante-sept degrés vingt-sept minutes.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

tila, où les Servantes passent de la Ville en Bateau, pour y traire les Vaches. Elles sont petites, presque toutes blanches, & plusieurs sans cornes.

Déja les Habitans du Païs commençoient à se baigner souvent. Leur bain est si chaud, que le Thermometre de M. de Reaumur montoit à quarante-quatre degrés au-dessus de la congelation. Ils ont, dans leurs Bains, une

vrage se trouvoit heureusement terminé : il étoit arrêté, dit M. de Maupertuis, mais sans que nous puissions savoir encore s'il nous feroit trouver la terre allongée ou applatie, parceque nous ne savions pas quelle étoit la longueur de notre base. Ce qui restoit à faire n'étoit pas une opération difficile en elle même, c'étoit de mesurer, à la perche, la distance entre les deux signaux qu'on avoit plantés : mais cette mesure devoit se faire sur la glace d'un Fleuve de Laponie, dans un País où chaque jour rendoit le froid plus in-

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

espece de Fourneau, semblable à celui qu'ils emploient pour secher les blés, & placé de même dans un angle de la Chambre. Lorsque le massif de cailloux qui le forme est bien échauffé, ils jettent de l'eau dessus, & la vapeur de cette eau leur sert pour le Bain. Ils y vont ordinairement deux à deux, chacun avec une poignée de verges, dont ils se frappent pour exciter la transpiration. M. l'Abbé Outhier vit, à Pello, un Vieillard fort âgé sortir du bain, nû, tout en sueur, & traverser sa Cour par un grand froid, sans en être incommodé. Chez les Païsans un peu aisés, outre la chambre destinée au Bain, on en trouve une plus grande, avec un Fourneau, & deux ou trois petits trous quarrés, d'environ six pouces de large, qui tiennent lieu de fenêtres. C'est dans cet appartement commun

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

supportable ; & la distance à mesurer étoit de plus de trois lieues. On nous conseilloit de remettre la mesure de cette base au Printems ; parcequ'alors, outre la longueur des jours, les premieres fontes qui arrivent à la superficie de la nége, sont bientôt suivies d'une nouvelle gelée, y forment une espece de croûte, capable de porter les Hommes : au lieu que pendant tout le fort de l'Hiver, la nége de ce Païs n'est qu'une espece de poussiere fine & seche, haute communément de quatre ou cinq piés, dans laquelle il est impossible de marcher quand elle est à cette hauteur.

Mais tous les avantages, qu'on pouvoit espérer au Printems, cederent à la crainte de manquer la mesure. Tous les Académiciens retournerent à Os-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

que toute la Famille couche en Hiver. Pendant le jour, les Hommes y travaillent à faire des filets pour la pêche, les Femmes à filer, ou à faire de la Toile au Métier. Cette Chambre se nomme *Porti*, ou *Pirti.* Des pieces de Sapin, fort minces & longues de deux ou trois piés, leur servent de Lampe ou de Chandelle ; mais quoiqu'elles brûlent assez bien, elles durent peu ; & l'on a des Paniers pleins de nége, pour recevoir les charbons qui en tombent à chaque moment.

wer-Tornea vers le milieu de Décembre, quoiqu'ils ne fussent point encore si la hauteur des néges leur permettoit de marcher sur le Fleuve, proche de la base. Ils les trouverent déja fort hautes. Huit perches, de trente piés chacune, furent ajustées à la toise de fer qu'ils avoient apportée de France, & qu'on eut soin, pendant cette opération, de tenir dans un lieu où le Thermometre de M. de Reaumur étoit à quinze degrés au-dessus de zero, & celui de M. Prins à soixante deux degrés; température des mois d'Avril & de Mai, à Paris. Les perches une fois ajustées, on n'avoit point à craindre le changement que le froid pouvoit apporter à leur longueur, parceque les Académiciens avoient observé qu'il s'en falloit beaucoup que le froid & le chaud caussassent, sur la longueur des mesures de sapin, des effets aussi sensibles que sur la longueur des mesures de fer. Toutes leurs expériences leur avoient donné des variations de longueur presqu'insensibles; & quelques unes portoient à croire que les mesures de bois, au lieu de se raccourcir au froid, comme les mesures de métal, s'y allongent. Peut-être un reste de séve, qui étoit encore dans ces mesures, se glaçoit-il

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

lorſqu'elles étoient expoſées au froid, & les faiſoit-il participer à la propriété des liqueurs, dont le volume augmente lorſqu'elles ſe gelent. Ce fut le Vendredi, 21 Décembre, jour du Solſtice d'Hiver, & remarquable pour une opération de cette nature, que la meſure de la baſe fut commencée vers Avaſaxa, où elle répondoit. A peine le Soleil ſe levoit-il alors vers le Midi; mais les longs crépuſcules, la blancheur des néges, & les feux dont le Ciel eſt toujours éclairé dans cette Région, donnoient aſſez de lumiere pour commencer le travail à quatre ou cinq heures. Les Académiciens partirent à onze heures du matin, d'Oſwer-Tornea, & ſe rendirent ſur le Fleuve, avec un tel nombre de Traîneaux, & un ſi grand équipage, que la nouveauté du ſpectacle fit deſcendre les Lapons de leurs Montagnes. » M. de Maupertuis fait » une peinture touchante des fatigues » & des dangers de l'opération. Qu'on » s'imagine, dit il, ce que c'eſt que » de marcher dans une nége haute de » deux piés, chargés de perches peſantes, qu'il falloit continuellement » poſer ſur la nége & relever, pendant » un froid ſi vif, que la langue & les » levres ſe geloient ſur-le-champ con-

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

» tre la tasse, lorsqu'on vouloit boire » de l'Eau-de-vie, seule liqueur qu'on » pût tenir assez liquide pour la boire, » & qu'elles ne s'en arrachoient que » sanglantes, pendant un froid qui » gela les doigts de quelques-uns de » nous. Nous étions glacés aux extrê- » mités du corps, & le travail nous » mettoit en sueur. L'eau-de-vie ne » pût suffire à nous désalterer. Il fal- » lut creuser dans la glace, des Puits » profonds, qui étoient presqu'aussi- » tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à » peine parvenir liquide à la bouche; » enfin, s'exposer au dangereux con- » traste que cette eau glacée pouvoit » produire dans des corps échauffés » jusqu'à suer.

Six jours de travail conduisirent l'Ouvrage au point qu'il ne restoit plus à mesurer qu'environ cinq cens toises, qu'on n'avoit encore pû remplir de picquets. Tandis qu'une partie des Acteurs s'occupoit à les planter, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier se chargerent d'un autre soin, qui demandoit un rare courage. On avoit oublié l'Eté précédent, sur Avasaxa, une opération fort légere, mais importante pour des Mathématiciens qui poussoient l'exactitude jusqu'au scrupule : ils entrepri-

VOIAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

rent d'y monter avec un quart de cercle. Si l'on conçoit, dit M. de Maupertuis, ce que c'est qu'une Montagne fort élevée, remplie de rochers, & couverte d'une prodigieuse quantité de néges qui en recouvre les cavités, on jugera cette entreprise impossible : cependant il y a deux manieres de la tenter ; l'une, en marchant, ou plutôt, glissant sur deux planches étroites, longues de huit piés, dont se servent les Finnois & les Lapons pour ne pas enfoncer dans la nége, méthode qui demande beaucoup d'exercice ; l'autre, en se confiant aux Renes, que la nature a rendus propres à ces voïages (a). On a vu dans la Re-

M. L'ABBE' OUTHIER.

(a) On se sert de Renes, pour voïager dans les endroits où les Chevaux ne pourroient aller, & dans les Cantons où l'on n'auroit pas dequoi nourrir les Chevaux ; comme dans tout le Païs au Nord de Konges, c'est-à-dire toute la partie Septentrionale de ce Continent. Un Rene pourroit faire trente lieues dans un jour, si le chemin étoit bien battu ; mais autrement, comme les Traîneaux labourent la nége, il avance avec beaucoup de peine, & par conséquent plus de lenteur. Le Voïageur met ses provisions à la pointe, ou l'avant du Traîneau ; & ce qui paroîtra étrange, c'est que dans les Voïages de Wardhus, il est obligé de porter une provision de bois, parcequ'on passe de grandes étendues de Païs, entierement nues & sans arbres.

lation de Regnard, & M. de Maupertuis confirme, que les Renes ne peuvent tirer qu'un petit traîneau, nommé *Pulka*, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps d'un Homme; que cette machine, destinée à naviger dans la nége, a la forme des Bateaux dont on se sert sur Mer, c'est-à-dire, une proue pointue, pour fendre les néges, & une quille étroite, qui la laisse rouler, & verser continuellement, si le Voïageur n'est bien attentif à garder l'équilibre (*a*); qu'elle est attachée par une longe, au poitrail du Rene, & que dans un chemin ferme & battu, cet Animal court avec fureur; que si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée à ses cornes, & qu'étant fort indocile, il ne fait le plus souvent que changer de route; que quelquefois même il se retourne, pour se vanger de son Guide à coups de piés, & qu'alors la seule ressource des Lapons est de renverser sur eux le Traîneau, qui leur sert de bouclier contre ses fureurs. Les deux Fran-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) Ces Traîneaux n'ont gueres plus d'assiete que les Patins dont on se sert en France pour glisser.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

çois, à qui l'expérience manquoit pour cette manœuvre, n'eurent point d'autre défense qu'un petit bâton, qu'on leur mit à la main, comme le gouvernail avec lequel ils devoient diriger leur Pulka, & se garantir de la rencontre des troncs d'arbres.

C'est ainsi qu'ils s'abandonnerent aux Renes, accompagnés de deux Lapons & une Laponne, & de M. Brunius, Curé d'Oswer-Tornea. La premiere partie du Voïage se fit avec une vitesse qu'ils comparent au vol d'un Oiseau, par un chemin dur & battu, qui conduisoit de la Maison du Curé jusqu'au pié de la Montagne. Ensuite les Renes, quoique retardés par la difficulté de monter, parvinrent heureusement au sommet, & les deux Mathématiciens firent aussitôt l'observation. Dans l'intervalle, ces Animaux avoient creusé des trous dans la nége, où ils paissoient la mousse dont les rochers de cette Montagne sont couverts, & les Lapons avoient allumé un grand feu. Le froid étoit si piquant, que la chaleur ne pouvoit s'étendre à la moindre distance, & que la nége, fondue aux endroits que touchoit le feu, se regeloit à l'entour, & formoit réellement un foïer de glace. Si les deux François avoient eu beau-

coup de peine à monter au ſommet d'Avaſaxa, ils craignirent, à leur retour, de deſcendre trop rapidement une Montagne eſcarpée, dans des voitures qui gliſſent toujours, quoique ſubmergées dans la nége, & traînées par des Animaux indomptables, qui ſe ſentant enfoncés juſqu'au ventre, cherchoient à ſe dégager par leur vîteſſe. Les Traîneaux furent bientôt au pié d'Avaſaxa, & preſqu'auſſitôt à la Maiſon du Curé.

Dès le jour ſuivant, la meſure de la baſe fut achevée. Les Académiciens s'étant diviſés en deux troupes, pour faire ſéparément la même opération, on reconnut avec joie que la différence qui ſe trouvoit entre les deux meſures n'étoit que de quatre pouces, ſur une diſtance de ſept mille quatre cens ſix toiſes cinq piés ; exactitude ſurprenante, & qu'on n'oſoit preſqu'attendre. Avec la connoiſſance de l'amplitude de l'Arc, qu'on avoit déja, on reconnut, en y rapportant cette échelle, que la longueur de l'Arc du Méridien intercepté entre les deux Paralleles qui paſſoient par l'Obſervatoire de Torneå & celui de Kittis, étoit de cinquante-cinq mille cent vingt-trois toiſes & demie ; que cette longueur aïant pour ampli-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

tude cinquante-ſept minutes vingt ſept ſecondes, le degré du Méridien ſous le cercle Polaire étoit plus grand de mille toiſes qu'il ne devoit être ſelon les meſures du Livre de la grandeur & figure de la Terre; & pour concluſion, que le degré du Méridien qui coupe le cercle Polaire ſurpaſſant le degré du Méridien en France, la Terre eſt un ſphéroïde applati vers les Pôles.

Après cette opération, les Académiciens ſe hâterent (*a*) de retourner à Tor-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*a*) Raſſemblons quelques remarques diſperſées de M l'Abbé Outhier. Les Finnois, dit-il, ne cultivent la terre qu'avec des Pelles & des Bêches. Dès le 9 de Septembre il y avoit à Pello, des Seigles ſortis de terre, très verds & très beaux. Le 2 d'Octobre, la terre étant bien gelée, on mit paître les Chevaux dans ces Seigles. L'uſage eſt de ſemer au plutôt les Orges ſur la fin du mois de Mai, & communément dans le cours de Juin : ils ſont mûrs au commencement d'Août, en même-tems que les Seigles; on les coupe alors. Tous les Orges ont l'épi rond, & font un pain de bon goût. Les Habitans ont, proche de leurs Maiſons, de grandes perches, placées horizontalement, dans les mortoiſes de deux ou trois hautes poutres, qui ſont plantées verticalement dans la Terre; ce qui forme une échelle fort large, dans laquelle ils expoſent leurs Orges aux raïons du Soleil, pendant le reſte du mois d'Août, qu'il paroît encore longtems ſur

ne, pour ſe garantir des dernieres rigueurs de l'Hiver. Ils y arriverent le 30 de Décembre, & lui trouverent l'air affreux. Ses Maiſons baſſes étoient enfoncées juſqu'au toît dans la nége, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour: mais les néges, qui tomboient ſans ceſ-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

---

l'Horizon. La maniere de les placer ſur ces grandes échelles eſt de tourner les épis en bas, afin qu'ils ne ſoient point endommagés des Oiſeaux, qui ne peuvent s'y tenir. Leurs Herſes ſont composées de petites pieces de bois, qui ſe tiennent toutes par un tiſſu, à-peu-près ſemblable à celui des chaînes de Montre. Il y a pluſieurs rangs de ces pieces: elles ſont au nombre de douze à chaque rang; & le premier rang tient tout entier à deux traverſes, auxquelles ſont attachés les traits par leſquels le Cheval tire.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Dans tout le Païs que les Académiciens avoient parcouru, ils n'avoient gueres vû d'autres arbres que des Sapins & des Bouleaux. On trouve, ſurtout dans les Iles du Golfe de Bothnie, un arbre ſemblable à l'*Acacia*, dont les fleurs ſont blanches, en Ombelles, & ſe changent en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun uſage. La Weſtrobothnie, un peu au Sud de Torneo, porte un arbre de médiocre grandeur, qui ſe couvre de grappes de fleurs blanches. On le nomme *Eque*, & l'on en diſtingue deux ſortes; l'une qui a les feuilles du Prunier, l'autre celles du Ceriſier. A Torneo, & même au-delà d'Uhmo,

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

se, ou qui paroissoient toujours prêtes tomber, ne permettoient presque ja mais au Soleil de se faire voir pendar quelques momens vers midi. Le froi fut si grand, que les Thermometres d Mercure descendirent à trente-sept degrés, & que ceux d'Esprit-de-vin s gelerent. Lorsqu'on ouvroit la port

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

on ne voit aucun arbre fruitier : il ne s'y trouve pas même d'Epine noire, ou blanche, ni de ronce. Cependant les Framboises n'y manquent pas, même au Nord : on y voit quelques Groseilles & quelques Roses sauvages. Le Nord de la Ville n'a point de Fraises ; mais il y croît un autre fruit, nommé *Occrubere*, qui tient de la Fraise & de la Framboise, & qui est d'une grosseur moïenne entre les deux : sa feuille est assez semblable à celle du Fraisier ; sa tige, petite & ligneuse, porte une fleur rouge, qui produit un fruit de même couleur, & d'un goût très agréable. Les Iles du Golfe ont des Occruberes à fleurs blanches, qui portent cinq ou six fleurs sur la même tige, à-peu-près comme le Fraisier ; au lieu que les Occruberes à fleurs rouges n'ont ordinairement qu'une fleur sur chaque tige.

Le *Hiouteron*, espece de Mûre du Païs, a la tige de l'Occrubere, haute de cinq à six pouces, & son fruit devient jaune en meurissant. On le trouve dans les Marais & dans les Prés. Le *Lingon*, petite Plante, qui a les feuilles du Bouis, croît dans les lieux secs & dans les Bois. Ses tiges, après avoir rampé à-peu-

d'une Chambre chaude, l'air de dehors convertiſſoit ſur-le-champ, en nége, la vapeur qui s'y trouvoit; il en formoit de gros tourbillons blancs: & lorſqu'on ſortoit, il ſembloit déchirer la poitrine. Achevons cette peinture, ſans en retrancher un mot.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

A voir, dit M. de Maupertuis, la

M. L'ABBÉ OUTHIER.

près comme la Veronique, à la longueur de quatre ou cinq pouces, s'élevent, & portent à leurs extrêmités un bouquet de jolies fleurs en gobelet, de couleur purpurine, qui produiſent, en Automne, des grains rouges aigrelets, d'un goût aſſez approchant de celui de l'Epine vinette; ce fruit, malgré ſon aigreur, eſt ordinairement rongé d'un petit Ver. Le *Blober*, autre production du Païs, eſt un petit grain noir, de même eſpece qui eſt aſſez commun en quelques endroits de Normandie, & dans les Montagnes de Franche-Comté; mais on en diſtingue deux ſortes au Nord. La plante de l'un n'a que cinq ou ſix pouces de haut; ſes feuilles ſont d'un verd clair, & le fruit d'un très beau noir. L'autre eſt haute de plus d'un pié; & les feuilles, comme le fruit, ſont un peu cendrées. L'un & l'autre ont les feuilles ſemblables à celles du Myrthe.

Outre les Sapins & les Bouleaux, le Païs a quelques Saules; & dans quelques endroits, des Trembles fort hauts & fort droits. On voit, dans les Prés, une eſpece de Narciſſe, à feuille graſſe en forme de Trefle: il ſe nomme *Sceptrum Carolinum*, & nos Botaniſtes le connoiſſent auſſi ſous ce nom. On y trouve

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

solitude qui regnoit dans les rues, on eut cru que tous les Habitans de la Ville étoient morts. On y voïoit des gens mutilés par le froid; & les Habitans naturels d'un climat si dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe: le froid, toujours extrême dans ce Païs, reçoit souvent des augmentations su-

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

une espece de Muguet, beaucoup plus petit que le nôtre, & dont la feuille est faite en cœur; du Pirola, de la Verge d'or, du Pié-de chat, une espece de Langue de Serpent, ou d'Herbe sans couture, & une Plante à feuilles longues, dont la racine est composée de deux bulbes: elle porte, sur une haute tige, une grappe de fleurs blanches à Chaperon, qui sans être belles ont parfaitement l'odeur du Chevre-feuille. Enfin, la plûpart des Marais sont remplis d'une grande quantité de petits Arbrisseaux, que les Habitans nomment petit Bouleau.

On a l'avantage, dans cette Contrée, de pouvoir conserver long-tems les Morts, avant que de les enterrer. Le Jeudi, 22 de Novembre, on fit à Torneo l'enterrement d'une Fille qui étoit morte le 4, & qu'on avoit laissée, pendant plus de quinze jours, exposée à visage découvert.

La Ville de Torneo, composée d'environ soixante-dix Maisons de Bois, a trois rues paralleles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un des bras du Fleuve, qui n'est qu'un Golfe pendant l'Eté, lorsque la Ville n'est pas entourée d'eau

bites, qui le rendent presqu'infailliblement funeste à ceux qui s'y trouvent exposés. Quelquefois il s'eleve tour à tour des tempêtes de nége, qui exposent encore à un plus grand péril : il semble que le vent souffle de tous les côtés à la fois ; il lance la nége avec une impétuosité, qui fait disparoître

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

---

de toutes parts : ces trois rues principales sont traversées de quatorze petites rues. L'Eglise, qui est aussi de bois, est un peu éloignée des Maisons, quoique dans l'enceinte de Palissades qui entoure la Ville, & qui contient encore un assez grand espace de terrein qu'on cultive. On y fait l'Office en Suedois, parceque les Habitans parlent cette Langue. La Ville, & cette Eglise, sont situées dans une Ile, qui se nomme Swentzar, à un quart de mille d'une autre Eglise, bâtie de pierre, dans l'Ile de Biorckohn (1) où l'Office se fait en Finlandois pour les Domestiques de la Ville & les Païsans du voisinage, dont très peu savent la Langue Suedoise. Le Curé, qui a sa Maison près de cette seconde Eglise, ne peut aller à la Ville qu'en Bateau ou sur la glace : il est aidé, dans son Ministere, par trois Vicaires, ou Comministres, qui demeurent tous trois au Couchant du Fleuve, & dont l'un, étant Recteur des Ecoles, se trouve obligé d'aller tous les jours à Torneo.

M. l'Abbé Outhier.

La plûpart des Maisons de la Ville, comme celles de la Campagne, ont une grande

(1) Ce mot signifie Ile aux Bouleaux.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

en un moment tous les chemins. Celui qui est pris de ces orages veut envain se retrouver par la connoissance des lieux, ou des marques qui s'y font aux arbres; il est aveuglé par l'épaisseur de la nége, & ne peut faire un pas sans s'y abîmer.

Mais si la terre est horrible alors, le

M. l'Abbé Outhier.

Cour, entourée d'appartemens, d'Ecuries, & d'un Grenier à foin. A la campagne, ces Cours forment un quarré parfait, mais celles de la Ville sont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur cheminée, placée à l'angle de la Chambre, & large de deux piés & demi ou trois piés, sur quatre, ou quatre & demie de hauteur. Le dessus du Chambranle est divisé par une fente horizontale, fort étroite, dans laquelle on fait couler une plaque de fer qu'on nomme *Spihel*, pour former le tuïau de la cheminée. L'usage est d'y mettre le bois debout, en assez grande quantité. Lorsqu'on y a mis le feu, il se réduit bientôt en charbon, qu'on remue avec un crochet, pour n'y rien laisser qui puisse causer de la fumée. Ensuite, fermant le Spihel, on donne à la chambre le degré de chaleur qu'on desire: les Académiciens y firent monter le Thermometre de M. de Reaumur jusqu'à trente-six degrés au-dessus de la congélation, dans un tems où leurs vîtres étoient couvertes de glace. Une chandelle, placée assez près de la fenêtre, devint si molle qu'elle se courba.

A la Campagne, les chambres à loger ne

Ciel

Ciel offre de charmans ſpectacles. Dès que les nuits deviennent obſcures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le Ciel. Ils n'ont pas de ſituation conſtante, comme dans les Païs méridionaux : quoiqu'on voie ſouvent un arc de lumiere fixe vers le Nord, plus ordinairement néanmoins

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

ſont pas différentes de celles de la Ville; mais ſous la cheminée de la cuiſine il y a ſouvent un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alambic, pour faire l'Eau-de-vie d'Orge. Depuis Torneo, en remontant le Fleuve, les Païſans ont une eſpece de Pavillon, qu'ils nomment *Cotta*, plus élevé que le reſte de la Maiſon, & plus large par le haut que par le bas, au-deſſus duquel ils placent une Girouette, ſur la pointe d'une longue perche. Chaque Maiſon a ſon Puits, près de la fenêtre du Cotta, par laquelle on fait couler l'eau dans des Chaudieres, pour la faire chauffer; en Hiver, c'eſt de la nége qu'on y fait fondre, pour abreuver les Beſtiaux. Il n'y a point de Maiſon qui n'ait auſſi ſes Magaſins, qui ſont pluſieurs chambres ſéparées, ſes Bains, ſes chambres à ſecher l'Orge, & communément deux chambres aſſez propres pour les Etrangers.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

L'uſage, à la Ville comme à la Campagne, eſt de ne mettre qu'un drap de toile dans les Lits, avec une couverture de peaux de Lievre blanc, pour ſervir de ſecond drap. Il n'eſt pas rare de trouver, chez les Païſans, des cuillie-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

ils semblent occuper indifféremment tout le Ciel. Quelquefois ils commencent par former une grande écharpe, d'une lumiere claire & mobile, qui a ses extrêmités dans l'Horizon, & qui parcourt rapidement les airs, par un mouvement semblable à celui d'un filet de Pêcheurs, conservant, dans ce

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

res, des Gobelets & de grandes écuelles d'argent. Les moins riches n'ont que des ustensiles de bois : mais on ne remarque aucune différence de caractere entre les Riches & les Pauvres; ils sont tous officieux, doux, & remplis de probité. Une Loi, dont on n'explique point le motif, leur défend d'avoir plusieurs habits d'une même couleur. On conçoit plus aisément pourquoi il leur est aussi défendu de porter aucun habit de drap, qui ne soit marqué, dans les plis, du Cachet du Roi. Il y a des Commis préposés pour le maintien de ces Ordonnances, comme pour la visite des Maisons, des Cheminées & des Lanternes. Une autre Loi défend, sous peine d'une grosse amende (1), d'assister à la Messe des Catholiques, auxquels l'exercice de leur Religion n'est permis que dans leur chambre, & portes fermées.

Le long du Fleuve, on rencontre d'espace en espace quelques Maisons dispersées, dont un certain nombre compose un Village. Toutes celles qui sont entre Torneo & la cataracte

(1) De quinze cens Dalers, apparemment de cuivre, dont chacun fait un peu plus d'onze sous de notre monnoie. Celui d'argent vaut environ trente-quatre sous.

mouvement, la direction perpendiculaire au Méridien. Le plus ſouvent, après ces préludes, toutes ces lumieres viennent ſe réunir vers le Zenith, où elles forment le ſommet d'une eſpece de couronne. Souvent, des arcs, ſemblables à ceux qu'on voit en France vers le Nord, ſe trouvent ſitués vers le Mi-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

de Wuojenna, dépendent de la Paroiſſe de la Ville; & tout ce qui eſt au Nord de cette cataracte appartient à la Paroiſſe d'Oſwer-Tornea. Turtula & Pello ſont deux autres Villages, dont le premier n'a que neuf Maiſons, & l'autre dix-ſept. Hiera-Niemi n'eſt qu'une Egliſe Succurſale d'Oſwer-Tornea, où l'on va faire quelquefois l'Office, pour la commodité de pluſieurs Paroiſſiens trop éloignés de l'Egliſe principale. Konges a ſa Chapelle, & ſon Miniſtre particulier.

Les Académiciens eurent pluſieurs fois l'occaſion de voir des Familles Laponnes au milieu des Bois, & d'obſerver leurs Cabanes. On comparera la Deſcription de M. l'Abbé Outhier avec celle de Regnard. » Ces miſérables édifices ſont compoſés de pluſieurs » perches, hautes de douze à quinze piés, » poſées par un bout ſur le terrein, où elles » forment enſemble un cercle d'environ douze » piés de largeur; & ſe réuniſſant toutes par » le haut, elles offrent la figure d'un cône. » Quelques haillons étendus ſur ces perches, » & quelques peaux de Renes, qui n'en couvrent qu'une partie, en font les parois. Le

VOIAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

di ; ſouvent il s'en trouve tout-à la fois vers le Nord & le Midi : leurs ſommets s'approchent, pendant que leurs extrémités s'éloignent, en deſcendant vers l'horiſon. On en voit d'oppoſés, qui touchent preſqu'au Zenith par leurs ſommets ; les uns & les autres ont ſouvent, au delà, pluſieurs autres Arcs

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

» haut eſt entierement découvert, & ſert de » cheminée. C'eſt là que les Lapons paſſent » leur Hiver, mal vétus, & ſouvent couchés » dans la nége. S'ils veulent changer d'Habi- » tations, ils emportent leurs haillons & leurs » peaux de Renes ; mais ils laiſſent leurs per- » ches toutes dreſſées, parcequ'ils en trouvent » d'autres dans les Forêts. Les Académiciens rencontrerent pluſieurs de ces Cabanes, que leurs Habitans avoient abandonnées. Un jour, ils virent arriver, à Cortea Niemi, une grande Troupe de Lapons dans leurs Pulkas, ſuivis de pluſieurs Traîneaux pleins de marchandiſes ; ces pauvres gens entroient dans les chambres ſans heurter, & ſe mettoient à genoux pour demander l'aumône, en faiſant un long diſcours auquel les Suedois mêmes ne comprenoient que le mot de *Jeſou Chriſtou*. Auſſi tôt qu'on leur avoit donné une piece de Monnoie, ils alloient demander de l'Eau-de-vie au Maître de la Maiſon, & n'en avoient pas plutôt bû, qu'ils ſe mettoient à ſauter & à chanter, mais ſans aucune harmonie dans leur chant. Quoique le froid fût très violent, ils coucherent au milieu de la Cour, dans quelques Traîneaux vuides, avec leurs Enfans, dont l'un n'avoit pas un an.

concentriques : ils ont tous leurs sommets vers la direction du Méridien, mais avec quelque déclinaison occidentale, qui ne paroît pas toujours la même, & qui est quelquefois insensible. Quelques-uns, après avoir eu leur plus grande largeur au-dessus de l'horizon, se resserrent en s'en approchant, & forment, au-dessus, plus de la moitié d'une grande Ellipse. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait ressembler à des drapeaux qu'on feroit

VOÏAGES AU NORD.
M. DE MAUPERTUIS.
1736.

M. l'Abbé Outhier regretta de n'avoir pû se rendre à *Jukas Jerswi* au tems de la Foire, qui commence le 14 de Janvier, & dure jusqu'au 25 ; mais il apprit qu'elle se tient à trente milles de Torneo, qui font à-peu-près soixante lieues de France. Les Habitans de cette Ville y vont en foule. Quoiqu'ils aient seuls le droit d'y acheter les Marchandises des Lapons, ils ont besoin d'une permission du Gouverneur de la Province, qui leur coûte trois Dallers d'argent. L'amende, pour ceux qui négligent de la demander, est de cent cinquante Dallers de cuivre. Cette permission ne leur est pas moins nécessaire pour tous leurs autres Voïages ; mais s'ils ne passent point Oswer-Tornea ou Pello, celle du Lieutenant-Colonel suffit, & leur est donnée gratis. Ils partent pour Jukas Jerswi dans leurs Traîneaux, tirés par leurs Chevaux jusqu'à Oswer-Tornea, où ils prennent des Traîneaux tirés par des Renes. La place, où se tient la Foire,

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

voltiger dans l'air. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes, on les prendroit pour de vastes bandes de ces tafferas, qu'on nomme flambés. Quelquefois elles tapissent d'écarlate quelques endroits du Ciel. Le 18 de Décembre, un spectacle de cette espece augmenta l'admiration des Académiciens. On voïoit, au Sud, une grande Région du Ciel teinte d'un rouge si vif, qu'il sembloit que toute la constellation d'Orion fut trempée dans

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

est entourée d'un grand nombre de Boutiques, qui leur appartiennent, & qui leur servent de logement : elles composent tout le Village de Jukas Jerswi, avec l'Eglise & la Maison du Ministre. Ce Village est désert pendant tout le reste de l'année. Les Marchands de Torneo y portent de l'Eau-de-vie, du Syrop de Sucre, qu'ils tirent de Stockolm, & du Pain en gâteau seché. Ils reçoivent en échange, des Marchands Lapons, de la Morue & d'autres Poissons secs, des peaux & de la chair seche de Renes, des peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martres. Le Païs est alors si couvert de nége, qu'on ne peut distinguer, ni Lacs, ni Rivieres, & qu'à peine voit-on les Forêts.

Dans le cours de ce mois, les Observations du Thermometre furent curieuses à Torneo. Le 1, après avoir été longtems à vingt degrés, il descendit à vingt-deux au-dessous de la con-

du ſang : cette lumiere, fixe d'abord, devint bientôt mobile ; & prenant d'autres couleurs, de violet & de bleu, elle forma un Dôme, dont le ſommet étoit peu éloigné du Zenith vers le Sud-Oueſt. Le plus beau clair de Lune n'en effaçoit rien. On ne vit, pendant le ſéjour des Académiciens, que deux de ces lumieres rouges, qui ſont rares dans un Païs où l'on en voit de tant de couleurs : elles y paſſent pour le ſigne de quelque grand malheur ; & ceux qui regardent ces Phénomenes, d'un autre œil que les Philoſophes, croient y voir des Chars enflammés, des Armées combattantes, & mille autres prodiges.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

A peine le tems eut commencé à s'adoucir, que les Académiciens reprirent leurs ſavantes opérations, tantôt

1737.

---

gélation. Le 2 au matin, le Thermometre de Mercure étoit à vingt-huit, & celui d'Eſprit-de-vin à vingt-cinq. Le ſoir du même jour, celui de Mercure étoit à trente-un & demi, & une bouteille de bonne Eau-de-vie de France fut gelée fort promptement. On entendoit, pendant la nuit, le bois dont les Maiſons ſont conſtruites, travailler avec fracas. Ce bruit reſſembloit à celui de la Mouſqueterie. Le 3, il tomba beaucoup de nége ; mais l'air fut ſerein la nuit ſuivante, & le 4 au matin tout le

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1737.

pour vérifier le succès de leur travail par de nouvelles mesures & de nouveaux calculs, tantôt pour enrichir l'Astronomie & la Physique par d'utiles expériences. On ne s'arrête ici qu'aux résultats qui conviennent à cet Ouvrage : la longueur du degré du Méridien, qui coupe le cercle Polaire, fut vérifiée de 57437 toises : la hauteur du Pôle à Torneå, observée avec des quarts de cercle de deux & de trois piés de raïon, fut trouvée de soixante-cinq degrés cinquante minutes cinquante secondes ; & la déclinaison de l'aiguille aimantée, de cinq degrés cinq minutes du Nord à l'Ouest. Quant à la longitude, la situation de Jupi-

---

M. l'Abbé Outhier.

Ciel étoit en aurores boréales. Les Thermometres se soutinrent à vingt-huit jusqu'au soir du 5, que celui de Mercure étoit à trente-un. Le 6, il étoit à trente-trois. Le soir du même jour, il étoit à trente-sept, pendant que celui de Vin n'étoit qu'à vingt-neuf ; & ce dernier étoit gelé le Lundi matin (1). Il fut porté, en cet état, dans une Chambre à Poîle, où dans le premier instant qu'il dégela, il descendit beaucoup, mais il remonta bientôt à la température de la Chambre.

(1) On sait que dans les plus grands froids de l'Hiver de 1709, on fut surpris, à Paris, de le voir descendre au-dessous de la congélation.

ter dans les ſignes méridionaux le tint toujours plongé dans les vapeurs de l'horizon, lorſque les Académiciens auroient pû l'obſerver; mais pluſieurs autres Obſervations, l'une d'une éclipſe horizontale de la Lune, les autres d'occultations des Etoiles par cet aſtre, leur firent croire qu'ils pouvoient, avec aſſez de ſûreté, prendre une heure vingt-trois minutes pour la différence des Méridiens de Paris & de Torneå. Les expériences de la peſanteur ne furent pas faites moins ſoigneuſement: mais il ſuffit de remarquer ici, avec M. de Maupertuis, que ſi l'on veut déterminer la figure de la terre par la ſeule peſanteur, toutes les expériences qui furent faites dans la Zone glacée donneront la terre applatie, comme celles de MM. Bouguer & de la Condamine dans la Zone torride.

Enfin, pour achever tout ce qui regarde la figure de la Terre, objet des deux célebres Voïages à l'Equateur & au Pôle, nous donnons d'après M. de Maupertuis (36), une curieuſe Table, qui contient la grandeur exacte des degrés, tant de latitude que de longitude, dans les différentes ſuppoſitions

(36) Dans ſes Elémens de Géographie.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

du ſphéroïde allongé (37), ou du ſphéroïde applati (38). Rien ne doit paroître plus important dans un Recueil de la nature du nôtre, puiſqu'il eſt queſtion des erreurs qu'un Voïageur pourroit commettre, ſi, la Terre aïant une de ces deux figures, il lui croïoit l'autre. En allant vers l'Equateur ou vers les Pôles, l'erreur, ſur un ſeul degré de latitude, va juſqu'à une demie lieue; & ſur pluſieurs degrés, les erreurs ne font que s'accumuler. Si, par exemple, un Pilote partant de l'Equateur cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un écueil ſitué à la latitude de vingt degrés ſous le Méridien où il navige; lorſqu'en s'attachant à la ſeconde ſuppoſition il aura fait quatre cens ſix lieues marines, il ſe croira au-delà du lieu qu'il cherchoit ou qu'il vouloit éviter; il croira l'avoir paſſé de neuf lieues, tandis que ſuivant la premiere il ſera deſſus & que ſon Vaiſſeau ſera prêt à s'y briſer. Au contraire, ſi c'eſt à la premiere qu'il s'attache, & que la ſeconde ſoit la véritable, lorſqu'il aura fait trois cens quatre-vingt-dix-ſept lieues il croira n'avoir point encore atteint au lieu qu'il cherche; il

(37) Celle de MM. Caſſini.
(38) Celle des Académiciens.

s'en croira éloigné encore de neuf lieues, lorsqu'il touchera au moment de sa perte. On voit, par la Table, que les navigations vers le Pôle seront sujettes aux mêmes erreurs, avec cette différence que si la Terre a la figure que lui donnent MM. de Cassini, en se conduisant sur les mesures des Académiciens pour aller reconnoître quelque lieu par sa latitude, on se croira moins avancé qu'on ne le sera réellement; & qu'au contraire, si la Terre a la figure que les Académiciens lui donnent, on croira l'avoir passé, en se fondant sur les mesures de MM. de Cassini.

La même Table fait connoître les erreurs en longitude, qui sont peut-être encore plus dangereuses. On verra, par cette Table, qu'en navigeant sur des Paralleles éloignés de l'Equateur, il y a des navigations où l'erreur va jusqu'à deux degrés sur cent, c'est-à-dire, où l'on se croiroit à quarante lieues de la Terre, lorsqu'on seroit dessus.

Ces erreurs, ajoute M. de Maupertuis, sont indépendantes de quantité d'autres, qui passent jusqu'ici pour inévitables dans la navigation; de celles que produit l'incertitude du sillage, de la dérive, & de la variation. Quand

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

cette ſcience ſeroit parfaite ſur ces autres points, le Pilote le plus habile ne pourroit remédier aux erreurs qui naiſſent de la différente figure de la Terre, que par la connoiſſance de ſa vraie figure; & ſi ces ſeules erreurs peuvent être de la plus grande importance, ne ſont elles pas plus à craindre encore, lorſqu'elles ſe trouvent jointes à celles qui dépendent de l'Art? En un mot, il eſt certain que tous ceux qui ont évité le naufrage par l'une des colonnes de cette Table (39), auroient péri s'ils avoient ſuivi l'autre.

---

(39) *TABLE DES DEGRÉS DE LATITUDE.*

Latit. dulieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	58020 toiſ.	56625 toiſ.	1395 toiſ.
5	58007	56630	1337
10	57969	56655	1314
15	57906	56690	1213
20	57819	56740	1079
25	57709	56800	909
30	57580	56865	715
35	57437	56945	492
40	57285	57025	260
45	57130	57110	20
50	56975	57195	220
55	56825	57275	455
60	56683	57350	667
65	56555	57420	865

Au mois d'Avril, obſerve M. de Maupertuis, le froid étoit encore ſi vif, que le 7 à cinq heures du matin, le Thermometre deſcendoit à vingt degrés au-deſſous de la congélation, quoique tous les jours après midi, il

VOÏAGES AU NORD.
M. DE MAUPERTUIS 1736.

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
70	56444 toiſ.	57480 toiſ.	936 toiſ.
75	56355	57530	1175
80	56287	57565	1278
85	56243	57585	1342
90	56225	57595	1370
	Axe de la Terre.		
Toiſes	6579368	6525600	53768

TABLE DES DEGRÉS DE LONGITUDE.

0	56820	57270	450
5	56695	57050	455
10	55935	56410	475
15	54845	53340	495
20	53325	53850	525
25	51400	51955	555
30	49075	49665	590
35	46380	46995	615
40	43335	43970	635
45	39965	40610	645
50	36295	36930	635
55	32360	32970	610
60	28185	28755	570
65	23805	24315	510
70	19255	19685	430
75	14560	14900	340

VOÏAGES AU NORD.
M. DE MAUPERTUIS.
1737.

montât à deux ou trois degrés au-dessus ; c'est-à-dire qu'il parcouroit alors, du matin au soir, un intervalle presqu'aussi grand, qu'il fait communément, à Paris, depuis les plus grandes chaleurs jusqu'aux plus grands froids, & qu'en douze heures, on éprouvoit autant de vicissitudes, que les Habitans des Zones tempérées en éprouvent dans l'espace d'une année entiere. En-

Latit. du lieu	Suivant MM Cassini.	Suivant les Académic.	Différenc.
80	9765 tois.	10000 toif.	235 toif.
85	4900	5020	120
90	0	0	0
	Diametre de	l'Equateur.	
Toises	6510796	6562480	51684

Les Académiciens trouverent en Laponie, à la Latitude de soixante-six degrés vingt minutes, le degré du Méridien de cinquante sept mille quatre cent trente huit toises : ensuite, à la latitude de quarante degrés vingt mi. nutes, ils le trouverent de cinquante-un mille sept cent quatre-vingt-trois toises, plus grand de deux cens huit toises qu'il n'a été donné par M. Cassini. Suivant ces mesures, & prenant le Méridien de la Terre pour une Ellipse, comme Nevton & les Cassini, on trouve le diametre de l'Equateur de six millions cinq cens soixante-deux mille quatre cens quatre-vingt toises, & l'axe de la Terre de six millions cinq cens vingt-cinq mille six cens ; deux nombres qui sont à-peu-près, l'un à l'autre, comme cent soixante dix-huit à cent soixante-dix-sept. Lorsqu'on a deux degrés bien mesurés, il est aisé, en considérant la Terre comme un Ellipsoïde fort approchant de la Sphere, de déterminer la valeur de chaque degré de latitude & de longitude ; & c'est ainsi que les Tables précédentes ont été construites.

suite lorsque le Soleil se fut rapproché, ou plutôt ne quitta presque plus l'horizon, ce fut un spectacle singulier que de le voir éclairer si longtems un horizon tout de glace, & faire regner l'Eté dans les Cieux, pendant que l'Hiver exerçoit son Empire sur la Terre. On étoit alors au matin de ce long jour, qui dure plusieurs mois : cependant il ne paroissoit pas que ce Soleil assidu causât le moindre changement aux glaces, ni aux néges. Le 6 de Mai, on eut de la pluie pour la premiere fois, & l'on vit quelque eau sur la glace du Fleuve. Tous les jours, il fondoit de la nége à midi ; & le soir, l'Hiver reprenoit ses droits. Enfin, le 10, on vit la surface de la Terre, qu'on n'avoit pas vue, depuis si longtems : quelques pointes élevées commencerent à paroître, & bientôt les Oiseaux du Païs se firent voir. Vers le commencement de Juin, les glaces rendirent la Terre & la Mer. Aussi-tôt, les Académiciens penserent à prendre la route de Stockolm (40).

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

(40) Une Lettre de M. le Comte de Maurepas, qu'ils reçurent le 22 de Mai, & qui les rappelloit apparemment dans leur Patrie, interrompit le dessein qu'ils avoient de laisser à Torneo quelque monument, avec une Inscription. Elle leur apprenoit aussi que le Roi avoit donné à M. Celsius, une pen-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

M. de Maupertuis ne pouſſe pas plus loin la partie hiſtorique de leurs travaux, & donne le reſte de ſon Ouvrage au détail de leurs Obſervations & de leurs méthodes. M. l'Abbé Outhier les ramene juſqu'en France, & n'omet aucune circonſtance de leur retour : mais, n'oubliant point nos bornes, nous ne le ſuivrons que dans les récits qui regardent particulierement l'objet du Voïage & la Commiſſion de la Cour (a).

ſion de mille livres Quelques jours après, M Viguelius, Recteur des Ecoles de Torno, leur donna une piece de Vers Latins, qu'il avoit faits à l'honneur du Roi de France & de leur Entrepriſe.

M. L'ABBE' OUTHIER.

(a) On avoit déja chargé, ſur un Vaiſſeau de Torneo, tous les inſtrumens & les bagages, avec un des deux Caroſſes, que les Académiciens avoient amenés MM. de Maupertuis, le Monnier, de Sommereux & Herbelot, prirent la réſolution de partir par Mer pour Stockolm; & tous les autres, c'eſt-à-dire MM. Clairaut, Camus, Celſius & l'Abbé Outhier, ſe diſpoſerent à s'y rendre par terre, dans un ſecond Caroſſe, que ce deſſein leur avoit fait retenir. Le vent devint ſi bon, dès le 9 de Juin, jour de la Pentecôte, que pour ne pas manquer l'occaſion, dans l'abſence de M. le Monnier, qui étoit allé à Niemi avec M. Celſius, M. Clairaut prit ſa place : & le ſoir du même jour cette partie de la ſavante Troupe mit à la voile du Port de Purralakti, qui

eſt à deux ou trois lieues de Torneo ; car la Mer & le Fleuve ont ſi peu de profondeur, que les Vaiſſeaux ne peuvent approcher plus près de cette Ville. MM. le Monnier & Celſius revinrent pendant la nuit, qui ne méritoit plus ce nom, puiſque le jour étoit continuel ; & le lendemain, ils partirent en Caroſſe, avec MM. Camus & l'Abbé Outhier.

Il étoit deux heures après-midi. Le premier embarras fut de faire paſſer la Voiture, dans un Bateau, à Haparanda, où l'on devoit trouver des chevaux. Il ne fut pas aiſé de s'en procurer : la plûpart étoient retournés depuis peu à leur quartier d'Été. Cependant il en vint quelques-uns, mais fort maigres, parcequ'ils n'étoient pas encore remis des fatigues de l'Hiver. On partit enfin vers cinq heures. Il reſtoit beaucoup de nége ſur les côtes du Golfe, juſqu'à Sangis, où l'on n'arriva que vers deux heures après minuit. Les Chevaux y étoient ſi rares, qu'on ne put en raſſembler quatre avant midi ; & ſi mauvais, que ne s'en trouvant que deux en état de tirer, MM. le Monnier & l'Abbé Outhier ſe virent dans la néceſſité de monter les deux autres, avec de mauvaiſes ſelles, qui leur rendirent cette journée fort pénible. Le 12, on arriva vers ſix heures du ſoir à Calis ; & le 13, vers dix heures du matin à Renea, d'où l'on ne pût partir qu'à cinq heures après-midi. On paſſa la nuit ſuivante au vieux Lullea (1), où les Chevaux

(1) Tous les lieux précédens ſont des Villages ; mais le vieux Lullea, en Langue du Païs *Lullea Gammel Stad*, eſt un endroit conſidérable, qui a pluſieurs rues, auxquelles il ne manque, pour en faire une Ville, que d'être fermées de paliſſades ou de murs. Le nouveau Lullea eſt une vraie Ville, à une lieue de là, ſur le bord de la Mer.

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

1737.

furent encore très mauvais. Mais ensuite les Postes furent mieux servies. La Voiture, allant fort bon train, mit plus d'un demi quart d'heure à passer un Marais, sur un Pont de bois auquel on donne cent deux arches. Tout ce Païs est mêlé de Bois, de Campagnes & de Lacs.

De Lullea, on se rendit vers midi au vieux Pithea, grand Village, qui, outre quantité de Maisons rassemblées autour de l'Eglise, en comprend un grand nombre, dispersées dans une belle Prairie, sur le bord de quelques Lacs contigus à la Mer, & à la grande Riviere, qui est elle-même un bras de Mer. Le nouveau Pithea n'est éloigné du vieux, que d'une lieue Françoise. En arrivant au premier, nous fûmes extrêmement surpris, raconte M. l'Abbé Outhier, de voir un des Domestiques que M. de Maupertuis avoit embarqués avec lui, & d'apprendre que le Vaisseau étoit échoué sur la Côte, à deux milles du nouveau Pithea, où nos quatre Associés s'étoient rendus & nous prioient de les aller joindre. Nous partîmes sur-le-champ; nous dînâmes avec eux, & nous prîmes des mesures pour la continuation de notre marche. Voici l'Histoire qu'ils nous firent de leur naufrage. » A peine leur Vaisseau étoit parti de Parralakti, que le vent » aïant changé pendant la nuit, ils avoient » été battus d'une grosse tempête, & tout le » jour suivant. Le Mardi au matin, M. de » Sommereux vit le Pilote dans une grande » agitation. Il apprit de lui que le Bâtiment » faisoit beaucoup d'eau. A cette nouvelle, » l'allarme se répandit, & tout le monde prêta » la main au travail. On n'avoit qu'une Pompe; les uns y emploïerent continuellement » leurs bras, pendant que d'autres s'efforçe-

» rent, avec des ſeaux, de vuider l'eau par » les écoutilles. Un inſtant de relâche lui fai- » ſoit prendre le deſſus. Le vent changeoit » continuellement. Ceux qui montoient à la » hune ne découvroient point les Terres. On » remarquoit ſeulement au loin de grandes » Plages blanches, qu'on prit pour des glaces » flottantes ſur le Golfe. Cependant, le vent » étant devenu meilleur vers le ſoir, on fit » route à toutes voiles, ſans interrompre le » travail de la pompe & des ſeaux. Enfin l'on » découvrit la côte de Weſtrobothnie. Le Pi- » lote, Homme d'expérience, reconnut un » lieu, qu'il crut favorable à la réſolution » qu'il avoit priſe de faire échouer ſon Bâti- » ment, & prit des meſures ſi juſtes, que le » Vaiſſeau n'en reçut aucun dommage. On » avoit jetté, en Mer, une partie des Plan- » ches qui faiſoient ſa charge. Lorſqu'on fut » échoué, on ſe hâta de mettre tout le reſte » à terre, ſurtout les inſtrumens & le ba- » gage des Académiciens. On ſe trouvoit près » d'un Bois : les Domeſtiques y dreſſerent les » Tentes, & s'y établirent; pendant que M. » de Maupertuis & ſes compagnons d'infor- » tune ſe rendirent à Pithea.

Telles furent les circonſtances du fameux naufrage, que M. de Maupertuis ne fait que nommer dans ſa Relation, comme une diſgrace commune, à laquelle ſa Philoſophie l'avoit rendu fort ſupérieur. En effet, il en fut ſi peu troublé, que le jour ſuivant, il prit la place de M. l'Abbé Outhier, dans le Caroſſe qui étoit venu par terre; accompagné par conſéquent de MM. Clairaut, Camus & Celſius. Ils prirent la route de Falun, où M. Camus étoit chargé de viſiter ſoigneuſement les Mines de cuivre. D'un autre côté, M. Her-

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

1737.

belot s'embarqua seul, sur un Vaisseau, qui partoit de Pithea pour Stockolm.

M. l'Abbé Outhier, demeuré avec MM. le Monnier & de Sommereux, prit soin de faire préparer le Carosse qui avoit été embarqué à Torneo, & radouber le Navire dont on ne pouvoit se dispenser de faire usage, pour le transport du bagage & des instrumens. Dans l'intervalle, qui fut de cinq ou six jours, il leva le plan du nouveau Pithea. J'allois, vers minuit, dit-il, mesurer pas à pas les principales rues, pendant que tous les Habitans étoient retirés. La situation de cette Ville est fort singuliere : elle occupe entierement une petite Ile, qui n'a de communication avec la Terre ferme que par un Pont de bois, dont le bout est fermé d'une porte. L'Eglise est hors de la Ville, d'où l'on n'y peut aller que par le Pont. Toutes les rues de Pithea sont tirées au cordeau. Au centre, on trouve une petite Place assez réguliere, dont une face est occupée par la Maison de Ville & l'Ecole publique.

Le Vaisseau s'étant trouvé en état de remettre à la voile le Vendredi 21, les trois Associés partirent le même jour après-midi. Ils rencontrerent, au-delà d'Aby, une Riviere nommée *Byka*, que leur Carosse traversa dans deux Bateaux, joints l'un à côté de l'autre. Ensuite, aïant passé par Fraskager, ils arriverent le Samedi, vers dix heures du matin, à Fialestat, très gros Bourg, après lequel ils passerent une grande Riviere, sur un Pont de bois fort bien construit, qu'ils virent avec d'autant plus d'admiration, que l'année précédente, en traversant la même Riviere dans un Bateau, ils n'avoient remarqué aucuns préparatifs pour un Ouvrage de cette importance. Le soir du 23, ils arriverent à Selat, & le

lendemain à Grimmersmack, d'où passant proche de l'Eglise de Najastra, ils se rendirent au Village de Jaswar. Ensuite, ils passerent une Riviere sur un Pont; & delà ils eurent à traverser une Bruïere, qui les conduisit à *Uhma* (1).

Dans cette Ville, ils trouverent M. de Gullingrip, Gouverneur de la Province, qu'ils avoient vu plusieurs fois à Torneo, & une Lettre de M. de Maupertuis, par laquelle il leur marquoit que M. Camus les attendroit aux Mines de Falun.

Etant partis le même jour, ils passerent à Rodbek, gros & beau Village, à l'Ouest d'une grande Prairie, toute semée de petits édifices qui servent à serrer les foins. Rodbek, qui n'est qu'à un quart de mille d'Uhma, est célebre par ses eaux minérales, sur lesquelles M. le Monnier fit ses Observations. Delà ils eurent deux milles & un quart jusqu'à *Godermtola*, par des Forêts de Sapins & de Bouleaux; ensuite, sept lieues du même chemin, sans aucune apparence de Maison, ni de Campa-

(1) La Ville d'Uhma, éloignée de Stockolm d'environ cent quarante lieues Françoises, n'est belle que par sa situation sur la Riviere de même nom, qui est aussi grande que la Seine à Paris, & sur laquelle les Vaisseaux peuvent s'avancer jusqu'aux Maisons. Elle a quatre rues en droite ligne, du Levant au Couchant, paralleles à la Riviere, & traversées par plusieurs autres du Nord au Midi. L'extrémité orientale de la Ville offre une grande Place, qui contient l'Eglise. La vue du voisinage est fort agréable: ce sont de grandes Plaines, remplies de petites Maisons, & de Magasins à foin; au-delà desquels on voit des Montagnes assez élevées. A un demi mille de la Ville, au Couchant, sur le bord de la Riviere, le Gouverneur de la Province a une fort belle Maison, qu'on ornoit alors d'un grand Jardin.

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBE' OUTHIER.

1737.

gne. Le Païs devient alors beaucoup meilleur, mais plus montueux, jusqu'à *Hoonus*, où ils arriverent à huit heures du soir. Dorkstat, qu'ils passerent ensuite, la grande Riviere d'Angermante, Sundswald, assez jolie Ville, Niurenda, Guarjo, Hermonger, une autre Ville nommée Hudwikswald, & plusieurs autres Villages; enfin, deux chaussées fort longues, élevées entre des Campagnes, des Lacs & des Rivieres, le long desquelles on trouve des Maisons avec des Fourneaux, pour la Mine de cuivre; & delà, des Bois, des Montagnes & des cailloux, les conduisirent à Falun, où ils arriverent le Dimanche 30, à neuf heures du soir.

Mines de Falun, ou Coperberg, & leur Description.

Il semble que M. l'Abbé Outhier passe rapidement sur tous ces lieux, dont la description d'ailleurs n'appartient pas à notre Recueil, pour satisfaire l'impatience qu'il a fait naître de lire ses observations sur Falun & sur les Mines. Cette Ville, qu'on nomme aussi Coperberg, est très grande, & n'est point entourée de Barrieres, comme toutes les autres Villes du Païs. La plûpart des rues en sont tirées au cordeau. On y voit deux Places, dont l'une, spacieuse, belle & réguliere, a, du côté du Nord, un grand édifice de pierres, où se tiennent les Assemblées de Justice, une Cave, une Apothiquairerie & un Grenier publics. Le côté de l'Est offre une vaste Eglise de pierres, avec un Clocher fort élevé, qui contient une très belle sonnerie; elle est couverte de cuivre, & les portes sont de bronze; mais l'intérieur est sans ornemens. Plusieurs Tombes du Cimetiere sont hors de la Ville: du même côté, on voit une autre Eglise, bâtie aussi de pierres, & couverte de cuivre, comme son Clocher, qui est d'une grande

beauté. Les Bâtimens de la Mine ont une Chapelle, pour les Officiers & les Ouvriers. A quelque distance des murs, on trouve une assez belle Maison, qui appartient au Roi de Suede, & que ce Prince honore quelquefois de sa présence. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de Falun. Les environs sont ornés de jolies Maisons de Campagne. Tous les Bourgeois ont part aux Mines; sans quoi, ils ne pourroient prétendre au droit de Bourgeoisie, On les nomme *Bersemans*, c'est-à-dire Hommes de Compagnie; & ceux qui font travailler à leurs propres frais s'appellent Brukande Bersemans. Ils portent une petite hache, au lieu de bâton; ils ont des chapeaux sans boutons, comme nos Prêtres, des habits noirs sans poches, des bas noirs & des gants.

Tout le côté occidental de la Riviere, à la distance d'un demi mille, est sterile, & couvert de Rochers, entre lesquels sont les Mines de cuivre. Plusieurs saignées y conduisent des eaux, pour faire jouer un grand nombre de Machines. On y voit les logemens des Officiers; & tout le reste n'est qu'un amas de scories, qui forment de petites Montagnes, entre lesquelles on conserve des chemins, pour transporter le Minerai sur de petites charettes. Le côté oriental de la Riviere n'est pas de la même stérilité. Il s'y trouve le long de la Ville, quelques bonnes Prairies, dans un espace de trois ou quatre cens toises, au-delà desquelles il n'y a que des Montagnes & des Bois.

C'est dans les termes de l'Observateur, qu'il faut rapporter son voïage aux Mines. Le premier jour de Juillet, dit-il, nous allâmes visiter les Mines, M. le Monnier, M, de Som-

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

1737.

mereux & moi (1). On nous fit tous changer d'habits, chez M. Beutzel, un des Baillis de la Mine : on nous donna des culottes, des just'au-corps, des vestes, des perruques, des chapeaux, & notre Homme à chacun, pour nous conduire. Nous descendîmes d'abord au fond d'une très grande carriere, large de plus de cent toises, & profonde d'environ cent cinquante piés. On y descend par des degrés taillés dans le roc, & par des escaliers de bois dans les endroits où le rocher manque. Nos Guides portoient plusieurs faisceaux, de longues allumettes de Sapin, Au bas de la Carriere, ils en allumerent chacun un pour nous éclairer; & nous entrâmes l'un après l'autre dans une Caverne fort étroite, où descendant d'abord par quantité de marches de pierres, qui faisoient plusieurs détours, nous arrivâmes près d'un trou quarré, perpendiculaire à l'Horizon, large de trois à quatre piés, & profond au moins de trente, garni d'échelles, qui sont liées deux à deux, & qui s'étendent jusqu'au fond de l'ouverture. Nos Guides, avant que d'y descendre, prirent leurs faisceaux d'allumettes entre les dents, pour se conserver la liberté de tenir l'échelle avec les mains. Nous descendîmes chacun après le nôtre, & nous arrivâmes au fond du trou.

On nous fit entrer dans une Caverne fort étroite, dans laquelle aïant fait quelques pas, nous trouvâmes huit ou dix Hommes presque nus, couchés par terre, & sans autre lumiere que celle de quelques allumettes de Sapin. Le chemin avoit si peu de largeur, qu'à peine y

(1) Il ne fait aucune mention de M. Camus, qui n'est plus même nommé jusqu'à Stockolm.

pûmes

pûmes nous paſſer près d'eux ; & la chaleur qui ſortoit de ces antres, augmentée par celle des flambeaux de nos Guides, nous obligeoit de tourner de tems en tems la tête pour reſpirer. Après avoir paſſé près des Hommes nus, nous deſcendîmes encore ; & nous nous trouvâmes enfin dans des cavités, larges de trente à quarante piés, dont quelques-unes étoient terminées par de très grands Puits. Des chemins étroits conduiſent d'une cavité à l'autre, la plûpart garnis d'un Canal de bois, pour diriger les roues des tombereaux, qui ſervent à traîner la pierre de Mine, & à la conduire vis-à-vis de pluſieurs ouvertures, qui ſont percées juſqu'en haut. C'eſt par ces Puits qu'on enleve le Minerai, dans de fort grands ſeaux, qui ſont ſuſpendus à des cables, enveloppés ſur les arbres de pluſieurs grandes roues, dont les unes ſont tournées par des Chevaux, & d'autres par la force de l'eau. Un ſeau deſcend pendant que l'autre monte. Pour tranſporter des chevaux dans ces lieux affreux, on les ſuſpend au cable, par une ſangle qui leur embraſſe tout le corps.

Des deux côtés du Canal qui ſert à diriger les roues, il reſte aſſez d'eſpace pour le paſſage d'un Homme. Ce Canal, qui eſt au milieu du chemin, conduit le Tombereau ſur la même ligne par une petite roue horizontale qui eſt placée deſſous, tandis que les quatre autres roues roulent le long des deux bords. Dans quelques endroits, on trouve d'autres Canaux de bois, attachés le long du Rocher, pour conduire l'eau néceſſaire au travail. Nous vîmes, dans ces ſouterrains, deux Ecuries pour les Chevaux, & une Boutique de Maréchal, où l'on forgeoit les ferremens & les outils néceſſaires. Ces Cavernes, ſurtout les plus lar-

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

1737.

ges, ſont le domicile de quantité d'Ouvriers, qui s'occupent à tirer le Minerai. Les uns ſont vêtus, & les autres preſque nus. Leur ſeule méthode, pour rompre la pierre, eſt de faire du feu deſſus; &, lorſqu'elle eſt échauffée, d'y jetter de l'eau, qui ne manque point de la faire éclater. Auſſi voit-on de toutes parts, un grand nombre de ces feux. D'un côté, ce ſont des leviers de différentes ſortes, pour tirer le Minerai des Puits les plus profonds, & le mettre à portée des Tombereaux; d'un autre, ce ſont des Pompes, pour tirer l'eau, qui nuit au travail, & la conduire dans d'autres lieux où elle devient utile. On voit ſortir, en pluſieurs endroits, des ſources dont les ruiſſeaux vont ſe perdre dans les fentes des rochers. Outre les chemins ouverts, il s'en trouve de fermés, dont les portes dérobent la vûe, & d'autres où l'on a ſoutenu le rocher par des murs, ou par une eſpece de charpente entremêlée de bois & de fer: mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe ſouvent des Ouvriers ſous leurs ruines. Ces Malheureux, connoiſſant le danger auquel ils ſont expoſés, ont un air ſombre, qui marque leur crainte & leur triſteſſe. Il ſemble même que la joie leur ſoit interdite; car il eſt défendu de ſiffler & de chanter dans les Mines. Une autre Ordonnance défend, ſous de rigoureuſes peines, d'y mener ou d'y recevoir des Femmes.

Après avoir emploïé près de deux heures à parcourir tous ces ſouterrains, nous nous trouvâmes au fond du Puits le plus large, où nous crûmes qu'il pleuvoit abondamment, quoique le Ciel fût ſerein. Les vapeurs qui ſortoient de tant de trous, ſe réſolvoient en une véritable pluie, dont nous fûmes mouil-

lés jusqu'aux deux tiers de la hauteur du même Puits. Sa profondeur est de trois cens cinquante aunes de Suede, qui font six cens quarante piés de France. Deux de nos Guides suffirent, pour nous reconduire à la lumiere du jour. L'un se mit avec M. le Monnier & moi, dans un des grands seaux qui servent à lever le Minerai. Chacun de nous n'avoit qu'une jambe dans le seau; & de nos mains nous nous tenions aux chaînes qui l'attachent au cable. En montant, notre Guide appuïoit souvent la main contre les parois du Puits, pour diriger notre seau, & nous faire éviter, non-seulement les pointes de rocher qui avançoient, mais aussi la rencontre de l'autre seau, qui descendoit à mesure que nous montions, & dont le choc étoit dangereux. Le Cocher de cette étrange Voiture avoit besoin de beaucoup d'adresse : les balancemens du seau, les mouvemens circulaires qu'il recevoit de la corde, lorsqu'elle venoit à se détordre, & les embarras d'un Puits fort étroit, demandoient une attention & des soins continuels. Quoique les Chevaux, qui nous faisoient monter, n'eussent pas un moment de relâche, nous emploïâmes neuf minutes entieres à parvenir au sommet du Puits.

Nous vîmes, continue l'Observateur, deux Machines qui servent à tirer le Minerai avec des chaînes, au lieu de Cables. Ce sont de grandes roues, à double rang d'augets, dont l'un est à contre-sens de l'autre; ces roues sont placées dans de grands Bâtimens de bois, dont le haut contient un grand Réservoir, où des Pompes font monter continuellement l'eau, par de gros tuïaux de bois. Des deux côtés de chaque Réservoir est une ouverture, avec une Vanne qui répond à chaque rang

d'augets ; de forte qu'en ouvrant l'une des Vannes, on fait tomber l'eau dans le rang d'augets qui lui répond, & tourner la roue d'un côté ; au lieu qu'elle tourne de l'autre, lorfque fermant une Vanne on ouvre celle qui lui eft oppofée. Nous vîmes une autre machine, qui a deux roues, chacune de vingt-fept piés de diametre : elle eft deftinée, non-feulement à faire monter le Minerai, mais encore à faire jouer un prodigieux nombre de bafcules, pour des Pompes & d'autres ufages. Enfin plufieurs autres machines fervent à tirer du fond des Mines l'eau qui nuit aux Ouvriers. Les Bafcules des Pompes s'étendent fort loin, fe divifent & fe fubdivifent, pour jouer en même-tems dans plufieurs endroits. Le mouvement des unes eft vertical, & celui des autres horizontal. Tant de machines & de Bafcules différentes forment une Forêt mouvante. Tous les corps de Pompe font de bois ; & rien ne manque à la beauté des Bafcules & des autres pieces. Les Réfervoirs font auffi de bois, mais fi bien affemblé, & godroné avec tant de foin, que l'eau ne s'y perd jamais.

A mefure qu'on tire le Minerai, on le fépare en tas, qui font les Portions des Propriétaires : chacun enleve la fienne dans de petits Tombereaux, pour la porter aux Fourneaux où elle doit être mife en fufion Les Mines font au Sud-Oueft de la Ville, éloignées des premieres Maifons, d'environ cent cinquante toifes. Dans cet intervalle, & dans la Ville même, le long du Fleuve, on ne trouve que des Forges, dont les foufflets reçoivent leur mouvement de l'eau : elles font accompagnées d'un grand nombre de Fourneaux, où l'on étend le Minerai fur deux lits de bois, auxquels on met le feu, & qu'on laiffe brûler pen-

dant plusieurs jours. Ceux qui servent à cette premiere préparation se nomment *Kalleroſtats*. La seconde se fait dans un Fourneau à-peu-près semblable, mais plus long & plus étroit. Enfin la fonte se fait dans un feu très violent, animé par de grands soufflets que l'eau fait jouer. La fumée est si sulphureuse & si épaisse, sous le vent des Kallerostats, qu'on y perd la respiration. Elle couvre souvent toute la Ville, avec beaucoup d'incommodité pour les Habitans; mais ils en tirent l'avantage de n'être jamais tourmentés des Moucherons, qui sont insupportables dans les autres Cantons du même Païs.

On nous fit voir un Homme qui passe pour pétrifié, après avoir été étouffé sous des quartiers de pierre, écroulés au fond de la Mine. Son corps, qui n'en fut tiré que long-tems après, étoit si peu défiguré, qu'il fut reconnu par une Femme du même âge. On le conservoit depuis seize ans, dans un Fauteuil de fer. Nous ne vîmes qu'un corps noir, fort desseché, qui exhaloit une odeur cadavereuse.

Forges d'Affta.

Il nous restoit à visiter les Forges d'*Affta*, où se fait l'affinement du cuivre. Ce lieu qu'on nomme aussi *Affta-Fors*, c'est-à dire Forge ou Cataracte d'Affta, est situé sur le bord de la grande Riviere de Dala, au-dessous d'une affreuse Cataracte, qui fait mouvoir un fort grand nombre de roues. L'Inspecteur nous aïant promis de faire travailler en notre faveur, à toutes sortes d'Ouvrages, nous nous rendîmes à la Forge le 8 de Juillet, vers minuit. Le cuivre se transporte en saumons, de Falun aux Forges d'Affta; très impur encore, parcequ'il n'a essuié qu'une premiere fusion. On tient un état exact de ce qui appartient à chaque Particulier, pour savoir au juste ce qui

doit lui revenir, lorſqu'on a prélevé les droits Roïaux & le prix de l'affinage.

On commença, ſous les yeux des trois Voïageurs François, par mettre, dans une eſpece de grand creuſet, formé dans la terre, un lit de charbon, & pardeſſus, un tas de lingots, ou de Saumons, juſqu'au poids de huit ou neuf mille livres, recouvert encore de charbon. On y mit le feu, qui fut pouſſé par le vent de deux grands ſoufflets, que l'eau faiſoit jouer ſans relâche, juſqu'à l'entiere fuſion des lingots. Les ſoufflets continuerent même de jouer longtems après, & l'on ne ceſſoit point de fournir du charbon. De tems en tems, on écumoit la liqueur métallique, en ôtant le charbon qui ſurnageoit, & tout ce qui s'y trouvoit d'impur. Enfin lorſqu'on eut achevé de la purger, l'action des ſoufflets ceſſa. Alors on jetta, ſur le cuivre fondu, un peu d'eau, qui, ne pouvant s'évaporer tout-d'un-coup, rouloit de toutes parts en petites boules. Cette eau aïant refroidi la ſuperficie du métal, il s'y forma une croute, qui fut enlevée avec des crochets & d'autres inſtrumens de fer. On jetta une ſeconde fois de l'eau, on leva une ſeconde croûte, & le creuſet fut ainſi vuidé ſucceſſivement; ce qui donna quarante croûtes, ou quarante plaques rondes de cuivre, dont les dernieres furent toujours les plus pures & les plus belles.

Cette opération, qui fut achevée avant midi, en eut à ſa ſuite une derniere, dont les trois François furent auſſi témoins. On mit un grand nombre de Plaques rondes de cuivre, dans un creuſet preſque ſemblable au premier, où elles furent bientôt fondues; & puiſant la matiere avec de grandes cuillieres de fer, ſuſpendues à des chaînes, on la diſtribua dans

des Moules, de la forme & de la grandeur d'une calotte de Chapeau. Ensuite, figée, mais rouge encore, on la prenoit avec des tenailles de fer, pour la placer sur une enclume, où elle étoit applatie sous les coups d'un gros Marteau, que l'eau seule faisoit jouer. Elle se trouvoit ainsi changée en planches de cuivre, & bientôt en lames assez étroites, qu'on faisoit passer entre des rouleaux, pour leur donner partout la même épaisseur. A mesure qu'elles sortoient des rouleaux, trois Hommes, agissant avec force sur un grand ciseau, dont le levier étoit posé horizontalement, coupoient les *Plottes*, c'est-à-dire les grandes Monnoies de cuivre. Quatre autres, tenant un coin avec son empreinte, marquoient cette Monnoie, sous les coups d'un gros marteau, que l'eau faisoit élever. D'autres mettoient la Monnoie dans des Vaisseaux, que M. l'Abbé Outhier nomme des Tonnes tournantes.

Le jour suivant, il eut, avec ses deux Associés, un autre spectacle, à Messinsbrok, qui n'est éloigné d'Affta que d'un quart de mille : on leur fit voir la fabrique du Laiton. Trois grands Fourneaux souterrains sont garnis chacun de leur couvercle. On y fait descendre avec de grandes tenailles, neuf creusets fort profonds, remplis de cuivre rouge & de Calamine, avec quelques rognures de cuivre jaune. Lorsque la matiere est fondue, on retire les creusets, pour la verser dans un moule large & plat, qui en fait une planche de Laiton. D'autres Ouvriers coupent quelques-unes de ces planches en longues bandes, qu'on met recuire dans un grand Four, où le feu n'est qu'à côté. On les coupe ensuite en fil de Laiton, qui se trouve d'abord quarré & gros,

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

1737.

mais qu'on rend bientôt, & rond, & mince; dans des filieres où il est tiré par la seule force de l'eau : elle fait jouer des Pinces qui le saisissent à la sortie de la Filiere. Un seul Etabli contient douze Filieres, avec leurs pinces, que l'arbre d'une seule roue fait jouer d'une vîtesse surprenante.

Fin du Voïage.

LE RESTE DU VOÏAGE, jusqu'à Stockholm, où tous les Associés se rejoignirent, & de Stockholm à Paris, où ils se rendirent par différentes routes, n'offre que des évenemens ordinaires : mais si l'on se représente la curiosité du Public, fondée sur la connoissance de leur mérite & sur la haute opinion qu'on avoit conçue de leur entreprise, il est aisé de se figurer quel fut le mouvement de la Capitale, à la premiere nouvelle de leur retour. Ils y arriverent le Mardi, 20 d'Août. Après avoir rendu leurs premiers devoirs à la Cour, où ils furent présentés au Roi, & félicités sur l'union qui avoit regné dans leur Societé, autant que sur le succès de leur entreprise, à-peine pûrent-ils suffire à l'empressement des Savans, des Curieux, & des honnêtes gens de tous les ordres. Ce ne fut que le 28, c'est-à-dire huit jours après leur arrivée, que M. de Maupertuis rendit compte, à l'Académie des Sciences, de leur pénible voïage & de leurs immortelles opérations (1).

(1) On a vu que dans le cours du Voïage, M. Celsius, qui est mort depuis, fut informé que la Cour de France lui accordoit une pension de 1000 liv. Au retour des quatre Académiciens, M. de Maupertuis en eut une de 1200 liv., & chacun des autres une de 1000 liv. outre leurs Pensions académiques. M. l'Abbé Outhier en obtint une de 1200 liv. sur un Bénéfice. L'année d'après, M. de Maupertuis eut 3000 liv. de pension sur la Marine,

VOÏAGE

DE M. DE MAUPERTUIS, au Monument de Windſo, dans la Laponie Septentrionale.

ON ne ſe laſſera point de voir des noms, qui promettent toujours de nouvelles lumieres, & de nouveaux agrémens. Retournons en Laponie, avec les Académiciens envoïés par la Cour de France pour la meſure des degrés terreſtres.

Pendant qu'ils achevoient leurs obſervations à Pello, où ſe termine l'arc du Méridien qu'ils avoient meſuré, les Finnois & les Lapons leur parloient ſouvent d'un Monument qu'ils regardent comme la merveille de leur Païs, & dans lequel ils croient renfermée, la ſcience de tout ce qu'ils ignorent. Ils

avec une place créée pour lui.

En 1745, lorſqu'il eut accepté la Préſidence de l'Académie de Berlin il remit la penſion de l'Académie des Sciences & celle de la Marine : mais étant revenu en France un an après, il obtint pendant le ſéjour qu'il y fit, une penſion de 4000 liv. ſur le Tréſor Roial, dans laquelle fut compriſe celle du Nord.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

en mettoient la ſituation à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Pello, au milieu d'une vaſte Forêt qui ſépare la Mer de Bothnie, de l'Océan. Ce voïage ne pouvoit ſe faire que ſur la nége, en ſe faiſant traîner par des Renes, dans ces périlleuſes voitures qu'on a déja décrites ſous le nom de Pulkas. On étoit au mois d'Avril; il falloit riſquer, ſur la foi des Lapons, tous les inconvéniens de la gelée, dans un déſert ſans aſyle. M. de Maupertuis l'entreprit, accompagné de M. Celſius, qui joignoit aux lumieres Aſtronomiques une profonde connoiſſance des Langues du Nord, avec laquellei l s'étoit fait une étude particuliere des Inſcriptions Runiques & de toutes les antiquités de ſon Païs.

La maniere, dont on voïage en Laponie, n'eſt pas moins ſinguliere que les Voitures. Dès le commencement de l'Hiver, on marque avec des branches de ſapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les Traîneaux & les Pulkas ont foulé la premiere nége qui couvre ces routes & commencé à les creuſer, qu'une nouvelle nége, répandue de tous côtés par le vent, les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la Campagne, on

du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures, qui passent, refoulent cette nége, que d'autre nége vient bientôt recouvrir ; & quoique ces chemins, alternativement creusés & recouverts, ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrein, ils ne laissent pas de former des especes de chaussées, ou des ponts de nége foulée, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, sans tomber dans des abîmes de nége. On a besoin d'une attention continuelle pour ne pas sortir d'une espece de sillon, qui est ordinairement creusé vers le milieu, par le passage de tous les Pulkas. Mais au fond de la Forêt, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a pas même de tel chemin. Les Finnois & les Lapons ne se retrouvent, qu'à l'aide de quelques marques, qu'ils laissent aux arbres. Quelquefois les Renes enfoncent, jusqu'aux cornes, dans la nége. Un Voïageur, qui seroit surpris alors par quelqu'un de ces orages, où la nége tombe en si grande abondance & reçoit du vent une si furieuse agitation, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, se trouveroit dans l'égale impossibilité de reconnoître le chemin qu'il a tenu & celui qu'il cherche. Les Lapons, fertiles en contes merveilleux,

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO, M. DE MAUPERTUIS. 1737.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

firent à M. de Maupertuis l'hiſtoire de plusieurs perſonnes qui avoient été enlevées dans les airs par ces ouragans, avec leurs Pulkas & leurs Renes, & jettés, tantôt contre des Rochers, tantôt au milieu des Lacs.

L'Académicien partit de Pello, à cheval, le 11 d'Avril 1737. Il arriva, le ſoir, à *Kengis*, qui en eſt éloigné de douze ou quinze lieues de France, & ne s'y arrêta point, parcequ'il vouloit s'approcher du lieu où ſes Renes l'attendoient. Cinq lieues qu'il fit encore le conduiſirent à Pellika, une des Maiſons qui forment le Village de Payala. Dans cette Contrée, les Villages ne ſont plus composés que de deux ou trois Maiſons, éloignées entr'elles de quelques lieues. Il trouva là ſix Renes avec leurs Pulkas; mais apprenant qu'il pouvoit faire encore trois lieues en Traîneaux, il garda les Chevaux juſqu'au lendemain pour ſe faire mener à *Erkiheicki*, & les Renes prirent le devant. Dans ces malheureux climats, brûlés ſans ceſſe en Eté par les raïons du Soleil, qui ne ſe couche point, plongés enſuite pendant l'Hiver dans une nuit profonde & continuelle, il ne s'étoit point attendu à trouver un aſyle auſſi agréable que celui de Pellika.

Cette Maiſon, malgré la diſtance où elle eſt du Monde habité, eſt une des meilleures qu'il ait rencontrées en Laponie. Il y fit étendre des peaux d'Ours & de Renes, ſur leſquelles il prit un peu de repos, pour ſe préparer à la fatigue du jour ſuivant.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Le 12, étant parti de Pellika longtems avant le lever du Soleil, il arriva bientôt à Eikiheicki, où il ne prit que le tems néceſſaire pour quitter ſon Traîneau & ſe faire lier dans ſon Pulka; précaution ſans laquelle on ne reſteroit pas longtems dans cette Voiture, lorſque les Renes ſont en pleine courſe. Mais dans la ſaiſon où l'on étoit, il n'y avoit rien à craindre de la rapidité de ces Animaux. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui avoient fait courir un danger mortel à l'Académicien, ſur le Mont *Avaſaxa* : leurs cornes, velues alors, n'étoient plus que des os blancs & ſecs : dans l'excès de leur maigreur, ils ne paroiſſoient pas capables de traîner leur fardeau à cent pas. Ce changement ne venoit que de la différence des ſaiſons. L'Eté précédent, ils revenoient de Norwege, où ils ne font que paître & s'engraiſſer dans cette ſaiſon; au lieu qu'après tous les travaux de l'Hiver & le retour des

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Foires de Laponie, leur force étoit épuisée. S'il est difficile de les arrêter dans le tems de leur vigueur, il n'est pas plus aisé de les faire marcher lorsqu'ils sont affoiblis.

Nous n'avions pas peu de peine, raconte l'Académicien, à nous faire traîner au travers d'une Forêt sans chemin, où nous avions à faire huit ou neuf lieues. Il falloit, à tous momens, laisser reposer nos Renes, & leur donner de la mousse, dont nous avions porté provision. C'est toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la nége & de la glace, pour en former des pains fort durs, qui servent en même-tems de fourrage & de boisson à ces Animaux. Ce rafraîchissement, qu'on ne leur épargnoit point & qu'ils recevoient avec avidité, n'empêcha point qu'on ne fût obligé d'en laisser un en chemin. L'usage est de les attacher au pié d'un arbre, & de leur laisser quelques-uns de ces pains. Nous étions nous-mêmes extrêmement fatigués de la posture où l'on est dans les Pulkas. Notre seul délassement, dans cet ennuïeux voïage, étoit de voir sur la nége les traces de différentes sortes d'Animaux, dont la Forêt est remplie. On les distingue aisément; & l'on est

Voïage au Monument de Windso. M. de Maupertuis. 1737.

ſurpris du nombre d'Animaux différens, qui paſſent en peu de jours dans un fort petit eſpace. Nous trouvâmes, ſur notre route, pluſieurs piéges tendus aux Hermines, & dans quelques-uns, des Hermines priſes. Les Lapons attachent horizontalement, ſur un petit arbre coupé à la hauteur de la nége, une buche, recouverte d'une autre, qui laiſſe à l'Hermine un petit paſſage, mais qui étant prête à tomber ſur elle, l'écraſe, lorſqu'elle touche à l'appât. Cette chaſſe eſt très abondante en Laponie. Les Hermines, en Eté, ſont couleur de canelle, & n'ont de blanc que le ventre & le bord des oreilles. Nous en avons pluſieurs fois rencontré de cette figure, ſur le bord des Lacs & des Fleuves, où elles pêchent le Poiſſon, dont elles ſont fort avides : quelquefois même, nous en avons vu, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hiver, elles ſont toutes blanches, telles que nous les trouvâmes dans les piéges (40).

(40) M. de Maupertuis obſerve qu'à ſon départ de Torneo une Hermine familiere, qu'il avoit chez lui, avoit déja perdu, en quelques endroits, ſa blancheur, & qu'à ſon retour, c'eſt-à-dire quelques jours après, il la trouva toute griſe. Mais peut être celles qu'il trouva dans les piéges y étoient-elles depuis longtems, car les Animaux morts ſe conſervent gelés tout l'Hiver. Dans les pacquets d'Her-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

Nous arrivâmes, à une heure après midi, au Lac Keyma, & nous montâmes auſſi-tôt ſur la Montagne de *Windſo*, au pié de laquelle il eſt ſitué. C'étoit dans ce lieu que nous devions trouver le Monument; mais il étoit enſéveli dans la nége. Nos Lapons le chercherent longtems ſans pouvoir le découvrir; & je commençois à me repentir d'avoir entrepris, ſur des indices ſi ſuſpects, un Voïage ſi pénible, lorſqu'à force de travail on trouva l'objet de notre entrepriſe. Je fis ôter la plus grande partie de la nége, & faire un grand feu pour fondre le reſte.

Le Monument de Windſo eſt une pierre, dont une partie, de forme irréguliere, ſort de terre, à la hauteur d'un pié & demi, & n'a pas plus de trois piés de long. Une de ſes faces eſt aſſez droite, & forme un plan qui n'eſt pas tout-à fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le plan horizontal. Sur cette face, on voit deux lignes fort droites, compoſées de traits dont la longueur eſt d'un peu plus d'un pouce, & qui ſont taillés aſſez profondément dans la pierre, tous beaucoup plus lar-

mines, que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve de griſes, ou tachées de gris, qu'on n'emploie point dans les Fourrures.

ges à la ſuperficie, & terminés au fond en angles aigus. Au bas & hors des deux lignes, il ſe trouve quelques caracteres plus grands.

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

Quoique ces traits paroiſſent gravés avec le fer, M. de Maupertuis n'oſe aſſurer s'ils ſont l'ouvrage des Hommes ou le jeu de la Nature. Il laiſſe, dit-il modeſtement, l'éclairciſſement de ce doute à ceux qui ont mieux étudié que lui les anciens Monumens, ou qui ſont plus hardis dans leurs déciſions. Si la reſſemblance de pluſieurs traits entr'eux, & même de pluſieurs qui ſont écrits de ſuite, ne paroît pas convenir à des caracteres d'écriture, il ne croit pas qu'on en doive conclure qu'ils ne puiſſent avoir quelque ſignification. Qu'on écrive, en chiffres Arabes, un, onze, cent onze, &c. on verra combien de ſens différens peuvent être formés avec un ſeul caractere. Il ne s'en trouve que deux, dans les plus anciennes Inſcriptions de la Chine : cependant on ne peut douter qu'elles ne ſoient l'ouvrage des Hommes, & qu'elles ne contiennent un ſens ; quand elles ne ſeroient, comme on ſe l'imagine avec beaucoup de vraiſemblance, qu'une ſorte d'Arithmétique. Si l'on conſulte la tradition du Païs, tous les Lapons

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

assurent que ces caracteres sont une Inscription fort ancienne, qui contient de grands secrets : mais quelle attention, demande l'Académicien, peut-on faire au témoignage des Lapons sur un point d'Antiquités, eux qui ne savent pas leur âge, & qui le plus souvent ne connoissent point leur Mere ? Un de leurs Curés, nommé *Arannius*, parle de ce Monument, dans une Dissertation qu'il a fait imprimer sur la Ville de Torneo & les Païs voisins : il le prend pour une Inscription Runique, où l'on voïoit, dit-il, autrefois trois Couronnes, effacées aujourd'hui par le tems. Mais M. Celsius, fort savant dans la Langue Runique, ne put lire les caracteres, & les trouva fort différens de ceux qui lui étoient familiers dans les Inscriptions de Suede. S'il est vrai qu'il y ait eu des Couronnes, il n'en reste aucun vestige.

La pierre, sur laquelle ces lignes sont gravées, est composée de différentes couches. Les caracteres sont écrits sur une espece de caillou ; pendant que le reste, surtout entre les deux lignes, paroît d'une pierre plus molle, & feuilletée. L'Inscription fut copiée avec beaucoup de soin, & séparément, par M. de Maupertuis & M.

INSCRIPTION
DU MONUMENT
DE WINDSO.

Renne attelé a son Pulka.

Celſius. On la donne d'après eux. Ne fut-elle qu'un jeu de la Nature, la vénération qu'on lui porte dans le Païs méritoit le ſoin qu'ils ont pris de la tranſcrire, & celui que nous prenons de la publier. N'en détachons pas même les réflexions de l'Académicien François, qui ne ſeront pas ſans utilité dans ce Recueil.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

La pierre de Windſo, dit-il, n'a point aſſurément la beauté des Monumens Grecs & Romains : mais ſi ce qu'elle contient eſt une Inſcription, c'eſt vraiſemblablement la plus ancienne Inſcription de l'Univers. Le Païs, où elle ſe trouve, n'étant habité que par une eſpece d'Hommes qui vivent en bêtes, on ne croira gueres qu'ils aient jamais eu des évenemens bien mémorables à tranſmettre à la poſtérité; ni, quand ils en auroient eu, qu'ils en euſſent connu les moïens. On ne ſauroit ſuppoſer non plus, que ce Païs, dans la poſition où il eſt, ait jamais eu d'autres Habitans plus civiliſés. Il ſemble donc que l'Inſcription doit avoir été gravée dans des tems, où M. de Maupertuis juge que cette Contrée ſe trouvoit ſous un autre climat; avant quelqu'une de ces grandes révolutions, dit-il, que la Terre paroît avoir eſ-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

ſuïées. La poſition préſente de ſon axe, par rapport au Plan de l'Ecliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très obliquement les raïons du Soleil : elle ſe trouve ainſi condamnée à un Hiver long & rigoureux, qui rend ſa terre ſtérile & déſerte. Mais peut-être n'a-t-il pas fallu un grand mouvement dans les Cieux pour lui cauſer ces malheurs. Peut-être ces Régions étoient-elles autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement : les cercles Polaires peuvent avoir été ce que ſont aujourd'hui les Tropiques ; & la Zone torride a peut-être rempli la place que les Zones temperées occupent aujourd'hui.

Mais comment la ſituation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée ? L'Académicien répond que ſi l'on conſidere les mouvemens des corps céleſtes, on ne voit que trop de cauſes, capables de produire de tels changemens. La ſeule variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que pluſieurs Aſtronomes croient démontrée par les Obſervations des Anciens, pourroit les avoir produits, après de longues ſuites de ſiecles. L'obliquité ſous laquelle le Plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le Plan de l'Eclipti-

que, qui n'eſt que de vingt-trois degrés & demi, pourroit n'être que le reſte d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Pôles ſe ſeroient trouvés dans les Zones tempérées, ou dans la Zone torride, & auroient vu le Soleil à leur Zenith. Quelques changemens qu'on veuille ſuppoſer, il eſt certain qu'il en eſt arrivé de fort grands. Les empreintes des Poiſſons, les Poiſſons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées des Mers & juſques ſur le ſommet des Montagnes, ſont des preuves inconteſtables que ces lieux ont été autrefois ſubmergés. L'Hiſtoire Sainte nous apprend que les eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes; inondation qu'il ſeroit bien difficile de concevoir, ſans le déplacement du centre de gravité de la Terre & de ſes climats.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

Ceux qui ne trouveront point l'origine de l'Inſcription de Windſo bien expliquée par ces changemens, pourront la découvrir dans quelque évenement auſſi ſingulier que le Voïage des Académiciens François en Laponie. Celle, qu'ils y ont laiſſée pour Monument de leurs ſavantes opérations, ſera peut-être quelque jour auſſi obſ-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

cure. Si toutes les Sciences étoient perdues, ajoute M. de Maupertuis, qui pourroit imaginer qu'un tel Monument (41) fût l'ouvrage de la Nation Françoise, & que ce qu'on y verroit gravé fût la mesure des degrés de la Terre & la détermination de sa figure?

Les deux Voïageurs n'eurent pas plutôt satisfait leur curiosité, qu'ils rentrerent dans leurs Pulkas, pour retourner à Erkiheicki. Cette marche fut encore plus ennuïeuse que celle du matin. Les Renes s'arrêtoient à chaque moment, & la provision de mousse étant épuisée, il falloit en chercher d'autre. Lorsque la nége est en poussiere, comme elle est jusqu'au Printems, quelque profonde qu'elle soit, un Rene s'y creuse en un moment, une Ecurie avec ses piés; & balaïant la nége de tous côtés, il découvre la mousse qui en est couverte. On lui attribue même un instinct particulier pour la découvrir; & l'on assure qu'il ne se trompe jamais, en faisant son trou : mais la superficie de la nége étoit alors dans un état, qui ne permettoit point de

(41) Il n'est pas le seul. On a vu que MM. Fercour, de Corberon & Regnard, laisserent une Inscription au bout du Lac de Tornotresck, d'où l'on voit la Mer glaciale.

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis.

1737.

faire cette obſervation. Dès qu'elle eſt frappée d'un Soleil aſſez chaud pour en fondre les parties, la gelée, qui reprend auſſi-tôt, la durcit, & forme une croûte qui porte les Hommes, les Renes, & même les Chevaux. Alors les Renes ne pouvant plus la creuſer, pour chercher leur nourriture, ce ſont les Lapons qui ont l'embarras de la briſer.

D'Erkiheicki, les deux Voïageurs ſe rendirent à Pellika; & le lendemain, 13, ils arriverent avant neuf heures du matin à Kengis, Village aſſez miſérable, mais un peu plus connu que les autres, par ſes Forges de fer. La matiere y eſt portée par des Renes, ou plutôt traînée, pendant l'Hiver, des Mines de *Juneſtrando* & de *Swapawara*. Ces Forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, parcequ'en Hiver la glace ne permet pas aux roues de faire mouvoir les ſoufflets & les marteaux. Kengis eſt ſitué ſur les bords d'un bras du Fleuve de Torneo, qui a, devant Kengis un cataracte épouvantable. Un mêlange de glaçons & d'écume, qui ſe précipitent avec violence, forme une caſcade dont les bords ont tout l'éclat du cryſtal. Les deux Voïageurs, après avoir dîné chez M. *Antilius*, Prêtre ou Curé de Ken-

VOIAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

gis, allerent coucher le soir du même jour à Pello.

Eclaircissemens sur les Lapons.

Dans cette route, ils rencontrerent sur le Fleuve, plusieurs Caravanes de Lapons, qui portoient jusqu'à Pello les peaux & les Poissons qu'ils avoient troqués avec les Marchands de Torno, aux Foires de la haute Laponie. Ces Caravanes forment de longues files de Pulkas. Le premier Rene est conduit par un Lapon à piés, qui traîne le premier Pulka, auquel est attaché le second Rene, & de suite jusqu'à trente & quarante, qui passent tous par le petit sillon, tracé dans la nége par le premier, & creusé par tous les autres. Lorsque les Renes sont las, & que leurs Guides ont choisi le lieu où ils veulent camper, on forme un grand cercle, de tous les Renes attachés à leurs Pulkas. Chacun se couche dans la nége, au milieu du Fleuve, & leurs Maîtres leur distribuent la mousse. Les Lapons ne sont pas plus difficiles que leurs Animaux. Plusieurs se contentent d'allumer du feu, & de se coucher aussi sur le Fleuve, tandis que leurs Femmes & leurs Enfans tirent, des Pulkas, quelques Poissons qui doivent composer leur souper. D'autres dressent des especes de Tentes, logemens dignes de leur Nation;

Nation ; ce ne sont que de misérables haillons d'une grosse étoffe de laine, noircie de fumée : elle entoure quelques picquets, qui forment un cône, dont la pointe demeure découverte pour servir de cheminée. Les Lappons, étendus sur quelques peaux de Renes & d'Ours, passent le tems dans cette situation à fumer du Tabac, & prennent en pitié les occupations des autres Hommes.

Ils n'ont point, ici, d'autres demeures que des Tentes ; & tous leurs biens, comme dans les autres Cantons de la Laponie, se réduisent à leurs Renes. Ces Animaux ne vivent que d'une mousse qui ne se trouve pas sur toute sorte de terreins. Un Troupeau n'a pas plutôt dépouillé le sommet d'une Montagne, que leurs Maîtres sont obligés de le conduire sur une autre. Ainsi leur sort les condamne à vivre toujours errans dans les déserts. Leur Forêt, qui est affreuse en Hiver, est encore moins habitable en Eté. Des Légions de Mouches de toute espece infectent l'air : elles poursuivent les Hommes ; & les sentant de très loin, elles forment bientôt, autour de ceux qui s'arrêtent, une Atmosphere si noire qu'on ne s'y voit point. L'unique moïen

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

de l'éviter est de changer continuellement de place, ou de bruler du bois vert, pour exciter une épaisse fumée, qui n'écarte les Mouches qu'en causant le même tourment aux Hommes. On est souvent obligé de se couvrir la peau, de la résine qui coule des Sapins. Ces cruels Insectes font des picqûres, ou plûtôt de véritables plaies, dont le sang découle à grosses gouttes. Dans la saison de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs Renes, vers les Côtes de l'Océan, où ils en sont délivrés.

M. de Maupertuis donne la figure & la taille des Lapons, sur lesquelles il reproche aux Voïageurs d'avoir publié beaucoup de fables; & surtout d'avoir exageré leur petitesse; car il avoue qu'on ne sauroit exagerer leur laideur. Il juge que la rigueur & la longueur d'un Hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre défense que leurs misérables Tentes, sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brule d'un côté tandis que l'autre gele; un Eté fort court, mais pendant lequel ils sont continuellement brûlés des raïons du Soleil, & la stérilité de la terre, qui ne produit, ni blé, ni fruits, ni légumes, ont fait

de mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes; & leur nombre augmentant de jour en jour, ils se remirent en possession de la Tortue. ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE SAINT DOMINGUE.

La nécessité de se défendre, contre un Ennemi avec lequel ils ne pouvoient espérer de réconciliation, les fit penser à se choisir un Chef. Ils déférerent le commandement à un Anglois, nommé *Willis*, Homme de tête & de résolution. Ensuite les François, remarquant que cet Etranger attiroit quantité de Soldats de sa Nation, & craignant la perte de leurs droits par l'inégalité du nombre, entreprirent de se donner un autre Général : mais ils avoient fait cette réflexion trop tard; & Willis, qui se trouvoit déja le plus fort, ne fit que se mocquer d'eux. Enfin la Colonie étoit perdue pour la France, sans la résolution d'un François, dont on doit regretter que l'Histoire n'ait pas conservé le nom Cet Avanturier s'embarqua secretement sur un Bâtiment qui alloit à Saint Christophe, & n'y fut pas plutôt arrivé qu'il informa le Commandeur de Poincy, Gouverneur Général des Iles du Vent, de la supériorité que les Anglois prenoient à la Tortue. Le Commandeur sentit l'importance & la difficulté d'y remédier. 1638. 1640.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE SAINT DOMINGUE.

1640.

Il avoit, parmi ses Officiers, un Ingénieur dont il connoissoit également le courage & l'habileté, & qui avoit accompagné d'Enambuc dans la premiere Expédition de Saint Christophe. Ce brave Homme, qui se nommoit *le Vasseur*, étoit Protestant; & la confiance, que Poincy lui avoit toujours marquée, passoit pour une faveur injurieuse aux Catholiques, qui lui avoit attiré les reproches de la Cour. On juge que ce fut pour se défaire de cet Officier, sous un prétexte honorable, qu'il résolut de le mettre en tête à Willis. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue; & dans la vûe apparemment de l'animer, il lui promit, par un article secret, la liberté de conscience, pour lui & pour tous les Protestans François qui voudroient l'accompagner.

Le Vasseur en trouva trente-neuf, & ne se fit pas presser pour partir avec eux. La prudence ne lui permettant point de paroître à la Tortue sans avoir pris Langue des Boucaniers, il s'arrêta dans un petit Port de Saint Domingue, nommé *Port Margot*, à sept lieues au Vent de cette Ile. Il y passa trois mois, à prendre des informations. Environ cinquante Boucaniers, la plûpart de sa Religion, se joignirent à lui. Enfin,

pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes ſervices que des Eſclaves Negres ou Indiens. Ainſi la Nouvelle Colonie étoit alors composée de quatre ſortes d'Habitans; de Boucaniers, dont la Chaſſe faiſoit l'occupation; de Flibuſtiers, qui couroient les Mers; de Colons, qui cultivoient la terre; & d'Engagés, dont la plûpart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'eſt de ce mélange que ſe forma le Corps, auquel on donna le nom d'Avanturiers. Ils vivoient entr'eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une ſorte de Démocratie. Chaque perſonne libre avoit une autorité deſpotique dans ſon Habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins abſolu ſur ſon Bord, pendant qu'il y commandoit; mais le commandement pouvoit lui être ôté, par une délibération de toutes les perſonnes libres de la Colonie.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ÎLE DE SAINT DOMINGUE. 1632.

Un Etabliſſement de cette nature allarma beaucoup plus les Eſpagnols, que celui de Saint Chriſtophe: ils conçurent que la principale force des Avanturiers conſiſtant dans la Tortue, c'étoit cette Ile qu'il falloit leur enlever; après quoi, tous leurs autres poſtes tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Galions eut ordre de l'attaquer, & de

1638.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

Ces éclairciſſemens d'un Voïageur tel que M. de Maupertuis, ſur une Nation ſi peu connue avant notre ſiecle, demandent d'être rapprochés par le Lecteur, de ceux de Regnard & de M. l'Abbé Outhier.

plus grande merveille, dans un genre tout oppoſé. Le Géant que nous avons vû à Paris en 1735, étoit né dans un Village peu éloigné de Torneo. L'Académie des Sciences l'aïant fait meſurer, on trouva ſa hauteur de ſix piés, huit pouces & huit lignes.

Fin du Tome LVIII.





